

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

AD. DESBARROLLES

VOYAGE D'UN ARTISTE EN SUISSE

A 3 FRANCS 50 PAR JOUR

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

VOYAGE
D'UN ARTISTE
EN SUISSE

A 3 FRANCS 50 PAR JOUR

Imprimerie de L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

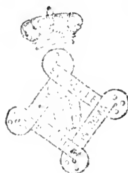
VOYAGE
D'UN ARTISTE
EN SUISSE

A 3 FRANCS 50 PAR JOUR

PAR

AD. DESBARROLLES

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
MICHEL LÉVY, FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1862

AVANT-PROPOS

Bâle, 1er octobre.

Mon cher Maquet,

Lorsque j'allai prendre congé de vous, avant mon départ pour la Suisse, vous m'avez demandé combien je comptais dépenser dans ce voyage, et, lorsque je vous ai dit 3 fr. 50 par jour, vous avez souri d'un air incrédule.

— Vous ne me croyez pas, vous ai-je dit, vous ne me croyez pas?... Eh bien! je vais prendre note de toutes mes dépenses dans chaque auberge, et je veux faire un Guide en Suisse à l'usage des peintres, des étudiants, des touristes pèlerins, des touristes marcheurs, de tous ceux enfin que n'effraye pas le poids d'un sac de voyage, et j'y joindrai, lorsqu'elles me paraîtront intéressantes, le récit de mes rencontres, de mes aventures.

— Et vous ferez bien, et vous publierez un livre utile, m'avez-vous répondu; et si à l'utile vous pouvez joindre l'agréable, comme la description des plus beaux sites...

— Je la ferai d'après nature, en paysagiste.

— Un peu d'histoire des pays où vous passerez; pas trop!

— J'y songerai et je serai sobre, soyez tranquille.

— Les réflexions que vous inspireront les paysages que vous aurez devant les yeux.

— Bien entendu! C'est en présence de la nature que les idées m'arrivent; mais je n'en donnerai que ce qu'il faudra.

— Et puis, si vous ajoutez à cela, comme je n'en doute pas, du mouvement, de l'esprit français, vous savez: des paillettes, du brio, de l'entrain, vous réunirez toutes les conditions possibles du succès.

— Ah! de l'esprit français, ai-je répondu, de l'esprit français!

Et je me suis en allé tout pensif.

Il est évident, me disais-je, que je possède tout ce qui fait le voyageur; je suis amoureux du grand chemin; j'aime le grand air, le soleil, la fatigue même; je ne hais pas les lits durs, et je ne crains pas les mauvais dîners; de plus, je suis peintre et je parle allemand. Mais la conquête d'une langue qui m'est si précieuse en route ne s'est pas faite sans la perte de quelques avantages. On n'acquiert rien sans en laisser l'équivalent. Ce que l'âge donne en expérience, il le retire en grâces juvéniles; le monde ne peut aller que de cette façon. L'homme doit toujours rester incomplet. Si l'on appuie sur un des plateaux de la balance, l'autre s'élève à l'instant même. Il résulte donc de ce système de compensation ou de bascule, que mon séjour en Allemagne, dans ma grande jeunesse, a jeté sur moi un certain sérieux, très-estimable sans doute, mais cela peut-être au détriment des qualités françaises: l'enjouement, la raillerie légère, l'esprit facile, et cet art charmant qui consiste à orner les choses futiles, à tailler en facettes les pierres

les plus communes et à leur donner un séduisant éclat.

Ai-je l'esprit français ?

Et le lendemain, je suis parti, tourmenté de ce doute.

Me voici de retour. J'ai accompli ce que je m'étais proposé, mais non sans peine.

La Suisse, vous le savez, est un des plus beaux pays connus. Avec les grandes montagnes, on y trouve naturellement ce que donnent les montagnes : des glaciers, des torrents, des cascades, d'immenses forêts où se voient peut-être les plus beaux arbres du monde, et des lacs, dont plusieurs, ceux de Genève et de Constance, entre autres, ont souvent l'aspect de la mer.

Eh bien, ce pays si magnifique, qui ne le céderait même pas à l'Italie, si l'Italie n'avait pour elle le charme de la couleur ; ce pays devient de jour en jour plus inaccessible aux artistes et aux gens de moyenne fortune, qui sont ordinairement, c'est mon avis, du moins, les mieux partagés du côté de l'intelligence.

Et voici pourquoi :

L'avidité des Suisses, depuis longtemps connue et depuis longtemps consacrée par le proverbe : *Pas d'argent, pas de Suisse,* va toujours croissant comme une marée montante. Elle a étouffé l'ancienne bonne foi helvétique et fait taire la conscience. La chambre qui se payait, il y a quelque temps, un franc pour la nuit dans les auberges modestes, coûte de deux à trois francs ; et ce n'est pas tout : elle apparaît sur la note flanquée d'un supplément de *bougie* de un franc et de *service* de un franc aussi, ce qui établit un prix de quatre francs au moins pour les auberges ordinaires. Je renonce à dire ce qu'il en coûte pour passer une nuit dans les auberges de deuxième classe. Dans les grands hôtels, cela n'a plus de bornes et dépend des caprices du sommelier. De plus, les curiosités naturelles

du pays, qui appartenaient de droit au passant, à l'ouvrier, au pauvre promeneur, sont manttenant enfermées dans des barricades. Il faut payer pour voir la *chute de l'Aar*, il faut payer pour voir la *chute du Reichenbach*, payer partout et toujours, et cela sans prix fixe.

Ainsi, au Reichenbach, on vous demandera pour *le chemin* d'abord, pour la cascade ensuite : c'est toujours, on le voit, le système de la chambre avec les suppléments du *service* et de la *bougie*.

Et c'est dans le canton de Berne que cela se tolère surtout. On aurait pu croire que le gouvernement de ce canton, le plus riche de la Suisse, aurait acheté, ou plutôt n'aurait pas vendu les terrains où se trouvent les merveilles de ce genre, pour les laisser admirer à tout venant. Mais qu'importent à ce gouvernement, maintenant démocrate, les gens qui vont à pied ? Que lui importent ces gueux de littérateurs, de peintres, et tant d'autres cerveaux fêlés enthousiastes de la nature ? Qu'ils s'enrichissent, s'ils le peuvent ; ils voyageront après.

Le canton de Berne et tous les autres cantons de la Suisse ne se rappellent guère qu'ils n'existent, pour les riches voyageurs, que par les littérateurs et les peintres.

On ne peut pas faire un pas sur certaines routes sans voir accourir des enfants, qui s'élancent de fermes confortables pour venir vous demander l'aumône ; des marmots qui marchent à peine sont dressés à vous tendre la main avec une gentillesse attrayante ; on spécule sur tout, en ce pays, même sur les grâces de l'enfance. Cependant les conséquences de cette conduite inhospitalière pourraient bien se faire sentir un jour. Les étrangers se lassent de ces exactions.

La classe moyenne, effarouchée par de précédentes expériences, reste chez elle, ou va ailleurs.

Bade n'est pas loin, et à Bade le croupier roule sous son râteau la fortune ou la balle d'un pistolet *. Quitte ou double, au petit bonheur! C'est le pays de l'émotion, chère à un siècle blasé. Bade fait à la Suisse une redoutable concurrence.

Bientôt aussi, le tunnel que fait percer en ce moment le roi de Sardaigne facilitera le voyage en Italie. On ne sera plus forcé de traverser la Suisse pour aller à Milan ou à Venise. Un chemin de fer vous y conduira en un jour. On se contentera de visiter Chamouny, qui résume toutes les merveilles des pays de montagnes. Les touristes des vacances, sûrs de trouver un beau temps fixe de l'autre côté des Alpes, ne voudront plus s'exposer à rester quelquefois huit jours sans rien voir en Suisse quand arrivent, même en été, les séries de pluie.

Les hôtels splendides de la Suisse verront diminuer peu à peu leurs visiteurs fashionables, prétendus amants de la nature, que la mode seule gouverne.

Les gens nés avec le sentiment des belles choses pourront y voyager encore ; mais ils sont en grande minorité dans le monde, et, pour les attirer, il faudra nécessairement s'occuper d'eux.

En attendant ce temps, qui viendra un jour ou l'autre, comme je me l'étais proposé, j'ai retrouvé, ou à peu près, la Suisse à trois francs cinquante par jour.

Il existe encore de braves hôteliers de l'ancienne roche qui gémissent de la cupidité de leurs compatriotes et ont conservé leurs anciens prix. Ils sont rares, très-rares sans doute; mais j'ai tant cherché, que j'ai réussi à rendre abordables les beaux pays que j'ai parcourus

* On a maintenant établi une maison de jeu à Interlaken.

cette année. J'ai indiqué leurs auberges et j'ai dit ce que j'avais dépensé.

J'ai fait plus, je me suis mis à même de donner aux personnes qui voudraient demeurer quinze jours ou un mois dans ces pays admirables, des prix de séjour incroyables par leur bon marché. Car, en Suisse, les denrées sont à vil prix, et j'en fournirai souvent la preuve.

J'ai donc, en suivant mon but philanthropique, mêlé à mes récits de voyage quelques détails économiques; mais ils y tiennent peu de place.

Et maintenant, mon cher Maquet, ai-je bien suivi toutes vos recommandations? Ai-je mêlé aux rêveries allemandes le pétillant esprit français? C'est ce dont vous jugerez par vous-même en parcourant ce livre que vous présente et vous dédie

Votre ami et ancien compagnon de voyage,

AD. DESBARROLLES.

VOYAGE EN SUISSE

A 3 FRANCS 50 PAR JOUR

Et tandis qu'il marchait pâle, languissant, le cœur navré, pensant malgré lui à tant de trahisons infâmes, une figure aux formes célestes s'approcha de lui.

C'était l'ange consolateur.

(Recueil de chansons allemandes.)

I

BERNE — THUN

Le chemin de fer de l'Est est évidemment le mieux placé pour un voyage en Allemagne, en Suisse et en Italie. Si vous suivez, sur la carte, la trace de ses griffes de fer, vous les voyez toucher à la Bavière par le lac de Constance, à Milan et à Venise par Zurich et Lucerne, à la Savoie et au Simplon par Soleure et Lausanne, et sous peu au Piémont par le fameux tunnel.

En partant de Paris le matin, vous êtes le soir à Mulhouse, où le train s'arrête, et le lendemain, en trois heures, vous êtes à Berne ou à Zurich, ou à Lucerne, dans le cœur de la Suisse, et cela au prix de 38 fr. 45 c. (tout compris), pour les troisièmes places, bien entendu ; les secondes coûtent 51 fr. 40 c. Je ne

dis rien des prix de la première classe : les voyageurs qui s'y trouvent n'ont pas besoin de mes renseignements.

A peine arrivé à Bâle, je courus au chemin de fer, qui se trouve au bout de la ville, en dehors des remparts, à gauche. A partir de la porte, je marchais, escorté des gamins du pays, qui se disputaient le droit de porter et mon sac de voyage, que je sentais enfin avec tant de joie sur mes épaules, et ma pique de paysagiste, qui, tout récemment détachée du trophée où elle avait dormi si longtemps, mordait avec amour les cailloux du chemin. Je frémissais en entendant hennir de loin le coursier fantastique qui devait, comme le griffon de l'Arioste, m'emporter vers des pays où m'appelaient tant de souvenirs.

Lorsque j'arrivai, la foule tourbillonnait déjà ; c'était une fourmilière humaine où s'entremêlaient des paysans avec leurs grands parapluies, des nourrices, des voyageurs allemands, le *tornitz* au dos, le chapeau tout orné de feuilles et de fleurs ; des étudiants, avec la petite casquette rouge ou bleue, le plaid en sautoir. Tous les hommes portaient des feutres gris, toutes les femmes avaient la coiffure Louis XIII. Les voiles voltigeaient, les grands bâtons des montagnes, encore neufs, s'agitaient, se croisaient, flamboyaient dans la salle de la gare. Lorsque les portes s'ouvrirent, toute cette foule effarée et bruyante s'éparpilla dans les wagons.

En Suisse, comme en Allemagne, les wagons ne sont pas disposés comme les nôtres, ils sont plus larges et d'une longueur triple pour le moins. Dans toute l'étendue du train, un escalier en réunit deux ; un homme de service se tient sur le palier formé par cet escalier. Dans l'intérieur, les places sont disposées par deux et en vis-à-vis ; cependant les dossiers sont mobiles et faits de telle sorte qu'on peut, lorsque le vis-à-vis déplaît ou que l'on préfère changer de point de vue, les faire basculer, et tourner le dos aux personnes qui se trouvent en face de vous. Ces petits canapés, rangés le long des fenêtres, sont séparés par un chemin tracé dans la longueur du wagon

et réservé au contrôleur des billets; les voyageurs peuvent ainsi se faire des visites et s'y promener.

On n'admet ici aucune franchise de bagage; tout transport se paye; on n'excepte que les sacs de nuit et les objets portés à la main; aussi les places sont-elles encombrées de paquets qui forment des montagnes en harmonie relative avec celles de l'extérieur.

Cependant le train, fait à l'instar des wagons du chemin de fer de Sceaux, suit comme un immense serpent noir les sinuosités de la route. A travers les portières, la Suisse apparait déjà verte, déjà riante; déjà elle ouvre aux torrents des vallées immenses et bleuâtres à perte de vue, où plonge avidement l'œil du voyageur. Les collines, d'un vert éclatant, se couvrent de maisons blanches avec de hauts toits qui débordent, de temps en temps égayées par le contraste d'un chalet rouge. De grands nuages courent sur les cimes et jettent des ombres qui épousent en marchant la forme des montagnes, et descendent et montent les vallées comme de célestes voyageurs en exil. Le train lutte de vitesse avec elles, et il envoie aussi ses nuages épais et rougeâtres comme pour constater l'alliance entre la terre et le ciel. Les wagons glissent aux flancs des rochers en caressant les montagnes; quelquefois, lorsque la vallée se resserre, ils rasent les clochers des villages, et jettent un regard de mépris sur l'ancienne route déserte qui dort paisible dans les fonds. Souvent ils disparaissent sous une voûte noire, et, lorsqu'ils la quittent, une épaisse fumée se presse et s'élance au dehors de la caverne par immenses flocons. On dirait la bouche du géant Polyphème rejetant la fumée de son cigare.

Le chemin côtoie presque toujours les précipices; souvent les rochers fraîchement taillés prennent une belle teinte de marbre rose, qui s'harmonise par la loi des contraires avec le gris froid du granit.

Le ciel s'éclaircit, la Suisse s'inonde de lumière, mais les

paillettes d'or du soleil ne vont pas à ses rustiques habits. Les pins, les prairies, les torrents, les rochers, ont des valeurs diverses et trop accusées. Chaque objet conserve à l'envi sa couleur spéciale (sa localité, comme nous disons en peinture), et, de même que dans un orchestre, où chaque musicien veut faire entendre avant tout son instrument, il en résulte un défaut d'ensemble. La Suisse, alors, reste dure et inharmonieuse, parce que le soleil, en ce pays, n'est pas assez puissant pour éteindre toutes ces prétentions et revêtir, comme en Italie, et plus encore en Espagne, tous les objets d'une seule lumière. La brume a ici plus d'empire que le soleil; elle enveloppe, assourdit tout dans ses vaporeuses demi-teintes, et donne ce charme rêveur, mélancolique et grandiose que jadis on appelait, je crois, poésie.

On arrive à Olten, où viennent s'embrancher tous les chemins de fer de la Suisse : Soleure, Berne, Lausanne, Lucerne, Zurich et Constance. Ici, il faut courir d'un wagon à l'autre dans une gare à perte de vue. Des écriteaux suspendus aux poutres transversales indiquent la direction de chaque train. Et puis, il faut s'armer de patience; car, en Suisse comme en Allemagne, les choses se font tranquillement et par mesure. Chaque train siffle et part à son tour.

La route d'Olten à Berne se fait presque toujours en plaine. N'étaient les montagnes couvertes de glaciers des fonds, et quelques bois de sapins que l'on traverse, on pourrait se croire en Normandie. Le chemin de fer de Berne s'arrêtait à trois quarts de lieue de la ville ; mais le géant de granit qui porte le pont avait déjà pris sa place au milieu du torrent; les jambes serrées, il étendait ses larges épaules, et attendait. Il sait aujourd'hui ce que pèse l'industrie des hommes.

Berne a conservé un aspect bien complet de l'époque *tourmentée* de la fin du moyen âge. Les guerriers du temps pourraient, sans discordance, s'y promener avec leurs armures. Ils y seraient même plus raisonnables que les gens en habit noir.

Ses maisons renflantes, à balcon, ses rideaux à peintures, ses bannes flottantes au dehors, ses galeries basses et humides, ses fontaines surmontées de chevaliers ou de statues rudes et naïves, sa cathédrale tudesque, dont le porche est orné de grandes figures à draperies cassées, ses ours de bronze, son hôtel de ville avec ses deux escaliers extérieurs et ses écussons bariolés, ses portes sculptées, son géant, son horloge à personnages mouvants, ces enfantillages du temps sérieusement consacrés par la sculpture ; tout donne à la ville de Berne un charme, un parfum d'antiquité que toutes les autres villes gothiques s'empressent de gaspiller au plus vite.

La promenade de Berne est placée sur une plate-forme ombragée de marronniers énormes, peut-être aussi anciens que la ville. Lorsque le temps est pur, on découvre de là tous les pics des Alpes. A ce spectacle toujours magnifique, et surtout au coucher du soleil, le voyageur se sent réjouir le cœur, et il puise dans ses désirs un nouvel enthousiasme pour aller admirer tant de beautés.

Si l'on se penche sur le parapet de la promenade, on aperçoit en bas la vieille ville à de vertigineuses profondeurs. Au milieu de ce parapet, on lit une inscription allemande. Il y est raconté qu'un cheval lancé au galop et monté par un étudiant, se précipita de cette place avec son cavalier et tomba dans le précipice. L'animal fut broyé, l'étudiant ne fut pas même blessé. Ébloui de ce prodige et reconnaissant une protection divine, il entra dans un couvent à l'instant même et mourut en grand renom de sainteté.

Après avoir cherché longtemps dans Berne une auberge dont les prix ne fussent pas exagérés, j'entrai dans l'hôtel de *la Clef* (am Schlossel), d'une propreté allemande ; la chambre est au prix de 1 fr. *sans service et sans bougie*, et le dîner à la carte, à très-bon marché, permet de régler sa dépense à son appétit. On peut y dîner très-bien de 1 fr. à 1 fr. 25 c.

L'aubergiste parle français. A des recommandations que je

lui faisais en faveur de mes compatriotes, il me répondit que ses prix étaient les mêmes pour tous, qu'ils fussent Allemands, Suisses ou étrangers.

L'hôtel de *la Clef* se trouve dans la rue des Bouchers, qui est parallèle à la rue principale.

J'avais fait plusieurs fois à pied la route de Berne à Thun dans tous les sens ; c'est, je le savais, encore de la Suisse riante, et j'avais hâte d'entrer dans la Suisse terrible et pittoresque. Je voulus savoir ce que coûterait la diligence, et pour 2 fr. 50 c. j'achetai le droit de me faire balancer pendant quatre heures sur l'impériale de la voiture de Berne à Thun. Le soleil brûlait, la poussière, éveillée par la voiture, roulait sur la route, et poudrait à l'envi les voyageurs de l'intérieur et de la rotonde, mais sans pouvoir s'élever jusqu'à nous. Nous, nous avancions dans des nuages ni plus ni moins que les dieux du grand Opéra. La poussière, sur cette route, est épaisse, mais mobile comme une Parisienne ; aussi, les habitants des maisons situées au bord du chemin, et charmantes pour la plupart, ont-ils planté devant leur porte des acacias qui croissent vite et garantissent les balcons du premier, où ils se tiennent d'habitude, de ses capricieux tourbillons. Ces arbres les protégent aussi contre les ardeurs du soleil. Les villages sont charmants et se touchent presque, et, à chaque instant, de petites sources qui s'élancent de poteaux de bois offrent aux piétons une eau toujours fraîche. On traverse une belle forêt de sapins, toute silencieuse, toute résineuse, toute embaumée, et l'on aperçoit bientôt les élégantes tourelles du château-fort de Thun. Ce spectacle attachait, sans doute comme les nôtres, les regards du postillon ; car il trouva moyen d'accrocher et de coucher à plat une petite voiture chargée d'écorces de bois de sapin qui s'avançait innocemment sur la route. Toute la cargaison se mit à parqueter le chemin. En leur qualité de gens à uniformes, ce qui établit, à ce qu'il paraît, un privilége dans un pays républicain, le conducteur et le postillon se mirent à crier à qui

mieux mieux contre le malheureux culbuté, et entrèrent triomphalement dans la ville.

A Thun, est, on le sait, le camp de manœuvres de la Suisse. Toutes les rues étaient pleines de militaires ; on eût dit une immense caserne. Je pris donc la résolution de ne pas y séjourner trop longtemps, et, laissant éternuer et s'épousseter les gens enfarinés de l'intérieur, je montai sur le bateau à vapeur placé à la pointe extrême du lac, tout auprès de la diligence.

On pourrait appeler le bateau à vapeur la pierre de touche du vrai voyageur. L'homme qui aime réellement la nature est peu sensible aux murmures de la vanité, et la différence du prix des places sur ces bateaux est basée sur la vanité la plus pure. Des premières aux secondes, elle consiste dans une tente étendue sur le pont, et qui, dans un pays de montagnes, est plutôt une gêne qu'un privilége ; les premières ont en outre le monopole de la fumée, qui, chassée par le courant d'air établi par la marche du bateau, agite obstinément, sous la tente, son panache maculé de suie. A l'arrière, la vue s'étend sans obstacle à droite, à gauche, et sur le chemin à parcourir ; aussi les actionnaires des bateaux, pour couper court à toute comparaison désavantageuse, ont-ils habilement doublé le prix d'une place à l'autre. Dès lors, les fashionables se sont trouvés dans l'impossibilité de reculer. Ceux d'entre eux qui sont venus en Suisse pour voir, se tiennent aux secondes ; mais ils prennent des billets de premières, où ils ont droit de faire acte de présence de temps en temps. Quant aux autres, ils dorment aussi bien là qu'ailleurs. Aussi les Anglais, les Américains, les gens d'argent, vont aux premières ; les touristes pur sang, les Allemands, les artistes, vont aux secondes, c'est-à-dire, entendons-nous : les artistes qui veulent étudier vont aux secondes, les artistes qui veulent vendre vont aux premières.

Le soleil, las d'avoir tracassé les voyageurs du rez-de-chaussée de la voiture de Berne à Thun, perdait peu à peu de

son humeur rageuse, et, à l'instar des voyageurs gandins de la Suisse, abaissait son voile de vapeurs. L'immense montagne Niesen, qui borde tout le côté gauche du lac, laissait estomper ses contours par la brume ; des nuages lourds et noirs descendaient lentement, comme une volée de grands vautours; les eaux du lac, d'abord vertes, puis bleues, reflétaient les nuages. Tout devint morne et triste. Il se fit un moment de grand silence, puis les éclairs se mirent à flamboyer en zigzags sur notre gauche, le tonnerre roula, répété par les grands échos, et la pluie commença de tomber, au grand désappointement d'un petit monsieur gras et frais, qui venait de faire le matin, à ce qu'il croyait, quatre lieues à pied, le sac sur le dos. Il était bien un peu brisé, il n'avait pas ses gros souliers de voyage, les bretelles de son sac le coupaient déjà ; il avait senti les pierres en marchant le matin ; cependant il allait traverser a pied le fameux passage de Lauterbrunnen à Kandersteg, par ce chemin dangereux qui s'élève au-dessus du *Staubbach ;* il regrettait surtout de ne pouvoir, comme le soleil, se couvrir de gaze pour protéger ses yeux contre l'éclat éblouissant des glaciers. Arrivé au débarquement à *Neuhaus,* tout au bout du lac, et, sans doute, pour consacrer toutes ses forces en réserve à sa terrible ascension, il préféra, pour se rendre à Lauterbrunnen, les cahots et l'odeur de cuir d'une voiture chèrement payée, à la promenade facile et embaumée que cette vallée charmante offre au voyageur à pied.

Je ne crus pas nécessaire de chercher à lui faire abandonner l'idée de son fatigant passage.

II

UNTERSEEN — INTERLAKEN — LAUTERBRUNNEN

A Neuhaus, je fus assailli par les guides, les voituriers, les porteurs, et, pour ne pas voir mettre mon sac en pièces, je me retirai prudemment à l'écart; lorsque je reparus, tous ceux qui étaient restés inemployés se précipitèrent vers moi comme un torrent, et m'offrirent de porter mon paquet à des prix fabuleux, impossibles de bon marché; je résistai à leurs offres et me mis en route.

Enfin, je me trouvais seul à pied, dans la vraie Suisse, moi, l'enfant de bohême. Le soleil, mon père, me souriait de nouveau, mais caressant, un peu voilé, mélancolique. Il prêtait ainsi un charme extrême à ces grands rochers, à ces arbres plantureux, à cette riche végétation, à ces pics de glaces qui brillaient au ciel comme les diamants de la couronne de l'Helvétie.

Le chemin me parut trop court de Neuhaus à Unterseen. Des chalets rouges se montrèrent bientôt sur la route, avec leurs grands balcons sculptés, leurs escaliers en dehors, leurs toits de bois chargés de grosses pierres. Un d'abord! puis

deux! puis trois, puis tout un village. Je remarquai beaucoup de pensions bourgeoises. J'eus un moment d'inquiétude. La mode aurait-elle fait augmenter les prix de séjour? serais-je obligé de rayer de mon itinéraire la charmante vallée d'Interlaken?

J'aperçus la maison de pierre où j'avais toujours logé. Je montai lentement l'escalier; la maison était embellie; à quoi bon? J'arrivai, c'étaient de nouveaux hôtes. Je m'étais fait Allemand. Mon chapeau était orné de fleurs, j'avais le sac sur le dos, la pique en mains, je parlais hardiment et purement le *hoch deutsh;* seulement, la pipe me manquait. Je ne peux pas souffrir la pipe. On prétend qu'elle endort les chagrins; les chagrins sont une épreuve: pourquoi ne pas les supporter et acheter ainsi les beaux jours? On dit qu'elle désennuie; mais je ne m'ennuie jamais quand je regarde la nature, ne fût-ce qu'un beau ciel.

Et puis, moi, je prétends qu'elle sent mauvais, et je ne crois pas avoir tort.

Donc, la pipe manquait à mon costume. L'aubergiste fit ses prix; ils n'étaient pas changés. Je respirai; c'était toujours la chambre *à un franc, sans service, sans bougie,* le dîner à la carte, au choix, le déjeuner à un franc. Expliquons ici ce qu'on entend en Suisse par *déjeuner:* le déjeuner se compose d'une terrine de café noir, d'une jatte de lait, d'un bol de sucre, d'une large et épaisse tranche de beurre et d'un pot de miel. Le voyageur est libre d'en user tant qu'il lui plaît. S'il a fini son lait, il en redemande, et ainsi du beurre, ainsi du miel; je ne parle pas du café, car en absorber un pareil bol serait impossible; Balzac seul l'aurait entrepris. Ordinairement, dans les auberges d'Unterwalden ou de Lucerne, la servante vient de temps en temps inspecter le service et remplacer silencieusement par de nouvelles fournitures les bols dont le niveau a baissé. L'homme du meilleur appétit peut, avec un semblable régime, attendre patiemment le dîner.

Voici l'adresse de l'auberge :

Hôtel de ville (*ou* Kaufhaus) ; *aubergiste, J. Maurer*. (On y parle français.)

Après avoir pris possession de ma chambre et réglé mes prix, je me précipitai au dehors pour visiter Interlaken.

Unterseen et Interlaken se touchent en quelque sorte. La frontière entre les deux villages est marquée par l'Aar, qui court sous trois ponts dans la commune d'Unterseen. Au sortir du troisième pont, on entre dans Interlaken. Unterseen était autrefois le bourg, Interlaken était le hameau dépendant du bourg. Le temps et la mode ont bien changé les choses. Interlaken à ses magasins, ses hôtels, ses confiseurs, ses cafés, ses pensions élégantes, ses boutiques d'objets d'art en bois sculpté, ses musiques. On s'y couche à minuit. Unterseen n'a pas même l'antique réverbère ; à peine y voit-on quelques cabarets, quelques chambres basses où l'on débite à la fois le café et le tabac. A la nuit, à Unterseen, plus de lumières, plus de bruit. On soupe en famille, on se couche, on dort.

A Unterseen, je n'avais vu que des paysannes ou des guides, des montagnards avec leur habillement couleur tabac d'Espagne : veste, culotte et gilet.

En mettant le pied dans Interlaken, je fus frappé de l'excentricité des costumes : le carnaval y est continuel. Aux premiers pas, je rencontrai trois jeunes demoiselles *mousquetaires*. Harnachement complet : le feutre gris avec son grand panache, le gilet, l'écharpe, l'habit à crevés, le baudrier même ; je supposai, et cela devait être, qu'elles portaient sous leurs jupons de grandes bottes éperonnées. C'étaient partout un combat des ajustements les plus bizarres ; le bleu clair, le vert clair, le rouge criard, toutes les couleurs qui tirent l'œil joutaient à l'envi. Le petit chapeau Louis XIII était en majorité. Il se trouvait dans cette foule des femmes artistes, des femmes de goût, élégamment habillées dans leur excentricité, coiffées de petits chapeaux étroits à bords retroussés et garnis

à droite et à gauche de grandes plumes, avec un large bouton d'argent ciselé sur le devant du chapeau; mais celles-là n'étaient pas celles que l'on regardait le plus. Les paletots-sac, les paletots à poche, les burnous de tout genre et de toute étoffe couvraient presque toutes les tailles. On reconnaissait à leurs chapeaux vertueux et à leurs châles les femmes de Paris; car la femme de Paris est avant tout l'esclave du convenu et du *qu'en dira-t-on ?* Elle se résigne à porter la crinoline qui lui va mal, le chapeau noué sous le menton qui lui va très-mal, parce que cela est reconnu *comme il faut*. Vous ne la ferez jamais sortir avec un petit chapeau qui laisse voir les cheveux, les oreilles et surtout la naissance et l'attache du col, si séduisantes et si gracieuses chez les femmes jeunes et jolies.

Singulier mélange d'étourderie apparente et d'obéissance à la règle, et par suite à la raison! Serais-je déjà contraint de désavouer ce que je disais il y a quelques lignes à peine? Ne prend-on pas trop souvent la pétulance intelligente du Français pour de la folie? Le vrai caractère de ce peuple n'est-il pas représenté par Rabelais, Molière, Montaigne, Voltaire, la Fontaine, hommes plus réellement sérieux, avec leur gaieté hardie, que les Anglais et les Allemands peut-être avec leurs phrases à échasses, qui résonnent à cause de leurs faux pas continuels? Quel est le Français qui entreprendrait en voyage les excentricités continuelles des Anglais, que l'on pourrait à juste titre appeler folie, si elles n'avaient déjà nom orgueil? Aucun, à coup sûr, ou ses amis rougiraient de lui. Pourquoi le Français mènerait-il la terre, s'il n'était le peuple le plus fort et le plus sage de toute la terre?

O vérité! vérité! quand donc cesseras-tu de porter un masque, que les niais et les méchants prennent au sérieux!

Je m'avançais, en admirant cette folle variété de costumes, après tout très-amusante pour un artiste. J'avais vu cette vallée il y a vingt-cinq ans; elle était, je me le rappelle, silencieuse et presque inhabitée; une double rangée de noyers

immenses, magnifiques, formaient, en mêlant les branches de leurs cimes, une allée spacieuse, longue d'une demi-lieue, et partout impénétrable au soleil; les grands lacs de Thun et de Brienz, entre lesquels elle est assise, sans cesse ridés par les coups d'éventail de la brise, lui apportaient une fraîcheur délicieuse dans les chaleurs de la canicule. C'était une solitude charmante, un vrai paradis terrestre ; maintenant, c'est un Longchamps perpétuel. La belle promenade s'est peuplée de cottages, de maisons italiennes et françaises, et surtout de pensions et de tables d'hôte. Le roulement des voitures, les coups de cloche, ont remplacé son silence; et une partie de ses beaux arbres, la révolution aidant, sont tombés sous la hache des propriétaires riverains, qui ont voulu achalander leurs auberges, et conquérir ainsi leur droit de vue sur la Jungfrau et les montagnes splendides qui forment sa cour.

Les maisons y ont gagné, en pittoresque, plus que la vallée, mais celle-ci est devenue à la mode. En perdant sa fraîcheur, elle s'est faite duchesse, de paysanne qu'elle était. Cela se voit tous les jours. Notre plus charmant acteur comique, Arnal, a profité de l'offense faite aux dryades et aux hamadryades d'Interlaken, mais argent comptant. Il a fait bâtir un chalet dont le terrain lui coûte trois fois plus cher que dans les banlieues de Paris. Il est vrai que juste en face de ses fenêtres se creuse la vallée de Lauterbrunnen, tout ombreuse, brusquement terminée par la montagne de la Vierge, qui dresse, bien au-dessus, bien au delà des nuages, sa tête immense, blanche le matin, rose le soir. Une montagne couverte de sapins, *Jungfrau-Blick*, forme un admirable premier plan.

Je cherchais le chalet d'Arnal, et j'examinais une à une les habitations de l'avenue ; quelques-unes avaient conservé leur manteau de feuillage, bien des fenêtres étaient encadrées dans des tresses de sarments et ornées de pampres et de raisins mûrs. Tout à coup j'aperçus un chalet neuf, haut, spacieux,

splendide, presque coquet, un peu parisien, avec ses grandes fenêtres ornées de coussins rouges, avec ses persiennes vertes, avec ses larges rideaux en filet, relevés en plis gracieux. Les riches sculptures découpées, la cotte de maille elle-même qui couvre la maison tout entière comme une armure de Sarrasin, resplendissaient sous le vernis, les écailles de bois scintillaient comme les écailles des poissons au coucher du soleil.

Ce devait être le chalet d'Arnal *; je m'approchai : il était assis sur le pas de sa porte, sous une banne rayée, comme on en voit en Italie.

J'ai fait ailleurs la description de son chalet ; je n'ai pas à la répéter ici. Il suffira de savoir qu'il me reçut avec une grâce charmante, et que je ne le quittai que le soir, tout émerveillé de son esprit et de l'affabilité de ses manières.

Toutefois, je croirais manquer au but d'économie qui m'a fait entreprendre la publication de ce voyage, si je ne racontais, pour donner une idée de ce que peut coûter la vie matérielle en Suisse, ce qu'Arnal me disait à ce sujet.

— Nous sommes ici sept à dîner tous les jours; ma table est abondamment, largement fournie; et, comme les amis que j'ai invités à venir demeurer quelque temps auprès de moi ont voulu absolument payer leur part de la dépense, je fais tous les soirs le compte pour le déjeuner et le dîner, et il se trouve que nous dépensons sept francs par jour, jamais plus, quelquefois moins; il y a des journées de six francs cinquante centimes ; c'est donc un franc par tête.

Un franc par tête pour deux repas que l'on pourrait presque appeler splendides ! Avis aux personnes qui voudraient louer un logement garni comme il s'en trouve, et passer la saison d'été à Interlaken.

En face du chalet d'Arnal s'ouvre la vallée de Lauterbrunnen, une des plus pittoresqnes et des plus charmantes de la

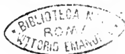
* Ce chalet est maintenant une auberge.

Suisse, celle qui mène à la cascade de *Staubbach* (ruisseau poussière). Toutes les routes à droite de l'allée y conduisent; la plus directe est, je crois, celle qui passe devant l'auberge de la *Croix-Blanche.* Ce sont d'abord, et pendant près d'une lieue, de grandes plaines bordées de beaux arbres, de noyers surtout, et garnies de ces charmantes barrières en bois tressé qui fournissent aux peintres des premiers plans si pittoresques; puis des chalets épars et à de grandes distances, et enfin des villages où se trouvent à chaque pas des fontaines qui jaillissent de poteaux, et clapotent dans des troncs d'arbres creusés en forme de réservoir, et destinés à faire abreuver les troupeaux. La route, ensuite, se partage en deux branches dont l'une, plus ombragée, celle de droite, serpente au pied de la colline appelée la Jungfrau-Blick. Ces deux routes conduisent au même but, et bientôt on se retrouve encore exposé à l'ardeur du soleil, tandis que l'entrée de la vallée, resserrée et toute bleue d'ombre, vous invite, vous attire, et semble à chaque pas en avant reculer coquettement devant vous.

On traverse un grand village composé de chalets de la bonne époque, bigarrés d'inscriptions, de sentences, et portant la date de 1700 à 1760. Ils ont conservé dans leur intégrité l'ancien caractère, les grands toits qui surplombent de plusieurs pieds, les larges galeries et les escaliers extérieurs, les petits carreaux enchâssés dans du plomb, et tous resplendissent de ces beaux tons rouges et grisâtres donnés par les neiges et les pluies de cent cinquante ans.

Le soleil est brûlant, fiévreux dans la vallée suisse; mais le piéton ne se plaignait pas sur les routes blanches et torrides de l'Espagne et de la Sicile: aujourd'hui, il sourit. Salut, beau soleil!

Obscure aux premiers plans, et semblable à l'entrée d'une haute voûte, l'étroite vallée est au second plan d'un vert éclatant, et, dans les fonds, les chaînes se succèdent en montant l'une sur l'autre et sont terminées par la Jungfrau. Enfin, m'y



voici! Il y a toujours un charme nouveau à marcher dans les montagnes : des torrents qui écument, qui grondent; des gazons hauts, frais, égayés de rouge, de blanc, de jaune, coupés de temps en temps par des terrains éboulés qui rappellent les traces des torrents d'hiver; des chemins blancs qui serpentent, et puis la solitude, le silence, la grande nature.

De temps en temps des voitures accourent à grand bruit de clochettes, dans des tourbillons de poussière; les voyageurs ne se montrent pas... Les voilà déjà bien loin, et de nouveau le silence, plus d'autre bruit que le chant des oiseaux, le bruit du torrent. La Lutschine court à côté de la route, murmurante, grondeuse. Elle escalade les pierres, toujours impétueuse, toujours agacée, toujours mouvante. Ses cascades incessantes mêlent à la poussière de leurs eaux des diamants et des rubis. Les pins, au soleil, projettent leur ombre couleur d'opale qui sautille sur ces eaux furieuses, tandis qu'elle dort sur le grand chemin et y forme mille dessins capricieux. De temps en temps, des ponts. L'eau tombe des cimes, à droite, gracieuse, bondissante, enveloppée d'une légère vapeur : elle gazouille aujourd'hui; elle mugit et détruit en hiver. La route tourne sans cesse, et la vallée semble se fermer à chaque détour. Un amas confus et sombre de bouleaux et de mélèzes se détache sur une montagne en pleine lumière, et derrière elle des nuages blancs tranchent sur le ciel bleu. Sont-ce des nuages ou les cimes de la Jungfrau et de l'Eigen? Ce sont des nuages.

Quelle odeur de thym, de serpolet, de verdure! Nulle part on ne trouve une herbe aussi fraîche, aussi touffue, aussi veloutée de mousse; asseyons-nous. En face, des trembles agitent leurs feuilles argentées en imitant la pluie d'orage. La brise parcourt la forêt qui s'agite et paraît vivante; de grands sapins vigoureux étendent leurs bras comme pour bénir le passant; des sapins rabougris semblent repliés sur eux-mêmes;

ailleurs, se courbent des troncs blancs et desséchés, on dirait des serpents immenses.

Il y a vingt ans, vingt ans! j'ai passé par là; j'ai fait à cette place même un dessin de ces rochers éboulés. Je cherche et ne retrouve plus. La nature, la grande productrice, a accroché des buissons çà et là, elle a fait pousser des arbres, elle a semé des gazons, et le paysage a changé sans vieillir. Elle rajeunit tout, au contraire; ici, l'arbuste prend la place de l'arbre; là, des plantes vivaces couvrent et décorent la ruine.

Belle nature! ta jeunesse, toujours renaissante, nous donne un consolant espoir, à nous dont la jeunesse est passée et dont l'automne est déjà mûr.

Vingt ans! Des deux artistes qui dessinaient côte à côte, un seul est là maintenant; personne ne l'accompagne. Il porte mélancoliquement son carnet, sa petite valise; son visage est calme, mais froid; il n'a plus ni joie ni chagrin, personne ne le regrette, personne ne l'attend; le temps n'est rien pour lui. Aujourd'hui ou demain, que lui importe? Demain! ce n'est qu'un tour de plus sur le cadran de l'éternité!

Mais, il y a vingt ans, ces terrains étaient arides, et maintenant ils sont couverts de verdure; et j'espère, j'attends un jour de soleil. Des voyageurs passent : l'Anglais est roide et fier, l'Allemand sourit, le Français salue, le paysan traîne sa voiture chargée de fourrage, et, en passant, il vous bénit dans sa langue.

Avançons! De légers nuages descendent et voyagent audessus de ma tête, comme de petites barques aériennes; d'autres roulent contre les rochers et les caressent; d'autres s'accrochent aux branches des mélèzes, comme pour se retenir, tandis qu'ils se penchent pour regarder au fond des abîmes.

A gauche du chemin, un pont sur le torrent; à côté un poteau sur lequel est écrit : *Chemin du Grindelwald.* La route en est large et commode; un piéton s'y rendra facilement en deux heures.

J'ai fait plusieurs fois cette route autrefois, et j'en ai donné la description ailleurs.

Pour se rendre d'Interlaken à Brienz, il y a deux voies : celle du lac et celle des montagnes.

Par le lac, on y arrive en une heure au moyen d'un bateau à vapeur, et, par le beau temps, en deux heures avec un bateau à rames.

Par les montagnes, on y arrive en deux jours.

Donc, si l'on veut aller au Grindelwald, il suffit de suivre la route à voiture indiquée par le poteau; il n'y a pas besoin de guide pour cela. Le lendemain, on se mettra à la remorque des nombreuses compagnies qui se rendent à Meyringen; il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir et le chemin d'ailleurs est tracé.

J'indiquerai tout à l'heure une autre route, qui conduit au Grindelwald en passant devant la Jungfrau.

Comme j'étais arrêté devant le pont, considérant un bel effet de soleil dans la vallée qui s'ouvrait sur ma gauche, un homme accourut vers moi, chapeau bas, et me dit en français :

— Monsieur va au Grindelwald?

— Non.

— Ah!... Monsieur va par la Vengern-Alp?

— Non.

— Ah...! Monsieur va au Staubbach?

— Oui.

— Ah! je vais conduire monsieur; je suis guide.

— Je le sais, merci.

— Mais monsieur va se perdre, le chemin est difficile; on ne passe pas sans guide par ici. Donnez-moi votre paquet; tenez, voici mon livret. Vous êtes peintre; j'ai conduit M. Calame, M...

— Merci, je vais tout seul.

— Tout seul; mais vous n'y pensez pas! le chemin est diffi-

cile, dangereux même quand on ne peut pas se renseigner; il faut savoir la langue.

— Le chemin n'est ni dangereux, ni difficile; il va toujours tout droit, et il n'y en a pas d'autre, répondis-je en allemand.

— Ah ! c'est différent, dit-il en remettant son chapeau.

Et il me tourna brusquement le dos.

Je pénétrai plus avant dans la vallée.

A partir du pont, elle se resserre et se partage également entre le torrent et la route, qui y étendent côte à côte leurs deux rubans blancs. Puis elle tourne à chaque instant, et l'on entre dans un bois de sapins tout parsemé de grands quartiers de roches. Ici, la rive est déchirée, le torrent est encombré de grandes pierres qui le font mugir ; à gauche, s'élève une muraille à perte de vue, abrupte, sillonnée, raboteuse; on dirait le mur d'une immense citadelle. Et puis, tout à coup, j'aperçois la Vengern-Alp sur ma gauche et, devant moi, les cimes neigeuses du Breit-Horn (large cime), du Wetter-Horn (cime des tempêtes), du Monch (le moine), et plus loin, la cime toute blanche de la Jungfrau, qui domine toutes les autres et ferme la vallée. La Vengern-Alp, verdoyante sur la gauche, est égayée par de petits chalets rouges, où l'on sale le fromage que l'on descend des montagnes. On voit distinctement le chemin qui, conduisant à la Vengern-Alp, y monte en zigzag. Je m'avance pour mieux reconnaître la route; aussitôt un naturel, le chapeau à la main, bondit vers moi :

— Monsieur va à la Vengern-Alp ?

Je ne lui réponds que par un grognement confus, et je fais quelques pas en avant.

— Monsieur, je suis guide; vous ne pouvez aller sans guide sur la Vengern-Alp... Ah ! ah ! c'est un passage difficile, dangereux, entouré de précipices; on peut s'y perdre, et, une fois perdu, on n'en reviendrait pas ! Voici mon livret. Vous êtes peintre; j'ai conduit M. Calame, M...

— Mon cher ami, lui dis-je en allemand, le chemin n'est pas

2

difficile; il n'est pas dangereux, il est très-bien tracé... là où sont ces zigzags, fis-je en les suivant du doigt; il passe ici sur la grande Scheidek, et va sur les cimes rejoindre le Grindelwald, qui est là.

— Ah! vous connaissez le pays, c'est différent; c'est égal, le chemin est dangereux tout de même et difficile pour un homme qui ne saurait pas.

— Oui! pour un aveugle, par exemple.

Il se mit à rire.

— Ah! vous êtes un drôle de corps! vous aimez à plaisanter. Enfin! Il faut bien que nous gagnions notre vie, voyez-vous; nous avons huit mois d'hiver, où nous ne faisons que des ouvrages en bois. Voulez-vous que je vous conduise au Staubbach?

— Le Staubbach est là, à gauche; je vais arriver tout à l'heure à la grande auberge qui barre la route, et je vais entendre le cor des Alpes à l'instant en tournant la route.

Et, comme s'il avait entendu mon signal, le cor des Alpes retentit.

— Eh bien? lui dis-je.

— C'est bon, vous connaissez le pays, je le vois assez. C'est égal, vous avez tort d'aller sans guide.

Et il s'éloigna peu satisfait.

Le cor des Alpes a la forme d'une énorme trompe; il est fait grossièrement de morceaux de bois assemblés par des cercles de fer, il a de trois à quatre pieds de long; ordinairement l'extrémité évasée par où s'échappe le son est posée sur la terre, et le pâtre la tourne du côté de l'écho ou du côté des personnes qui viennent. Il faut souffler avec une force excessive pour en tirer un son.

Cet instrument ne peut exister que dans les montagnes, là où il y a écho. Alors ses sons vibrants et rudes, en se mêlant ensemble, répétés qu'ils sont par les antres et les vallées, prennent une douceur et une harmonie incroyables.

Ces espèces de musiciens ne jouent guère que des notes en

accords de tierce et d'octave, et laissent répéter l'écho ; ou bien quelquefois ils jouent à grand'peine et à grand efforts de poumons un ranz des vaches dont la mélodie sauvage ne manque pas de poésie, surtout dans des sites aussi beaux.

Le cor des Alpes est une sorte d'impôt inévitable pour le voyageur, et dont on se libère au moyen de quelques sous. On trouve un cor des Alpes auprès de toutes les curiosités naturelles en grande vogue.

Je donnai, je crois, dix centimes après avoir religieusement écouté l'artiste, et j'en pris pour mon argent.

Quelques minutes après, j'arrivai à la grande auberge de Lauterbrunnen, qui est littéralement à cheval sur le chemin ; il faut, en quelque sorte, pour continuer la route vers la cascade, passer sous son portique en bois toujours encombré de guides, de chaises à porteurs ou de mulets tout sellés.

Ces guides, qui sont des guides d'office (les autres étaient des guides marrons), ne me firent aucune proposition ; à mon allure, à ma manière de porter le paquet, ils avaient deviné que j'étais habitué à me passer d'eux.

A quelques pas de l'auberge, on trouve sur la route, à droite et à gauche, des boutiques de sculpture en bois ; ces objets sont connus, et l'on en trouve beaucoup à Paris. Toutefois, j'engagerai le voyageur à acheter, là ou ailleurs, au prix de soixante-quinze centimes à un franc, de petites coupes très-commodes pour boire aux fontaines ; elles sont faites en forme de bateau, ayant un bec à la proue, et recouvertes à la poupe de telle sorte que l'eau des sources, qui se précipite avec force, ne peut en sortir à mesure qu'elle y entre, et vous inonder les bras, ce qui arrive toujours lorsque l'on veut se servir d'un verre ou d'une casquette de cuir. Ces gobelets sont ornés de pampres et de raisins sculptés, et un sarment de vigne forme un anneau pour y passer le doigt ou les suspendre. Le piéton doit toujours en avoir un accroché à la bretelle du sac ou à la boutonnière.

Une demi-heure plus loin, j'aperçus le Staubbach ; mais

avant d'y arriver, il m'eût fallu enjamber par-dessus un cor des Alpes, placé comme une barrière à travers le sentier; je me mis à écouter patiemment ce nouveau souffleur, et lui donnai encore dix centimes lorsqu'il déplaça la barrière.

Je n'aime pas à refuser mon aumône à un virtuose en plein air. Pour moi, c'est un confrère à qui la fortune a tenu rigueur, et puis, en ce pays, je m'imagine qu'il doit y avoir toujours quelque chose chez un homme qui passe sa vie à converser avec ce grand écho. Dix centimes, c'est peu; mais, d'artiste à artiste, c'est beaucoup, et l'art tant aimé est ingrat et n'enrichit guère. En quelques pas je fus auprès du Staubbach, que j'avais vu si souvent déjà, et, pour ne pas se montrer indigne de son nom vis-à-vis d'un peintre, il me fouettait le visage de la poussière de ses eaux. C'est une belle et noble cascade que l'on a peut-être trop vantée d'abord, et que l'on a ensuite trop méprisée. Elle glisse tranquille, sans efforts, sans manières, sans bonds impétueux; elle déroule simplement sa belle gaze blanche moirée; mais, si vous vous approchez de trop près, vous reconnaîtrez, au puissant volume de ses eaux, que c'est une rivière qui tombe. Il y a des choses et des hommes qui demandent à être vus de bien près pour être estimés à leur valeur. Je restai longtemps à la considérer. Il me semble que ces géants de la nature, qui scintillent, qui se meuvent, qui ont une voix mugissante, doivent vivre; je me sens toujours prêt à croire aux nymphes des eaux.

Je m'en retournai tout pensif, à pas lents; j'aimais à voir arriver la nuit, le crépuscule était beau dans ce chemin sombre et solitaire; plus d'une fois je croyais voir venir vers moi des hommes gigantesques, et, lorsque je m'approchais, je reconnaissais soit un tronc d'arbre soit un rocher; et dans ce calme immense j'entendais à chaque pas comme des sifflements, des murmures, comme des bruits étranges, des voix moqueuses ou qui parlaient bas. Les paysans de ces vallées croient aux farfadets et aux gnomes, et ils ne sortent pas volontiers lorsque l'ombre est épaisse; ils prétendent qu'alors

des fantômes hantent ces chemins, et, en effet, dans ces routes bordées de forêts, de grosses pierres, auprès de ces torrents qui flamboient au reflet d'une simple étoile, la vallée se peuple de figures mystérieuses qui fuient à mesure qu'on s'avance et semblent danser en cercle autour de vous.

Ainsi rêveur, et tout charmé, j'arrivai, sans trop savoir comment, mais trop tôt à coup sûr, au village d'Interlaken.

En approchant, j'aperçus une illumination complète; j'entendais des chants, des musiques, des bruits de tambourins et de cymbales apportés par le vent... La grande allée était éclairée au gaz, toutes les boutiques étaient splendides et illuminées.

Dans la cour de la Pension suisse, des Tyroliens, hommes et femmes, assis en plein air, au nombre de sept, formaient un orchestre complet et jouaient des symphonies, des ouvertures, des valses allemandes, le tout fort agréable à entendre de loin. Une grande foule était assemblée devant une Pension anglaise, et l'on apercevait, à travers les fenêtres d'un splendide et immense salon du rez-de-chaussée, une société nombreuse en gande parure; les hommes en gants blancs, les femmes très-décolletées, et au milieu de ce salon un Tyrolien, une guitare en main et en costume national. On l'applaudissait; il venait de chanter. Au bout de quelques minutes, il reprit sa guitare; il avait une voix charmante qu'il conduisait avec un goût, un charme infini; il chanta des chansons allemandes, des chansons tyroliennes, en volant avec la voix de tête la plus cristalline que l'on puisse imaginer. Dans le salon, on l'applaudit à tout rompre, et ces applaudissements eurent au dehors un puissant écho auquel je contribuai de tous mes moyens. Dans un salon plus loin, des gens du pays chantaient en chœur sous la direction d'un chef d'orchestre; c'était partout musique et plaisir. Je rentrai à minuit, et l'on chantait encore.

Interlaken est évidemment, sous tous les rapports, le séjour le plus charmant de toute la Suisse.

III

UNE RENCONTRE — BRIENZ ET LES LUTTEURS — LE GIESBACH

Le lendemain, je pris congé de mon hôte, et, le sac sur le dos, j'allai prendre le café au lait dans une petite *schenke* d'Interlaken, établie par l'ancienne belle batelière de Brienz, si célèbre autrefois, qu'elle a obtenu les honneurs de la lithographie. Le temps a respecté les vives couleurs du pavillon de sa barque, qui se pavane dans un coin; mais il a cruellement effeuillé les lis et les roses de son teint. Elle a eu ses flatteurs, ses courtisans, ses peintres, et maintenant... Les coquettes si fières et si pimpantes devraient aller déjeuner chez elle; elles y prendraient une belle leçon de philosophie pour soixante-quinze centimes, et elles auraient un déjeuner complet au café par-dessus le marché.

Du reste, la belle batelière a pris les choses au mieux; après avoir épuisé toutes les douceurs de la louange et de la vanité, elle les a trouvées sans saveur et les a rejetées comme une écorce vide. Elle a renoncé franchement à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et s'est adonnée à une religion véritable,

comme le prouve d'ailleurs sa riche bibliothèque, pleine d'ouvrages de théologie.

En causant avec elle, elle me demanda pourquoi je n'étais pas allé voir les grandes luttes qui avaient lieu ce jour-là même à Brienz, à midi.

— Il y a des luttes à Brienz? m'écriai-je.

— Sans doute, et le bateau à vapeur part à onze heures.

— Et il est onze heures moins vingt; peut-être aurai-je le temps d'arriver.

— Alors il vous faut ne pas perdre une minute, ajouta-t-elle en souriant et en secouant la tête.

Je payai et m'élançai au dehors. J'ai l'habitude du pas gymnastique, et, bien que l'allée d'Interlaken ait plus d'une demi-lieue, j'espérais arriver à temps et je courais à fond de train, au milieu de la foule élégante qui remplissait déjà l'avenue, et qui, peu habituée à voir des coureurs dans ses rangs, s'écartait avec précaution, pour mettre ses crinolines et ses dentelles hors des atteintes de ma pique, que je portais en équilibre, comme le fusil d'un zouave qui monte à l'assaut. J'étais déjà arrivé au fond de l'avenue, là où les arbres ont été respectés et se croisent encore à leur sommet, j'entendais les derniers appels de la cloche dont la langue de fer balbutiait encore; je passai du pas gymnastique au pas de course, et je serais arrivé à temps, à coup sûr; mais je m'arrêtai tout à coup malgré moi, électriquement pour ainsi dire.

Je venais d'apercevoir, se dirigeant du même côté, une femme si jolie, si gracieuse, qu'il me fut impossible de la dépasser.

— Ah! ma foi! me dis-je, tant pis pour les lutteurs! tant pis pour le bateau!

Les promeneurs, qui m'avaient d'avance ouvert un large sillon dans leurs rangs, me regardèrent émerveillés.

Quant à moi, je repris une allure tranquille, comme un homme à qui, pour sa santé, un médecin aurait ordonné des

exercices de marche panachés de pas et de grand galop, et, comme les excentricités sont très-bien portées à Interlaken, je passai très-probablement pour un Anglais, et tout fut dit.

La jeune dame disait à un monsieur de cinquante-cinq ou cinquante-six ans qui l'accompagnait :

— Mais marchez donc un peu plus vite, ou nous manquerons le bateau.

— Ah! dame, écoutez donc! répondit-il; si je presse le pas, nous nous mettrons en nage ; et, une fois sur le bateau, je me refroidirai, je m'enrhumerai, et je tiens surtout à ne pas attraper un rhume, un catharre, peut-être. Nous arriverons toujours à temps, soyez tranquille.

Et il continua à s'avancer d'un pas de promeneur.

— Au reste, ce sera comme il vous plaira, répondit-elle. Je ne tiens pas à voir ces hommes se culbuter; seulement, il y aura sans doute de jolis costumes ; mais peu importe, après tout !

Je m'étais réfugié dans la contre-allée qui suit le bord de l'eau, et de là j'examinais, sans être remarqué, la jeune femme si charmante. J'étais enchaîné par une irrésistible sympathie, étrange sans doute. Même en la voyant par derrière, j'avais entendu en moi-même comme une voix qui me criait : « Ne va pas plus loin ! » et, comme je ne résiste jamais aux impulsions intérieures, je m'étais arrêté. Je regardais, et elle ne me remarquait pas ; sans doute elle avait l'habitude d'être regardée. Elle était blanche et fraîche. D'une taille élégante, sans être trop grande, son allure était souple et gracieuse; elle portait un petit paletot de velours blanc jaune, ajusté avec un élégant passe-poil rouge d'un ton fort; son petit chapeau Louis XIII brun était orné en dessous d'une cocarde ponceau, et deux grandes brides aussi ponceau voltigeaient au vent; il était en dessus entouré de fleurs. Elle n'avait pas de crinoline, et, malgré l'opulence de ses formes, il fallait l'œil d'un artiste pour deviner à la souplesse de sa taille qu'elle ne portait pas de corset; elle était fine et forte à la fois, comme une statue de

Vénus. De là cette allure élégante, ce pas toujours bien posé quelque mouvement qu'elle fit, cette noblesse dans tous ses gestes et dans son maintien ; elle était toujours ce que nous appelons *campée*, mais sans manières, sans même s'en douter. Sa chevelure épaisse ondoyait gracieusement sur ses tempes, et dans ses souples ondulations, prenait alternativement les reflets du satin et la douceur du velours. Elle tenait d'une main le grand bâton blanc, et portait de l'autre un sac en cuir noir avec un fermoir d'acier.

Le bateau pouvait partir ou ne pas partir, peu m'importait ! Je voulais faire une étude morale, en appelant Lavater à mon aide. Voyons, me disais-je, ses yeux sont grands, calmes et limpides, c'est honnêteté ; ses sourcils sont écartés, c'est signe de candeur ; ils forment l'arc, c'est noblesse d'âme, instincts de poésie ; son nez est droit, c'est tranquillité, amour de la justice ; ses narines sont ouvertes, signe de passions. Merci ! Lavater. Et sa bouche, qu'elle est charmante ! Que d'âme, que de cœur, que de mélancolie ! La lèvre inférieure est un peu épaisse, c'est aptitude aux plaisirs sensuels ; et le menton, quelle finesse ! cette fossette est bonté. Ainsi, le haut du visage a quelque chose de céleste, le bas appartient à la terre ; elle porte sur sa figure l'empreinte visible des deux êtres qui existent en nous.

Son compagnon est un homme de cinquante-six ans environ, de petite taille, assez replet, les épaules larges et un peu hautes, les jambes courtes ; son nez est gros et ses lèvres sont épaisses, donc des instincts matériels ; mais le front est développé, et ses yeux sont parfois voilés, et parfois aussi jettent des éclairs d'intelligence ; son pas est lourd, il fronce souvent les sourcils, ses lèvres avancées et comme faisant la moue annoncent le caprice ; il regarde à droite et à gauche d'un air mécontent. Cependant on devine chez lui un grand fond de bienveillance ; il porte une blouse énergiquement rayée, comme une tente ; sur son dos est un sac de toile cirée.

La blouse entr'ouverte laisse voir une décoration.

Nous arrivons à l'embarcadère tous ensemble; le bateau à vapeur est encore en vue, mais comme un point ; on entend le vague battement de ses roues.

— Eh bien! que vous disais-je? dit la jeune femme.

— Ah! c'est dommage! cette fête m'aurait fait plaisir à voir. Mais que fait là ce bateau? Est-ce un bateau de passage? Eh! l'ami! est-ce un bateau pour Brienz?

Il adresse ces mots à un homme couché à côté d'une grande roue de rémouleur dans le fond d'une barque, comme on en voit sur tous les lacs de la Suisse; plate, évasée, garnie d'une toile qui se cambre sur des cerceaux ; elle est amarrée à la rive et se balance encore sous le remous élevé par le bateau à vapeur.

L'homme lève la tête, le regarde, et se recouche.

— Animal! dit le gros homme, il n'y a pas de danger qu'il me réponde.

— Hé! dis-je à mon tour en allemand, cette barque est-elle à vous, ou est-ce une barquo de passage?

— C'est une barque de passage; elle va à Brienz.

— Quand part-elle?

— A l'instant. La batelière est allée chercher les rames ici près.

— Quel est le prix du passage?

— Cinquante centimes.

— Merci!

Et, sautant dans la barque, j'étendis sur la banquette un coussin rouge qui se trouvait là.

— Tiens, dit le gros homme, voilà un Allemand qui, à sa tournure, doit parler français.

— Comme un Parisien, lui répondis-je.

— Ah! vous êtes Français?

— Do Paris.

— Et, dites-moi, cette barque va-t-elle à Brienz?

— Elle va à Brienz, et, comme vous le voyez, je prépare la banquette pour madame. La barque part dans cinq minutes, et le prix est de cinquante centimes par tête. Je viens de prendre mes renseignements à l'instant même.

— Ah ! bravo ! Eh bien, j'aime mieux, cent fois mieux, cette manière de voyager, que celle du bateau à vapeur ; elle est bien plus pittoresque, et plus économique par-dessus le marché ; et vous, belle dame, qu'en pensez-vous ?

— Je suis enchantée d'avoir manqué le bateau, répondit-elle ; nous allons donc nous servir des moyens de transport du pays ; nous voilà sortis de l'Angleterre pour le moment.

Je m'avançai au bout de la barque et offris mon bras à la charmante femme pour l'aider à y descendre; puis, me retournant vers le gros homme :

— Voulez-vous me permettre de payer pour vous ? Ce sera plus sûr du côté de l'économie, lui dis-je.

— Vous croyez que nous payerions plus cher ?

— Sans aucun doute.

La batelière arriva avec ses rames. Elle s'arrêta en nous regardant et parut hésiter.

— Voici le prix de nos trois places, lui dis-je en Allemand en lui donnant un franc cinquante centimes.

— C'est bien, dit-elle.

Et elle alla à la tête du bateau placer ses rames, et, restant debout, elle donna en étendant les bras quelques coups de ses deux avirons, et nous commençâmes à voguer.

A peine descendue dans le bateau, la jeune dame s'était assise sur le coussin; lorsqu'elle sentit le mouvement de la barque elle laissa doucement aller se tête en arrière, et, promenant lentement ses yeux sur les hautes montagnes, tantôt verdoyantes, tantôt déchirées, qui encaissent le lac de toutes parts, elle tomba dans une profonde rêverie.

Le petit homme ne rêvait pas; il me regardait avec attention, il m'étudiait pour ainsi dire : il était évident qu'il désirait

me parler, mais qu'il cherchait à deviner à qui il allait avoir affaire.

Quant à moi, sans m'inquiéter de son inspection, assis à l'extrémité du banc et appuyé sur ma pique, j'examinais tour à tour la jeune dame et la batelière. Je comparais la femme de la ville à la femme des champs.

N'en déplaise à Florian, l'avantage n'était pas du côté de cette dernière. Et pourtant, c'était une belle fille; elle était coiffée d'un de ces jolis chapeaux de paille que l'on ne voit qu'à Brienz.

Ces chapeaux, dont les bords souples se courbent en avant et en arrière, sont entourés de fleurs ou de velours. Lorsque le soleil frappe de côté, on tourne le chapeau, et les bords couvrent alors les joues et les oreilles. D'une façon ou de l'autre, cette coiffure est charmante. La batelière portait les manches de Berne, qui laissaient à découvert par intervalles ses bras vigoureux; grande et fortement bâtie, elle se penchait résolûment sur ses rames en forme de pelles, et debout déployait dans cet exercice une certaine grâce décidée; elle avait la peau blanche, un peu colorée par le soleil, les yeux noirs, brillants, le regard hardi, la tête haute : c'était ce que l'on appelle une beauté masculine.

Je n'aime pas les beautés masculines; l'expérience ne m'a que trop démontré que toute femme qui empiète sur la nature de l'homme est un être à éviter. La nature est tout harmonie, et l'harmonie résulte de l'union des contraires. Elle a donné à l'homme des qualités qui peuvent, qui doivent être complétées par les qualités de la femme. L'homme produit, imagine, invente; la femme examine, critique, perfectionne. L'homme a la verve, la force; la femme a le conseil. L'homme, c'est le laboureur qui jette la semence; la femme, c'est la terre qui la reçoit, la soigne, la nourrit, et développe peu à peu l'épi qui porte le grain. Une reine qui gouverne n'est que le reflet d'un favori; une femme qui écrit n'est que la voix qui répète ce qu'une

langue masculine lui murmure à l'oreille. Elle peut y ajouter la grâce de la diction, le charme du style, des qualités même supérieures dans ce qui est de son domaine ; mais l'idée vient d'ailleurs.

Mais qu'elle est charmante, qu'elle est sublime, la femme qui reste dans son rôle véritable, son rôle de modestie, de charité de douceur et d'amour ! Qu'elle est grande, qu'elle est sage la femme qui sait être femme ! Et voilà pourquoi cette jeune dame m'avait attiré au premier coup d'œil. Elle n'avait rien de viril, rien d'affecté ; son regard, sa tournure ne semblaient pas dire même : « Je veux commander ; » mais ils disaient : « Je suis aimante et dévouée ; » elle n'annonçait pas le courage du défi, mais le courage de la résignation ; tout était calme et noble chez elle, tout était régulier, tout était beau. Rien de heurté dans son profil, c'étaient des lignes douces, pures et suaves comme en rêvait Raphaël. Elle était simple en tout : simple dans sa mise pittoresque, raisonnable pour le voyage, simple dans sa pose, simple dans ses gestes ; sa figure charmante rayonnait d'une intelligente sérénité, tous ses mouvements étaient harmonieux.

— Voyez ! me disais-je, en présence de la nature, elle est toute à la nature ; ses yeux à demi voilés se promènent sur ces forêts, sur les eaux de ce beau lac.

— Monsieur, me dit la voix du gros homme en m'arrachant à mes réflexions intimes, nous avons un petit compte à régler.

— Plus tard, lui dis-je, si vous le permettez, lorsque nous serons descendus à terre.

— Mais pourquoi pas tout de suite?

— Parce que la batelière pourrait croire que nous ne sommes pas ensemble, et élever des contestations en descendant du bateau. Si je ne lui avais pas donné juste à un centime près ce qui doit lui revenir, elle vous aurait demandé beaucoup plus cher que le bateau à vapeur ; non pas en français, à coup sûr, mais en vous montrant en monnaie ce que vous auriez à payer, et vous en auriez passé par là.

— Ah ! vous croyez ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr. Voici le onzième voyage que je fais en Suisse, et j'ai appris à mes dépens à ne pas prendre au sérieux les églogues et les idylles. Sans être trop indiscret, vous dépensez, n'est-ce pas, environ dix francs par jour, par personne?

— Dame ! c'est-à-dire quinze francs, quelquefois davantage. En Suisse, on ne peut pas voyager à moins. On peut même voyager en dépensant plus que cela, car on nous a dit que les guides se payaient à raison de six francs par jour, et même douze francs quelquefois, puisque, s'ils vous mènent, par exemple, à trois jours de marche du pays où on les a pris, il faut (ce qui est juste, après tout) leur payer six francs par chaque journée de retour.

— C'est très-juste, en effet.

— Mais voyez donc comme le bateau balance.

Après avoir quitté l'Aar, nous entrions dans la partie large du lac. Le vent était contraire et les vagues commençaient à se former, la batelière luttait énergiquement contre elles. La surface du lac se ridait de plus en plus. Un autre bateau chargé de paysans, conduit par deux rameurs, passa à côté de nous; les gens se tenaient après les bancs et le rebord du bateau, ils paraissaient effrayés. La batelière m'adressa la parole.

— Que dit-elle? me demanda le gros homme d'un air un peu inquiet.

— Elle dit qu'il faut abaisser la banne, qui fait voile, et l'empêche d'avancer.

Je me levai et je demandai à la jeune dame la permission de faire la manœuvre ordonnée par le capitaine en jupons.

— Très-volontiers, dit-elle.

Et elle promena ses yeux alentour, pendant que je carguais la banne.

— Voyez donc, dit-elle au monsieur, comme ces vagues sont d'une belle couleur; c'est comme une petite mer, c'est très-beau à voir. Ah ! regardez comme cette autre barque danse.

— Mais nous dansons comme elle, dit le gros homme, et je commence à croire que le bateau à vapeur valait mieux. Il y a quelquefois de furieuses tempêtes sur les lacs de la Suisse.

— Témoin la légende de Tell et de Gessler, répondit la dame en souriant.

— Vous plaisantez toujours, mais ceci est sérieux.

Au même instant, une vague frappa avec un bruit sourd la poupe, qui fit une gracieuse courbette; quelques gouttes d'eau nous volèrent au visage.

— Là! vous voyez, dit le gros homme; vraiment, il serait plus prudent d'aborder.

Au même instant, nous entendîmes des cris d'alarme dans la barque qui volait devant nous, et aussitôt cette barque se dirigea vers la rive.

— Voyez-vous! l'autre barque va à bord; ce sont des gens du pays, ils connaissent leur lac de Brienz. Voulez-vous que nous abordions? Vous ne craignez donc rien? C'est très-imprudent!

— Mais regardez donc la batelière, lui répondit la jeune femme; elle n'est pas effrayée le moins du monde. Pourquoi donc aurais-je peur, quand elle est si tranquille?

Le lac s'agitait de plus en plus, chaque vague envoyait dans le bateau une poussière miroitante, qui devenait toujours plus épaisse. La jeune dame, plongée dans une demi-rêverie, regardait en souriant le jeu des lames; le gros homme se tenait à son banc, ni plus ni moins que les gens de l'autre bateau, qui, en ce moment, abordaient à la rive gauche, où se trouve la route qui va d'Interlaken à Brienz, en suivant les sinuosités du lac. La batelière luttait en désespérée, mais nous avancions à peine! quelques minutes après, nous n'avancions plus.

— *Der wind ish zu stark. I kann nit mehr go, der blatsch wird komm'!* me dit la batelière.

— Hein! que dit-elle? me demanda le gros homme en serrant à la fois le banc et le rebord du bateau.

— Elle me dit en patois suisse que le vent est trop fort, qu'elle ne peut plus avancer et que l'orage va venir.

— Ah ! vous voyez bien ! Dites-lui de nous mener à bord.

Je me retournai vers la dame, que je consultai du regard.

— En effet, dit-elle, voici de gros nuages noirs qui s'avancent, et nous restons en place. Abordons, puisque vous le désirez.

— Holà ! dit notre homme à la batelière, en faisant une foule de gestes. Allez à terre, abordons ! abordons !

La batelière le regarda, et, le comprenant mal, cessa de ramer. La barque, n'étant plus soutenue, fit un bond terrible ; le gros homme roula sur son banc en criant :

— A terre ! à terre !

— *Wir wollem ans' land kommen !* dis-je à mon tour à la batelière.

Et elle tourna aussitôt la proue vers la rive, où nous abordâmes un quart d'heure après. Quant à elle, elle s'arrêta dans une petite anse, attacha le bateau et se mit à couvert derrière un mur pour attendre la fin de l'orage.

Une bourrasque passa en sifflant ; mais, protégés que nous étions par les arbres de la route, elle faisait seulement voltiger les pans de la blouse de mon compagnon de voyage et les plis d'un burnous arabe dont la dame s'était couverte à l'approche du mauvais temps. Nous marchâmes quelque temps en silence, en laissant librement la tempête converser avec les vagues et les feuilles. Une demi-heure après, le temps redevint pur et le vent tomba un peu. Alors le gros homme se rapprocha de moi.

— Tout à l'heure, me dit-il, je vous ai vu sourire quand je vous ai dit le prix de nos dépenses de chaque jour. Combien dépensez-vous donc vous-même ?

— Mais de trois francs à trois francs cinquante centimes.

— Trois francs cinquante centimes ! est-ce possible ?

— Non-seulement cela est possible, mais encore cela est.

— Et quel est votre secret alors ? Faites-m'en part.

— Très-volontiers. Partout où je vais, *je fais mes prix d'avance;* il est bien entendu que je ne vais pas dans les hôtels où descendent les Anglais; je vais dans les auberges allemandes où entrent les voyageurs du pays, et, comme les denrées sont en Suisse à *vil prix*, c'est le mot, je profite du bon marché général.

— Mais vous êtes mal nourri, mal couché ?

— Pas le moins du monde : toutes les auberges de Suisse sont propres, très-propres, rendons-leur cette justice; la nourriture y est bonne et saine partout, tout est en abondance; quant aux lits, si vous en trouvez de bons, même dans les meilleurs hôtels, ce sera par hasard.

— Le fait est que le hasard ne nous a pas encoro favorisés de ce côté-là.

— Voulez-vous un exemple? Vous avez été à Bâle : où avez-vous logé?

— *Aux Trois-Rois.*

— Vous ne pouviez mieux choisir. Vous avez eu, au grand moins, deux francs de déjeuner au café, quatre francs de dîner à la petite table, au plus bas prix, quatre francs de vin, six francs de chambre, un franc cinquante centimes de bougie, un franc cinquante centimes de service, total : dix-neuf francs par personne, et vous avez été logés dans les combles et à peine regardés, puisque vous n'arriviez pas en équipage.

— C'est vrai, c'est le montant de ma carte, à peu près, et même, à vrai dire... Mais mettons dix-neuf francs par jour.

— Eh bien, de l'autre côté du pont, aussi sur le bord do l'eau, dans une situation plus belle qu'*aux Trois-Rois*, puisque la vue s'étend sur la ville pittoresquement groupée et dominée par le beau clocher rouge de la cathédrale, *à la Croix-Blanche*, chez Pfister, j'ai eu pour un franc, sans impôt forcé de bougie, une chambre au premier qui avait vue sur le fleuve; j'ai dépensé à la carte, pour mon dîner, un franc vingt-cinq centimes, y compris le prix d'une demi-chope de vin, ce qui

est assez pour moi; et, si nous y joignons un franc pour le déjeuner au café, et vingt centimes par jour que j'ai donnés volontairement pour le service, et ce n'est pas trop, je suppose, nous aurons un total de trois francs quarante-cinq centimes; et j'ai trouvé là des gens d'une affabilité charmante. Si j'avais voulu dîner à la table d'hôte, j'aurais eu, au prix de deux francs, une demi-bouteille de vin comprise, un dîner d'ambassadeur, avec entremets, dessert, toutes les somptuosités possibles. Et pour preuve, ajoutai-je en ouvrant mon portefeuille, voici la carte de l'hôtel avec l'*en-tête* gravé de la maison.

— C'est ma foi vrai. Ah çà! mais vous êtes un professeur en voyages!

— Je fais de mon mieux; je suis si bohémien, que je voudrais voir tout le monde sur les grandes routes; et, tenez, j'ai publié, il y a vingt ans déjà, un itinéraire en Suisse à trois francs par jour.

— Intitulé?

— *Un Mois de voyage en Suisse pour 200 francs, y compris les diligences d'aller et de retour* (et les frais de diligences montaient alors à cent douze francs), et j'avais fait, en outre, une foule d'achats, toujours sur les deux cents francs. A cette époque, nous avons dépensé trois francs par jour trois ou quatre fois à peine. Nos frais d'auberge allaient de deux francs à deux francs cinquante centimes pour chacun de nous.

— Le livre se vendait chez Dentu, au Palais-Royal?

— Oui.

— Et alors, vous vous nommez Desbarrolles?

— C'est vous qui m'avez nommé, et je ne vous cache pas que j'en suis fier.

— Le Desbarrolles de Dumas, le Desbarrolles au gibus... Je n'ai jamais pu trouver votre livre, qu'on m'avait vivement recommandé; n'est-il pas étonnant que j'en rencontre l'auteur! C'est un singulier hasard.

— Vous croyez donc au hasard? lui dis-je.

— Vous n'y croyez pas?

— Pas le moins du monde; mais je crois à la Providence.

La jeune femme se mit à sourire, le gros homme se tourna vers elle avec un signe de tête qui semblait dire: « C'est comme vous. »

— Et où allez-vous, en Suisse? ajouta-t-il en se tournant vers moi.

— Moi? Je n'en sais rien; partout et nulle part, à droite et à gauche, comme la plume au vent; je n'ai pas de chemin tracé d'avance, et moins que jamais dans ce moment; et, si vous vouliez essayer deux ou trois jours des conseils de mon expérience, vous en sauriez bientôt assez pour continuer seuls votre voyage. Je serais heureux d'avoir pu être utile à des compatriotes qui me paraissent mériter tous les égards possibles.

— Sans doute, sans doute, nous vous connaissons déjà; vous n'êtes pas pour nous le premier venu; pour mon compte, je ne demanderais pas mieux que de profiter de votre expérience, de la facilité que procure votre connaissance de langue; mais ce n'est pas à moi à prendre une décision, et...

La jeune femme avait suivi notre conversation avec un intérêt visible.

— Cher professeur, dit-elle, je ne comprends pas vos scrupules; vous m'avez engagée à vous accompagner dans un voyage que j'avais un ardent désir de faire. Vous m'avez dit pour me décider: « Soyez tranquille, je serai votre ami, votre guide, votre protecteur. » Et maintenant, à peine au début, vous hésitez à prendre un parti, et, en me consultant, en faisant appel à ma susceptibilité de femme, vous me mettez par là même dans la nécessité de répondre par un refus à une proposition qui, je le vois, vous paraît assez avantageuse.

— Mais, dit le professeur (car c'était, et, je l'avoue, je l'apprenais avec un plaisir dont je ne me rendais pas bien compte, c'était un professeur), mais devais-je prendre un parti sans vous consulter?

— Mais oui! Comme guide, comme directeur du voyage, vous devez juger ce qui est utile au voyage. Vous me conduisez, n'est-ce pas? Eh bien, je m'en rapporte à vous, j'ai en vous une confiance illimitée, basée sur une expérience de bien des années de votre inaltérable probité en tout genre, et dès lors ce que vous ferez ne peut être que bien fait, je n'ai pas à m'en mêler. Ah! vous étiez né pour faire un excellent mari, au point de vue des femmes.

— Eh bien, alors, dit le professeur en se tournant vers moi, de mon autorité...

La jeune femme se mit à sourire.

— Allons, vous riez maintenant.

— Que vous importe! Soyez très-solennel, cela n'en vaut que mieux. Continuez : « De votre autorité... »

— De mon autorité de protecteur et de guide, j'accepte votre proposition; je me connais assez en hommes...

La jeune femme sourit encore.

— Je n'ai pas dit en femmes, entendons-nous.

— Très-bien, vous répondez à mon sourire; mais continuez donc.

— Je me connais assez en hommes, vous me paraissez loyal; une poignée de main, et tout sera dit, et puis nous voyagerons ensemble aussi longtemps que nos économies pourront nous le permettre.

C'était m'engager à être plus habile et plus prudent que jamais, et je lui serrai la main qu'il me tendait avec cordialité, puis je m'inclinai devant la jeune dame, qui me rendit gaiement mon salut.

En ce moment, nous atteignions les premières maisons de Brienz.

Avant d'y arriver, la route, ouvrant tout à coup son rideau de feuillage, laissa voir, tout près de nous, les bords du lac, dont les eaux agitées battaient la rive avec un murmure grave, qui se trouvait dominé par un bruit plus solennel, semblable à

un mugissement. C'était la dernière chute du Giesbach, qui se précipitait toute blanche sur la rive opposée. Bientôt des fanfares éclatantes nous apprirent que la lutte était commencée. Nous pressâmes le pas.

Nous traversâmes en grande hâte, et en y jetant un rapide coup d'œil, le charmant village de Brienz, composé de chalets pittoresques : la musique nous appelait toujours. Tout au bout du pays, derrière l'hôtel de la *Croix-Blanche*, se trouve un grand espace vert que les collines de la gauche dominent comme les gradins d'un amphithéâtre. Une foule immense y était rassemblée. En bas, sur la pelouse même, on avait disposé des bancs destinés aux gens logés à l'hôtel, et par suite aux étrangers, moyennant un droit d'entrée. La colline était couverte de paysans et de paysannes en costume, pittoresquement assemblés sur le gazon et sur les blocs de rochers; de jeunes garçons se tenaient dans les arbres. De tous côtés, on apercevait de ces charmants groupes que donnent toujours les inégalités de terrain, et cette fois, à la grâce de la *composition* s'ajoutait la variété et l'étrangeté des costumes de tous les cantons, dominés toutefois par ceux de Berne et de Meyringen : c'étaient des corsets de velours étoilés d'argent et sillonnés de grandes chaînes du même métal, des mouchoirs rouges tendus sur de robustes poitrines; quelques jeunes femmes portaient la petite veste grecque et le double jupon; c'étaient des coiffures de dentelles, des cheveux tressés avec des rubans et descendant jusqu'à terre, des fichus écarlates serrant le front et tombant en larges plis le long des tempes, comme aux têtes des sphinx d'Égypte; quelques bonnets étaient couverts de tresses ou de lames d'argent, et puis venait une variété infinie de chapeaux de paille de toutes formes, petits, larges, droits, tombants, chargés soit de fleurs, soit de velours. Les hommes étaient aussi lourds, aussi mal costumés que les femmes étaient gentilles; c'est chez les paysans surtout que la supériorité de tact, de goût, et, disons le mot, d'intelligence des femmes, se fait généralement sentir. Ceux-ci,

3.

avec leurs chapeaux de paille informes, leurs vestes à pans, dont les boutons leur venaient au milieu du dos, leurs pantalons mal faits, mal attachés et s'arrêtant à mi-jambes; leur bouche contractée et grimaçante sous la pression d'une pipe énorme, étaient encore plus grotesques que disgracieux.

Lorsque nous arrivâmes, une lutte venait de finir, une autre allait bientôt commencer.

Hélas! la lutte suisse, petite fille des jeux olympiques, seule tradition existante du πάλη des Grecs et de la *palestra* des Romains, a perdu sa grâce antique et son glorieux prestige. Il n'y a qu'un pas, a-t-on dit, du sublime au ridicule, et ce pas, les lutteurs de Suisse semblent avoir pris à cœur de le franchir par la comparaison malheureuse du présent avec le passé. Lourds, niaisement affublés d'un caleçon à filets rouges, qu'ils passent par-dessus leurs affreux pantalons; rudes, sans grâces, sans adresse, avinés pour la plupart, ils déposent pour combattre leur pesante pipe, qu'ils vont reprendre après le combat. En présence l'un de l'autre, et après avoir tournoyé assez longtemps en imitant les allures des ours de leurs montagnes, ils se saisissent par leurs caleçons, s'étreignent, se courbent, se mettent à genoux, et cherchent à se renverser sur le dos. C'est la force pesante et maladroite en présence de la force maladroite et pesante; pas un seul mouvement qui ne soit désagréable à voir, pas l'ombre de souplesse et d'agilité. Des gens essoufflés, qui transpirent, et rien de plus. Le spectacle de la force brutale et sans élégance peut plaire à des paysans; mais j'attendais mieux de ces montagnards agiles, qui s'élancent d'un roc à l'autre, de ces chasseurs de chamois qui gravissent les abîmes à pic.

Il est vrai que la lutte a lieu dans la vallée, et qu'en Suisse les hommes de la montagne et de la vallée font deux races distinctes.

A chaque lutteur qui tombait, c'étaient des sifflements, des applaudissements, des éclats de rire. Mais ce spectacle, qui se

renouvelait assez souvent en reproduisant toujours les mêmes effets, ne nous intéressa pas longtemps. Le professeur, un peu fatigué de la route et les yeux éblouis de ce papillotage de mouvements, de ces efforts silencieux, s'assoupissait à chaque instant sur un banc, et se réveillait presque aussitôt en sursaut aux accents stridents des fanfares qui annonçaient une victoire et une chute, un succès et une défaite. Pendant ce temps, la jeune dame me disait en détournant les yeux :

— Je vous avouerai franchement que je ne me sens pas organisée de façon à apprécier, selon leur mérite, ces genres de solennités; peut-être ne sont-elles pas présentées de manière à me captiver tout à fait. Mais j'aime bien mieux regarder là, derrière nous, ces charmants groupes de jolies paysannes, avec leurs fraîches figures et leurs frais costumes. Ces groupes, dont nous voyons les plus hauts placés à travers les branches chargées de larges feuilles, donnent des effets étranges, en égayant par le rouge de leurs fichus et le blanc de leurs larges manches le fond vert sur lequel ils se détachent. Le soleil, en perçant brusquement à travers les feuilles, éveille, en se jouant sur ces personnages, des effets piquants qui ne seraient peut-être pas beaux à peindre, mais qui attirent l'œil forcément et lui donnent comme un plaisir de surprise. Ce combat acharné de lumières et d'ombres bien crues, bien entières, est une des singularités et même, à la rigueur, une des beautés de la Suisse. Un pays de montagnes, de rochers, de glaciers et d'orages, après tout, doit, pour être en complète harmonie, recevoir du soleil une splendeur brutale, afin que le voyageur se le tienne pour dit et ne s'y aventure pas sans précautions; et les tons doux lui iraient aussi mal qu'à un Hercule la houlette à rubans, les bas roses et la veste de satin d'un berger de Watteau ou de Lancret.

Je restai un moment tout surpris. Puis :

— Vous êtes peintre, madame? lui dis-je.

— Et pourquoi cela? me dit-elle. Est-il besoin d'être peintre

pour voir? Il me semble qu'il n'y a qu'à ouvrir les yeux. Mettons que, pour le moment, j'aie parlé comme un artiste, ce que j'ignore tout à fait; pourquoi, parce que vous l'êtes, vous, comme me le prouvent votre carnet de dessin et votre modeste boîte à couleurs, vous imaginez-vous que les peintres seuls ont le monopole de l'admiration? Croyez-vous que la nature ait été créée exclusivement pour eux? qu'il faille une éducation pour la comprendre? Mais l'éducation des yeux se fait tous les jours dans un lever, dans un coucher de soleil, bien mieux que dans tous les tableaux de vos maîtres. Écoutez, je vous dirai franchement ma pensée : la nature est partagée en deux classes, en trois peut-être; mais mettons-en deux pour simplifier maintenant. L'une de ces classes humaines recherche l'aisance, les plaisirs matériels, les richesses à tout prix; elle les obtient souvent; mais, si elle gagne d'un côté elle perd de l'autre : cette classe passe, à chaque moment, à côté de la seconde, et la méprise. La seconde aime la nature, l'étude, les plaisirs du cœur, la contemplation; elle se contente de peu, d'un plaisir muet, d'une seule affection dans la vie, celle-là est destinée à souffrir peut-être, les plaisirs matériels ne sont pas faits pour elle; mais elle comprend, sans éducation première, ce qui est beau, ce qui est saint, ce qui est noble : cette seconde classe se fait plus rare de jour en jour. Ces deux classes ne peuvent pas se joindre, un abîme immense les sépare; elles se rencontrent par hasard sur un pont que l'on nomme la *société*, le *monde!* et puis chacun retourne à sa rive. Les uns et les autres ont leur manière de regarder : les uns regardent en bas, les autres en haut. Ceux qui regardent en haut font plus de faux pas peut-être, mais ils voient le ciel splendide dans le jour, ils voient les étoiles dans la nuit.

Je fis un vif mouvement de surprise.

Une immense fanfare retentit; le dernier groupe venait de terminer la lutte. On proclama le vainqueur; mille ac-

clamations s'élevèrent. Le professeur se réveilla en sursaut.

— Ah! c'est très-intéressant, très-intéressant! dit-il; je n'aime pas leurs costumes, mais ils sont très-forts, très-forts!... Eh bien, qu'allons-nous faire?

— Si vous m'en croyez, répondis-je, nous nous embarquerons pour aller voir en face la cascade du Giesbach, qui est magnifique; nous avons encore quatre heures de jour, et c'est plus qu'il ne faut. Nous reviendrons souper ici, non pas à cet hôtel, mais à l'hôtel de l'*Ours*, où je loge d'ordinaire, et qui, se trouvant à l'autre bout du village, aura une affluence moins grande de monde. Nous trouverons bien trois chambres. Vous serez à même d'apprécier, malgré la foule amenée par la fête, la différence de nos prix; et demain, de bonne heure, nous irons où vous voudrez, soit à Sarnen, en passant le Brunig, soit à Meyringen, soit au Grimsel. Ce soir, nous consulterons nos cartes; je ferai ce qu'il vous plaira, et je vous épargnerai la dépense et l'ennui des guides.

Aussitôt les luttes terminées, les spectateurs quittèrent leurs bancs et se mirent à se promener sur la prairie où elles avaient eu lieu.

Les costumes réellement pittoresques des villageoises, en harmonie complète avec le pays, parce que le climat les impose, luttaient avec avantage contre les exentricités théâtrales que se permettent les Anglaises et les Allemandes une fois hors de leur pays. Il y avait de jolies paysannes, plutôt fraîches encore que jolies, mais elles semblaient trop le savoir. Les chemins de fer ont fait leur office, la simplicité des montagnes s'est envolée avec la fumée de leurs machines; partout où les paysannes *posent*, vous pouvez être sûr que la civilisation est arrivée. Toutefois, comme les femmes ont le sentiment instinctif de ce qui est réellement distingué, celles-ci s'arrêtaient en groupes, se poussaient du coude, lorsque la jeune dame passait, et se disaient à voix basse :

— *Ah! siehe dies' isch schon!* (Ah! regarde, celle-ci est belle!)

Le bateau à vapeur fit résonner sa cloche, et nous nous précipitâmes vers le port. Chaque jour, en arrivant d'Interlaken, il débarque devant un des trois hôtels principaux : *l'Ours, la Croix-Blanche* et (au bout du lac, à une demi-lieu de la ville) à l'hôtel *de Belle-Vue*, pension, et au besoin hôtel fashionable hanté par des Anglais et les gens qui veulent payer cher. Le prix des places du passage d'Interlaken à Brienz est de deux francs aux premières et d'un franc aux secondes. Le passage pour aller au Giesbach est légalement de trente-cinq centimes pour les secondes; mais, lorsque la foule n'est pas grande, le capitaine, qui, sans doute, parce qu'il navigue dans une cuvette, prend des airs plus importants qu'un marin qui a fait vingt fois le tour du monde, ne distribue pas de cartes où les prix sont gravés et impose le prix de cinquante centimes. Il s'exaspère lorsqu'il voit des voyageurs aux secondes, et fait de son mieux pour leur être désagréable. Du reste, son bateau à vapeur, chauffé au bois, entretient un feu suffisant pour mitonner convenablement un pot-au-feu, et ne tourmente pas, par une course trop rapide, les eaux de son lac, avec lequel il désire vivre en bonne intelligence, et puis, avec ce système de prudence économique, les explosions ne sont pas à craindre.

Ce jour-là, les prix étaient, vu la grande foule, à leur véritable valeur. J'engageai mes compagnons de voyage à prendre des secondes, et nous nous trouvâmes au beau milieu des gens du pays, qui nous firent une place d'honneur. Tout le pont était encombré. A la poupe, sur une petite estrade, se tenait le vainqueur, habitant d'Interlaken, et l'on voyait près de lui, prix de sa victoire, un énorme mouton tout paré de fleurs, comme les victimes que l'on menait autrefois au sacrifice. Les paysannes se séparèrent en deux bandes qui se mirent tour à tour à chanter des chœurs. Bientôt la grande voix du Giesbach, semblable à celle de la mer dans une tempête, vint dominer tout autre bruit, et nous descendîmes à terre. Un torrent de guides se précipita à notre rencontre

pour nous conduire par les chemins qui mènent au haut de la cascade; j'engageai mes compagnons de route à s'asseoir sur les bancs de bois du débarcadère, dans la posture de voyageurs contemplatifs, pour laisser écouler la foule, et, lorsque tout le monde eut défilé devant nous, nous commençâmes à monter.

— Le chemin, dis-je à la jeune dame, est rude, rocailleux, souvent presque à pic; vous sentez-vous le courage de l'essayer? Jusqu'à présent, vous n'avez marché que dans la plaine; ici est l'épreuve, c'est le *to be or not to be*, le oui ou non du voyage.

— Tant que vous me montrerez de belles choses, me dit-elle, je ne sentirai pas la fatigue, et, si je me trouve hors d'haleine en montant, je vous demanderai quelques instants de repos, et ainsi nous pourrons aller des journées entières. Selon moi, le corps est un maître ou un esclave, il s'agit de le faire obéir, et je suis décidée à le mâter de mon mieux. Marchez devant et ne craignez rien : là où vous passerez, je passerai à coup sûr.

— Comment, lui dis-je, vous avez des brodequins à semelles légères pour faire ce voyage?

— Et pourquoi pas? dit-elle. Une chaussure trop épaisse m'empêcherait de marcher.

— Mais s'il arrive des pluies? et en Suisse il faut s'y attendre.

— Alors, mes précautions sont prises, j'ai des caoutchoucs. Allons, monsieur le guide, marchez, je vous attends.

Nous commençâmes à monter. Une route rude et presque à pic suit la cascade; une autre grande route, large et commode, s'élève en colimaçon; je me retournai avant de choisir, le professeur suivait tranquillement la grande route.

— Mais nous nous éloignons de la cascade, dit la jeune dame.

— Sans doute.

— Suivons-la, s'il vous plaît.

— Suivons-la.

Je me mis à monter en avant, le professeur quitta son grand chemin avec un regard de regret et me suivit, la jeune femme venait ensuite. Il fallait gravir, employer la pique; je me retournais à chaque pas difficile, j'attendais, mes compagnons arrivaient près de moi. La cascade est partagée en chutes successives; sur chaque chute se trouve un pont d'où l'on peut considérer l'eau qui se précipite en bas et l'eau qui tombe d'en haut. Ces ponts faisaient d'admirables haltes, et mes compagnons se reposaient en admirant. Tout à coup des bûches enlacées se présentèrent devant nous; j'allais tourner cet obstacle, lorsqu'un jeune montagnard se lança, je ne sais d'où, et, à l'aide d'un crochet emmanché au bout d'un long bâton, déblaya le passage; les bûches continuèrent leur chemin au cours du torrent avec de nombreuses culbutes; la barrière était ouverte, je donnai quelques sous au montagnard. Dix minutes après, nous arrivâmes sur une esplanade, au milieu des eaux du torrent. En face tombait une nappe d'eau immense tout à fait enveloppée d'un rideau d'écume, nous nous assîmes sur un rocher couvert de mousse pour la contempler à notre aise; nous étions entourés de grosses pierres entre lesquelles grondait le torrent : c'était un lieu de désolation. Des Anglais tentaient de traverser d'une rive à l'autre pour se trouver en face de la cascade, en passant de pierre en pierre, mais ils étaient forcés de revenir. Tout à coup apparaît un homme qui bondit comme un chamois de rocher en rocher, et qui, tout en sueur, se jette dans une espèce de bassin, devant nous, où il entre jusqu'à la ceinture. Je reconnais mon montagnard.

— Comment, lui dis-je, vous vous jetez dans l'eau tout en sueur? Mais vous n'y pensez pas, vous vous rendrez malade!

— Malade? me dit-il. Oh! ces eaux-là me connaissent.

Et, emplissant son chapeau de cette eau glacée, il se le mit sur son front tout ruisselant de sueur.

Je me sentis passer un frisson pour lui.

— Mais prenez donc garde! lui dis-je.

— Pourquoi cela? ne fais-je pas là ce que je fais tous les jours? Mais c'est mon métier de vivre dans cette eau fraîche. Vous voyez ces tronçons de bois, me dit-il; là-haut, sur la montagne, on abat les arbres, on les coupe en morceaux, et puis on les jette dans le torrent, qui les entraîne dans le lac, où on les recueille. Dans les grandes eaux du printemps et de l'automne, les bûches sont emportées par le torrent et se rendent directement à leur destination; mais, dans l'été, elles s'arrêtent, s'amoncellent au bas de chaque chute, et, en faisant digue, intercepteraient le cours du torrent et le forceraient à envahir, à droite et à gauche, les chemins qui suivent la rive. Nous sommes donc chargés de désunir ces bûches lorsqu'elles s'amoncellent et de les faire tomber jusqu'en bas. Attendez, me dit-il, je vais vous former une jolie cascade.

Et, en trois bonds qu'Auriol n'aurait pas désavoués, il fut au faîte d'une barricade posée en travers sur d'immenses blocs de granit; il donna quelques coups de son bâton, et une grêle de soliveaux s'écroula à grand bruit; les bûches sautaient, se heurtaient, se rencontraient, se mêlaient avec l'écume, se précipitaient sans ordre; on aurait dit une horde de barbares descendant dans les plaines.

Le montagnard revint, se mit à rire de notre étonnement et me dit :

— Voilà notre vie : depuis le matin jusqu'au soir, nous sommes là, couverts de sueur, transis par l'eau glacée, où nous sommes plongés presque toujours jusqu'à la ceinture, quelquefois sous le fouet de l'orage. C'est une vie dure; pourquoi nous est-elle échue à nous? Nous ne savons pas; mais il nous faut exister ainsi, puisque nous n'avons pas d'autre métier. Quelquefois nous sommes glacés, mais un peu d'eau-de-vie nous réchauffe.

Je traduisis ces paroles à la jeune femme, les pleurs lui vinrent aux yeux.

— Ah! pauvre homme! Tenez, dit-elle, puisque nous faisons des économies, donnez-lui cela pour moi.

Et elle voulait me donner un franc pour lui remettre.

— Soit, madame, lui dis-je; mais alors nous en grèverons la bourse commune, si vous le voulez bien.

Pendant que nous parlions, le montagnard vint sans façon s'asseoir vis-à-vis de la jeune dame et la regarda fixement en silence, comme on contemple une statue.

— C'est votre femme? me demanda-t-il.

— Non.

— Est-ce la femme de ce gros monsieur?

— Non.

Et il continua à la regarder d'une manière qui commençait à devenir embarrassante.

— Il y a pourtant des gens, dit-il, qui vivent tranquilles, qui n'ont jamais froid ni faim dans l'hiver, et qui peuvent avoir une femme comme celle-ci. Il y a des heureux dans le monde.

Et il se leva pour s'éloigner.

— Tenez, lui dis-je, voici ce que madame vous donne.

Il prit l'argent sans cesser de la regarder, et ajouta à demi-voix.

— Aussi généreuse que belle.

Nous nous levâmes pour continuer notre ascension. Pendant ce temps, nous continuions à monter. La cascade tournait et s'élevait alors en droite ligne, mais toujours, comme nous l'avons dit, entrecoupée d'une foule de chutes. On a placé au-dessus de chacune d'elles un pont qui permet de changer de rive. Cette cascade n'a été rendue véritablement accessible que depuis peu de temps; aussi a-t-elle conservé un aspect sauvage qui lui donne un attrait singulier. Les sentiers abruptes qui la côtoient sont tracés à travers des bois de beaux arbres, de sapins surtout, qui, pour la plupart, étreignent de leurs racines de grosses pierres, toutes vertes de mousse veloutée où l'on voit briller une foule immense et serrée de petites fleurs de

toutes formes et de toutes nuances. Ces bois sombres, silencieux, pittoresquement groupés, sont embaumés par l'odeur de la résine, qui coule brillante et compacte de la plupart de ces arbres aux écorces grises et fendillées. De temps en temps, des oiseaux de proie s'élevaient des buissons près de nous en poussant des cris aigus, et venaient planer au-dessus des tourbillons d'écume. Après une heure de montée environ, nous arrivâmes à un pont collé contre les parois d'un rocher creux devant lequel la cascade supérieure déferle, en étalant sa large nappe d'argent et de cristal.

Sous cette voûte opaque et transparente à la fois, on se trouve entièrement séparé du monde, et l'on peut, aux mugissements des eaux, se croire un moment ondin ou triton. Un spectacle aussi majestueux, dans un endroit pareil, impressionne fortement et porte au recueillement et à la contemplation.

Si l'on continue à monter, l'on voit encore quelques cascades, toujours diverses de formes et d'effets, mais d'une moindre importance, jusqu'au moment où, presque au sommet, on se trouve tellement inondé par la poussière de l'une d'elles, que l'on n'éprouve pas la nécessité de se lancer au milieu de ce nuage tourbillonnant pour aller trouver, au delà, le torrent qui coule bourgeoisement sur les cimes avant de se précipiter avec tant de bruit.

Nous redescendîmes vers une plate-forme qu'on a taillée juste en face les chutes les plus belles. De cette plate-forme, on découvre, en se tournant, tout le lac de Brienz, et derrière, l'immense montagne du Niesen.

Sur cette terrasse sablée, ratissée, ombragée par des arbres magnifiques, sont placés des chaises, des tables rondes et un grand album où les visiteurs peuvent écrire leurs noms et les poëtes leurs pensées. Des garçons attendent la serviette sous le bras, ni plus ni moins qu'à la *Rotonde* ou à Tortoni.

Une table d'hôte était toute servie sur la terrasse. Au fond d'une petite vallée, à dix minutes de là, on aperçoit un hôtel

qui a tous les dehors d'un palais : c'est l'auberge du Giesbach, dont les garçons faisaient le service autour de nous. Je demandai trois tasses de lait, au prix de vingt centimes chacune, pour avoir le droit de nous asseoir légitimement à l'ombre devant une des tables vertes. L'hôte élégant, et tout vêtu de noir, comme un parfait gentleman, s'approcha de nous. Me trouvant sur un terrain neutre, je lui demandai ses prix, et il me répondit comme sur un terrain neutre.

— Je vous donnerai tout de suite, me dit-il, mes prix d'*artistes*, c'est-à-dire cinq francs par jour, par personne, pour le déjeuner complet, le dîner à table d'hôte et une chambre dans ce chalet, ajouta-t-il nous montrant une maison de bois attenante à la terrasse.

Ces prix n'étaient pas exhorbitants, et mes compagnons de voyage n'en avaient pas encore trouvé de pareils. Ils auraient accepté sans aucun doute. Je répondis à l'aubergiste que j'en prenais note pour l'avenir, et, quand il se fut éloigné, je dis au professeur :

— Je vous ai promis de vous faire voyager à trois francs cinquante centimes par jour, je veux tenir ma promesse ; le premier jour surtout, je ne peux pas transiger avec mon programme. D'ailleurs, en couchant ici, il nous faudra attendre le bateau à vapeur pour commencer demain notre première journée de route à pied, car nous sommes obligés d'aller à Brienz, et le bateau ne viendra que sur les midi. Il y a, il est vrai, un petit sentier qui conduit, en suivant les détours de la croupe de la montagne où nous sommes, sur la route de Meyringen ; vous le voyez d'ici se déployer comme un ruban derrière l'hôtel. Mais, s'il pleut cette nuit, comme l'annoncent ces nuages noirs qui s'assemblent à mi-côte du Niesen, et qui voilent maintenant le soleil, le sentier, déjà vaseux par lui-même, sera défoncé ; et, comme il s'avance au milieu de hautes herbes chargées de pluie, qu'il nous faudra écarter en marchant, nous serons continuellement mouillés jusqu'aux jarrets ; et madame,

à cause de sa robe même, souffrira plus que nous encore. Voici là-bas la fumée du bateau à vapeur; vous le voyez, il vient tranquillement au pas gymnastique, nous avons une heure à nous. Si vous le voulez, nous entrerons en attendant dans cette maison pour y regarder des ouvrages en bois.

— Volontiers, me répondirent-ils.

Et nous entrâmes.

Il y avait là un magasin complet d'ouvrages de toute sorte: boîtes, coupes, chalets, groupes, animaux, bergers; quelques-uns étaient faits avec une délicatesse, un fini remarquables. Les ornements de pampres, de feuilles surtout, étaient exécutés avec une perfection que l'on pourrait presque appeler du talent. Et, dans un coin, près de la fenêtre, un homme sculptait sans dessin tracé, à son caprice, avec un canif. Quelques petites lames, des espèces de bistouris, composaient tout son arsenal. Je prenais plaisir à suivre son travail, qu'il accomplissait avec une sûreté de main incroyable, même dans les détails les plus précieux.

Nous achetâmes quelques objets, qui sont là à meilleur marché que partout ailleurs dans la Suisse.

En sortant, nous descendîmes tranquillement la grande route en colimaçon qui conduit au port. Le bateau à vapeur était proche; mais il clapotait tranquillement et ne semblait pas pressé d'arriver. Les nuages, d'un gris foncé, s'amoncelaient en couvrant les cimes, et jetaient sur les pieds des montagnes et dans les plaines, des ombres d'un bleu noir. Semblables aux sillons de la foudre, des coups de soleil, déjà rouges, du couchant, couraient rapides sur les eaux; l'air était lourd et chargé d'électricité, tout annonçait un orage.

Enfin, le bateau à vapeur arrive, nous montons sur le pont, cette fois, presque seuls, nous nous asseyons à l'extrême proue, pour contempler le paysage, et nous partons. Une barque conduite par deux rameurs coupe la marche du bateau, qui semble près de passer sur elle; les marins crient, s'élancent

sur le beaupré; un tour de roues de plus, et elle est brisée par le choc de la quille. Les paysans qui la montent donnent en riant deux coups de rame, et les voilà hors de la ligne, qui se balancent gracieusement dans le remous. Un des bateliers ôte et agite son chapeau, c'est notre montagnard ; il salue encore, c'est elle qu'il salue ; nous lui rendons son salut tous ensemble, et alors, se penchant sur les rames, la barque vole et s'éloigne avec la rapidité du vautour.

— N'y a-t-il pas dans la hardiesse de cet homme, dis-je à ma compagne, quelque désir de se faire remarquer par vous?

Elle me regarda et se mit à sourire.

— C'est possible, dit-elle ; mais, en admettant cela, où serait le mal? N'est-ce pas le même sentiment qui animait les rudes chevaliers, ces joûteurs du moyen âge? Par le temps qui court, vous trouverez plutôt cet instinct grossier, mais noble dans son principe, chez un paysan énergique, que chez nos jeunes gens du jour, qui retournent tout doucement à la barbarie par le matérialisme. Après tout, ajouta-t-elle, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. Quand personne ne se gênera plus, tout le monde sera mal à l'aise.

Elle secoua tristement la tête; quant à moi, je restai pensif. Je sentais que l'énergie, la hardiesse du paysan m'avaient déplu, et je n'osais chercher la cause de cet injuste déplaisir. Je me disais :

— Serais-je déjà sous le charme?

Il y a de ces choses que l'on ne dirait pas, mais qu'on peut écrire : on parle au lecteur qui ne vous connaît pas comme on parle sous un masque, et alors, à la faveur de l'incognito, on ne craint pas d'être ridicule en épanchant son cœur. Je ne suis pas de l'époque, et j'y vis comme un étranger dans un pays dont il ne comprend pas la langue : selon moi, les femmes légères de nos jours, pâles et hardies, ne peuvent être plaisantes que vues à travers les fumées du tabac et de l'ivresse, et je ne vais jamais aux brasseries. Ces créatures donc me glacent et m'attristent; mais je me sens entraîné, irrésistible-

ment entraîné, quand il s'en trouve, car l'espèce aussi en devient rare, vers la femme bien élevée, intelligente, vraie, sensible, surtout quand elle est gracieuse et belle. Je connais mes faiblesses, je me demandais s'il fallait continuer le voyage, ou m'éloigner sous un prétexte au bout de quelques jours. Mais bah! pourquoi l'herbe que l'orage a couchée se plaindrait-elle du soleil qui la ranime, lors même qu'il devrait la dessécher plus tard?

Je résolus de me laisser aller comme toujours à mes impressions, qui, après tout, plaisir ou douleur, jettent le mouvement dans le matérialisme de la vie. L'artiste ne vit pas comme un autre, restons artiste quand même.

Ma compagne de voyage, me voyant rêveur et les yeux fixes, se mit à regarder du côté d'Interlaken et fut bientôt absorbée par la contemplation. Peu à peu, les nuages menaçants, sillonnés par la foudre, s'éloignèrent sur la droite en versant des torrents de pluie, que l'on voyait distinctement tomber du ciel comme une cascade immense, et sur la gauche apparaissaient les cimes empourprées par le coucher du soleil; le ciel à l'horizon était zébré de ces grandes bandes vertes et rouges, dont on retrouve les nuances sur le cou de l'oiseau de paradis ou sur les toiles de Rembrandt; et ces grandes bandes, en se mirant dans l'eau et brisées par le mouvement des lames, y scintillaient en longs sillons minces et semblaient des serpents aux écailles d'or, qui arrivaient en se roulant jusqu'au bord du bateau. L'air était frais et doux, le calme descendait avec le soir, tout le monde se taisait, et le silence n'était troublé que par le battement régulier des palettes; le professeur écrivait, la dame rêvait toujours, et moi, je me disais que le promeneur, qui peut passer sa vie en voyage, est l'homme le plus heureux de la création.

Nous arrivâmes à un petit débarcadère; parmi les gens qui attendaient le bateau, je reconnus l'aubergiste de *l'Ours*. Nous allâmes à lui, et, après quelques pourparlers, il fut convenu que nous dînerions à la carte, que nous déjeunerions le lendemain

avec du café. Quant au logement, il donna, dans son hôtel, à la jeune dame, une chambre en haut ayant vue sur le lac, et, comme les autres étaient occupées à cause de l'affluence causée par la fête, il nous logea, le professeur et moi, dans un chalet attenant à son auberge.

Chacune de ces chambres nous fut comptée un franc, et rien de plus, *sans bougie ni service*, bien entendu ; notre dîner nous revint, à la carte, au prix de un franc cinquante centimes par tête, le vin compris : un carafon par personne.

Le coucher, le dîner, le déjeuner nous revenaient donc à trois francs cinquante centimes par tête, mon prix ordinaire, et cela dans un des bons hôtels de la Suisse.

L'hôte se nomme Michel (à l'hôtel de *l'Ours*, à Brienz). Les personnes qui veulent faire de la dépense, trouveront chez lui une table d'hôte à trois francs cinquante centimes et quatre francs par tête, sans le vin. Les artistes qui imiteront notre sobriété payeront les mêmes prix que nous, l'aubergiste m'en a donné l'assurance formelle ; de mon côté, je lui promis de parler de sa bienveillance et de faire connaître ses prix consciencieux aux gens qui ont l'amour des voyages beaucoup plus développé que l'escarcelle. On le voit, je lui tiens aujourd'hui parole.

Il y a vingt-cinq ans, les bateaux à vapeur étaient complétement inconnus en Suisse, on n'employait que des bateaux à la rame, presque toujours conduits par des femmes. Brienz était alors une étape forcée pour les voyageurs qui faisaient la grande visite des glaciers et des cascades de l'Oberland. A cette époque (et c'était le voyage à la mode), on allait d'Interlaken aux glaciers du Grindelwald par la vallée de Lauterbrunnen, en visitant le Staubbach ; le second jour, on allait du Grindelwald à Meyringen, en admirant tour à tour, sur la route, les glaciers du Rosenlawi et la cascade de Reichenbach ; le troisième jour on allait de Meyringen à Brienz, pour retourner, le lendemain, à Interlaken.

Brienz était alors un des villages les plus florissants, car pas

un voyageur ne se fût avisé de quitter la Suisse sans aller voir une des plus belles cascades du pays, le Giesbach (le torrent qui coule), située juste en face, sur l'autre rive du lac. Devant le port de Brienz se balançaient une série de barques affectées au passage spécial, tarifées à prix fixe pour ceux qui savaient l'allemand, et à prix fluctuants pour les autres. Sur l'autre rive, on trouvait une cabane habitée pas un pasteur suisse. Il vous offrait du lait, et ses sept enfants guidaient les voyageurs, à travers des chemins très-difficiles, vers les différentes chutes de la cascade. C'était le temps des triomphes de la belle batelière de Brienz, c'était aussi le temps de ces célèbres chanteuses qui, le soir, à la salle commune, entonnaient des chœurs d'une sauvage et étrange harmonie, et qu'on ne pouvait comparer à rien ; en écoutant ces naïves mélodies suisses, on y reconnaissait comme un vague mélange de cloches de vaches, de bruit de torrents, de sons du cor ; on y retrouvait aussi comme un parfum de thym et de serpolet.

C'était le vrai temps du voyage à pied ; la Suisse avait alors son cachet à elle, ses rudes sentiers de montagnes, avec leurs difficultés, leurs précipices, leurs vertiges. Il fallait, pour la visiter, aller à marches forcées ou être rompu par le pas du mulet ; c'était l'époque des aventures et du pittoresque. Il fallait deviner, chercher le chemin, suivre des traces de passants presque toujours marquées à peine. Il y avait alors des voyageurs; maintenant il n'y a plus que des touristes qui *posent le voyage*. Le petit chemin qui glissait, raboteux, incertain, le long du lac, est devenu maintenant une large route à voiture ; le bateau à vapeur se rit des petites tempêtes qui donnaient de l'émotion aux navigateurs novices; une belle auberge anglaise a remplacé la modeste cabane du pasteur du Giesbach ; le lac a perdu la foule de ses barques pittoresques ; Brienz est devenu désert; les costumes se sont effacés, et les chanteuses sont parties; à peine en a-t-on conservé dans le pays même un vague souvenir.

Ainsi, tout se civilise; le hideux confortable se carre partout; il chasse devant lui la poésie, dont il n'a que faire, et, avec la poésie, l'art s'envole aussi.

Un jour viendra où l'Amérique aura tout envahi de son esprit de positivisme, et, alors, l'artiste, méprisé, honni, mourant de faim, deviendra par force un mécanicien détestable.

Et quand l'art ne sera plus là, la tristesse descendra sur terre avec l'argent et l'abondance. Car le confortable, que ne veut pas absolument la nature, conduit inévitablement au spleen. Le désir d'amasser, qui a pour but et pour guide l'envie et la vanité, rend plus fortes, en les exerçant sans cesse, les passions mauvaises; il étouffe dans leur coin modeste tous les instincts généreux, et les remplace par le marasme et le désespoir.

Ils verront, quand la vieillesse sera venue et quand leur fièvre d'or aura cessé, ce qui leur restera de tant de plaisirs d'orgueil : l'ennui! l'ennui jusqu'à la mort!

Et alors, dans un siècle peut-être, car tout est réaction en ce monde, on sentira de nouveau le besoin de l'art. Et l'art sera un sacerdoce, et l'artiste un prêtre bien-aimé; et alors des horizons sans borne s'ouvriront au plaisir, et alors les âmes aspireront à toutes les joies de la nature, et un moment viendra l'âge d'or.

Et l'art renaîtra comme le phénix.

Mais, comme le phénix, pour renaître, il doit mourir.

Et voyez comme il est habile : parce qu'il n'a plus d'âme, partout de l'adresse, partout du talent, mais rien de plus.

L'art se meurt.

Notre architecture, abandonnée par la foi, se traîne chancelante, et agonise serrant dans ses mains convulsives, d'un côté un tronçon gothique, de l'autre la feuille d'acanthe d'un chapiteau grec.

Notre peinture, diaprée comme un arc-en-ciel, chatoie de tons gris-perle, et de nuances d'un aveuglant émeraude; elle

se fait coquette pour attirer les yeux, elle procède par essais, elle a ses recettes, ses onguents, ses huiles, ses grattoirs, elle aura bientôt ses rouages ; mais elle n'a plus d'âme, elle se meurt.

Nos poëtes s'en vont. Où sont les poëtes de l'avenir ?

La poésie est morte déjà. C'est un cadavre que, parfois, on galvanise, et qui se dresse alors dans son linceul pour retomber un moment plus tard.

La littérature est encore debout, pimpante et couronnée de fleurs, mais son cœur ne bat déjà plus.

Entendez-vous mugir la vapeur ? entendez-vous grincer les machines ? entendez-vous ce bruit assourdissant de chaînes et d'engrenages, de ressorts et de verrous ? C'est l'âge nouveau qui s'avance. Salut au siècle des machines ! Allez ! ouvrez les portes toutes grandes !

Laissez passer la justice de Dieu !

Le lendemain, tout le monde fut levé de bonne heure ; à huit heures, nous étions réunis dans la salle du premier, dont les dressoirs, comme dans toutes les auberges de la Suisse, étaient surchargés de cristaux et de sculptures en bois.

Avant d'arriver à la salle commune, j'avais tiré de mon sac mon vrai costume de voyageur : les grandes guêtres montantes, la chemise de couleur à raies roses, et, en laissant à propos inemployés quelques boutons de la redingote et du gilet, je m'étais arrangé un costume tenant un peu de l'étudiant allemand et un peu d'un costume du temps de Louis XIII, un cotume enfin comme les artistes savent l'agencer lorsqu'il leur en prend la fantaisie ; mon chapeau était chargé de fleurs et de feuilles, et ma pique et mon sac complétaient ma tenue. Lorsque j'ouvris la porte, le professeur s'exclama :

— Oh ! oh ! dit-il, vous voilà vêtu en étudiant du XVIIe siècle. Vous vous êtes mis en harmonie de pittoresque avec le pays.

— Justement, lui dis-je : moins j'aurai l'air anglais ou fran-

çais, et mieux cela vaudra pour mes expériences d'économie errante.

Je saluai la jeune dame, en lui demandant de ses nouvelles; elle me regarda et ne put retenir un sourire, puis elle me rendit mon salut avec une grande bienveillance.

— Bon! me dis-je, les femmes savent gré, même à un paysan, de ce qu'il fait en leur honneur, et celle-ci sait bien qu'elle est pour quelque chose dans l'excentricité de ma toilette.

Un déjeuner complet, avec café, lait, beurre, miel et fromage, était sur la table. Nous nous mîmes à la table avec appétit. Nous prîmes congé de notre hôte et de sa femme; ils nous souhaitèrent un bon voyage avec une affabilité charmante. Sur la carte, ni bougie ni service. C'est un hôtel à recommander! Et puis nous nous mîmes en route.

A peine avions-nous fait quelques pas sur le grand chemin, que le professeur s'approcha de moi.

— Si cela va toujours ainsi, me dit-il, voilà notre voyage prolongé de quinze jours au moins.

— Cela sera toujours ainsi, lui dis-je; je serai heureux de rester avec vous le plus longtemps possible. Il se peut que je rencontre des aubergistes de mauvaise foi, et qu'il nous arrive de payer quelques centimes de plus que le prix ordinaire; mais je ferai en sorte que ces occasions soient rares, et elles le seront, je crois.

— Mais alors, me dit le professeur, nous devrons faire venir nos malles, que nous avons laissées à Bâle, croyant revenir au bout de huit jours, et il nous faudra employer des gens pour les porter avec nous?

— Gardez-vous-en bien! lui répondis-je; écrivez ce soir, en arrivant à Meyringen, que l'on vous adresse vos malles poste restante à Zurich; nous y serons dans trois ou quatre jours au plus. Vous renouvellerez vos affaires et votre linge, et vous enverrez de nouveau votre malle par la poste ou le chemin de fer dans un endroit où vous serez huit jours après. C'est ainsi

que j'agis toujours; je n'ai avec moi que juste ce qu'il me faut. Dans les villes principales, je retrouve tout ce dont je peux avoir besoin. Le transport est très-peu coûteux, je ne prends jamais de guides, et, dans les cas pressés, on peut faire blanchir le linge dans toutes les auberges, du soir au matin.

— C'est juste, me dit le professeur, voilà qui s'arrange à merveille.

Cela dit, nous nous trouvâmes en dehors du village et sur le grand chemin.

IV

LA VALLÉE DE L'HASLI — MEYRINGEN

Nous avions à notre gauche la paroi de la montagne du Brunig, qui tient tout un côté de la vallée, et que nous devions gravir pour nous rendre, le surlendemain, dans le canton d'Unterwalden, à Sarnen, et, de là, à Lucerne.

Les dernières assises des montagnes du Faul-Horn, du Fell-Horn et de Wetter-Horn resserraient, sur la droite, la vallée, où descendait, au fond, devant nous, en passant par le Grimsel, la route du Saint-Gothard, un des chemins de l'Italie.

Des rochers, à gauche, tombaient à chaque pas de minces filets d'eau qui, par la hauteur de leur chute et la poussière de leurs eaux, rappelaient le Staubbach. Toutes ces montagnes s'avançaient et se reculaient sans cesse, en formant une foule de caps et de promontoires. Autrefois, toute cette vallée était évidemment occupée par les eaux d'un grand lac qui s'unissait aux lacs de Brienz et de Thun. Là où nous marchons maintenant, ont vogué de grossiers bateaux, si toutefois alors cette contrée était habitée; près de nous, l'Aar, tout à l'heure torrent au Grimsel, coule au milieu de la vallée et suit la route,

mais si calme, si tranquille, qu'il semble rester immobile. A droite, une cascade tombe en poussière, tandis que, d'une maisonnette, au-dessous, sort une fumée bleuâtre ; la fumée et l'écume mêlent leurs tourbillons, les deux éléments ennemis semblent avoir fait la paix et se caresser.

Plus loin, une cascade, peu abondante, tombe en laissant des jours ; elle forme, en se déroulant, des dessins capricieux : on dirait une immense guipure.

Au sommet, un coup de soleil fait scintiller un seul point ; tout le reste du ruban se déroule dans une ombre bleue.

Partout nous sommes entourés d'énormes cimes à perte de vue ; autour de nous, c'est le chaos et le silence. Ces montagnes mystérieuses, qui ne parlent qu'avec le tonnerre, ne sont-elles pas le symbole de la force et de la puissance, qui n'élèvent leur voix véhémente que lorsqu'elles veulent dominer la tempête ? Les montagnes et la mer sont les grands souvenirs du voyageur, ce sont les deux grandes majestés de la nature.

Nous avons traversé des hameaux, des vergers ; depuis longtemps, nous sommes en plaine ; le soleil, reflété par les rochers, brûle, dévore. Que vont dire mes compagnons de route ? La jeune dame a ouvert un grand parasol, elle continue son chemin d'un pas tranquille et régulier ; parfois elle se retourne, regarde autour d'elle, et se remet à marcher ; son visage est calme, et souvent elle paraît heureuse dans sa contemplation ; elle ne semble éprouver ni fatigue ni souffrance, l'esprit domine le corps.

— Le soleil mord, me dit le professeur en ôtant sa blouse et son habit, et la vallée n'est guère ombragée. Combien de lieues compte-t-on de Brienz à Meyringen ?

— Les paysans vous diront qu'il y a trois ou quatre lieues ; moi, je sais qu'il y a cinq heures de marche ; avec madame, peut-être mettrons-nous un peu plus.

— Madame ? me dit le professeur. Oh ! elle ne s'inquiète

guère de la fatigue; tant qu'elle trouvera à regarder, elle marchera aussi bien que vous et moi.

— Eh bien donc, il y a cinq heures de marche; mais tout à l'heure, dans une demi-heure à peu près, nous arriverons à un pont couvert. Tenez, on le voit là-bas, là-bas, qui, par son ombre, jette un point sombre sur la ligne blanche du torrent. Il y a là des bancs, et nous pourrons nous asseoir, laisser passer la grande chaleur, et nous arriverons à Meyringen avec la fraîcheur et les grandes ombres du couchant. Ce sera un délice au lieu d'une souffrance; qu'en pensez-vous?

— Voilà qui est parlé. J'appelle cela comprendre le voyage. Décidément, il fait bon être en route avec vous.

— Je ferai de mon mieux pour vous faire répéter cette phrase plus d'une fois; mais, en attendant, il nous faut acheter le plaisir par la peine. Si le soleil ne vous brûlait pas ici, vous ne goûteriez pas tout à l'heure le plaisir de l'ombre. Les sensations les plus agréables deviennent monotones quand elles se prolongent; c'est pour cela que les gens riches, qui ont à leur portée toutes les jouissances de la vie, ne savent en apprécier aucune. Le contraste, c'est le bonheur sur notre terre.

Enfin, nous sommes sur le point d'arriver au pont couvert, quand une foule se précipite vers nous en hurlant; ce sont des guides qui, assis à l'ombre, nous ont vus arriver de loin; aussitôt qu'ils aperçoivent mon carnet de peintre, ils ont tous conduit M. Calame!!! Les uns se proposent pour guides, d'autres nous offrent, pour passer le Brunig, des chevaux et des mulets qui se tiennent quelques pas plus loin, protégés contre la chaleur par des pans de roches. J'explique à mes compagnons la cause de ce torrent humain. Un sentier gravit en serpentant le rocher qui semble fermer comme un mur la route que nous suivons, et ce chemin conduit de Brienz au Brunig. Mais nous ne devons pas le suivre, puisqu'il a été décidé, la veille, que nous passerons le Brunig par la route partant de Meyringen, et placée à l'autre bout de la vallée. Aussitôt que

j'ai dit en allemand, à ces guides, que nous allons à Meyringen, et que je connais le pays, ils nous laissent entrer sous le pont, et se remettent à leur poste, à l'ombre, pour guetter d'autres voyageurs, comme l'araignée guette la mouche d'un coin obscur de sa toile.

Sous ce pont tout est fraîcheur, les eaux murmurent doucement au-dessous, et un courant d'air passe, en nous caressant, d'une issue à l'autre. Le gros monsieur remet son habit et sa blouse, il craint les rhumes, il se boutonne, s'enveloppe, se pelotonne et se recueille sur un des bancs qui garnissent le pont, jusqu'au moment où il se trouve à peu près à sec.

On voit beaucoup de ponts couverts en Suisse, ils charment toujours l'œil avec leurs bois rougis par le temps, qui se détachent sur le vert des arbres ou des prairies. Le vert et le rouge vont si bien ensemble... C'est l'opposition du ton froid et du ton chaud, c'est le contraste de la nature. Ces ponts, élevés sur de grosses pierres ou sur d'énormes poutres, de chaque côté des rives, sont ordinairement charpentés à l'intérieur avec beaucoup d'habileté, et offrent, en haut, un mélange pittoresque de solives entre-croisées, sur lesquelles repose un toit en bois chargé de grosses pierres, et, pour l'ordinaire, blanchi par l'ardeur du soleil, dont il reflète les rayons comme de l'argent poli. Ils servent souvent de refuge, dans les temps d'orage, ou d'abri, dans les grandes chaleurs du jour. Dans l'hiver, ils garantissent des tourbillons de neige ; dans les cantons catholiques, ils sont ornés de dévotes images, et toujours un avis écrit en allemand et en français, et décoré des armes du canton, menace d'une forte amende la dégradation la plus légère.

Au bout de deux heures de repos, le professeur sortit peu à peu de dessous ses enveloppes, comme un papillon se débarrasse du cocon qui le protége.

— Mais les ombres sont déjà plus grandes, dit-il, *majoresque cadunt altis de montibus umbræ ;* ne pourrions-nous pas nous remettre en route ?

— Bien volontiers, dit la jeune dame.

Et nous partîmes.

La fraîcheur descendait peu à peu ; le chemin se rapprochait des collines de droite et commençait, par intervalles, à être abandonné par la lumière du soleil ; de temps en temps, nous trouvions, sur notre route, quelques chalets groupés ; leurs escaliers et leurs balcons ouvragés étaient en partie pittoresquement cachés sous des bottes de chanvre ou de blé de Turquie, dont les grappes jaunes jouaient, en pleine lumière, comme les grains d'or d'un collier étrusque. A mesure que le soleil baissait derrière les grandes cimes, placées à notre droite, leurs ombres s'étendaient à travers la vallée, et, parvenues sur la rive opposée, gravissaient lentement les pentes abruptes, tantôt jaunes, tantôt vertes, du Brunig, qui leur faisait face. A chacun de nos pas, les cimes semblaient se serrer et nous enfermer dans un bassin sans issue ; à notre droite, les croupes des montagnes étaient, par places, tantôt couvertes du vert noir d'un petit bois de sapins, tantôt du vert frais, et chatoyant comme du velours clair, des grandes prairies que des cours d'eau sillonnaient de leurs galons d'argent. Le crépuscule descendait peu à peu dans la plaine, et les pics qui nous faisaient face étaient tout roses aux derniers rayons du soleil. Le clocher de Meyringen s'élevait sur notre gauche, au milieu de maisons à moitié cachées dans les arbres, et, pendant que l'horloge sonnait lentement sept heures, l'on entendait, sur la droite, mugir la dernière chute du Reichenbach ; enfin, la route tourna, nous passâmes devant quelques vieilles maisons chargées d'inscriptions diverses, et nous fûmes bientôt au village de Meyringen.

A Meyringen, j'avais l'habitude d'aller loger à une charmante auberge allemande, dont l'hôte avait conservé religieusement les saines traditions du dîner à un franc, et de la chambre à cinquante centimes. Une véritable auberge, dans toute l'acception du mot. Mais l'ancien aubergiste avait cédé son fonds à

un parent. Les chambres de cinquante centimes étaient passées avec lui à un franc cinquante centimes, et les chambres qu'il nous montrait n'avaient pas de vue sur la contrée; le prix du dîner s'était aussi élevé de un franc à un franc cinquante.

A peine installés, et avant que le dîner fût servi, la jeune dame, que les cinq lieues de route avaient mise en appétit de marche, demanda à visiter la ville.

C'est une ville ornée de beaux chalets, une ville en bois sculpté d'un bout à l'autre. De grands toits presque exagérés s'avancent bien loin dans la rue, et de longues gouttières en sapin descendent jusque dans des canaux placés de chaque côté de la rue, où coule un torrent; précaution sage, mais qui indique des pluies torrentielles en hiver. La ville est composée de deux rues, celle où nous étions, et la route que nous avions quittée tout à l'heure, et sur laquelle sont placés les deux hôtels fashionables du pays : *le Sauvage*, d'abord, et un peu plus loin *la Couronne*, deux auberges des plus chères et, partant, des moins abordables pour le voyageur économe. Mais, en face du *Sauvage*, je reconnus deux aimables demoiselles, autrefois mercières, et qui, maintenant, tiennent un magasin d'ouvrages sculptés en bois, le seul de toute la Suisse qui puisse rivaliser en bon marché avec le sculpteur du Giesbach. Elles nous montrèrent des petits chalets admirables et des œuvres véritablement remarquables. L'heure du dîner arrivait, nous promîmes de venir les voir le lendemain.

Le dîner fut convenable, et, après le dîner, nous tînmes conseil : devions-nous partir le lendemain même pour le Brunig, ou nous rendre, par le Grimsel, au Saint-Gothard ? Le passage du Brunig fut décidé, et il fut convenu que l'on se réunirait à huit heures du matin dans la *gast stube;* tout le monde alors serait prêt à se mettre en route.

Mais, le lendemain, en nous rendant pour le déjeuner à la salle commune, la jeune dame tenait ses yeux constamment fixés sur un beau pic de glace qui, au soleil du matin, se détachait fière-

ment sur le ciel bleu. Les lumières en étaient si franches et si pures, qu'il semblait être à un quart de lieue de là.

— Qu'est-ce que ce pic de glace? me demanda-t-elle.

— C'est le pic du Well-Horn, où se trouve le glacier de Rosenlawi.

— De Rosenlawi? et n'est-ce pas là où Alexandre Dumas a été surpris par une inondation, où il a fait un saut de vingt pieds en longueur, où il a abattu à lui seul un pin énorme en quelques coups de hache, et où il a eu l'idée, car tout cela se passait dans la nuit, de mettre le feu à un autre sapin qui a éclairé la scène comme une immense torchère?

— Justement!

— J'aimerais à voir le lieu où s'est passé ce drame; et c'est une belle chose qu'un glacier?

— Les glaciers sont placés parmi les principales curiosités de la Suisse. Figurez-vous une mer dont les vagues se sont arrêtées et pétrifiées dans un moment de houle; imaginez-vous que cette mer a conservé la transparence bleue de ses lames et est entourée de rochers contre lesquels elle semble se briser. C'est un spectacle magnifique.

— Et pourquoi n'irions-nous pas le voir, ce beau spectacle?

— Mais parce qu'il faut cinq heures de marche, toujours en montant, pour y aller; trois heures pour en descendre, avec des peines et des fatigues plus grandes encore que dans la montée; parce que le chemin est raboteux, difficile, très-difficile, et qu'à l'heure qu'il est déjà, et après le déjeuner, nous aurons à peine le temps de nous reposer là-haut.

— Est-ce là tout?

— Dame! oui, à peu près tout; mais c'est déjà assez, il me semble. Croyez-vous pouvoir en venir à bout?

— On peut toujours essayer.

— C'est vrai! mais, généralement, cela ne se fait pas; on voit le glacier en revenant du Grindewald, ou bien on

le voit en partant d'ici, et alors on couche à l'auberge de Rosenlawi.

— Qui est chère?

— Horriblement.

— Eh bien, alors, montons et revenons ici. Lorsque nous aurons monté, il nous faudra forcément descendre; d'ailleurs, je veux du coup essayer ce que je peux faire.

— Mais, songez-y, vous serez brûlée en montant, et, là-haut, il fera froid, sans doute.

— J'emporterai mon manteau.

— Mais, si la nuit nous surprend en chemin, la descente sera dangereuse.

— Très-bien. Nous descendrons de jour, et, pour cela, il faut partir tout de suite. Êtes-vous prêt à m'accompagner?

— Jusqu'au bout du monde.

— Vous connaissez le chemin?

— Comme un guide?

— Partons donc.

— Partons.

J'allai chercher ma pique, et je lui demandai son burnous, que je mis en sautoir.

— Mais, dit le professeur, n'est-ce pas imprudent? La montée doit être rude?

— Très-rude, pendant la première partie du chemin surtout; l'autre l'est beaucoup moins.

— Comment, mon cher professeur, les médecins vous ont recommandé l'exercice, beaucoup d'exercice, et vous ne saisissez pas avec empressement une occasion si belle?

— L'excès en tout est un défaut.

— Oui, l'excès de travail, sans aucun doute; un excès de marche vous fera grand bien. Mais songez donc, une mer de glace avec des flots bleus, avec de grandes crevasses qui vont jusqu'au fond de la terre! — Il y a de ces grandes crevasses, n'est-ce pas?

— Évidemment.

— Allons, professeur, allons, déjeunons et partons vite.

— Et déjeunons bien, dit le professeur ; l'air des montagnes nous donnera assez d'appétit ; et puis partons, c'est convenu.

Nous déjeunâmes sérieusement, le professeur surtout, et nous partîmes.

V

LE GLACIER DU ROSENLAWI — LES BERGMŒNNLEIN

Il faut, pour se rendre au glacier, aller jusqu'au bout du village, traverser un pont découvert jeté sur l'Aar, et suivre le chemin qui conduit, à travers la vallée, devant l'auberge du Reichenbach, auberge fréquentée par les Anglais et l'aristocratie voyageuse.

Des mulets étaient sellés devant la porte de cette auberge, et attendaient les voyageurs qui se préparaient à aller au Grindelwald. Nous passâmes devant l'hôtel, et nous prîmes un chemin qui serpente sous les fenêtres; puis, tournant à gauche, nous commençâmes à suivre le sentier. La jeune dame marchait assez vite.

— Permettez-moi, lui dis-je, de vous donner un conseil. Il y a un art de gravir, et celui-là, je le tiens des montagnards. En allant ainsi, vous perdriez bientôt vos forces et votre courage.

Lorsque vous commencez à monter, il faut d'abord marcher à petits pas et avec lenteur. Plus la montée devient rapide, plus vous mettez d'intervalle entre les mouvements des jambes; continuez ainsi pendant une demi-heure, et retournez-vous,

vous serez étonnée de la distance que vous aurez parcourue, car vous aurez toujours été sans interruption, comme le mouvement régulier d'une pendule. Vous pourrez ainsi monter une journée entière; il n'est pas besoin, pour cela, d'un long apprentissage, on est tout de suite au courant.

Cette manière de procéder est toute hygiénique; car, si vous arrivez couvert de sueur sur un plateau élevé, à peine en haut, vous sentez l'impression glaciale de la bise dont la montagne vous garantissait, et vous pouvez vous refroidir: tandis qu'en marchant à pas mesurés, vous arrivez sur la hauteur frais et dispos, sans transpiration forcée, et, loin d'être un sujet d'inquiétude, le vent impétueux qui vous apporte le froid des neiges, vous causera une impression agréable et sans danger.

— Bravo! s'écria le professeur, cette recommandation est logique et me va à merveille.

— Ah! j'oubliais! dit la dame.

Et elle tira de son sac deux agrafes qu'elle ajusta à sa ceinture, et à l'aide desquelles elle releva sa robe par devant, de manière à ne pas s'y embarrasser les pieds en montant.

Son costume y gagna en pittoresque, de beaux plis se formèrent de chaque côté, et laissèrent entrevoir par intervalles un jupon rouge et de charmantes jambes chaussées d'élégants brodequins de coutil, qui lui donnèrent tout de suite quelque chose de montagnard, d'écossais pour ainsi dire. Son grand bâton de pèlerine complétait l'ajustement. Nous traversâmes d'abord de belles prairies, puis la route se garnit d'arbres magnifiques qui penchaient capricieusement leurs branches en prenant mille formes singulières; nous marchâmes quelque temps dans une espèce de bois, et, lorsque les arbres laissaient un espace vide, nous apercevions toute la vallée, traversée par l'Aar, et au delà Meyringen, avec ses toits et ses grandes cheminées de bois, dont la fumée s'élevait en spirale, et puis, à l'entrée de la vallée, le commencement de la route de Grimsel garnie de bornes comme celle du Simplon. A peu de dis-

tance, nous rencontrâmes un montreur de marmotte, autrefois si fréquents à Paris. Nous étions dépassés à chaque moment par des cavaliers qui nous regardaient avec curiosité, et paraissaient ne rien comprendre au caprice de la voyageuse.

Le chemin devenait en certains endroits presque à pic ; mais, avec notre manière de gravir, nous nous en tirions sans fatigue ; de temps en temps, nous nous retournions, et un panorama immense se déroulait à nos pieds ; le chemin était resserré entre de petites barrières et était souvent très-étroit. Je vis descendre tout d'un coup comme une avalanche un homme ivre ou un crétin qui se laissait, pour ainsi dire, débouler sur la route, il venait droit sur nous ; comme je marchais le premier, je m'arc-boutai sur la barrière et me disposai, à l'aide de ma pique, dont j'ai étudié le maniement, à l'écarter d'une manière désagréable pour lui ; mais son instinct lui conseilla de faire un à gauche salutaire. Il n'en résulta donc rien ; mais il me semble que l'on devrait tenir à la niche un pareil animal. Le Reichenbach ne cessait de gronder à notre droite ; on le voyait distinctement se précipiter comme un tourbillon de poussière argentée et pailletée de brillants. Nous arrivâmes à un groupe de maisons ; sur la porte de l'une d'elles est écrit : *Chemin du Reichenbach*. Nous allions entrer, lorsqu'une femme courut à la barrière en nous disant de payer le droit de passage. « Quel droit ? — Le droit de passage pour aller au Reichenbach. — Et au Reichenbach ? — Vous payerez le droit de cascade. — Et à la cascade, il n'y a pas un droit de rocher à payer ? — Non. — Vous m'étonnez ! »

— Voilà où vont les Suisses, dis-je à mes compagnons. Ainsi il faut payer deux fois pour voir une cascade qui est loin de valoir celle de Giesbach. Qui sait si, l'année prochaine, il ne faudra pas payer une fois de plus ?

— De sorte, répliqua la dame, qu'un artiste, qu'un enthousiaste pauvre qui entreprend un voyage pour s'instruire, pour admirer les merveilles de la nature que Dieu a créées pour

tous, doit se laisser rançonner ou ne rien voir. Oh! cela me paraît si révoltant, que j'aime mieux admirer la cascade d'ici avec son encadrement de paysage, que de la regarder de près entourée de planches qui en détruisent l'effet et la vulgarisent. Passons plus loin, s'il vous plaît, et, du reste, le temps nous presse.

Et nous continuâmes à monter.

Un peu plus haut, nous rencontrâmes une dame portée sur un brancard, comme une paralytique. Pendant que les paysans descendaient des chemins à pic, la dame se tenait la tête penchée sur une espèce d'oreiller, comme pour ne pas regarder le paysage, et pour mieux prouver qu'elle voyageait pour ne pas voir, elle portait un triple voile.

A chaque moment, les paysans et les caravanes qui revenaient s'arrêtaient en nous voyant passer, les guides surtout paraissaient furieux.

— Monter les montagnes avec de petits souliers pareils! disaient-ils.

Et, en effet, c'était un espèce d'affront pour la réputation de leurs chemins, qu'ils représentent comme presque impraticables aux voyageurs. Une Parisienne gravissait ces sentiers rocailleux avec des chaussures de bal!

Cependant la jeune dame n'éprouvait ni fatigue, ni meurtrissure. « Surtout voyagez avec la chaussure dont vous avez l'habitude, » a dit le bon Topfer, et le bon Topfer a raison.

Enfin nous arrivâmes à un chalet qui, d'en bas, paraît placé sur le sommet de la montagne ; il domine, en effet, la vallée. Il faut, cependant, monter encore plus d'une heure, mais sur une pente moins rapide, pour arriver sur les plateaux des cimes.

Nous entrâmes dans cette cabane, faite en forme de belvédère, et d'où l'on peut admirer à l'abri.

Nous y trouvâmes du lait et de la crème.

Lorsque nous en sortîmes, nous entendîmes résonner le cor des Alpes. A quelque distance de là, sur un tertre, un jeune berger, de quinze ans environ, s'amusait à faire retentir un cor

des Alpes un peu moins grand que d'habitude, de jeunes enfants étaient pittoresquement groupés autour de lui ; une toute petite fille essayait do l'accompagner avec une espèce de pipeau, d'autres saluaient du geste des amis de leur âge, placés un peu plus loin sur une crête rocailleuse ; des chèvres paissaient alentour ; nous nous détournâmes de notre chemin pour aller les voir de plus près, et, après une espèce de ritournelle sur le cor des Alpes, le jeune garçon se mit à chanter d'une voix forte et sauvage. Dès les premières paroles, je reconnus sa chanson nommée *der Alpen Jager* (le Chasseur des Alpes). Elle est très-connue en Suisse, et je pus en donner à mes compagnons la traduction à l'instant même.

En voici le premier couplet en *patois* suisse :

« I de Flühne ist mys Lebe, un im Thal thue niko Gut, andri wehre mir's vergebe, gang doch nit, s'ist G'fahr umd's Lebe. O ! ihr liebe guete Lüt, eu es sage nützt hie nüt ! eu es sage nützt hie nüt ! »

Voici la traduction de la chanson entière :

« Ma vie est sur le roc sauvage ; dans la vallée, je suis mal à l'aise ; en vain des gens me disent : « Ne va pas là-haut, tu ris- » ques ta vie. » Oh ! bonnes gens, vos avis ne servent à rien.

» Aussitôt que brille l'étoile du matin, je prends ma carabine et je pars pour la chasse : ma femme, mon enfant, ne craignez rien pour votre Aetti ; Notre-Seigneur Dieu est aussi sur les montagnes, et bientôt Aetti vous reviendra.

» Il est vrai que parfois le chasseur roule au fond des crevasses, et c'est pour l'éternité ; il reste enseveli là-bas sous le glacier profond, et sa femme regarde le soir, elle regarde, bon Dieu ! elle regarde et ne le voit pas venir !

» Son cadavre, roidi par le froid, est étendu là aussi bien que dans la tombe. Au fond des abîmes de glaces, il dort sous les voûtes d'azur jusqu'au jugement dernier.

» Et, à ce grand jour, à la splendeur immense du soleil, les glaciers vont fondre et s'écrouler en torrents, et alors le chasseur se lèvera. Ne pleurez pas ! Celui que vous aimez paraîtra avec vous devant le trône de l'Éternel ! »

Pendant que nous écoutions la chanson du pâtre, dont je donnais rapidement la traduction, le professeur paraissait inquiet ; peu à peu il avait boutonné son habit, fermé sa blouse, mis un mouchoir autour de son cou. A peine eûmes-nous donné quelques pièces de monnaie au petit chanteur, qu'il prit un pas de course pour retourner sur la route.

— Mais qu'avez-vous donc ? lui dit la dame.

— Malgré toutes nos précautions, répondit-il, la montée m'a mis en transpiration, et il fait un peu trop d'air ici. Je me refroidis, je vais me réchauffer dans la cabane ; allez toujours en avant, je vous rejoindrai tout à l'heure ; le temps de me sécher ; je veux prendre une tasse de lait chaud, et un peu de kirschenwasser pour ramener la transpiration.

— Ah çà ! mais vous n'y pensez pas ? lui dit la jeune femme.

— Si, si. Allez toujours, je vous rejoins, je vous rejoins !

Et il se remit à courir dans la direction de la cabane, où nous le vîmes entrer.

La voyageuse se retourna vers moi et me regarda, étonnée, en croisant les mains.

— Comprenez-vous mon protecteur, mon guide, qui m'abandonne pour un courant d'air ? Allons, suivons-le ; mais, je le connais, il n'osera pas sortir d'une demi-heure, d'une heure, peut-être, et voilà notre visite au glacier bien aventurée.

Et elle se tourna du côté de la cabane.

— Madame, lui dis-je, le professeur va revenir ; allons doucement ; craignez-vous de faire quelques pas seule avec moi ? Sur ma parole, vous auriez tort. Il est possible que je paraisse plus jeune que je ne suis réellement, mais je pourrais être votre père ; et, vous pouvez m'en croire, j'agirai comme

si je l'étais, tant que nous resterons ensemble. Et maintenant voulez-vous continuer la route?

Elle me regarda en face, et me répondit après un moment d'hésitation :

— Soit, continuons; aussi bien, d'après ce que je prévois, je devrais renoncer au voyage pittoresque s'il fallait me soumettre aux caprices ou plutôt aux inquiétudes incessantes du professeur pour sa santé.

» Il est certain qu'il nous rattrapera toujours; surtout si, une fois en route et ne trouvant pas de refuge, il a peur de se refroidir; il arrivera vers nous comme un courrier des Indes. Et puis, d'ailleurs, puisque nous devons rester peut-être un mois ensemble, je crois devoir profiter d'un moment où nous nous trouvons seuls pour vous expliquer, sans entrer toutefois dans des explications trop intimes, comment il se fait que je voyage avec un professeur au lieu de voyager avec un père ou un mari.

» Je voyage avec la liberté que donne le veuvage.

» Mais, avant tout, sachez-le bien, je ne suis ni poëte, ni inspirée, ni bas bleu : un instinct, puissant, irrésistible, m'attire vers l'art et surtout vers la contemplation. Cet instinct, ce goût peu habituel aux femmes, peut m'entraîner dans des démarches qui semblent parfois aventureuses, mais qui, à mes yeux, ont du moins leur excuse dans la sincérité, la pureté de mes intentions.

» J'ai souffert beaucoup, comme toute créature sur terre; un peu plus peut-être, parce que les artistes sont les privilégiés de la souffrance; mais, dans mes chagrins, il me suffisait d'un coin du ciel bleu, du vert de quelques arbres, de quelques nuages, sinon pour me consoler, du moins pour me distraire et amortir ma douleur.

» Il me semble qu'en présence de la nature, j'oublie le passé et ne pense pas à l'avenir.

» Le professeur, qui se repose au chalet en ce moment, fait partie de l'université de Paris, où il occupe une chaire d'his-

toire et de géographie ; il tient, en outre, un athénée pour les dames qui attire une grande affluence.

» Intimement lié avec ma famille, il avait engagé ma mère à me mettre dans un pensionnat de demoiselles, dont il est répétiteur, et il m'a montré, pendant le cours de mes études, un intérêt tout paternel. Depuis, il venait souvent à la maison, où il était et est encore reçu comme un vieil ami.

» Ses classes à l'université, ses répétitions et ses cours en dehors du collége l'ont tellement fatigué, qu'il est tombé malade. Il a voulu continuer son laborieux genre de vie, et il en est arrivé à un état d'irritation nerveuse tel, qu'il a dû forcément renoncer à toute espèce de travail; cette irritation, en s'amortissant par le repos, lui a laissé momentanément une anxiété singulière et continuelle pour sa santé.

» L'université, d'après le rapport de la faculté, lui a accordé un congé d'une année, et les médecins lui ont ordonné un voyage à pied, en lui conseillant, dans la crainte d'accidents, de ne pas partir seul.

» Il a cherché partout un compagnon ; mais la jeunesse aime la jeunesse, et l'on ne s'associe guère, dans une tournée de plaisir, avec un homme qui voyage par ordonnance des docteurs. Eh bien, le croiriez-vous? connaissant mes goûts de campagne, et ce qu'il appelle, en langage fleuri, mes dispositions à l'idylle, il a pensé à moi. A moi, une femme ! Il est venu me proposer un voyage à pied, dans un pays de montagnes, avec la fatigue, la pluie et le soleil. Et j'avais lu beaucoup de récits de ce genre, et, en dernier, le *Voyage en zigzag* de Topfer. Connaissez-vous Topfer?

— Sans doute ? Quel charmant écrivain !

— J'achevais donc de lire tout récemment le bel ouvrage de Topfer, illustré de nombreuses vues de Suisse, charmantes et pittoresques, lorsque le professeur est venu me proposer cette excursion. Ma mère lui a ri au nez, mais non pas moi ; j'ai accepté avec enthousiasme.

» — Quoi qu'il arrive, me suis-je dit, c'est toujours un mois de beau dans ma vie, sans compter le bonheur des souvenirs.

» Songez donc! je trouvais déjà tant de beautés splendides sur les bords de la Seine, à l'île d'Aligre, sur les rives de Marly. J'avais ma bourse à moi, mes petites économies, assez pour suffire aux dépenses d'un mois de voyage; le professeur a apporté une somme d'argent égale, et il s'est chargé de la caisse; je voulais partir vite, vite; les passeports, les préparatifs, tout me paraissait si long. Enfin, nous nous sommes mis en route il y a huit jours. Aussi, comme je suis heureuse! Mais je me disais souvent, avec Sainte-Beuve, dans la préface du livre : « Où êtes-vous, bon Topfer? »

» Je vous le dirai franchement, je suis contente de vous avoir rencontré. Le professeur n'entend pas le voyage, et je l'entends encore moins que lui; il ne marchande guère, et, bien que très-simple, se croit obligé de descendre dans les grands hôtels. Nous avons payé très-cher à Bâle, à Berne, à Interlaken; vous êtes venu à propos nous apporter les trésors de votre expérience de voyageur, et je vois se prolonger mon temps de bonheur contemplatif; aussi ne craignez rien, faites des économies tant que vous le pourrez, je ne tiens pas aux belles auberges, aux dîners de table d'hôte interminables et prétentieux, et encore moins à la compagnie qu'on y trouve. En route, tout me sera bon. Du grand air, de beaux effets, de beaux paysages, et le reste à la grâce de Dieu.

Le naïf enthousiasme de la jeune dame me charmait.

— Soyez tranquille, lui dis-je, puisque vous m'y autorisez, je mettrai de l'amour-propre à faire des économies, et vous verrez qu'au nombre de plats et à l'entourage près, vous serez aussi bien que dans les plus grands hôtels.

Nous suivions un petit sentier taillé dans le granit, bordé de chaque côté par des pierres posées les unes sur les autres, et formant barrière à hauteur d'appui. Un enfant, sur la

route, nous apporta une grande assiettée de ces petites cerises noires, que l'on appelle chez nous des merises.

— Voulez-vous goûter de ces merises? demandai-je. Voyez comme elles sont fraîches et satinées.

— Volontiers!

— Attendez, vous ne pouvez pas manger sur le grand chemin.

Et, après quelques mots dits à l'enfant, il escalada le petit mur au moyen de pierres disposées en marches. Nous le suivîmes et nous nous trouvâmes dans un charmant verger qui entourait un joli chalet, embelli de ce rouge noir que donne le temps. Une femme sortit aussitôt et nous apporta des chaises en bois, très-élégamment sculptées, comme on en trouve en Suisse. Nous nous mîmes à manger à l'ombre.

— Quelle charmante vue, et comme tout ce verger est vert et fertile! il me semble que je me plairais bien ici, dit la dame.

Je questionnai en allemand la femme qui avait apporté les chaises, et qui restait là pour regarder la belle voyageuse; et puis je dis à celle-ci :

— Cette brave femme me dit que, dans l'hiver, sa cabane est souvent complétement ensevelie sous la neige; sa famille amasse des provisions et du fourrage; et, comme vous le voyez, l'étable de leurs vaches touche à la maison : c'est là toute leur promenade d'hiver, leur Longchamps. Ils restent parfois des mois entiers enfermés, ils filent, font de la dentelle noire, ou sculptent des ouvrages en bois. Quand le temps est calme, ils creusent un chemin couvert dans la neige, y établissent des degrés, montent au-dessus de leur maison et descendent parfois dans la plaine sur cette croûte glacée. Ils payent l'hiver les jouissances de l'été.

— C'est toujours la grande loi de l'harmonie du monde, répondit-elle. C'est, encore une fois, l'application de ce grand symbole, le jour suivi de la nuit et la nuit égayée par le jour. Mais, ajouta-t-elle en se levant de son siége, concevez-vous

cela? Le professeur ne vient pas encore! Tout bien considéré, remettons-nous en route, et quittons cette fois notre pas de promenade; il nous rattrapera tôt ou tard, et, dans tous les cas, nous sommes certains de le rencontrer au retour. Mais il y a une chose qui m'étonne : malgré cette rude montée, je me sens mieux disposée, plus alerte, moins fatiguée qu'au départ.

— Il en est ainsi sur les montagnes, répondis-je ; à peine arrivé sur les plateaux, on retrouve une énergie toute nouvelle. Est-ce l'effet de l'air plus vif, plus pur, ou bien de la succession continuelle des montées et des descentes, qui reposent les muscles en en variant les efforts? On ne saurait le dire, mais c'est un fait qui est bien réel, puisqu'il a été constaté par tous les voyageurs, et que vous l'éprouvez vous-même.

— En effet, il me semble que je marcherais ainsi tout le jour sans me reposer un moment, et la nuit à la rigueur. Mais voyez donc comme ce torrent forme de belles chutes, au milieu de ces grands rochers et de ces immenses pins qui l'entourent! Comme elles sont bien plus attrayantes que la cascade qu'on enferme là-bas dans des planches! La pauvre fille de la montagne, comme elle doit s'ennuyer d'être ainsi en prison! Elle doit manquer d'air, sans compter qu'elle n'est plus admirée par les artistes qui peuvent comprendre ses beautés, mais par des gens qui regardent, parce qu'ils ont payé, ou par des Anglais qui écrivent : *Vu,* en marge de leur livre de voyage.

Le torrent qui suit la route est, en effet, bien nommé le ruisseau riche (Reichenbach), tant ses eaux sont abondantes. Sa course est sans cesse interrompue par des rochers éboulés qui obstruent son lit. En rencontrant ces pierres énormes, il se gonfle, se ride, et tantôt les tourne en laissant dominer leurs têtes noirâtres, tantôt les escalade et se précipite couvert d'écume, en formant de larges cascades qui mugissent. A chaque pas, une végétation puissante et serrée, tantôt s'élance du creux des rochers, tantôt se précipite le long des pentes et offre

à l'œil étonné des masses de verts différents, égayées par des fleurs et des fruits sauvages parfois rouges, quelques-uns jaunes, qui, avec les mousses de toutes couleurs, charment les yeux du passant.

Nous montions et descendions sans cesse des collines peu élevées. A un détour du sentier, nous entendîmes retentir le cor des Alpes. Un homme, placé en sentinelle sur une butte qui domine la route, nous avait aperçus, et son cor, plus puissant que celui que nous avions entendu tout à l'heure, envoyait des torrents d'harmonie qui couraient en vibrant d'une vallée à l'autre, et, repoussés par l'écho, revenaient se mêler ensemble dans un majestueux accord.

A chaque instant, nous rencontrions des troupes de voyageurs conduites par des guides.

Nous arrivâmes à un pont; deux routes formaient une fourche : l'une allait directement, l'autre passait le pont et semblait se perdre sur une grande pelouse aride et pelée.

Nous passâmes le pont ; la prairie s'étend environ pendant un quart de lieue, puis elle s'élève, plus verdoyante, sur la droite et est brusquement interrompue par une forêt de sapins, noire, sombre, qui continue jusque sur les cimes. Sur les premières croupes de la plaine, sont placés des chalets où l'on fait le fromage en été ; ils sont abandonnés dans l'hiver. Le torrent court à gauche; des montagnes à pic ferment à droite la vallée.

Dans cette plaine, le soleil, répercuté par les rochers comme par de grands réflecteurs, était brûlant ; nous éprouvâmes une sensation délicieuse, lorsque la route s'enfonça dans une forêt de sapins.

Là, tout est fraîcheur et silence; le torrent tranquille côtoie le chemin en murmurant à peine, l'œil se perd entre les troncs qui s'élèvent droits comme autant de piliers destinés à soutenir une voûte verte. Mais les racines de ces beaux arbres sont entièrement à découvert et forment un fouillis inextricable; on dirait des buissons de lianes qui s'entrelacent en tresses capri-

cieuses et désordonnées. Leur voisin, le Reichenbach, gonflé par les neiges et les pluies d'hiver, entraîne alors dans ses eaux la terre qui les couvre, et renverserait à la fin les arbres, malgré la propriété qu'ils ont de s'accrocher aux rochers, s'il ne laissait en se retirant chaque année un nouveau lit de vase.

Au sortir de ce bois, on aperçoit sur la droite l'auberge élégante du *Steinbock*.

En face de l'auberge, de l'autre côté du torrent, un sentier assez peu écrit serpente à travers les prairies. Il conduit, en montant toujours, à une forêt de sapins où se trouve un sentier rude et pierreux ; en le suivant, on arrive au glacier après une heure de montée. La jeune dame poussa tout à coup un cri d'admiration. Des arceaux de glace bleue s'ouvraient devant nous, et semblaient soutenus par des piliers de cristal. Dans le bas tourbillonnait un torrent avec un bruit majestueux, et, en rebondissant sur les rochers où il se brise, il se cachait sous un rideau de poussière. Tantôt elle allait sur le pont, jeter un coup d'œil dans l'abîme, tantôt elle s'arrêtait à l'entrée d'une grande voûte; et ses yeux se promenaient avec une espèce d'effroi sous ces arcades fantastiques et couleur d'azur.

Au-dessus, le glacier ondulait comme une mér en courroux.

Nous restâmes près de trois quarts d'heure à contempler ce spectacle magnifique. Elle admirait la beauté de la nature qui, par des causes simples, a fait des hautes montagnes la source des grands fleuves. Toujours couvertes, ou de nuages qui s'y arrêtent et les baignent de leur rosée, ou de neige qui tombe dans la nuit et que fait fondre dans le jour la chaleur du soleil, ces cimes de glace suintent continuellement des eaux ruisselantes, qui courent, tournent, se rassemblent en un seul endroit, et finissent par creuser de grands trous nommés puisards, qui descendent verticalement jusqu'au fond de la montagne et servent à alimenter le fleuve qui s'échappe du bas du glacier.

— Tout ceci est sublime, madame, lui dis-je; mais il nous

faut redescendre si nous voulons arriver à Meyringen avant la nuit.

Nous partîmes à grands pas, et nous allâmes, en passant, admirer encore une belle cascade placée au bas de la prairie, presque en face de l'auberge. Le soleil commençait à prendre une couleur plus chaude, et ses rayons plus obliques jetaient sur les troncs des arbres de la forêt de sapins, où nous entrions de nouveau, de brillantes paillettes d'or. Les voyageurs devenaient plus rares, la fraîcheur descendait, la promenade était un véritable plaisir. Après avoir passé le pont, nous aperçûmes le professeur qui venait tranquillement à pas comptés.

— Il est un peu tard pour aller voir les glaciers, lui dis-je.

— Oh ! peu importe ! j'en verrai d'autres ; mais je suis content de ma promenade, je me sens rafraîchi et tout à fait à l'aise.

La jeune dame fit alors une description animée de tout ce qu'elle avait vu ; et, tout en causant et en regardant sans cesse autour de nous, nous arrivâmes à la cabane où la route commence à descendre brusquement. Le soleil allait se coucher, et les grandes ombres des montagnes couvraient déjà la vallée, où une vapeur bleuâtre s'étendait, tandis que les pics qui la dominaient de toutes parts resplendissaient rouges ou roses aux dernières lueurs du soir.

Nous commençâmes à descendre, mais la descente, sur ces pierres glissantes, où il faut sans cesse se retenir, est plus difficile et plus fatigante que la montée. La voyageuse, cette fois, marchait avec précaution, et sa pique lui était d'un utile secours. Tantôt glissant, tantôt trébuchant sur les pierres qui roulaient sous ses pieds, elle conservait son inaltérable sourire, et s'arrêtait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sur le splendide paysage qui s'empourprait de plus en plus. A mesure que nous descendions, nous nous plongions pour ainsi dire dans le crépuscule, qui remplissait déjà la vallée. Enfin, nous atteignîmes un terrain plus égal, et, là, nous commençâmes à marcher plus tranquilles.

— Voici, dis-je, l'heure favorable aux lutins; c'est maintenant qu'ils commencent à s'ébattre dans la prairie, et les paysans se hâtent de rentrer pour éviter de se rencontrer face à face avec quelque *Cobold* ou quelque *Bergmœnnlein.*

— Qu'est-ce que ces lutins? me demanda le professeur.

— Leur nom, qui signifie *nain des montagnes,* vous donne en un seul mot la meilleure explication que l'on puisse désirer.

» Dans l'hiver, ils se tiennent dans les entrailles des montagnes, là surtout où se trouvent des mines d'or et d'argent, dont la garde leur est confiée, et dont ils éloignent les curieux par des apparitions; mais, quand vient le printemps, ils sortent de leurs demeures de granit et vont errer auprès des villages; quelquefois ils adoptent des habitations isolées, dont ils prennent plaisir à cultiver les jardins; ils fauchent les prés pendant la nuit, et, du haut des rochers, tapis derrière des touffes de sapins, surveillent les travaux des bûcherons et des moissonneurs. Quelquefois aussi ils détournent les vaches des paysans qu'ils protégent, les conduisent dans des pâturages embaumés; et, par une belle nuit d'été, les ramènent aux troupeaux plus grasses et plus belles. Ils rassemblent parfois des fagots qu'ils placent sur le chemin des petits enfants très-pauvres qui vont au bois. Ils s'introduisent aussi la nuit dans les maisons, nettoient la vaisselle, polissent les tables, les ustensiles et les cuivres, et balayent avec soin les planchers; et alors une lueur étrange et verdâtre les éclaire dans ces travaux.

» Celui dont ils soignent la demeure et qui reconnaît leur présence, doit jeter sous la table une cuillerée de lait, mais de la main gauche.

» Si l'on néglige de leur faire cette offrande ou de leur payer ce salaire, ils jettent tout pêle-mêle dans le chalet, éteignent ou font fumer leur feu, donnent aux mets un goût nauséabond, se plaisent à faire tomber les habitants et à les tourmenter par mille espiègleries.

» Ils sont plutôt favorables que nuisibles, et cependant les

pâtres les craignent et n'aiment pas à parler d'eux, de peur de les irriter.

» Et ceci n'est pas un conte fait à plaisir; tous les paysans de ces vallées surtout, sont convaincus de l'existence des Bergmœnnlein.

En parlant ainsi, nous arrivâmes au village de Meyringen.

En passant devant la maison des jeunes mercières de Meyringen, elles nous appelèrent, nous engagèrent à venir visiter des chambres qu'elles venaient d'arranger pour louer aux voyageurs, au prix de un franc par jour.

— Votre prix est-il invariable? leur demandai-je.

— Invariable, me répondirent-elles, maintenant et toujours.

Présentée ainsi, la proposition méritait d'être écoutée; mais, comme la nuit approchait, nous leur promîmes d'aller visiter ces logements le lendemain avant de nous mettre en route.

Le lendemain, notre hôte manqua à sa parole en exigeant le *service* que je lui avais dit, en faisant nos conditions, ne vouloir pas payer. C'était peu de chose, mais un hôte qui ne respecte pas les conventions est à éviter.

Nous allâmes visiter les chambres de nos mercières : elles sont charmantes, grandes, claires, confortables, au nombre de douze. Les lits y sont très-bien garnis, si bien, que je n'en ai vu nulle part d'aussi complets dans toute la Suisse. Des fenêtres la vue est admirable, donne sur des jardins, des vergers, et s'étend au loin jusque sur les belles montagnes du Grimsel et du Wetter-Horn. La voyageuse en était si enchantée, qu'elle voulait s'y fixer deux ou trois jours; mais je l'engageai à profiter du magnifique temps qui se préparait pour passer le Brunig, et je lui promis de la conduire de nouveau à Meyringen en descendant le Grimsel.

— Le baromètre de notre aubergiste était au beau fixe, lui dis-je; mais cela ne signifie rien en ce pays.

Je n'y ai jamais connu qu'un seul baromètre sincère, celui d'Arnal, qui était naïvement au variable, tandis que celui de

notre auberge d'Interlaken annonçait un temps superbe. Par suite d'un accord tacite entre le tube et l'aubergiste, les baromètres de la Suisse marquent invariablement le beau temps, sans doute pour conserver les voyageurs en leur conservant l'espérance.

Le ciel rit *(ride il ciel)*, comme disent les Italiens; profitons de son sourire.

Nous dîmes *au revoir* à ces aimables demoiselles, et nous retournâmes sur la grande route, en traversant le village, comme si nous allions à Brienz; seulement, arrivés aux dernières maisons de Meyringen, près d'un chalet blanchâtre et chargé d'inscriptions, nous évitâmes de prendre le chemin par lequel nous étions venus, et qui s'ouvrait alors à notre gauche; nous allâmes droit devant nous.

VI

LES ÉTUDIANTS ALLEMANDS — LE BRUNIG — LUNGERN — NICOLAS DE FLUE

— Voyez, dis-je à mes compagnons, est-il possible de se tromper?

Un poteau était planté droit sur le bord de la route, avec cette inscription : *Chemin de Brunig.*

Pendant quelque temps, le chemin suivait des plaines ou montait en serpentant d'une manière presque insensible.

— Voyez, disais-je à mes compagnons, nous avons, par la mauvaise foi d'un homme, payé quelques francs en sus, et voilà que nous découvrons les chambres charmantes à un franc par nuit *sans service ni bougie,* de sorte que les touristes amis du bon marché peuvent aller loger en toute sûreté chez ces demoiselles, qui nous ont juré solennellement de ne jamais augmenter leurs prix; et ils peuvent, si bon leur semble, aller dîner à un franc cinquante chez cet animal, en venant s'asseoir comme étrangers à sa table d'hôte, ou se faire servir à la carte en établissant soigneusement les prix d'avance. Et à propos de cet écorcheur, remarquez comme tout est harmonie en ce

monde; il a changé l'ancienne enseigne : *A la maison de campagne (Zum Land-Haus)* pour prendre celle de *l'Ours (Am Beern)* dont il a l'élégance et les allures.

Pour déjeuner, les voyageurs n'ont qu'à entrer dans une de ces innombrables *schenkes,* où l'on voit, en manière d'enseigne, une tasse de café peinte avec la cafetière et des petits pains appétissants, et faire là, au prix de cinquante centimes, soixante et quinze centimes au plus, ce que nous appelons *le déjeuner en ce pays;* ce qui fait un total de trois francs à trois francs vingt-cinq centimes par jour. C'est ce que nous payerons en revenant, non pas, cette fois, en retournant chez cet animal, mais en allant dîner à la carte à *la Couronne* ou au *Sauvage.*

N'y aurait-il pas là une fortune à faire? Un spéculateur qui irait, dans ce pays où les denrées sont à vil prix, ouvrir simplement un restaurant à un prix raisonnable, en s'entendant avec ces demoiselles, qui pourraient augmenter le nombre de leurs chambres pour le coucher, ferait de magnifiques affaires; car Meyringen est un lieu de halte forcée. Les voyageurs y viendraient en telle foule, que les autres aubergistes seraient obligés de baisser leurs prix ou de fermer leurs auberges.

— Mais n'avez-vous pas pris l'adresse de ces demoiselles? demanda le professeur.

— Elles m'ont donné une carte avec leur nom. Tenez, voyez :

MESDEMOISELLES BALMER, A MEYRINGEN.

Et, pour en revenir au voyage économique, rien ne serait plus facile, d'ailleurs, que de prendre ses repas en route, à Guttanen, lorsqu'on descend du Grimsel et de coucher seulement à Meyringen pour continuer la route le lendemain.

Le chemin commençait à monter. A chaque instant, nous rencontrions des gens chargés de paquets qui nous offraient, pour un léger pourboire, de porter les nôtres en sus. De ces porteurs, les uns montaient, les autres descendaient le Brunig.

La pente est trop roide pour les voitures, et, dans ces chemins difficiles, les chevaux, montés par les voyageurs, peuvent tout au plus porter en croupe une simple valise. Le service des transports se fait à dos d'homme naturellement, et, je dois l'avouer ici, ces porteurs ne volent pas leur argent.

Nous cheminions tranquillement, en employant le pas des montagnes. Un peu plus, la montée eût été à pic. Il était huit heures du matin. Le soleil brûlait déjà, et, comme il se trouvait juste derrière nous, les arbres bordaient parallèlement le chemin de leurs ombres inutiles. De temps en temps, nous entrions dans de petits bois de sapin pour nous rafraîchir, et nous nous remettions en route. Nous entendions par intervalles un grand bruit de cloches, et puis tout d'un coup nous apercevions des chevaux montés par des voyageurs, plus souvent encore par des voyageuses. De loin, ils nous semblaient tellement penchés, que nous nous étonnions de ne pas les voir culbuter et venir en roulant vers nous. L'ardeur du soleil faisait rayonner l'arome d'une foule de plantes alpestres qui embaumaient l'air. Nous marchions dans une atmosphère de thym, de serpolet, de bruyère, et leurs aspirations bienfaisantes arrivaient jusqu'à notre poitrine, qui semblait s'élargir en humant ces parfums. Là, pas un souffle n'agitait les branches ; les herbes les plus minces restaient immobiles, et les frêles branches des bouleaux, ordinairement toujours mouvantes, laissaient pendre leurs feuilles d'argent, silencieuses. Et, cependant, à mesure que nous nous élevions, l'air devenait plus frais et plus facile à respirer. Nous éprouvions ce bien-être étrange qui consiste seulement à se sentir dilater les poumons. C'était comme un calme immense, sans plaisir matériel, et ce calme était un bonheur.

La vallée que nous avions parcourue l'avant-veille se creusait à nos pieds, divisée par l'Aar, qui, à la distance où nous étions, nous apparaissait comme un fil blanchâtre ; en face de nous étincelaient les pics de glaces du Grindelwald, dominés par la

Jungfrau; à gauche, le lac de Brienz brillait semblable à un miroir tombé à terre. En nous retournant, le ciel pur laissait voir les cimes du Grimsel et du Saint-Gothard. Souvent nous étions obligés de nous coller contre la paroi de droite du chemin, pour laisser passer des cavalcades qui venaient à notre rencontre. Le soleil les frappait en face, et ces cavalcades étaient silencieuses : les hommes paraissaient tristes et ennuyés, et les femmes brisées de fatigue. Elles se redressaient en nous voyant, examinaient avec curiosité notre jolie voyageuse, et se retournaient après être passées. Avec tous ces voyageurs nous échangions un salut. Seuls, les Anglais passaient roides, et nous ne commencions pas les politesses, à coup sûr; pour ces derniers, je ne me dérangeais pas de la route, je gardais mon espace et leur laissais le leur, et leurs chevaux rasaient le bord.

« Dieu et mon droit! » disent les Anglais. La première partie de leur devise est belle, et est commune à tous les peuples; la seconde les caractérise. Humainement dit, *mon droit!* est l'égoïsme, et non pas la justice. *Mon droit!* dépasse toujours les limites et entame le champ du voisin. C'est la devise des vautours. Dieu seul peut savoir où est le droit de chacun; car l'homme voit toujours son droit où son intérêt se trouve.

Enfin, nous entrâmes sous de grandes ombres fraîches, transparentes, projetées par des arbres immenses à écorce grise et unie, et dont les branches se courbaient en élégantes arcades autour de nous. Un peu plus loin, un rocher orné de pampres sauvages et de plantes grimpantes égayait de ses tons argentés les terrains et la verdure; tout était riant et plantureux. Nous nous assîmes là pour respirer un moment la fraîcheur. Un homme et une femme en costume du pays vinrent nous offrir des poires magnifiques à très-bon marché, ces poires viennent de l'autre côté du Brunig, car on trouve peu de fruits à Meyringen. Comme nous nous reposions, passèrent deux voyageurs à cheval, qui me parurent Anglais; le premier, se

tenant à une quinzaine de pas de distance du second, dont il pouvait, à la rigueur, bien que convenablement mis, être le domestique, nous salua avec une politesse presque affectée, nous rendîmes le salut ; une fois la glace rompue, je saluai l'autre, qui passa roide.

Cette fois, je ne me crispai pas, je me mis à rire ; je trouvai que cette quête au salut était trop originalement faite pour ne pas mériter une aumône. *Je lui fis cadeau* de mon coup de chapeau sans arrière-pensée et sans amertume : toute peine mérite salaire. Cet homme, qui se donne le souci d'en dresser un autre à faire des politesses exagérées pour avoir le droit et le plaisir d'être grossier ; cet homme, qui en paye un autre pour amorcer le passant afin de pouvoir faire parade à la fois de son orgueil et de sa sottise, mérite des encouragements, et nous nous plaisons à vulgariser sa petite recette à l'usage des Anglais voyageurs, qui en feront leur profit à coup sûr.

Cette petite comédie nous amusa beaucoup, et notre cavalier, qui allait au pas, dut, s'il parlait français, ce qui est très-probable, être flatté de nos rires et des éloges sans restrictions que nous accordions à son industrieux manége.

Nous continuâmes à monter à travers des quartiers de roches, par un sentier plus roide qui coupait la route ; tout à coup, des sons harmonieux arrivèrent jusqu'à nous. Des voix savamment exercées chantaient en allemand un chœur bien nourri. Nous nous arrêtâmes.

— Quelle charmante musique! dit la jeune femme.

— Ce sont, lui dis-je, des étudiants, sans doute ; car ils chantent un de leurs chœurs favoris, intitulé *la Fille de l'hôtesse* ; vous le connaissez à coup sûr, c'est une touchante et courte histoire.

— Savez-vous cette chanson ? me demanda la jeune dame.

— Oui, celle-là et bien d'autres ; j'ai vécu pendant trois ans, dans ma grande jeunesse, avec les étudiants de Gœttingen : je chantais avec eux, je maniais leurs *rapirs* dans les salles

d'armes; aux vacances, nous voyagions à pied, ensemble, le *tornitz* sur le dos. C'est un temps que je me rappelle toujours avec plaisir, et, en entendant ces airs, je me trouve tout à coup transporté en Allemagne avec mes dix-sept ans.

— Mais que dit ce poëme? reprit-elle.

— Voici ce qu'il dit :

« Trois étudiants ont passé le Rhin, et ils sont entrés chez une hôtesse.

» — Hôtesse, avez-vous bonne bière et bon vin? Où est votre belle fille?

» — Ma bière et mon vin sont frais et clairs; ma fille est couchée sur son lit de mort.

» Et ils entrent dans la chambre. Elle était là, étendue sur une civière noire.

» Le premier écarta le voile qui la couvrait, et il attacha sur elle un triste regard.

» — Ah! si tu vivais encore, belle fille, je t'aimerais à partir de ce jour.

» Le second rejeta le voile sur elle, puis il se retourna et se mit à pleurer.

» — Ah! pourquoi es-tu là sur ce lit de mort, il y a tant d'années que je t'aime!

» Le troisième écarta de nouveau le voile, il la baisa sur sa bouche pâle.

» — Je t'ai toujours aimée, je t'aime encore aujourd'hui, je t'aimerai dans l'éternité. »

— Quelle charmante poésie! dit la jeune dame d'une voix émue.

Et elle avait les yeux pleins de larmes.

Nous quittions le bois pour monter à travers des gazons mêlés de roches. Le chemin que nous suivions devenait de plus en plus rapide, et, en s'élevant dès lors en zigzag, allait rejoindre une route transversale sur laquelle passaient des mulets et des

voyageurs. Cette route est tracée sur le plus haut point du passage, et les voyageurs qu'on y voyait arrivaient de Brienz.

Sur la gauche s'élevait une maison, avec une grande porte, qui avait quelque chose de monumental ; au-dessus de cette porte une inscription était gravée en grandes lettres.

A cette maison (c'était une auberge) attenait une terrasse placée sur un tertre très-élevé ; elle dominait toute la vallée de l'Hasli. Il s'y trouvait des bancs et une longue table.

C'était là que se tenaient les personnes dont les chants étaient arrivés jusqu'à nous.

Les uns étaient assis, d'autres debout, quelques-uns étaient à demi renversés sur la balustrade du belvédère, et, avant de reprendre leurs chœurs, écoutaient un des leurs qui jouait de la guitare.

C'étaient bien des étudiants. Ils avaient la petite casquette de couleur, molle, avec la visière collant sur le front, la jaquette courte, le col rabattu avec une cravate très-lâche. Leurs pipes d'écume de mer étaient emmanchées de longs tuyaux de bois ornés de fines torsades ; ils portaient comme une aumônière leur sac à tabac tout orné de ces perles que l'on nomme margaritines. Par terre, à côté d'eux, étaient placés leurs *tornitz* de voyage, couverts de toile cirée verte. Je les reconnus tout de suite à leur costume, et plus encore à leur air franc et résolu.

— Voilà, dis-je à la dame à demi-voix, une noble et brave jeunesse ; la loyauté, l'amitié véritable, la gaieté, l'amour du pays ont été conservés dans les universités allemandes. Les étudiants se font un point d'honneur de continuer la chevalerie, et c'est pour l'imiter en tout qu'ils boivent parfois à outrance, et, en vérité, ce sont de vrais chevaliers.

» Seulement, une fois rentrés dans le monde, ils deviennent, comme les autres, des gens de l'époque et du monde.

» Réunis, ils ont un aspect, un type, des lois, une force ; divisés, ce sont des bourgeois, des Philistins, comme ils le disent eux-mêmes.

» C'est comme un torrent fougueux et limpide, qui perd son énergie et sa pureté en se mêlant aux eaux d'un grand fleuve.

La guitare interrompit un instant ses variations.

— Tiens, regarde, dit l'un d'eux, une voyageuse à pied. Comme elle est jolie et gracieuse !

— C'est une Allemande, à coup sûr, répondit un autre ; il n'y a qu'une femme de chez nous qui puisse comprendre ainsi le voyage.

Nous avancions lentement vers la porte ; je ne les regardais pas, je ne paraissais pas les entendre.

— Ne sommes-nous pas arrivés au point culminant du passage? demanda la jeune dame.

— Oui, nous sommes sur les plateaux, lui répondis-je.

— Ce sont des Français, se dirent les étudiants entre eux.

Et l'un d'eux ajouta :

— Mais que cette femme est donc gracieuse et belle !

— Qu'y a-t-il d'écrit là-haut? me demanda la voyageuse.

Je m'approchai de l'inscription ; les Allemands se turent et me parurent écouter.

— Voici ce qui est écrit, dis-je :

« Le Brunig est un grand autel élevé par la main de Dieu. Ami, porte la main à ton bonnet, et salue le pays libre d'Unterwalden. »

— Ce voyageur parle allemand, se dirent-ils entre eux.

— Oui, messieurs, leur dis-je en faisant quelques pas en avant et en m'appuyant sur le bord de la balustrade ; lorsque vous étiez encore de tout petits enfants, j'ai vécu parmi vos aînés, les étudiants de Gœttingen, et je me le rappelle encore avec plaisir.

— Je me sens altérée, dit la jeune femme au professeur.

— Voulez-vous entrer dans cette auberge ? lui répondit celui-ci.

— Si madame veut nous faire l'honneur de s'asseoir auprès

de nous, dit l'un des étudiants en français, elle serait mieux sur ce belvédère, au frais et à l'ombre, que dans cette auberge.

Et les étudiants se reculèrent et firent une grande place sur la table et sur les bancs.

— Volontiers, dit la jeune femme avec un charmant sourire.

Et elle s'assit sur le banc.

Un étudiant fit claquer le couvercle d'étain de son verre, et aussitôt une servante accourut.

— Apportez du vin blanc, de l'eau et un peu de kirschenwasser.

— Et du sucre, lui dis-je.

Nous fûmes servis en un instant.

Le professeur, se sentant au frais, bien assis, bien à l'aise, sans être en transpiration et sans courant d'air, se mit à causer avec les étudiants, qui parlaient tous français. Je le présentai comme un professeur de l'université latine de Paris, expliquant ainsi la décoration qu'il portait à sa boutonnière. Tous se levèrent pour lui faire honneur. La conversation devint plus intime. Le professeur les questionna sur les usages bizarres de l'Université. Je causais avec eux voyages, salles d'armes, clubs d'étudiants (*Fuchs, bemooster Bursch*); en un mot, nous passâmes en revue toutes les folies des écoles.

Nous parlâmes surtout de Uhland, de Kœrner, de Ruckert et de leurs chansons à eux, si pleines de poésie. La jeune dame écoutait avec un intérêt marqué; sur son désir, ils chantèrent plusieurs chœurs charmants, dont je traduisais le sens à mesure. Mais le temps pressait; il nous fallait nous mettre en route. Ils étaient partis l'avant-veille de Munich et allaient le soir même à Interlaken. Avant de les quitter, je pris la guitare, et, me tenant debout, je leur chantai l'une de leurs lieders les plus chères; à chaque strophe, ils reprenaient le chœur.

« L'étudiant est libre !
» Trinquons. Haut ! haut ! Hourra !

» Les Philistins nous aiment; ils pressentent dans l'étudiant ce qu'on appelle la liberté.

» L'étudiant est libre !

» Trinquons. Haut ! haut! Hourra!

» Celui qui dirige la marche des étoiles sous la tente du ciel tient notre drapeau.

» L'étudiant est libre !

» Trinquons. Vive la patrie! Hourra !

» Soyons fidèles aux saints usages de nos pères, mais pensons aussi au monde qui va venir.

» L'étudiant est libre !

» Trinquons. Vive l'amour des femmes ! Hourra !

» Celui qui n'honore pas les femmes, celui-là ne mérite ni ami ni liberté.

» L'étudiant est libre ! »

Tous se levèrent à ce couplet, et répétèrent en chœur, en regardant la jeune voyageuse ;

« Celui qui n'honore pas les femmes, celui-là ne mérite ni ami ni liberté ! »

Et ils trinquèrent avec force, et burent tous ensemble. Pendant ce temps, je traduisis cette strophe à la voyageuse ; elle rougit et les salua.

« Hourra ! » s'écrièrent-ils plus fort, et ils trinquèrent une seconde fois.

Je continuai alors :

« Trinquons. Vive la force de l'homme ! Hourra !

» Celui qui ne sait ni aimer, ni chanter, ni boire, est regardé par l'étudiant avec mépris.

» L'étudiant est libre !

» Trinquons. Vive la franchise ! Hourra !

» Celui qui sait la vérité et ne la dit pas, celui-là reste toujours un misérable drôle.

» L'étudiant est libre!

» Trinquons. Vive le courage! Hourra!

» Celui qui, plein d'inquiétude, envisage les conséquences de toutes choses, celui-là se courbe là où se meut le pouvoir.

» L'étudiant est libre!

» Trinquons. Vive l'éudiant! Hourra!

» Jusqu'au moment où le monde s'écroulera, jusqu'au jugement dernier, soyons fidèles et chantons ensemble :

» L'étudiant est libre! »

Ces couplets chantés, nous nous levâmes, et, après de nombreuses félicitations et bien des poignées de main, nous nous mîmes en chemin. Quant à eux, ils restèrent debout et nous suivirent des yeux, et, au moment où la route, en faisant un détour, allait nous cacher, ils chantèrent avec force et le verre en main :

« Celui qui n'honore pas les femmes, celui-là ne mérite ni ami ni liberté. »

Je me retournai vers eux, et je leur chantai à mon tour : « Trinquons! Vive l'étudiant! Hourra! »

— Hourra! répétèrent-ils tous en chœur, et nous avions cessé de nous voir, qu'un dernier hourra! retentissait encore.

Du moment où nous étions arrivés sur le revers du Brunig, le caractère du pays avait changé commo par enchantement et nous aurions pu nous croire en Italie ou dans les paysages de la Grèce que le Poussin avait rêvés. C'étaient de grands arbres, dont les branches retombaient en formant de gracieuses arcades de verdure, c'étaient des prairies entremêlées de mousse et de gazon, dont les tapis d'un vert tantôt fort, tantôt doux, étaient égayés par les zigzags que traçaient de tout petits sentiers blancs et jaunes. Des buissons chargés de fleurs sauvages et de fruits rouges bordaient la route sans gêner la vue, puisque le chemin descendait. Tout était calme, riant et silencieux ; plus de bruits de torrents et de cascades, plus d'eaux bondissantes et furieuses. On ne voyait pas même un ruisseau.

Le seul bruit qu'on entendit, c'était le chant des oiseaux, qui saluaient le beau temps et le soleil, et aussi, de temps en temps, le craquement des branches que brisait, en sautant d'un arbre à l'autre, le capricieux écureuil; nous marchions sans rien dire, sans rien penser ; nous nous sentions pénétrer d'une joie douce, intime, et qui n'avait pas besoin de s'épancher au dehors. Nous éprouvions ce qu'on éprouve en entendant une musique délicieuse qui vous charme en vous enlevant même la faculté de réfléchir. C'était plus qu'un oubli, plus qu'un rêve, c'était comme une communication avec un monde supérieur. Nous étions imprégnés de la séve de la nature, et nous sentions, nous devinions autour de nous comme un frôlement d'ailes invisibles.

Pour le moment, nous étions morts à la terre, et il nous semblait que nous allions commencer une nouvelle vie ailleurs, dans un meilleur monde; et comme, à la dernière heure peut-être, notre âme semblait prête à partir ! C'est que la splendeur de la nature nous épurait, et que nous n'avions pas même une idée mauvaise.

Sur la gauche était une forêt de sapins; nous y entrâmes pour abréger la route ; le chemin s'y divisait, s'y brisait en mille sentiers. Lorsqu'il s'abaissait, il devenait difficile à cause d'un amas de débris de feuilles dures et luisantes, qui couvraient absolument le terrain, et, tout en donnant au bois une odeur embaumée, faisaient glisser à chaque pas. Nous marchions alors avec précaution, appuyés sur nos piques.

— C'est étrange, me dit la voyageuse en s'arrêtant tout à coup, nous voici dans une forêt de sapins. En masse, tous les arbres se ressemblent, et cependant, en les examinant avec attention, vous verrez que pas un d'eux ne ressemble à l'autre, soit dans la disposition des branches, soit dans les fissures du tronc, soit dans l'arrangement, les groupes et même la forme des feuilles.

— C'est, lui dis-je, parce que la nature ne se contente pas

d'être belle, parce qu'elle sait que la beauté seule est froide et n'attache pas sans l'intelligence, et c'est pour cela qu'elle est admirable de diversité.

» Aussi pas une saison, pas un jour, pas une heure ne ressemblent aux saisons, aux jours, aux heures qui précèdent et qui vont suivre.

» Le genre humain, qui voit tout changer autour de lui, change aussi lui-même, et chaque mois, chaque année qui ajoute aux forces de l'adolescent pour devenir un homme, apporte à l'homme fait quelques rides ou quelques cheveux blancs pour devenir un vieillard.

» Cette variété de la nature se retrouve dans tous les pays, et sous tous les climats, chez les animaux et aussi dans les arbres et les plantes. Elle a donné la force au chêne, elle donne au roseau la souplesse et la grâce. Comme un roi, comme un grand du monde, le chêne lève la tête en méprisant la terre d'où il est sorti et sans laquelle il ne peut vivre ; il y enfonce ses profondes racines, et, pour en tirer les sucs nécessaires, l'épuise tellement, que nul arbuste ne peut vivre alentour, ou n'y vit qu'étiolé et misérable. Le voisinage d'un chêne est toujours dangereux, excepté pour le lierre, plante parasite, qui naît d'abord au pied de l'arbre géant, le caresse de ses douces étreintes, s'élève peu à peu en suivant tous les plis, tous les caprices de l'écorce, grandit en montant toujours, puis s'élance, se cramponne avec ses mille bras, parvient aux branches les plus élevées, et le couvre si bien de ses larges feuilles, que le voyageur se demande si ce roi des forêts est bien un chêne ou si ce n'est qu'un lierre. Quant au roseau, image du peuple, les pieds dans la vase, il vit en famille, se penche à droite, se penche à gauche, reçoit et donne des caresses autour de lui ; tantôt il se balance au soleil, et tantôt, immobile, il se mire avec complaisance dans les eaux de l'étang qu'il habite ; puis, quand vient l'orage, il élève la voix et cause tout haut avec le vent furieux qui passe en dévastant la contrée, car

il ne craint pas plus la tempête que la cognée du bûcheron.

» Toujours conséquente dans sa variété, la nature a rempli le monde de grands et de petits ; aux uns elle a donné la force, à d'autres la mélancolie et la pauvreté. En tous lieux, elle a placé des gens qui jouissent et des gens qui désirent ; puis elle a donné à chacun des goûts différents, afin que le plaisir ne soit pas si rare sur terre que chacun ne puisse en avoir sa part, puisque chacun doit avoir sa part de chagrin.

» Elle place parfois les trésors, les honneurs, les amours faciles sur la route de ceux qu'on appelle les privilégiés du monde, et ceux-là ne sont pas pourtant ses favoris. Puis elle sourit tristement à d'autres en les jetant sur la terre :

— Pauvre enfant, dit-elle, tu seras poëte, tu seras peintre, tu n'auras même pas le génie qui fait briller ; mais tu m'aimeras, et je te rendrai ton amour, et, si les hommes te raillent, si tu souffres, tu te tourneras vers moi, tu me tendras tes mains comme un enfant à sa mère, et tes découragements nombreux, je les ferai disparaître en te mettant au cœur une étincelle de joie que connaissent seuls ceux qui m'ont consacré leur vie.

— Je ne sais ce que m'a dit la nature à ma naissance, répliqua la belle voyageuse ; mais je comprends les plaisirs sublimes de l'artiste même ignoré ; et je me dis souvent qu'un pays de lumière doit être bien beau ! Oh! que je voudrais voir l'Espagne ou l'Italie!

Elle se tut, et, je ne sais comment, je me trouvai tout à coup voyageant à ses côtés dans un corricolo ; la mer bleue venait se briser harmonieusement sur le bord de la route, et, en face de nous, je voyais fumer le Vésuve.

— Suivez ce chemin, il abrége beaucoup, me dit en allemand, près de moi, une voix qui me tira de mon rêve.

Et, en même temps je vis un enfant qui venait d'ouvrir une barrière et me présentait un bouquet de fleurs. Cette barrière donnait sur des prairies où serpentait un large sentier très-battu ; la route continuait en traçant un grand cercle. Il

était donc évident que l'enfant disait la vérité; je lui achetai trois bouquets d'une fleur des montagnes que l'on appelle rose des Alpes, la dame l'attacha à son corsage, et le professeur, à mon exemple, finit par en orner son chapeau.

Après trois quarts d'heure de marche dans ces belles et vastes prairies, où un chalet de berger apparaissait de temps à autre, nous aperçûmes un groupe de beaux arbres ; ils jetaient de grandes ombres sur des rochers qui semblaient, par leur forme, inviter le voyageur au repos. La chaleur était brûlante ; nous nous réfugiâmes avec plaisir dans cette oasis. Il était une heure environ, nous entendions chanter les cigales, et, de temps en temps, il nous arrivait un vague bruit de clochettes de vaches, et, cependant, nous ne voyions pas de troupeau. La prairie où nous nous trouvions était entourée d'un côté par des bois qui limitaient le point de vue, de l'autre par des montagnes déchirées où des massifs d'arbres formaient par intervalles des places vertes ; du côté où nous étions venus, le Brunig élevait sa cime sombre et pelée, et, plus haut, la Jungfrau détachait nettement sur le fond d'azur du ciel sa tête neigeuse, éblouissante au soleil. Au-dessous d'elle s'étendaient encore de vastes glaciers.

Nous nous abandonnions à l'ombre, et au souffle d'un vent frais, à ce plaisir contemplatif et mélancolique que les Italiens ont appelé le *far niente*, lorsque nous fûmes distraits par de bruyants éclats de rire qui partaient d'un bosquet placé à peu de distance de nous ; c'étaient des Français qui s'inondaient la poitrine en cherchant à boire au tuyau d'une de ces petites fontaines en bois que l'on trouve partout en Suisse, et dont le jet est très-impétueux. Un instant après, ils défilèrent devant nous. Ils étaient jeunes, bien mis, bien chaussés ; ils portaient de petits sacs de toile grise très-jolis, mais incapables de résister à une pluie sérieuse. Ils allaient vers le Brunig. Ils saluèrent silencieusement en passant près de nous ; mais, à quelques pas de là, ils ne se gênèrent pas pour se dire tous l'un à l'autre : « Une bien jolie femme, n'est-ce pas? » et cela si haut, qu'il fut

impossible à la voyageuse de feindre de n'avoir pas entendu. Elle sourit donc en secouant la tête.

— Si vous voulez, nous continuerons notre marche, dit-elle.

Et nous nous levâmes.

Le chemin s'avançait à travers des pelouses plus vertes et plus veloutées que dans les parcs anglais, et, de temps en temps, il entrait dans de charmants petits bois que tout poëte de l'Empire eût appelés des bocages, et où nous goûtions avec délices l'ombre et la fraîcheur. Tout à coup nous nous trouvâmes auprès d'une petite chapelle fermée par une grille, et devant laquelle était placé un banc de bois. A quelques pas de la chapelle, descendait ou plutôt se précipitait un escalier taillé dans le roc.

A la demi-teinte projetée par les arbres d'une forêt, dont les branches se courbaient en formant au-dessus d'elle un pavillon vert, les marches reluisaient en prenant tour à tour les teintes de la nacre et de l'opale. A droite, des arbres immenses, presque tous des sapins, des hêtres et des mélèzes, s'élançaient à des hauteurs prodigieuses et dont je ne m'étais pas encore fait l'idée, et gravissaient une montagne dont la cime disparaissait dans l'épaisseur des feuillages; à gauche, se creusait un précipice abrupte, au fond duquel de gros rochers couverts de mousse, dont la couleur charmait les yeux, s'arrangeaient parfois en forme de dolmen, et parfois se dressaient comme de vieilles tourelles habillées de lierre; les lianes, les plantes grimpantes, se croisaient, se mêlaient dans ce vallon, et formaient des guirlandes qui, s'élançant d'un arbuste à l'autre, venaient s'enlacer, comme de grands serpents, autour d'immenses pins qui, partis du fond du précipice, élevaient leurs cimes bien au-dessus de l'escalier de granit où passaient les voyageurs. C'était un luxe de végétation, une profusion incroyable de branches, de rameaux et de feuilles, et, à travers ces arceaux de verdure, on apercevait le lac de Lungern, le lac bleu de Sarnen, et, au delà des montagnes dans la brume, les toits du village brillaient au soleil.

Nous nous assîmes sur le banc de bois pour jouir à notre aise de la beauté de ce paysage, et, à chaque instant, des guides chargés de paquets, et tout haletants de la montée, déposaient leur charge et venaient se reposer auprès de nous.

Nous descendîmes ; les marches étaient glissantes ; l'escalier était rapide; il doit être dangereux dans les jours de pluie; mais le temps était si pur !

Nous arrivâmes au bas de l'escalier dans une perpétuelle extase. Le chemin descendait alors moins rapide, et nous entrâmes dans le village de Lungern, dont les chalets ont une physionomie qui leur est particulière. Ainsi les toits avancent moins que les toits de l'Oberland et prennent, en quelque sorte, au sommet, la forme d'un capuchon de moine ou du *panne* d'une Italienne; presque tous, d'une grande élégance, sont ornés d'écailles de bois; aux châssis des fenêtres brillent de tout petits carreaux de verre pittoresquement enchâssés dans du plomb. On n'y voit pas d'escaliers au dehors, ni de balcons comme dans l'Oberland, et, si l'on en voit quelques-uns, ils ne sont pas découpés, et sont pleins par conséquent. Les fenêtres, en général, sont surmontées d'un petit auvent, pour écarter la neige, et ornées de pots de fleurs ou de cages d'oiseaux élégantes, comme on sait les faire en Suisse. En général, les maisons sont hautes et massives, et elles paraissent plutôt confortables que pittoresques.

Lungern est un pays de halte forcée. Quand le temps rend le passage du Brunig dangereux ou impraticable pour des voyageurs de plaisir, on part de Lucerne pour saisir à Lungern le premier jour de soleil. Et, en venant de la vallée de l'Hasli, comme le passage ne peut se faire qu'à mulet, les hommes continuent leur route; mais les femmes et les dandys, brisés par le pas de l'animal, se reposent naturellement à Lungern. Aussi y voit-on une fort belle et fort vaste auberge, où se balance majestueusement à la brise un lion d'or peint sur l'enseigne.

Devant l'hôtel se trouvaient une foule de fashionables qui de-

visaient tout en regardant passer le monde. Notre arrivée attira nécessairement leur attention.

Une jolie femme à pied, un homme décoré, un Allemand ou un artiste, il y avait là pâture à causerie pour des oisifs. L'hôte parut sur le pas de la porte, en grande tenue. Mais, quand il vit que nous dépassions son enseigne, il se précipita vers moi, et me dit en français et d'un ton de profond étonnement que ma plume renonce à exprimer :

— Monsieur va à pied ! ! !

— Monsieur va à pied, lui répondis-je.

Et nous passâmes outre, laissant l'hôte pétrifié d'une énormité si grande.

J'avouerai, toutefois, que l'ardeur du soleil était si intense, qu'il était permis à l'aubergiste de s'étonner, outre mesure, en voyant monsieur, et surtout madame, aller à pied.

Les habitants du pays se tenaient, pour la plupart, couchés en dehors de la maison, du côté de l'ombre, à moitié assoupis, respirant le frais ; ils levaient nonchalamment la tête en nous voyant passer. C'était, à ce qu'il paraît, l'heure de la sieste à Lungern.

Je cherchais le lac de Luugern, que j'avais vu, vingt-cinq ans auparavant, plein de poésie et de mystère, et je ne le trouvais pas ; je ne pouvais m'imaginer que l'espèce de mare qui croupissait tristement au fond, tout au fond d'un énorme entonnoir de rochers pelés et arides, fût ce même lac dont les rides venaient se glisser, en frissonnant, jusque sur le bord de la route. C'était bien le même, pourtant ; mais *quantùm mutatus ab illo !* L'industrie de l'homme avait voulu remplacer le beau par l'utile ; mais, hélas ! cette fois, elle n'avait réussi qu'à détruire l'un sans trouver l'autre. On voulut dessécher le lac pour en utiliser l'espace en prairies ; et, après avoir dépensé 31,826 francs sans compter dix-neuf mille journées de travailleurs volontaires, on s'aperçut qu'on avait mis à nu des rochers inutiles, et qu'on avait compromis la sûreté du village, comme ne l'annoncèrent que trop plusieurs éboulements de terre ; et, maintenant, au lieu

d'un lac splendide, on a une flaque d'eau où ne peuvent même, à moins d'un pèlerinage, s'aller ébattre les canards du pays.

Je côtoyai le lac ennuyeux et monotone, le cœur navré, en ma qualité d'artiste, et très-peu disposé à m'apitoyer sur l'insuccès des entrepreneurs.

A l'extrémité du vallon déchiré, qui fut autrefois le lac de Lungern, les collines de droite s'abaissent et descendent doucement sur le bord de la route, mais couvertes d'arbres si beaux et d'une forme si élégante, que je me croyais en Italie. Quelques-uns même étaient ornés d'une verdure douce et vaporeuse, qui me remettait en mémoire les bois d'oliviers.

Si nous nous retournions, la Jungfrau dominait le fond du paysage ; un peu plus bas, brillaient les neiges du Ronsenlawi, puis venaient, sur un plan plus rapproché, la montagne et le col du Brunig ; et le lac, devenu moins disgracieux par la distance, en laissant voir ses eaux, remarquablement vertes, à travers les rochers accidentés de ses rives, formait alors un beau premier plan.

Sur la route s'éparpillaient les maisons du village de *Kaiserstuhl*, dont le nom signifie *trône de l'empereur;* mais la tradition qui s'attachait sans doute à ce nom, est maintenant perdue. A trois quarts d'heure de ce village environ, nous arrivâmes à une fontaine placée au sommet d'une grande descente. Devant cette fontaine étaient arrêtées plusieurs voitures dont les voyageurs, par la chaleur grande, se passaient de main en main des verres d'eau fraîche ; c'étaient des étudiants pour la plupart. Ils nous saluèrent en souriant, et nous offrirent leur verre pour boire.

La route descendait rapidement à travers un bois serré et dont le feuillage était si épais, que, bien qu'elle fût fort large, elle se trouvait presque entièrement dans l'ombre.

Nous descendions tranquillement et au petit pas, savourant les délices de la fraîcheur, et nous nous reposions parfois sur des troncs d'arbres moussus qu'on avait laissés comme des

bancs sur le bord de la route. Alors nous nous amusions à cueillir une foule de petites fleurs et de plantes que l'on ne voit pas chez nous. Le professeur nous faisait un cours de botanique, et nous nous remettions en route tout en causant sur l'existence des plantes, sur leurs amours, leurs antipathies et les rapports qui existent entre elles et les insectes et les oiseaux, et nous admirions, en remontant ainsi jusqu'à l'homme, l'immense harmonie de la nature.

Au village de Gisweil, le professeur se crut altéré. Les fontaines ne manquaient pas; mais il craignait de se refroidir à la fraîcheur de leurs eaux, et, persuadé qu'elles ne feraient que gagner à être mêlées de kirschen-waser, il nous fit entrer dans une auberge dont l'enseigne, une couronne d'or, miroitait au soleil.

Dans cette auberge, à la grande chambre du premier, tout était d'une propreté éblouissante: les tables, les bancs resplendissaient et semblaient vernis, les chaises étaient sculptées et les pieds des tables tournés. A tous les coins s'élevaient des buffets surmontés de dressoirs où s'échelonnaient une foule de chopes, de verres, d'assiettes et de vases de cristal. Partout, sur les murs, se voyaient des images encadrées du saint du pays, Nicolas de Flue. Des paysans étaient assis, ils se levèrent à notre entrée, et se mirent à nous regarder en parlant à demi-voix. Il était évident que la voyageuse, avec ses grands cheveux ondés, ses longues boucles d'oreilles, sa chaîne d'or et son élégant costume, les intriguait beaucoup.

L'hôte nous servit avec empressement.

Le professeur prit d'abord du kirsch pur pour rétablir la transpiration; puis il mélangea le kirsch d'un peu d'eau, s'étala à son aise, le dos appuyé contre le mur, et regarda autour de lui dans la pose de la plus complète béatitude.

Tout à coup il se redressa vivement, parut agité, se frotta fortement une jambe et se remit contre le mur.

— Qu'avez-vous donc ? lui dis-je.

— Comment? vous ne sentez rien !

— Rien.

— Mais je suis dévoré de puces ! Et vous, belle dame?

— Je suis dévorée, répondit tranquillement la voyageuse.

— Et vous ne dites rien ! reprit le professeur .

— A quoi cela me servirait-il? Voulez-vous que je prête à rire à ces paysans? Et, d'ailleurs, c'est un petit désagrément dans un si beau voyage. Tout ce que je puis souhaiter, c'est que nous n'ayons pas d'autre compensation à tant de plaisir.

— Je regarde la compensation comme suffisante, dit le professeur; et je crois que le mieux serait de partir au plus vite.

L'avis était sage ; nous nous levâmes et nous partîmes.

— Concevez-vous, me dit le professeur au dehors, en se grattant toujours; tant de puces dans une chambre aussi proprement tenue? Mais vous ne sentez donc pas leurs morsures, vous?

— Ou je ne les sens pas, ou, ce qui est plus probable, elles ne s'attaquent pas à moi. Je n'ai heureusement pas leurs sympathies ; mais je sais qu'en Suisse les puces se trouvent partout, même dans les champs, même dans les endroits déserts, et très-souvent auprès des glaciers. Dans quelques jours vous en serez, comme moi, parfaitement convaincu : c'est une plaie du pays.

Peu de temps après avoir quitté ce beau village, le paysage se découvrit, et nous aperçûmes, sur notre gauche, des montagnes, toutes bleuâtres des forêts qui les couvrent, au-dessus desquelles s'élèvent droites, pelées, et semblables à d'anciens volcans, deux cimes que l'on pourrait appeler jumelles, tant elles sont pareilles de forme et de hauteur.

A peu de distance du village, nous nous trouvâmes dans un terrain marécageux et couvert de grands roseaux ; nous marchions dans l'ancien lit du lac de Gisweil, desséché en 1761, qui occupait toute la plaine alors sur notre gauche. On peut dessécher un lac, mais les sources qui y portent leur tribut

surgissent toujours; en détrempant le terrain, elles le rendent peu propre à la culture, et apportent des fièvres quand viennent les chaleurs humides de l'automne. On ne violente pas la nature, qui sait ce qu'elle fait, sans en éprouver un dommage égal au moins à l'avantage qu'on en peut tirer. Elle a ses harmonies; si vous voulez en établir d'autres, elle les adopte à la longue, mais non pas sans que vous ayez à en souffrir.

Nous arrivâmes à la maison dite *du Péage* (Zollhaus), à la pointe extrême du lac de Sarnen. Un bateau s'y balançait; un homme parut à la fenêtre de la maison, et nous demanda si nous voulions aller par eau jusqu'à Sarnen; mais, avant que nous eussions pris une résolution, le professeur hâta le pas, en assurant que s'embarquer à cette heure, c'était un sûr moyen de se refroidir. Cette fois, le professeur avait raison; car le vent s'élevait et devenait plus frais et plus fort à mesure que baissait le soleil. Les eaux du lac commençaient à bruire, des nuages descendaient peu à peu sur les cimes, et il était évident que nous allions bientôt payer, par un orage, toute la splendeur de ce jour. Nous marchions cependant le long des rives, l'oreille charmée par le bruit harmonieux des flots, qui se mêlait au bruit harmonieux des feuilles. La route, tour à tour, côtoyait le lac, et d'autres fois s'en éloignait sans qu'on le perdît jamais de vue; elle continuait entre des vergers si fertiles, que nous eussions pu nous croire dans la belle Normandie. Les branches d'arbres fruitiers de toute sorte étaient courbées jusqu'à terre, sous le poids des fruits. A chaque instant des petites filles ouvraient les barrières qui fermaient leurs enclos, et couraient vers nous en nous offrant, sur des assiettes, des pyramides de poires et de prunes.

Deux routes se présentèrent toutes semblables, toutes deux conduisant à Sachseln : celle de gauche (la neuve) abrége environ d'une demi-lieue.

A mesure que nous avançions, le temps devenait plus

sombre et la nuit descendait. Lorsque nous arrivâmes à Sachseln, l'orage était près d'éclater. Nous résolûmes de nous arrêter à l'hôtel de *l'Ange*, dont les jeunes demoiselles de Meyringen connaissaient l'hôtesse et où elles nous avaient recommandé de loger.

L'auberge de *l'Ange* est ce que j'appelle une hôtellerie du pays, très-élégante, très-confortable, visitée par les étrangers de distinction, comme l'atteste le livre des voyageurs qui chante sur tous les tons, et avec tous les parafes, les louanges de l'aubergiste et de mademoiselle Marie, l'intendante de la maison, qui parle très-convenablement le français.

Nous fûmes parfaitement accueillis : la chambre nous fût comptée 1 franc, le dîner et le déjeuner 1 franc chacun, sans bougie ni service ; donc 3 francs pour une journée *complète*, à laquelle il faut ajouter 25 centimes par tête pour un carafon de vin. Total : 3 francs 25 centimes.

Peu de temps après notre arrivée, la pluie tomba à torrents et pendant toute la nuit. Le matin, il pleuvait encore ; mais les nuages remontaient sur les flancs des montagnes qui nous entouraient, et laissaient déjà à découvert plusieurs cimes : c'était un pronostic de beau temps. En attendant que la pluie eût complétement cessé, nous allâmes visiter l'église, où se trouve le tombeau de Nicolas de Flue, que l'on vient visiter en pèlerinage de toutes les parties de la Suisse.

Devant l'église est un porche soutenu sur des colonnes, et orné de fresques qui représentent plusieurs traits de la vie de Nicolas de Flue.

L'église, à l'intérieur, est tout italienne par la disposition et par les ornements distribués avec profusion. On y remarque plusieurs autels et vingt-deux colonnes en marbre, qui portent une galerie. A côté de cette église est l'ancien tombeau du saint dans une chapelle particulière, appelée la vieille chapelle : les murs sont tapissés de tableaux et d'images représentant des miracles.

Nicolas fut appelé de Flue, du nom de *fluh*, qui signifie *rocher* en patois suisse. En effet, Nicolas vécut dans le désert de Ranft, à une lieue de Sachseln, au milieu des rochers. On voit encore la cabane qu'il habita pendant dix-neuf ans ; elle est maintenant adossée à une chapelle bâtie en 1467, vingt-deux ans avant sa mort, qui arriva en 1489.

VII

SARNEN — LE LAC D'ALPENNACH — LUCERNE

Lorsque nous sortîmes, la pluie s'était changée en une espèce de rosée, la verdure était plus fraîche et exhalait une odeur végétale; les oiseaux recommençaient à chanter. Nous entrâmes sur la grande route, bordée de vergers de chaque côté; les herbes et les feuilles, chargées de gouttes de pluie, étincelaient comme si une main invisible eût jeté des diamants au hasard : c'était un véritable temps de pèlerinage. Avant d'arriver à Sarnen, nous aperçûmes une grande maison de pierre, plutôt française que suisse. Elle était ornée d'un beau portique, c'était comme un château, un palais, et sur le fronton, supporté par la colonnade, était écrit : *In Christo pauperibus* (aux pauvres par amour pour le Christ). Dans l'Unterwalden, il y a peu de pauvres proprement dits; presque tous ont leur petite maison, leur vache, ou au moins leur chèvre. Cependant, comme, par une loi mystérieuse, il y a des êtres destinés à souffrir, on trouve aussi en ce pays des gens qui n'ont ni vache ni maison, et à ceux-là la commune donne chaque jour du lait et du bois.

Quand ils sont malades, on les recueille, on les soigne dans ce palais splendide, où ils oublient leurs misères sous la protection du Christ : *In Christo pauperibus.*

De là, on arrive à Sarnen, en passant devant des maisons de campagne qui se touchent. Au travers de leurs balustrades à jour, l'œil du passant est charmé par des fleurs de toute sorte qui se pressent dans les plates-bandes, où les plus hautes balancent leurs tiges au vent et semblent saluer le voyageur.

Sur la place de la petite ville pittoresque de Sarnen est une église à laquelle tient un joli porche qui vient en avant, appuyé sur de frêles colonnes.

L'hôtel de ville est remarquable par son clocher, d'une architecture Louis XV, ouvrage tourmenté de forme; il est couvert de tuiles taillées en forme d'écailles. La pluie les avait rendues brillantes, et, par leur reflet argenté, elles offraient une ressemblance étrange avec celles des poissons, lorsqu'ils resplendissent dans le filet du pêcheur.

Au dehors de la ville, les montagnes s'éloignent brusquement, et laissent, en se retirant, une vaste plaine qui a dû, dans des temps primitifs, être entièrement couverte par les eaux du lac des Quatre-Cantons. Autour de nous, tout était joncs et roseaux, et la route, tracée dans ces terrains marécageux, était souvent fangeuse ou recouverte par les cantonniers de petites pierres qui blessaient les pieds.

Le paysage était monotone, le mouvement était au ciel. Les nuages se levaient lentement, comme un rideau de théâtre, et, en se retirant, laissaient quelques flocons semblables à de la laine cardée, accrochés aux sapins des montagnes; d'autres nuages, plus grands, étaient immobiles au milieu des croupes, et semblaient s'obstiner à rester sur terre, tandis que les grandes masses blanches montaient majestueusement.

Un peu plus loin, nous traversâmes, sur un pont couvert, un mince filet d'eau, en hiver torrent furieux, comme le prouvent la dévastation de ses rives et les amas de pierres rondes de son

large lit ; et nous aperçûmes le clocher d'Alpennach, dont le toit rouge, mince, élégant, justifie par sa pointe, qui semble aiguë, le nom d'aiguille que l'on donne parfois à ces sortes de clochers. Il s'élance à une prodigieuse hauteur.

L'église est splendide, immense, pour un si petit bourg ; mais, de toutes les maisons disséminées dans la plaine, des fidèles sortent quand la cloche du dimanche appelle à l'église.

Sur le fronton du monument est placée une inscription en langue allemande. J'y lus ces mots :

POURQUOI TANT DE DÉPENSES?

PARCE QUE CETTE MAISON EST LA MAISON DU SEIGNEUR.

Le reste était estompé par le temps, et devenait presque indéchiffrable.

Dix minutes après, nous étions sur le bord du lac d'Alpennach.

Silencieux, tranquille, encaissé de toutes parts dans de hautes montagnes, dont celles de gauche forment les dernières assises du mont Pilate, ce lac a un aspect romantique qui fait rêver.

On le croirait perdu dans un coin sauvage du pays.

Le temps était sans soleil, un peu triste peut-être, et le site recevait un attrait mélancolique de cette disposition sérieuse de la nature. Nous nous assîmes sur de grandes rames disposées en banc, et placées contre les murs d'un hangar communal, situé à la pointe extrême du lac et destiné à recevoir les marchandises de transit du pays.

Nous étions seuls. De temps en temps, on apercevait un objet vague, bien loin, au pied des montagnes de face.

Cet objet grandissait peu à peu, et puis l'on distinguait une grande voile carrée, des rameurs debout et des voyageurs assis sous une espèce de berceau ; ceux-ci abordaient assez loin de nous, descendaient silencieusement sur la route, et la barque

s'éloignait; nous la suivions de l'œil, et elle disparaissait tout à coup.

Nous restâmes ainsi près d'une heure dans une contemplation délicieuse.

Nous aperçûmes soudain une fumée blanche à l'extrémité du lac; la fumée semblait courir sur l'eau comme une trombe aérienne, et, cependant, rien ne semblait la motiver; bientôt parut un petit point qui se mouvait au-dessous d'elle: c'était le bateau à vapeur. Nous nous dirigeâmes vers le débarcadère, placé sur la rive gauche du lac.

Une foule s'élança aussitôt de l'auberge du *Cheval-Blanc*, située à la fin du village; foule silencieuse, c'est-à-dire allemande et anglaise.

Nous nous embarquâmes, et le bateau se mit en mouvement.

Nous nous demandions comment nous sortirions du lac, qui paraissait fermé de toutes parts; ce ne fut qu'à l'extrémité seulement que nous aperçûmes le canal étroit qui le lie au lac des Quatre-Cantons.

A chaque village, le bateau s'arrêtait et débarquait des voyageurs, au moyen de bateaux plats qui s'avançaient, en se dandinant sur l'eau, jusque sous les roues de la machine.

Lorsque nous entrâmes dans les eaux du lac, un Anglais se fit débarquer à Hergisweil, petit village gracieusement caché dans les arbres sur notre gauche. Notre insulaire allait faire une ascension au Pilate, et, afin que personne ne l'ignorât sur le bateau, il faisait débarquer ostensiblement des lunettes d'approche et tout un attirail d'opticien et de chasseur.

Les hommes nuls sont ainsi faits, que, désespérant d'attirer sur eux, par un mérite quelconque, la considération des autres, ils se donnent un mal extrême pour captiver momentanément, au prix même de grandes dépenses, l'attention d'une société indifférente, qui ne les reverra jamais, ou qui, si elle les revoit, ne les reconnaîtra pas à coup sûr. Les Anglais, qui ont encore plus de vanité que d'orgueil, se font remarquer par leur ardent

désir de se conquérir un relief quel qu'il soit, même ridicule. Ces pauvres pantins prêtent, en effet, bien à rire à tout homme un peu sérieux. Il fallait voir celui-là, s'agitant, paradant avec son grotesque bagage, et annonçant tout haut, dans sa langue et aussi en français, *la langue universelle*, ô bons Anglais ! qu'il allait gravir le Pilate, comme si nous étions encore au XIVe siècle, où le conseil communal de Lucerne avait défendu toute ascension sur cette montagne, de peur d'irriter l'âme du juge du Christ ; car alors l'on disait, et le paysan le croit encore, que l'âme de Pilate plane sans cesse dans la vapeur épaisse du lac noir qui se trouve au sommet du mont, et où, selon la tradition, Pilate a trouvé la mort.

Mais déjà les roues du bateau sont en mouvement, et nous voici au beau milieu d'une petite mer.

Sur notre droite, le lac a pris la forme d'un vallon enfermé dans des montagnes énormes qui mirent, dans les eaux, leurs reflets immenses.

Le ciel est clair, mais chargé de nuages épais qui roulent les uns sur les autres, et vont en s'amoncelant toujours ; sur terre, le paysage est sombre, triste, bleuâtre, peut-être à cause de ces bois de sapins qui s'élèvent de la base aux cimes.

Répété par le lac, ce ton sombre devient plus obscur encore, et sur cette grande nappe noire court un large sillon blanc, qui semble nager à la surface d'incalculables profondeurs. Les montagnes, de chaque côté, se serrent, se succèdent, et, dans le fond, les dernières semblent se toucher à la base ; mais les cimes s'éloignent brusquement comme des lutteurs qui se rejettent en arrière pour mieux s'élancer l'un sur l'autre ; et, dans cet espace, on voit briller plus loin, plus loin, dans les fonds, les éternels et majestueux glaciers du Saint-Gothard. Là-bas est la Suisse merveilleuse, la Suisse historique, la vieille Helvétie. C'est là, dans ces lointains où glissent ces barques à la voile, que se trouvent le Ruttli, Brunnen, Fluelen, Altorf, Tell et Gessler.

Derrière ces promontoires qui se touchent est le lac des Tempêtes, avec ses rives abruptes et déchirées; c'est là que tendent nos désirs, c'est là que nous appellent à la fois les charmes de la grande nature et les charmes des grands souvenirs.

Le bateau tourne brusquement sa proue vers Lucerne; la ville se déploie devant nous, gracieuse et brillante. Nous glissons rapides, et le bateau, obéissant au gouvernail comme le cheval à la bride, vient se ranger tranquillement à la place voulue, le flanc au débarcadère.

En face de nous s'ouvre un grand espace bordé de magnifiques maisons; les hôtels du *Schweizerhof* (hôtel suisse) et *d'Angleterre*, se touchent et prendraient dans toutes les capitales le nom de palais.

— Voyez ces beaux hôtels, dis-je à mes compagnons; un voyageur inexpérimenté, qui viendrait étourdiment y descendre, serait à peine regardé en dépensant quarante francs par jour. Croirait-on que dans cette ville, d'une apparence si aristocratique, une ville anglaise à la surface, on peut vivre dans des pensions à un prix si modique, que vous ne me croiriez pas si je vous en parlais avant de vous en avoir donné des preuves? En attendant, je vais vous y préparer en vous menant dans un hôtel du pays. Vous jugerez par vous-mêmes. Je pourrais vous conduire directement à l'auberge où nous devons loger; mais il faudrait traverser un quartier de la ville uniforme et sans caractère; je préfère vous y mener par un détour.

Et tournant à gauche, en passant devant l'hôtel du Righi, je les conduisis à la tête d'un pont couvert qui aboutit au quai où nous venions de descendre.

« Ce pont, leur dis-je avant d'en monter les marches, s'étendait jusqu'à l'extrémité de cette immense place où nous avons débarqué. A l'endroit même où vous voyez cette belle promenade et ces splendides hôtels, se balançaient des barques, où des

pêcheurs jetaient leurs filets. On a comblé le lac de ce côté, et l'on n'a laissé, du pont immense (il était long de quatre cent quarante-sept mètres), que les quelques arcades qui existent aujourd'hui. Les tableaux qui formaient la suite de ceux que vous voyez ici, placés à chaque travée dans la charpente du toit, étaient alors au nombre de deux cent trente-huit. Lucerne a perdu beaucoup de son caractère suisse par cette amélioration; mais il y a longtemps que ce ne sont plus les artistes qui voyagent en ce pays.

» La vue magnifique que l'on avait de ce pont a causé sa ruine. C'était un lieu de rendez-vous pous les voyageurs enthousiastes, les amateurs de la belle nature. En voyant cette affluence de promeneurs, les gens de spéculation pensèrent que des hôtels confortables, embellis par une vue aussi attrayante, conquerraient à l'instant la vogue, qui est une fortune dans un pays fréquenté par tant de riches voyageurs. Cet endroit du lac fut desséché, tous ces palais s'élevèrent,et le succès a couronné l'entreprise.

» C'est appuyé sur le parapet du pont où nous sommes que Chateaubriand, pendant son exil volontaire à Lucerne, s'amusait à jeter du pain aux innombrables poules d'eau qui peuplent le lac, les aïeules de celles qui nous suivent maintenant en nageant si vite. Ces poules d'eau, comme les pigeons de Venise, sont une des curiosités de la ville.

En parlant ainsi, nous arrivâmes à la poste aux lettres.

— Maintenant, dis-je, nous n'avons plus qu'à aller tout droit.

Nous passâmes sur deux ponts le double bras de la Reuss, et, en laissant sur notre gauche l'hôtel du *Cheval-Blanc*, où logeait le bon Topfer avec ses élèves, nous aperçûmes un grand aigle d'or à deux têtes, suspendu en dehors, à la hauteur du premier étage, d'une maison de pierre.

Un homme, placé en sentinelle à la porte, sonna une cloche, comme c'est l'usage dans les auberges allemandes, et un garçon, sorti du premier étage, bondit auprès de nous.

Nos prix furent acceptés tout de suite, les chambres à 1 franc, le dîner à la carte (1).

Il était environ cinq heures du soir; après nous être installés dans nos chambres, nous voulûmes essayer à l'instant du dîner. Nous descendîmes dans la salle à manger.

La carte était sur la table; les prix étaient marqués; seulement, les mets étaient écrits en allemand.

La salle était spacieuse; des tables servies étaient rangées dans le sens de la longueur; des consommateurs étaient attablés, c'étaient des bourgeois pour la plupart; quelques-uns prenaient leur café, d'autres lisaient la gazette, car les Allemands sont grands politiques; quelques-uns fumaient d'un air béat, les yeux fermés à demi. Quand nous entrâmes dans la salle, il y eut un frémissement de curiosité, les consommateurs sortirent un peu de leur apathie; mais nous n'y fîmes pas attention : l'habitude nous amenait à l'indifférence.

J'examinai la carte, tous les prix étaient de cinquante centimes; quelques-uns étaient accolés à des mets d'ambassadeurs.

— Le prix est convenable, dit le professeur; reste maintenant la question de quantité et de qualité.

— Commençons par la quantité, lui dis-je.

Je demandai un bifteck, on m'apporta trois biftecks.

— La quantité n'a rien d'extraordinaire, dit le professeur.

— Mais c'est une seule portion.

— Pas possible!

— Attendez, vous allez voir. Garçon, demandai-je, c'est une portion, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute, répondit le garçon étonné.

J'avais parlé en allemand; mais le *ia* et la pantomime du garçon avaient suffi, le professeur avait compris.

(1) Devant la poste aux lettres (à l'*hôtel de la Peste*), le voyageur trouvera aussi, aux mêmes prix, les chambres et le dîner à la carte.
Cet hôtel est tenu par un Français.

— Je me rends, dit-il, c'est merveilleux ; voyons la qualité. (Il goûta au bifteck). Excellent! s'écria-t-il. Ah çà! mais, si cela continue, je vois que je me fixerai en ce pays. Combien les légumes, les pommes de terre, par exemple?

— Une montagne pour vingt-cinq centimes.

— Bravo!

— Mais ce n'est pas tout, nous payons ici en gens de passage.

— Comment, nous payons trop cher ?

— Nous ne payons pas trop cher; mais on peut vivre à meilleur marché.

— Et où donc?

— Ici même, en pension, bien entendu. Voici, lui dis-je, des prix authentiques, écoutez bien.

— J'écoute de toutes mes oreilles, dit le professeur.

— Eh bien, en se mettant ici en pension, au mois, par exemple, on paye sept francs par semaine pour quatre repas par jour : déjeuner au café le matin, dîner à midi, café à quatre heures, souper le soir.

— Sept francs par semaine?

— Sept francs par semaine, un franc par jour.

— Ah! voyons, vous riez ; c'est impossible!

— Je ne ris pas; voulez-vous rester un mois ici? je vous abonne à l'instant même.

— Cette fois, non; mais ce sera plus tard une épreuve à faire.

— Eh bien, écoutez : demain, je vous mettrai en rapport avec un Français logé ici, un papetier, nommé Bonnet, qui adore ses compatriotes; si vous voulez revenir, adressez-vous à lui, et vous verrez.

» Du reste, voici les prix du pays: je suis au courant, comme vous voyez : le bœuf magnifique, 33 centimes la livre ; le veau, première catégorie, 40 centimes ; le beurre le plus fin, 1 franc la livre ; le pain, 60 centimes les cinq livres, et ainsi de suite.

» Le bois a augmenté ; il coûtait, autrefois, 18 francs la corde, les trois voies ; maintenant il coûte, à cause des chemins de fer, 27 francs la corde. Aussi que de cris, que de plaintes : trois voies pour 27 francs, concevez-vous ! pour Lucerne, c'est la fin du monde. »

— Ah çà ! mais, dit le professeur, à ce compte-là, un bon bourgeois de Paris, qui voudrait prendre l'air de la campagne, qui n'est nulle part meilleur qu'en Suisse, et passer trois mois de contemplation, de lecture et de plaisir dans un pays aussi beau, au milieu de toutes les principales merveilles, ferait provision de santé et des économies par-dessus le marché : car enfin, on vient de Paris à Bâle pour 33 francs.

— Certainement, et, de Bâle ici, pour 5 francs 50 centimes ; total : 38 francs 50 centimes, et cela en deux jours, sans se fatiguer.

— Mais alors, pourquoi les gens de petite fortune ne viennent-ils pas ? Comment n'y a-t-il pas ici un faubourg peuplé de rentiers de Paris en vacances ?

— Parce qu'ils l'ignorent.

— Mais il faudrait le leur faire savoir.

— Je l'essayerai peut-être un jour.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur !

Vous le voyez, lecteur, je tiens ma promesse.

Ce qu'on ne saurait trop recommander au voyageur novice, c'est de se conformer aux goûts et aux habitudes des pays qu'il parcourt. Si l'on se trouve en Allemagne, par exemple, il faut se contenter des lits allemands, de la nourriture et de la boisson des Allemands, d'abord, eu égard à la santé, parce que chaque habitude de tout un peuple a sa raison d'être, et est imposée par des nécessités de climat et de salubrité.

— Si vous voulez, comme des Anglais, par exemple, conserver la nourriture et les habitudes anglaises, vous payerez et

ce sera justice, parce qu'en demandant un extra, vous vous mettez dans l'impossibilité de profiter du bien-être général.

» Dans un pays d'ordre et de régularité, où tout le monde fait le même repas, à peu près à la même heure, il faut faire absolument comme tout le monde.

» En Suisse, le déjeuner habituel général, c'est le déjeuner au café, tel que nous l'avons décrit. On vous donnera à satiété du lait, de la crème, du beurre, du fromage, du miel, du sucre et du café à plus forte raison; déjeunez de cela comme vous pourrez et tant que vous pourrez; c'est une affaire de bouilloire et rien de plus; mais, s'il vous faut des rosbifs, des biftecks, des ragoûts; s'il faut, pour satisfaire à vos caprices, décrocher, à une heure insolite, les engins de cuisine, casseroles, marmites, grils, vous payerez, et vous payerez double, et vous n'aurez pas le droit de vous plaindre.

» Vous choquez la routine, et, en Allemagne, ce n'est pas une petite affaire ; vous vous posez en étranger : pourquoi ne vous traiterait-on pas en étranger ?

Tout ceci était adressé, le lendemain, par moi, au professeur, qui, toujours inquiet de sa santé, toujours préoccupé des exigences fantastiques de son estomac, demandait à déjeuner sa soupe grasse traditionnelle; et, en descendant le premier dans la salle commune (le Gaststube), s'était adressé au garçon pour lui faire part de son désir.

Celui-ci l'avait écouté, les yeux fixes, pendant toute la première phrase; à la seconde, il s'en était tranquillement allé, bien convaincu qu'il ne comprendrait pas un mot de plus.

Le professeur s'était alors adressé à moi comme trucheman, et cette demande lui avait valu la tirade que je viens de rapporter ici.

— Mais alors, me dit-il, lorsque je repris haleine, que faut-il faire? dois-je me passer de soupe pendant tout le voyage?

— Le matin, cher professeur, le matin ; à dîner, vous aurez des flots de soupe, une mer de soupe, que dis-je? une ava-

lanche de soupe, si vous voulez, et de la soupe à l'avoine, au gruau, à l'orge même, et de celle-là plus que des autres, et certes celle-là n'est pas échauffante; mais, croyez-moi, le matin, et surtout dans une auberge allemande, contentez-vous de ce que l'on nous apporte. Après cela, il sera fait comme vous l'entendrez.

— Prenons donc le déjeuner du pays, dit le professeur.

Et nous allâmes nous asseoir à une table qui fut couverte à l'instant du bol de café, du bol de lait et de leurs dépendances. La vue d'un pot de miel de Chamouny calma à l'instant le professeur, qui se déclara enfin satisfait.

Aussitôt après le déjeuner, nous nous mîmes en route.

Les villes de Suisse sont, en général, peu remarquables, Berne exceptée; ce qui s'y trouve d'intéressant l'est presque toujours, plutôt par un souvenir historique que par la ville elle-même. On y trouve ordinairement une cathédrale, un arsenal, quelques maisons moins pittoresques que les chalets, et puis c'est tout.

Lucerne a de vieux remparts, un hôtel de ville d'une architecture lourde, avec un clocher *moyen âge*, et, au bas d'un grand escalier, des arcades souterraines dont la Reuss lave la base en passant, et qui, le matin, servent de marché et quelquefois de refuge aux flâneurs dans les temps de pluie. Le soir, c'est un parloir destiné aux amoureux, qui n'ont pas certes à se formaliser des indiscrétions de l'éclairage.

La ville a trois ponts couverts de peintures, dont le principal s'est vu démanteler des deux tiers.

Le pont de la Danse-des-Morts subsiste encore tout entier; une petite chapelle ardente est au bout. A chaque tableau est ajoutée une inscription quelquefois menaçante, quelquefois moqueuse, mais avec la gaieté sarcastique et funèbre que peut demander un pareil sujet; c'est la mort sous toutes ses faces, dans tous ses costumes: paysan, guerrier, magistrat, noble, roi; c'est la mort avec tous les vices; c'est une morale en action,

une morale accompagnée de ricanements, sur les grandeurs humaines, à chaque tableau. Quelques-unes de ces peintures ne manquent pas de talent ni surtout d'énergie.

On touve aussi à Lucerne quelques jolies fontaines; une surtout, ornée de chevaliers du moyen âge, incarcérés dans leurs armures, mérite une mention particulière. Elle était là du temps des grands combats; peut-être représente-t-elle les traits de guerriers qui ont bien mérité de la patrie, peut-être était-ce un monument élevé à la mémoire d'héroïques sauveurs, et maintenant le fût de la colonne est entamé par le baquet des lavandières; ainsi va le monde : *Sic transit gloria mundi.*

Nous allâmes aussi visiter le jardin où se trouve le fameux lion de Lucerne. Ce n'est point précisément un monument, c'est un souvenir, un hommage rendu à la fidélité des Suisses qui moururent à leur poste, le 10 août 1792. C'étaient d'honnêtes gens, des gens de parole; ils avaient engagé leur vie; l'événement est venu leur demander leur gage, ils ont payé en hommes d'honneur !

Le lieu est bien choisi et a quelque chose de solennel.

Thorwaldsen avait composé, en l'honneur des Suisses, le modèle du lion; est-ce lui, est-ce le praticien suisse Ahorn qui a eu l'idée de sculpter ce lion dans le rocher même de la montagne? Je ne sais; mais, que l'idée vienne de Thorwaldsen ou du praticien, l'idée est belle.

A peine a-t-on fait quelques pas dans le jardin, que l'on se trouve en face de cette immense sculpture, et, en vérité, il est difficile de n'être pas ému.

Le lion, d'une grandeur que l'on peut appeler colossale, car il a neuf mètres de long et six mètres de haut, est tombé sur le bouclier fleurdelisé qu'il devait défendre; il tend sur ce bouclier une de ses pattes énormes, comme pour prouver qu'il l'a défendu jusqu'au dernier soupir. La tête du fier animal est magnifique d'expression; elle est à la fois courageuse, calme et

résignée; il est mort sans colère, sans expression féroce; il a défendu le dépôt confié jusqu'au dernier soupir, et il semble verser des larmes de ne pouvoir donner plus que sa vie. C'est noble, c'est beau; l'artiste a mis là son âme.

On lit au-dessous :

HELVETIORUM FIDEI AC VIRTUTI
INVICTIS PAX.

A la fidélité et au courage des Suisses.
Paix à ceux qui sont morts sans être vaincus.

Et puis on lit les noms gravés de ceux qui ont été massacrés ce jour-là. C'est une liste triste à lire. Ce sont de nobles victimes écrasées, comme tant d'autres, sous les roues de ce char sanglant qu'on appelle le progrès, et qui avance pas à pas, mais qui marche toujours, tantôt dans des mares de sang, tantôt sur des fleurs et des branches d'olivier; c'est le mouvement du monde; peu importent à l'invisible esprit qui le guide les intérêts présents des hommes, il ne voit que l'avenir; peu lui importent les efforts que l'on fait en arrière pour le retenir: chaque mouvement de recul lui fait faire un tour de roue en avant. C'est par la réaction qu'il s'avance, c'est du désordre même que l'ordre naît toujours. Dieu permet la tempête parce qu'elle purifie l'air pour les beaux jours qui la suivent.

Nous avions vu à peu près tout ce que la ville renferme, il nous tardait d'être en pleine campagne, en présence de la nature, et, d'ailleurs, l'aspect des montagnes nous attirait comme par un magnétique pouvoir. Nous fîmes porter à la poste notre bagage, que nous dirigeâmes sur Zurich; je pris mon sac, ma pique, et, en tenue de voyage, nous nous dirigeâmes vers le port, excités par la cloche du bateau à vapeur, qui tintait le départ pour Küsnacht. Quand il fallut payer, notre note, que je conserve, se montait à trois francs quinze centimes par

personne, chambre, vin, dîner, déjeuner, auxquels il faut ajouter, pour tout dire, dix centimes par jour pour le nettoyage des souliers, ce qui est exorbitant, comme l'on voit. Je portais des souliers vernis, et la jeune dame des bottines de coutil ; mais les souliers du professeur valaient bien trois paires ordinaires, et, d'ailleurs, c'est l'usage, non partout, mais dans la plus grande partie des auberges fréquentées par les Allemands, qui, en leur qualité d'enthousiastes dans l'idée, mais de réalistes dans le fait, préfèrent le solide au joli, et, marcheurs par goût et par tous les temps, occupent la brosse des camérières pour dix centimes et même un peu plus.

Lorsque nous arrivâmes au bateau, on allait retirer la planche, et il nous fallut même employer un peu de gymnastique et faire pour ainsi dire notre passage au vol ; nous allâmes nous ranger aux troisièmes. Le temps était splendide, et, comme tout est harmonie en ce monde, la surface du lac d'un bleu sombre, sur lequel scintillaient une foule immense de gouttelettes qui vibraient au soleil, donnait l'idée d'un ciel tout brillant d'étoiles dans les belles nuits de la Grèce. Le bateau glissait si droit, qu'on ne devinait la rapidité de sa course que par le sillage marbré d'écume qui se creusait et se tordait à sa poupe. Le bateau de Brunnen, parti en même temps que nous, luttait de vitesse avec le nôtre; mais bientôt nous tournâmes à gauche en côtoyant la base immense du Righi, tandis que notre concurrent continua directement et s'enfonça dans cette gorge de montagnes, poétique de forme et poétique de couleur.

VIII

KUSNACHT — HOHLENGASSE — ART — LAC DE LOWERTZ — ZUG

Nous débarquâmes à Kusnacht, où se trouvait autrefois le château de Gessler, dont on voit encore quelques ruines à droite, sur le flanc du Righi.

Des voitures vinrent se présenter en foule pour nous conduire à Immensée, où touche, en correspondance avec ces véhicules, le bateau allant d'Art à Züg.

C'était l'heure de la correspondance.

Mais nous voulions monter au Righi en passant par Art, et nous voulions surtout, ce qui ne nous aurait pas permis le voyage en voiture, voir le chemin creux (hohlengasse) où Tell avait tué Gessler, ou, pour mieux dire, la place où se trouvait le chemin creux, car l'administration des ponts et chaussées, qui, en Suisse comme en France, s'inquiète fort peu des légendes et des souvenirs, a tracé, à l'endroit même où la tradition a placé le fait, une belle et large grande route qui va du lac de Lucerne au lac de Züg. L'ancienne chapelle, démolie et rebâtie d'abord en 1644, et plus tard en 1767, a été reconstruite de nouveau en 1834.

L'aspect général a un peu changé; mais enfin, à quelques mètres plus ou moins, c'est bien là le lieu consacré par la légende.

Nous allâmes à pied de Kusnacht à la chapelle, par un chemin d'abord découvert, qui bientôt pénètre en montant sous de grands arbres, et s'élève dès lors toujours ombragé jusqu'à la chapelle.

Au bout d'une petite demi-heure de promenade, nous y arrivâmes.

Elle est maintenant sur une éminence qui domine la route; en face est une colline où l'on suppose que Guillaume se cacha pour attendre Gessler. Les murs sont littéralement couverts d'inscriptions et de réflexions, de sentences et, comme toujours, de noms de visiteurs.

On monte à cette chapelle par quelques marches. A la porte sont des bancs au-dessus desquels s'avance un auvent destiné à protéger le voyageur contre le soleil et la pluie. Le temps était magnifique; les feuilles des grands arbres dessinaient sur le terrain blanc du chemin les arabesques de leurs ombres; les oiseaux gazouillaient doucement, les moucherons voltigeaient en bourdonnant autour de nous.

A peu de distance de la chapelle, la route se bifurque et s'abaisse rapidement, la branche gauche descend à l'embarcadère d'Immensée, où vient toucher le bateau à vapeur qui conduit à Züg. La droite conduit à Art, où se trouve un large sentier pour monter au Righi, dont nous suivions la base depuis Kusnacht.

Après avoir descendu quelque temps, nous nous trouvâmes sur les bords du lac, le chemin tourna, et aussitôt l'ombre projetée par la grande masse du Righi s'étendit sur nous. Nous marchions sous une allée continuelle de noyers magnifiques. A notre gauche, de grandes pentes descendaient au lac, vertes, fraîches, couvertes de fleurs. A droite, le terrain allait en montant, tantôt couvert d'arbres, tantôt habillé de mousse,

de lierres, de plantes, de buissons de toute sorte, parmi lesquels perçait, de distance en distance, la crête blanche ou rougeâtre d'un rocher. De temps en temps, de petits torrents se précipitaient, tourmentés et tout blancs d'écume; et puis, arrivés sur des pentes plus douces, ils s'arrêtaient et allaient se rendre au lac, tranquilles et silencieux. Quelques chalets se trouvaient près de la route, mais à de grands intervalles. Quant à celle-ci, elle montait, descendait, quelquefois s'éloignait du lac, et d'autres fois en rasait les bords : parmi les roseaux s'agitait assez souvent une petite barque longue, très-étroite, creuse, et dont les bords étaient si hauts, qu'ils doivent, lorsqu'il se tient debout, s'élever jusqu'à la poitrine du batelier ou du pêcheur; c'est un indice de la hauteur des lames dans les tempêtes d'hiver.

Il nous était impossible de ne pas nous imaginer que nous nous promenions dans un beau parc; aussi nous avions quitté, pour le pas capricieux du promeneur, le pas soutenu du voyageur; nous marchions en avant, nous nous retournions pour mieux voir; tantôt on s'asseyait, on faisait quelques pas, et puis, au premier tronc d'arbre couché le long de la route, à la première barrière, aux premiers parapets d'un pont, on s'asseyait de nouveau pour causer de Guillaume Tell, de la nature, des fleurs, de tout enfin, et c'est là ce que j'appelle du voyage, du vrai voyage de plaisir; marcher à son aise, s'arrêter où il plaît et quand il plaît, et ne s'occuper que des plaisirs contemplatifs, sans compter les plaisirs d'appétit, que le bon Topfer prisait si fort. Que de fois m'arrive-t-il par jour de réciter, dans mon logis de la ville, ces vers de Racine :

Oh! que ne suis-je, assis à l'ombre des forêts,
Que ne puis-je, à travers une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

Nous arrivâmes à Art, petite ville composée d'une grande

rue avec quelques maisons portant, sur leur façade, les portraits à la fresque des grands hommes de l'ancienne Suisse, Stauffacher, Melchthal, etc. Je ne saurais assigner de date à ces fresques, car je les revoyais après vingt-cinq ans dans le même état de conservation qu'à cette époque. En tout cas, elles témoignent, par le costume, par le style même, d'une haute antiquité.

Nous entrâmes d'abord dans deux hôtels à prix exagérés, et puis nous aperçûmes, à la moitié du village, une petite auberge modeste, propre ; une couronne d'or se balançait au-dessus de la porte. Nous entrâmes, je demandai les prix.

— Les chambres, 50 centimes ; le dîner, 1 franc.

— Voilà notre affaire !

Les chambres étaient d'une propreté exquise et les lits excellents.

Nous fîmes à l'instant l'épreuve du dîner et des lits, et nous fûmes très-satisfaits des uns et des autres.

Le lendemain, le temps était couvert, il était inutile de commencer une ascension pour ne rien voir; nous attendîmes; d'ailleurs, les sujets d'exploration ne nous manquaient pas.

Avant le déjeuner, nous allâmes nous promener à la rive droite du lac, opposée à celle que nous avions suivie la veille. A une demi-lieue environ de la ville, on voit, au bord de la route, une petite colonne élevée sur un tertre : sur cette colonne, est peinte une flèche d'arbalète autour de laquelle un papier paraît enroulé. Cette colonne est destinée à marquer la place où tomba la flèche d'un chevalier suisse, qui l'envoya de très-loin, par-dessus un mur, avec un papier sur lequel il annonçait par écrit, aux confédérés d'Art, que le lieu de réunion des Suisses pour livrer bataille contre Léopold d'Autriche, avait été fixé à Morgarten sur les hauteurs du mont Sattel. Tout le monde sait que les Autrichiens furent complétement battus et anéantis à Morgarten, comme ils furent battus et anéantis soixante et onze ans plus tard à Sempach, et deux ans après à Nœfels,

et toujours avec des forces bien supérieures, toujours bien bardés de fer, chevaliers contre paysans presque sans armes et demi-nus; et cela parce que toujours l'Autriche a représenté la tyrannie et l'esclavage, enfants de l'égoïsme et de la peur, qui tombent sur les genoux quand s'avance en lutte contre eux l'amour de la patrie, accompagné du mépris de la mort.

Après ces guerres, la haine contre l'Autriche était si grande parmi les Suisses, que quiconque chez eux eût porté sur son chapeau une plume de paon (qui était l'ornement favori des ducs d'Autriche) eût été mis en pièces à l'instant; un paysan brisa son verre d'un coup d'épée, parce que le soleil, y pénétrant comme dans un prisme, y avait peint, comme sur le plumage du paon, les couleurs de l'arc-en-ciel.

Au pied du Righi, ce ne sont partout que promenades charmantes, bancs, tertres de gazon, beaux arbres. Des noyers immenses projetaient alors sur l'herbe leur grande ombre mouvante, qui disparaissait à chaque instant et se perdait dans l'ombre universelle, car les nuages couraient; et c'était une de ces journées où les effets de lumière changent sans cesse de place et donnent au paysage une attrayante variété. Après le dîner, nous partîmes pour aller visiter le lac Lowertz, en passant sur les ruines du Goldau.

En face d'Art, s'élève, faisant en quelque sorte un pendant au Righi, et bordant tout le côté gauche de la vallée, une montagne que l'on appelle Rossberg. Autrefois, elle était couverte de forêts et de verdure, et maintenant elle est nue, déchirée, et n'offre, aux yeux attristés, que des amas de terre noirâtre ou des monceaux de sable parsemés de rochers. Depuis cinquante-trois ans, la végétation, ordinairement si puissante en Suisse, n'a pas envahi ces ruines; on dirait que la Providence a voulu qu'il en fût ainsi pour laisser aux hommes un souvenir impérissable d'une affreuse catastrophe, comme un *memento mori*. C'est le *Frère, il faut mourir!* des moines de la Trappe, répété chaque jour par la voix de la nature.

Pendant toute l'année 1806, l'été avait été pluvieux ; l'eau détrempa les terres spongieuses dont cette montagne est en partie composée. Le 1er et le 2 septembre, la pluie ne cessa pas un seul instant ; on remarqua alors des crevasses sur les flancs de la montagne, des craquements sourds se firent entendre, le terrain inférieur semblait se mouvoir, comme pressé et poussé par les couches supérieures ; les bêches et les bâtons que l'on plantait se mouvaient et s'avançaient doucement. A ces pronostics, les laboureurs des champs prirent la fuite ; bientôt des fragments de rocher se détachèrent avec bruit, et un énorme blòc roula dans la vallée au milieu d'épais tourbillons de poussière. Une crevasse plus large se formait, elle s'élargissait à chaque instant ; les sources s'arrêtèrent et les oiseaux s'enfuirent à tire-d'aile en poussant des cris affreux. Un peu plus tard, la surface de la montagne, avec ses gazons et ses arbres, sembla glisser doucement ; quelques habitants se sauvèrent, d'autres, trompés par la marche lente de l'éboulement, crurent avoir le temps d'emporter quelques objets précieux ; mais, tout à coup, les pierres, les quartiers de roche, les roches entières se mirent à rouler dans la vallée. Toute la cime de la montagne s'écroula sur une largeur d'une lieue, avec une épaisseur de plus de cent pieds. En cinq minutes, une des plus charmantes vallées de la Suisse était écrasée, comblée : quatre villages entiers, Goldau, Bœthen, Ober et Unter-Bosingen ; six églises, cent vingt maisons, deux cents chalets avaient été engloutis, on n'en distinguait plus une seule trace. Là où la veille était une vallée, s'élevait une colline de débris, de pierres, d'arbres et de terrains fangeux. Cent onze arpents de terre furent couverts d'un seul coup.

Quatre cent cinquante-sept habitants périrent.

Onze voyageurs de Berne se disposaient à monter au Righi. Sept d'entre eux précédaient les autres de deux cents pas ; ils se retournèrent et distinguèrent dans la vallée leurs camarades, qui s'arrêtaient pour examiner le mouvement de la montagne.

En un instant, des pierres passèrent au-dessus de leur tête comme des boulets de canon, un bruit épouvantable se fit entendre, et une poussière cacha tout à leurs yeux. Lorsqu'elle s'abattit, la vallée était comblée, les villages avaient disparu. C'était un spectacle bien affreux; car, maintenant encore, il est impossible de ne pas se sentir le cœur serré en traversant ces ruines.

Toute la route d'Art au lac Lowertz a été tracée au milieu de ces rochers écroulés qui la bordent et la dominent. A droite, à gauche, on voit sous toutes les formes et dans toutes les positions des blocs immenses de granit qui se sont arrêtés-là.

Au point le plus élevé de l'éboulement, à la place même où fut Goldau, s'élèvent en face l'une de l'autre une auberge et une chapelle où, chaque année, à l'anniversaire de cet horrible événement se font, ainsi qu'à l'église d'Art, des cérémonies religieuses. Sous le péristyle, on a gravé, sur une table de marbre noir, le nom de tous ceux qui périrent en ce jour fatal.

Lorsque nous traversâmes ces ruines, le jour commençait à baisser, le ciel était sombre et couvert, sur l'horizon enflammé se détachaient en vigueur de grandes roches comme des géants immenses; le vent sifflait et semblait se plaindre. Nous étions tout seuls sur la route, qui, s'élevant parfois au-dessus de la vallée, n'offrait à nos yeux, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, que des plaines accidentées et toutes parsemées de débris. Jamais, je crois, je ne reçus une plus vive impression de tristesse; ce n'était pas de la mélancolie, c'était comme un abattement morne, une oppression douloureuse, et si là, peut-être, se trouvait une certaine poésie, c'était la poésie de la mort.

Le lac Lowertz avait été presque comblé, il avait débordé et inondé le pays, entraînant les maisons dans ses vagues, chassées par l'encombrement comme par un vent terrible, et les

ramenant dans ses eaux. L'île de Schwanau fut entièrement couverte et inondée; la chapelle d'Olten fut soulevée et transportée tout entière à trente mètres de la place qu'elle occupait. Lorsque nous vîmes le lac, étroit, appauvri, presque comblé, dominé par les pics droits et dépouillés du Nacken et du Mythen, que les lueurs du couchant couvraient d'une bizarre teinte rose, ses eaux étaient tranquilles et reflétaient, d'une manière lugubre, les nuages noirs et les nuages empourprés qui se partageaient le ciel. Nous restâmes longtemps à le contempler assis sur une colline qui domine la route. Près de nous le chemin descendait, côtoyait la rive gauche, disparaissait de temps en temps dans les arbres et se perdait dans l'amas confus des maisons de Lowertz. Quelques toits de chalets, au bout du lac, reflétaient, par intervalles, des lueurs tombées des nuages et indiquaient le village de Steeven.

Au milieu du lac Lowertz, on distinguait deux îles couvertes de verdure; dans la plus grande s'élèvent les ruines d'un château.

— Je me sens aujourd'hui dans une disposition de tristesse affreuse, dit la jeune voyageuse; ces montagnes déchirées ont gardé des traces si récentes, que l'on pourrait croire que l'affreuse catastrophe date d'hier, et j'éprouve comme un magnétique frisson en pensant que là, sous nos pieds, sont ensevelies des familles entières qui ont été — mères, enfants, — broyées et mises en lambeaux, dans le moment peut-être où le futur pressait la main de la future, où la mère, en l'allaitant, souriait à son nouveau-né. Ces îles vertes seules reposent un peu la vue, et encore qui sait si elles ne rappellent pas aussi quelques lugubres souvenirs?

— De ces deux îles, la plus grande est hantée par des esprits, lui répondis-je, une fois par an seulement. Dans le donjon dont nous voyons d'ici les ruines, un bailli autrichien enferma une jeune fille dont il était épris, et qui ne put échapper à sa brutalité. La jeune fille mourut. Et, chaque année, à l'é-

poque où fut commis le crime, la victime apparaît vêtue de blanc, les cheveux épars, dans la tenue traditionnelle des fantômes, et agitant une torche; elle poursuit le maudit, qui, couvert de son armure et cherchant à se défendre avec son épée, fuit épouvanté devant elle, et finit sa course fatale en se précipitant dans le lac avec des cris affreux.

» La date de cette apparition m'est inconnue; mais, à en juger par la lueur fantastique qui tombe en ce moment sur nous, et qui conviendrait merveilleusement à une scène de ce genre, ce pourrait être aujourd'hui même, et j'avoue que je ne verrais pas sans un profond intérêt s'illuminer la tourelle.

» Voyez ! le crépuscule arrive. Tout, à l'entour de nous, revêt une beauté sauvage. Le ciel rouge, taché de nuages noirs, jette des reflets tristes et violâtres sur les terrains, le lac s'étend à nos pieds comme une mer de feu, et là, sur notre gauche, ces deux pics nus, arides, tourmentés, s'élèvent tout droits, tout pareils; partout des cailloux, des débris, le spectacle de la destruction ! N'est-ce pas un véritable rendez-vous de nécromans ? un décor pour une évocation de Faust, ou pour les sorcières de Macbeth, tel que le plus habile de nos peintres d'opéra ne pourrait en rêver un pareil? La lune se lève là-bas, rouge, sanglante, comme si elle était attirée par des maléfices. Tout ici est dans une harmonie terrible. Il est rare de voir un paysage aussi bien composé, aussi parfait dans le genre désolé.

» Il est évident pour moi que les gens du pays doivent, lorsqu'ils passent à la nuit dans des lieux pareils, entendre des murmures, des ricanements, des cris et des sifflements sinistres. Mais pour nous, Français et Parisiens, nos philosophes nous ont gâté tout cela. Nous ne croyons plus aux choses surnaturelles, s'il leur arrive de prendre la moindre teinte de merveilleux.

» Et cependant il existe évidemment des communications secrètes entre nous et les mondes qui nous entourent.

— Ainsi, vous admettez des communications de ce genre? demanda le professeur.

— Je crois, lui dis-je, que la nature est éminemment harmonieuse, parce que j'en ai des preuves tous les jours, et, en me confiant aux traditions laissées par les grands génies des époques antérieures, je crois que, lorsque tout est famille autour de nous, la terre, qui est de la famille des astres et qui est animée sans aucun doute, comme le prouvent ses volcans et la vie qu'elle communique aux plantes et même aux minéraux, la terre ne peut rester triste, isolée, sans communications avec ses semblables. La raison m'ordonne de croire à l'alliance des mondes, et, en écoutant les aspirations qui m'arrivent, sans que je les appelle, aux convictions qui se lèvent en moi sans être demandées, je crois à une autre vie, et, si vous le voulez, bien que je n'aie pas lieu de me plaindre en ce moment, je crois à un monde meilleur après diverses épreuves.

— Et que pensez-vous de la transmigration des âmes? me dit la jeune dame.

— Je crois que, l'âme étant immortelle, doit, en sortant de ce monde, aller naturellement dans un autre; seulement, je crois aussi que l'âme épurée s'élève plus facilement vers le ciel. La matière est lourde, l'esprit est léger.

— Ah çà! mais, si vous croyez aux fantômes, me dit la jeune dame, savez-vous que dans ce lieu, avec la nuit, à la lueur de cette lune sanglante qui se lève en ce moment, vous me feriez presque frissonner, toute Parisienne et mécréante que je suis.

— Je ne crois pas aux revenants, à coup sûr; mais je crois que, lorsque nous pensons vivement à ceux que nous avons aimés, nous sommes quelquefois entourés invisiblement d'émanations que j'appellerai, si vous le voulez, leurs sympathies; peut-être même ce souvenir d'elles nous vient-il au moment même où ces sympathies nous entourent.

— Ceci est consolant, me dit la jeune dame; mais sommes-

nous aussi en rapport avec ceux qui nous ont été antipathiques ?

— Oh ! ceux-là nous fuient à coup sûr ; car la mort, en nous rendant la liberté, nous délivre des attractions des contraires basés sur la nécessité de la lutte. Sur terre, la lutte est nécessaire, parce que c'est de la lutte que sortent le mouvement et la vie ; à la mort, le mouvement continue sans doute parce que l'âme s'envole, et qu'il faut un mouvement pour partir, mais les lois terrestres n'existent plus pour elle.

— Vous avez des idées très-mystiques, me dit le professeur.

— Peut-être un peu, j'ai étudié la cabale.

— Et vous vous occupez de tables tournantes, d'esprits frappeurs ?

— Nullement ; je vois en tout ceci un abus de l'électricité, un danger par conséquent, une chose malsaine à l'esprit, malsaine au corps ; autant vaudrait jouer avec la foudre. Je cherche la vérité dans la nature, que j'admire avec un ardent amour ; mais je n'ai aucun désir de me trouver en rapport avec les intelligences invisibles. J'éviterai toujours de me mettre en communication nerveuse avec des puissances inconnues.

En causant ainsi, nous arrivâmes dans le village.

— Ceci m'intéresse vivement, me dit la jeune dame ; si vous le permettez, nous en parlerons ce soir, après le dîner, et souvent encore.

— Bien volontiers, lui répondis-je.

Et, le soir, après le dîner, nous restâmes à causer, jusqu'à une heure très-avancée de la nuit, des sciences transmises par Aristote, Platon, Socrate et Pythagore, qui les tenaient des Égyptiens. Les Égyptiens les tenaient des Indiens ; ceux-ci des Chaldéens, et elles remontent ainsi aux premiers jours de monde.

Le lendemain, le temps était couvert, orageux, et semblait devoir rester ainsi pendant plusieurs jours. Nous désirions monter au Righi et ne pas faire une tentative inutile, comme

cela arrive presque toujours. Nous résolûmes d'aller à Zurich par le lac et de revenir ensuite à Art, pour laisser passer la série des mauvais temps et profiter, pour notre ascension, des beaux jours qui suivent les grandes pluies. Nous nous embarquâmes donc le matin sur le bateau qui conduit à Züg.

La note de l'aubergiste était des plus simples :

Chambre, 50 centimes ; dîner, 1 franc, déjeuner 75 centimes ; donc 2 francs 25 centimes par tête. Le dîner se composait d'une soupe, d'un plat de viande, d'un plat de légumes et d'une salade ; c'était plus que suffisant pour nous. Il n'était question, bien entendu, ni de service ni de bougie.

Aux secondes, le bateau à vapeur d'Art à Züg coûte 85 centimes ; il traverse le lac d'un bout à l'autre. Nous glissions, encaissés dans ces grandes montagnes qui, de leurs immenses reflets, donnent aux eaux une couleur verte, sur laquelle se jouent quelques petites lames où se mire l'azur du ciel.

On peut, au prix de 5 francs pour les premières, 4 francs pour les secondes, se faire transporter rapidement d'Art à Zurich. Au débarquement, des voitures attendent les voyageurs et les conduisent d'un trait à cette dernière ville. Nous avions résolu, pour varier la route, puisque nous devions retourner par le même chemin, d'aller à pied jusqu'au bateau du lac de Zurich, et de revenir en prenant les correspondances. Pendant le trajet sur le lac, le soleil perçait les nuages et jetait des rayons foudroyants. Lorsque nous arrivâmes, les voitures attendaient sur la rive. Nous laissâmes les autres voyageurs s'embarquer, et nous entrâmes sur le chemin.

IX

ZURICH — L'UTLIBERG

Züg n'offre guère de remarquable que son ossuaire, où quinze cents crânes environ sont rangés, avec le nom de ceux auxquels ils ont appartenu.

Lorsque nous entrâmes sur la grande route, la chaleur était grande et les ombres rares, car l'heure de midi approchait. La route, d'abord suivant la plaine, était couverte de poussière. Nous traversions, de temps en temps, des villages propres, bien alignés, garnis d'auberges; les chalets commençaient à disparaître pour faire place aux maisons. Le chemin s'avançait quelquefois à travers des terrains déserts, quelquefois serpentant entre des barrières servant d'enclos à des vergers, quelquefois aussi il montait et côtoyait des forêts de sapins. La chaleur était terrible. Deux croix étaient placées à peu de distance, sur le bord de la route, et les inscriptions disaient à chacune qu'à cet endroit une femme, et plus loin un homme, étaient morts étouffés par la chaleur. Le professeur, qui m'en demanda le sens, parut visiblement inquiet à la première traduction ; à la seconde, il se crut perdu ; il aurait poussé des

cris lamentables sans la présence de son élève, qui marchait tranquille, souriante, comme aurait pu faire une femme du pays.

— Ah çà! voyons, dit le professeur, ne trouvez-vous pas que cette chaleur est affreuse?

— Elle est d'autant plus forte, répondit-elle, qu'elle est orageuse à donner le vertige; mais que voulez-vous y faire? le voyage est agréable par ses contrastes, et je pense en ce moment avec quel plaisir je vais me trouver ce soir au frais et à l'ombre. Du reste, cela ne durera pas, car vous voyez ces gros nuages qui s'amoncellent à l'horizon.

— C'est bien, répondit le professeur; mais, en attendant, ils sont comme autant de miroirs ardents qui répercutent les rayons du soleil et augmentent sa force dévorante. Votre ombrelle vous garantit toujours un peu.

— Mais, répondit la dame, votre parapluie vous garantira davantage.

— C'est une idée, s'écria le professeur.

Et il étendit aussitôt son vaste parapluie.

Au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes à Schillebrück, petit village avec un pont. Deux routes se présentaient, une montant assez rapidement sur la gauche, l'autre à droite. Sur la demande du professeur, nous entrâmes dans une auberge située à l'embranchement de ces deux routes, et nous demandâmes un peu de vin blanc et d'eau. Tout en buvant l'appétit arriva. Le professeur proposa de dîner en cette auberge; ce repas, selon lui, aurait le triple avantage de donner aux nuages le temps de se réunir pour voiler le soleil, de nous faire reposer, et de nous permettre de nous coucher sans retard en arrivant, si la fatigue était trop grande. La proposition fut acceptée. Je demandai un dîner à 1 franc par tête, ce qui ne souffrit aucune difficulté, et puis nous nous levâmes ensuite de table, frais, dispos, pour continuer la route. Au départ, l'hôtesse nous apprit que les deux routes menaient éga-

lement à Orgeln, mais que celle de gauche abrégeait beaucoup. C'était l'ancienne route ; celle de droite avait été construite récemment pour les voitures. Nous suivîmes celle de gauche, en commençant à nous élever sur le Schnabelberg. La montée était rude, mais le désir du professeur n'avait été que trop accompli ; les nuages s'étaient réunis, et si bien, que la pluie commença de tomber, tout en répandant autour de nous une délicieuse fraîcheur.

Une fois sur le sommet, nous apercevions de tous côtés de charmants paysages, et, dans les fonds, on découvrait le Righi, le Pilate, le lac de Lucerne, le lac de Zug et le lac d'Egérie : c'était une vue magnifique. Nous avancions toujours, rafraîchis par l'orage. Quelquefois, les descentes étaient presque à pic ; et puis, après bien des alternatives de descentes et de montées, nous entrâmes dans un bois de sapins très-serré et qui nous accompagna jusqu'à Orgeln. Nous arrivâmes trop tôt. La pluie tombait avec une force extrême. Il nous fallut entrer dans une auberge de fumeurs. A sept heures, le bateau arriva et nous partîmes.

Le prix du bateau d'Orgeln à Zurich est de soixante centimes. L'arrière du bateau, où nous nous tenions, était plein de pèlerins qui revenaient d'Einsideln, lieu célèbre de pèlerinage.

Aussitôt arrivé, à la nuit, je me dirigeai vers l'Aigle-Noir, mon auberge ordinaire. L'Aigle-Noir, hôtel allemand s'il en fut jamais, est le rendez-vous des voyageurs de commerce, et plus spécialement encore peut-être des ecclésiastiques et des étudiants.

Avec le chemin de fer, Zurich se trouve maintenant à une journée de Munich, et c'est par cette voie qu'arrivent les voyageurs allemands qui se rendent en Suisse, en Italie et en France.

Le maître de l'auberge où nous étions a donc eu le bon esprit, malgré la prospérité que ces communications nouvelles

amènent nécessairement à Zurich, de garder ses prix anciens pour conserver sa clientèle. Le dîner était à la carte, les prix marqués, et, le lendemain, soit que notre appétit fût moindre, soit que les portions fussent plus fortes, notre dépense réunie donna, lorsqu'elle fut divisée, quatre-vingt-dix centimes par personne, le vin compris, ce qui, avec la chambre cotée un franc et le café complet un franc aussi, donna un total de deux francs quatre-vingt-dix centimes, *sans bougie ni service.*

(Tous les prix que j'ai donnés depuis le commencement du voyage, ont été copiés sur les notes des hôtels; maintenant encore, je copie.)

L'auberge du Schwarzen-Adler (de l'Aigle-Noir) est placée, à Zurich, dans une rue transversale en suivant le quai de la Limmat. Il suffit, en descendant du bateau à vapeur, de suivre le cours du torrent, qui sort du lac et partage la ville en deux; après avoir traversé le pont, on passe devant les boucheries, et la rue où se trouve l'hôtel est sur la gauche, un peu plus loin; elle débouche sur le quai au moment où les arcades cessent.

Le premier garçon parle très-bien le français.

Le lendemain, de bonne heure, nous allâmes jusqu'au bord du lac, où l'on a établi une charmante promenade; elle était silencieuse, abandonnée comme toutes les promenades charmantes. Le cœur me battit, il me semblait que je me promenais sur les rives de ces beaux lacs de l'Italie : je retrouvais leurs eaux bleues, limpides, transparentes; les fonds, les montagnes nageaient dans une brume d'azur; un bateau s'avançait, promenant avec lui, comme un phare mouvant, un reflet de soleil attaché à quelque chose de poli, de métallique, une rame, un gouvernail, que je ne pouvais distinguer, et, en fuyant, ce bateau lumineux faisait jaillir l'eau bleue et laissait derrière lui un sillon d'azur. Il y avait sur toute la surface de l'eau un admirable miroitage qui, avec ces tons doux et transparents, causait une gaieté sereine qui vous chatouillait le cœur. Des nageurs s'ébattaient dans l'eau, et dans cette étendue immense

on n'entendait que quelques appels confus de leur voix, et par intervalles un bruit de rames. Il m'est impossible d'exprimer l'espèce d'extase, de bonheur, de plaisir que j'éprouvais en voyant la nature si splendide, si parée. La jeune dame et le professeur regardaient aussi sans parler, car une contemplation de cette sorte est un plaisir intime et taciturne. Nous restâmes longtemps assis sur des bancs que l'on a placés sur cette promenade et à l'ombre, et nous ne pensions pas à partir. Cependant le professeur se rappela que nous avions à visiter la ville, la bibliothèque, et à faire l'ascension de l'Utliberg, ce *Righi* de Zurich. Bien à regret, nous nous levâmes et nous partîmes.

Au bout de la ville, en suivant le cours de la Limmat, en face du nouveau chemin de fer, arrosée par les eaux du torrent, on trouve une belle promenade nommée la Platz. Ses arbres énormes donnent une ombre impénétrable au soleil; ceux qui bordent le torrent laissent pittoresquement l'extrémité de leurs dernières branches se pencher dans l'eau. Ce sont de magnifiques allées, et, au milieu de cette promenade, ou plutôt au centre de ce petit bois, se trouve un monument élevé au poëte Gessner, qui nous a laissé de si charmantes idylles comme poëte, et, comme artiste, de si merveilleux dessins. On y voit sa statue.

Je la regardai avec plaisir.

— Quelle figure d'honnête homme! me dit la voyageuse.

— Oui, lui répondis-je, c'était un homme d'un beau caractère et un vrai poëte.

Dans ma jeunesse, je trouvais un charme extrême à lire ses idylles, avec ses satyres, ses faunes, ses nymphes, mais où je trouvais surtout des descriptions de paysage d'une rare beauté. Je me rappelle que mon premier livre de traductions allemandes fut un Gessner; je ne peux pas vous dire combien j'étais heureux à suivre ces poétiques idées dans la langue où elles avaient été écrites. Armé de mon dictionnaire, j'étais comme un nouveau Colomb découvrant une terre inconnue. Il

y avait dans ces études de jeune homme une joie bien pure et bien vive. A cette époque, Chateaubriand était en grande vogue. Le romantisme commençait déjà ; on discutait Racine, Corneille, Victor Hugo, Dumas ; moi, je ne discutais pas, je les aimais tous, quand leurs œuvres étaient belles. Depuis, le goût a changé. On ne se préoccupe plus guère de poésie ; mais, sans en rien dire à personne, j'aime encore le bon Gessner, et je relis parfois ses idylles.

— Vous ne paraissez pas approuver les goûts de la jeunesse actuelle ? me demanda le professeur.

— Chacun prend son plaisir où il le trouve, lui répondis-je ; mais je sais que, s'il m'était offert de redevenir jeune à la condition de subir les plaisirs des jeunes gens de nos jours, je refuserais à coup sûr. Cela ne veut pas dire qu'ils aient tort.

En parlant ainsi, nous nous dirigeâmes vers la Bibliothèque, et, sur notre route, nous montâmes sur la terrasse du Lindenhoff (cour des tilleuls) qui domine la ville ; c'est là que se trouvait autrefois le palais des comtes et des gouverneurs impériaux.

En en descendant, nous suivîmes l'ancienne rue par où l'on entrait dans la ville en venant de Bâle, de Brugg et de Baden ; cette rue, où les hôtels sont côte à côte, où les enseignes et les écussons d'auberge pendent encore au dehors, est maintenant silencieuse et triste, elle ne conduit plus nulle part, nulle part que sur l'ancienne grande route, abandonnée, oubliée, délaissée pour le chemin de fer ; encore quelques années, et l'herbe croîtra dans ces rues naguère si animées ; les enseignes, inutiles, tomberont abattues par le vent, rongées par la rouille, et elles ne seront pas remplacées. *Sic transit gloria mundi !*

Nous arrivâmes à la Bibliothèque, où, sur la recommandation d'Alexandre Dumas, qui a parlé de lui dans son *Voyage en Suisse*, le bibliothécaire, M. Horner, nous reçut d'une manière charmante et nous montra en détail toutes les beautés qu'elle renferme : des lettres de Jane Gray, de Jean-Jacques Rousseau, d'Henri IV, des manuscrits de Zwingle, un buste en marbre de

Lavater et un plan en relief de la Suisse, où M. Horner, une grande baguette à la main, nous montrait tout le chemin que nous avions fait dans les montagnes, sans en excepter un lac, un torrent, un glacier, et, de plus, ce qui intéressa vivement mes compagnons, le chemin que nous devions faire encore; et puis il nous fit voir des antiquités romaines, des médailles de toute sorte, des fossiles et des curiosités de tout genre. Mais il était près de trois heures, au moment où nous quittions la Bibliothèque; M. Horner nous conseilla de faire une ascension sur l'Utliberg.

— De Zurich au sommet, nous dit-il, il y a deux heures de marche; vous avez le temps d'y arriver fort à l'aise et d'y attendre le coucher du soleil; le temps aujourd'hui est magnifique, bien que je craigne de l'orage pour demain; mais ce soir les pics seront dégagés et vous verrez à des distances immenses. Veuillez me rappeler, ajouta-t-il, au souvenir de M. Dumas.

Je le lui promis, et je fis exactement ma commission au retour.

Au dehors de la Bibliothèque, nous traversâmes le pont en passant dans ce beau, trop beau quartier neuf, où se trouvent le palais de la Poste et l'hôtel Brauer. Cet hôtel est orné de grandes colonnes, comme le Garde-Meuble à Paris, dont il pourrait être une contrefaçon, en granit bleu imitant le marbre. Nous entrâmes, toujours en suivant une rangée de maisons de campagne de banquiers, d'Anglais, de riches commerçants de la ville, sur le chemin de l'Utliberg.

Disons, en passant, que les propriétaires riverains du lac, et entre autres, avant tout, les actionnaires de l'hôtel Brauer, ont tellement empiété sur l'ancienne promenade publique, qu'elle se trouve maintenant resserrée, bloquée par les murs de ces opulentes demeures, qui bouchent le chemin sur la grève.

Sans la nécessité d'un point de débarquement pour le bateau à vapeur, il est probable, il est certain, que la promenade tout

entière aurait été envahie. Ainsi va le monde : les villes elles-mêmes vendent le terrain de plaisir de leurs habitants, et elles ne pensent pas à réserver au promeneur dans un pays si magnifique, même un mince sentier qui rampe modestement le long des rives, au bas de ces terrasses orgueilleuses. Mais un plaisir a d'autant plus de prix qu'il devient exclusif, qu'on en prive les autres. La vue, même en Suisse où le pauvre piéton vient aussi pour voir, est vendue et marchandée; ne monopolisera-t-on pas un jour aussi l'air? La Providence a pourtant un peu fait la nature pour la récréation des yeux de tout le monde; mais n'a-t-elle pas compté alors sans les Anglais, qui achètent le droit de regarder seuls sans éprouver grand plaisir à voir?

En effet, le second hôtel Brauer que l'on construit en ce moment en face de l'autre, au milieu de jardins splendides, dont les murs viennent intercepter la promenade au bord du lac, est exclusivement, ou à peu près, réservé aux enfants privilégiés de l'Angleterre.

Nous marchions à grands pas sur la route de l'Utliberg, qui, souvent, devient incertaine, et est marquée, de distance en distance, par des écriteaux attachés à de grands bâtons et sur lesquels on lit : *Utliberg*.

Le chemin, du reste, est facile; on passe, au bout de trois quarts d'heure de marche environ, un torrent sur un pont conduisant sur une grande route, que l'on doit suivre en tournant le dos à Zurich; bientôt, sur cette grande route, un écriteau vous indique un sentier dont on n'a plus qu'à suivre les capricieux détours. Il traverse des prairies, de larges chemins, qui s'effacent peu à peu, et sont remplacés par ce sentier rapide. De temps en temps se trouvent des bancs destinés aux promeneurs. On marche dans des taillis et l'on entend, sans rien voir, les voix de ceux qui vous précèdent ou qui vous suivent : c'est une espèce de labyrinthe, un jeu de cache-cache continuel; puis la montée devient si rude, si rude, que la pique des montagnes trouve là à faire son effet; on monte doucement,

car le chemin, en certains endroits, et surtout dans les sentiers qui abrégent, dans les *spéculations,* comme dit Töpfer, est à pic; nous en prîmes un presque vertical, il le devenait tout à fait en arrivant au bout qui ramenait sur la route; c'était une véritable escalade qui demandait l'emploi des pieds et des mains. Le professeur s'arrêta tout court.

— Ah çà! dit-il, il nous faut ici monter à l'assaut; j'avoue que je ne suis pas assez zouave pour l'essayer, et je préfère, dût-il m'en coûter dix minutes, revenir au point de départ.

La jeune dame regarda le mur de gazon et hocha la tête.

— C'est difficile? me demanda-t-elle; pourrez-vous monter là?

— Sans doute, lui dis-je. Je me lançai avec force, et, m'aidant des branches et des arbrisseaux, des genêts et des touffes d'herbes, j'arrivai en haut.

— Jamais, dit le professeur, je n'essayerai une pareille voltige. Et il s'en retourna.

— Venez-vous avec moi? dit-il à la voyageuse.

— Je ne me tiens pas pour battue, dit-elle, sans tenter au moins l'épreuve; je suis venue jusqu'ici, je n'aimerais pas à m'en retourner sans être certaine que la chose est impossible.

— Mais vous ne monterez jamais, dit le professeur.

— Non, tant que vous serez là; mais, quand vous serez parti, il me sera permis de tenter l'épreuve.

— Essayez, essayez, dit le professeur; c'est convenu, je ne me retourne pas, soyez tranquille.

Et il s'éloigna avec précaution.

Lorsqu'il ne fut plus en vue, la voyageuse prit les branches, les genêts à pleines mains, et essaya de monter; elle glissa d'abord.

— C'est assez difficile, dit-elle.

Elle recommença et monta peu à peu, souple comme un lézard.

Je fis deux pas vers elle et lui tendis ma pique.

— Non, me dit-elle, je veux arriver seule, et j'ai mes raisons pour cela.

Et, après un violent effort, elle sauta dans le chemin.

— Je suis contente de moi, dit-elle. Il peut m'arriver de me trouver dans des chemins difficiles et dangereux; celui-ci n'est que difficile; j'ai voulu me donner de la confiance en moi. La confiance est souvent le seul moyen de succès de bien des gens dans le monde. Me voici aguerrie. Je crois en moi.

L'exercice violent l'avait échauffée. Nous nous assîmes au premier banc; dix minutes après, nous vîmes arriver le professeur à pas comptés.

— Comment! vous avez monté? s'écria-t-il. Allons, vous êtes une fière femme pour une Parisienne.

— Comment! pour une Parisienne? dit-elle. Mais les Parisiens sont les premiers soldats du monde. Les Parisiennes peuvent bien être aussi résolues quand il le faut.

—L'énergie n'est pas la force, c'est plus que la force, repris-je aussitôt.

— Et nous continuâmes l'ascension. Bientôt après, nous rejoignîmes une société d'Allemandes, et nous montâmes ensemble; d'autres voyageurs se joignirent à nous, car l'Utliberg, par le beau temps, ne manque jamais de visiteurs. Après quelque temps d'ascension, on arriva sur un terrain plat pour remonter encore un instant après. Là, sous un bosquet de sapins, on aperçoit une pierre sur laquelle est une inscription. Elle dit qu'un jeune habitant de Zurich, victime de son imprudence, est tombé de cette place, et s'est tué. On a depuis planté des arbrisseaux sur la pente du précipice. Ce jeune homme, nommé Durler, fut, dit-on, un des premiers qui escaladèrent la fameuse montagne de Tœdi, dans les Grisons, près de Disentis.

En sortant de ce bosquet, nous traversâmes une prairie, à laquelle un troupeau de chèvres donnait un aspect tout pittoresque. Le pâtre vint nous apporter des framboises. A partir de là, la route s'enfonce dans les bois, s'élève presque à pic,

en contournant des rochers énormes, qui ont tout à fait l'aspect des murailles d'une forteresse, et, en la suivant, nous arrivâmes sur le plateau, où se trouve une grande maison en bois. C'est une auberge garnie de chambres pour les gens vertueux qui aiment à voir lever l'aurore. On y trouve du lait, du vin, et même à dîner à un prix assez modique, m'a-t-on dit.

A l'extrémité de ce plateau est une espèce de terrasse où est plantée, sur un pivot, une lunette d'approche pour les amateurs de détails. Un cicerone du pays, un amateur, nommait à voix haute tous les endroits, toutes les provinces, toutes les montagnes célèbres, tous les lacs que l'on découvrait de l'Utliberg, dont la vue est vraiment admirable, surtout quand on n'a pas encore escaladé le Righi.

— Le panorama de l'Utliberg, nous disait le cicerone en joignant le geste à la parole, embrasse toute la chaîne des Alpes, depuis les montagnes d'Appenzell jusqu'à celles du canton de Berne, le lac de Zurich, la vallée de la Limmat et la plus grande partie des cantons de Zurich, d'Argovie, de Thurgovie.

Et il nous nommait les montagnes principales : le Gessler, le Lægerberg, le Hohranden dans le Jura, et, par-dessus ces chaînes, les pics de l'Alsace et des Vosges, et, au loin, le Feldberg et le Bœlchen dans la forêt Noire, le Hohenhœven, le Hohenstoffeln, dans la Souabe, et d'autres encore dont je n'ai pas retenu les noms.

En face de nous, le Righi tantôt se découpait net sur le ciel, tantôt se cachait dans la brume; des nuages couraient, et c'était plaisir de suivre leur ombre, qui se promenait rapide à nos pieds sur ce panorama immense; plusieurs cimes étaient couvertes de glaces qui commençaient déjà à prendre une teinte rose, car le soleil baissait, et bientôt toute la vallée devint grise, les cimes seules brillaient comme autant d'îles dans une mer bleuâtre. Les tons les plus riches se succédaient à l'envi et changeaient à chaque instant. Puis le soleil se coucha et laissa tout le ciel en feu.

Nous étions restés près de deux heures sur ce plateau ; nous descendîmes rapidement à la lueur du crépuscule; et nous étions dans la plaine que les nuages reflétaient encore les dernières rougeurs du soir. A la clarté de la lune, nous arrivâmes à Zurich ; mais nous trouvions un certain plaisir à marcher ainsi, à travers les ombres, dans les plaines embaumées par la respiration des herbes et des plantes qui s'ouvrent la nuit.

Le lendemain, nous nous dirigeâmes vers le quai, et nous montâmes dans le premier bateau pour nous rendre à Art, partie par les lacs, partie par la voiture. Avant d'arriver, et à peine embarqués sur le lac de Zug, nous fûmes assaillis par une tempête épouvantable, accompagnée d'une pluie battante.

Nous arrivâmes ainsi à notre auberge de la Couronne. Pourrions-nous le lendemain monter au Righi? Peu nous importait après tout! n'étions-nous pas en voyage?

C'est un si grand bonheur que le voyage! C'est là, seulement là, que l'on trouve cette précieuse indépendance si longtemps rêvée par les utopistes, cette indépendance vers laquelle l'homme aspire sans cesse, et qu'il poursuit sans jamais l'atteindre au sein de la société, qui n'existe et ne peut exister que par la hiérarchie.

La société est un édifice où toute pierre pèse sur les pierres inférieures et supporte les supérieures; c'est ainsi que s'élève et se soutient le monument : à ces seules conditions, il reste fort, solide, et peut braver les tempêtes. Voulez-vous être indépendant, fuyez la société.

La plupart des ermites du désert furent peut-être entraînés plus par le désir de l'indépendance que par la religion véritable.

Rien au monde n'est plus libre que le voyageur. Il a dans sa ceinture deux mois, trois mois, un an de voyage; et, pendant ces deux mois, ces trois mois, cette année, il peut aller où il lui plaît; le monde lui appartient. Il a quitté sa famille en pleurant, soit! mais il l'a quittée; il a laissé là ses affaires, il les

oublie, il n'y veut plus penser. Toute chaîne est brisée, même les chaînes de fleurs ; sa pensée, libre de tous soins, est errante, vagabonde ; elle suit ou règle le mouvement machinal de ses pas. Le voyageur contemple, il réfléchit, il se recueille, il admire, il marche au soleil, il s'étend à l'ombre, il secoue la roséo du matin, il aime à voir voler en tourbillons, devant lui, la poussière du soir. Il va s'il le veut, il se repose si cela lui convient. Il est l'égal de tous ces gens qui passent ; riches ou pauvres, ce sont des voyageurs comme lui ; ils parcourent la route plus ou moins vite, mais c'est tout. Il les salue, s'il le veut bien, s'ils lui plaisent ; ce n'est pas un salut forcé, c'est un honneur qu'il leur fait. Pour lui, il n'y a plus de distinctions de rang, de fortune et de naissance.

Il a sa part du chemin comme ils ont la leur ; passez ! Votre droite est à vous, et ma droite m'appartient, passez !

Ce fier bonheur du voyage, j'ai cherché à le mettre à la portée, non pas de tous, hélas (une loi céleste s'y oppose) ! mais à la portée d'uno foule de personnes, instinctivement douées de l'amour des voyages, mais qui avaient cru jusqu'ici qu'il fallait des dépenses énormes pour se procurer ces jouissances.

J'ai taxé ces plaisirs immenses à 3 fr. 50 c. par jour.

Toutefois rien ne se fait bien sans apprentissage. Il y a partout expérience, et science par conséquent. Celle-ci est facile, il est vrai, puisqu'elle se résume en deux points principaux :

1o Faire ses prix d'avance ;

2o Payer sa dépense *tous les jours*.

A ces deux principes fondamentaux viennent se réunir des modifications que l'occasion apporte. Une de ces modifications va se présenter tout à l'heure.

Lorsque nous descendîmes du bateau à vapeur, accompagnés par une pluie battante, nous nous dirigeâmes vers l'auberge de la Couronne. Là nous retrouvâmes nos chambres toujours propres, toujours bien tenues.

A peine étions-nous là depuis une demi-heure que, sans doute par un changement de vent subit, les nuages s'écartèrent et remontèrent rapidement. Le soleil reparut splendide.

Il était déjà tard pour monter au Righi; cependant des voyageurs partaient précédés de guides qui portaient leur bagage, des sacs de nuit, des malles; tout un arsenal! Nous allâmes nous promener du côté de la montagne pour reconnaître le chemin que nous devions faire le lendemain.

Il y a les voyageurs de vocation et les voyageurs prétentieux. Nous vîmes passer devant nous le vrai type du voyageur à prétentions, venu sans doute directement, et d'emblée, de Paris à Lucerne par les *chemins de fer*.

Il était évident que celui-ci avait étudié la Suisse dans les véridiques *Impressions de voyage* d'Alexandre Dumas, et il s'était attifé en conséquence.

Ses jambes flageolaient dans de grandes bottes qui montaient jusqu'à ses genoux, évidemment pour marcher dans les neiges; il avait des gants-crispin noirs pour protéger ses poignets et peut-être aussi pour trancher sur le bois blanc de la pique qu'il tenait à la main, une pique énorme, colossale! longue pour le moins comme la lance de tournoi des anciens chevaliers, destinée à être portée en travers en sautant les crevasses des glaciers; pas n'est besoin de dire qu'il portait un chapeau à la Fra-Diavolo. Le reste du costume était à l'avenant. Son visage était naturellement pâle et fatigué; il formait en somme une espèce de compromis entre l'ancien dandy romantique et le gandin de nos jours. Quand il aperçut notre jolie compagne de voyage, après avoir fait quelques pas en montant, il alla se placer sur un tertre, comme sur une table de modèle, et, la pique en main, prit la pose du bouvier dans le tableau des *Moissonneurs* de Léopold Robert, et cela si sérieusement et avec un tel contentement de lui-même, que nous eûmes toutes les peines du monde à nous empêcher de rire. Quand il crut avoir fait un effet suffisant, il continua sa route d'un pas lent et solennel.

Sur la route du Righi, au pied même de la montagne, se trouve une chapelle ombragée de beaux noyers; un banc est adossé contre le mur de cette chapelle. Une ancienne rigole, hors de service, forme en face un autre banc.

Cet endroit est un lieu de halte: à chaque moment, des guides, des montagnards surtout, portant sur le dos de ces énormes chaudrons qui leur servent à faire leurs fromages, venaient s'asseoir sur la rigole en s'essuyant le front, et puis ils repartaient après un repos de quelques minutes.

Nous nous assîmes en ce petit salon de verdure.

Une dame parut tout à coup au bas du chemin.

— Voici une Parisienne! dit la voyageuse.

— A quoi reconnaissez-vous une Parisienne? demanda le professeur.

— A tout et à rien, que vous dirai-je? mais c'est une Parisienne à coup sûr.

La dame s'approcha, regarda et s'écria en se retournant vers le Righi :

— Voici le bas de la montagne, et le chemin est beau. Courage!

— Ah! l'affreux pays! quelle route épouvantable! répondit une voix qui partait d'un groupe d'arbres. Quel plaisir peut-on trouver à aller chercher de semblables casse-cou!

Et puis, en entrant sur les prairies :

— Enfin, dit-elle, c'est heureux!

Pendant ce temps, la dame était arrivée près de la chapelle; elle paraissait fatiguée, elle attendit sans rien dire.

— Je suis brisé, dit un monsieur en se montrant, je m'assiérais bien volontiers.

— Voici des bancs à l'ombre, dit la dame.

Je me levai, et j'offris ma place.

— Vous permettez? Grand merci, dit le monsieur.

Et il se jeta tout essoufflé sur le banc adossé à la chapelle.

— C'est un rude pays! ajouta-t-il : des chemins à pic, des pierres qui vous roulent sous les pieds, des pointes de rocher

qui les meurtrissent : quatre heures en descendant toujours ainsi, c'est beaucoup ! c'est trop pour un convalescent ! Pourriez-vous me dire si le bateau à vapeur pour Immensée est parti déjà ?

— Le bateau à vapeur va repartir dans quelques minutes pour Zug ; mais il ne touche pas ce soir à Immensée.

— En êtes-vous sûr ?

— Très-sûr ; nous descendons nous-mêmes du bateau, et j'ai pris note de ses heures : voici cette note.

— La! dit le monsieur, c'était bien la peine de descendre si vite, et par un chemin semblable ! Mais a-t-on jamais vu un animal comme ce paysan, qui nous a dit là-haut que nous trouverions le bateau à vapeur pour Immensée !

— Il avait probablement intérêt à vous faire attendre ici : ce soir, en arrivant à l'auberge, il viendra demander sa commission à l'aubergiste.

— Vraiment, vous croyez ?

— C'est assez généralement ainsi que cela se pratique en ce pays.

— Ah ! quant à cela, répondit le monsieur, nous savons qu'en Suisse il faut toujours avoir l'argent à la main. Croiriez-vous qu'il nous en a coûté cinquante francs pour monter au Righi !

— Cinquante francs ! lui dis-je.

— Pas un sou de moins, et tout cela parce que je me suis laissé persuader, par des voyageurs de l'hôtel de Lucerne, qu'une dame ne montait jamais au Righi autrement qu'en chaise à porteurs.

— Oui, dit la dame ; comme mon mari n'est pas encore tout à fait bien portant, je ne m'opposai pas à ce qu'il louât des porteurs de chaise, dans l'idée de changer de temps en temps avec lui ; mais, une fois en route et au premier repos, lorsqu'il a dû monter à son tour, les porteurs s'y sont opposés en disant que j'étais beaucoup moins lourde que lui, et que cela n'était pas dans nos conventions. J'ai eu beau faire, ils n'ont jamais

voulu en démordre. Seulement, ils lui ont fait louer un cheval au prix de quinze francs, sans compter le pourboire du guide, fixé à deux francs encore. Le prix de la chaise était de trente francs, y compris le pourboire. Et, en route, ces gens avaient tellement chaud, que nous sommes entrés dans une espèce de cabaret pour les rafraîchir; nous avons bu un peu d'eau sucrée, les guides ont pris un petit verre de kirsch, tout ceci nous a été compté deux francs; et puis nous n'avons pas pu arriver en haut sans nous empêcher de payer la somme ronde, car ces porteurs ont un rude métier à faire, et ils ont montré de la complaisance.

— Et pour ces cinquante francs, demandai-je à la dame, vous êtes arrivée en haut sans fatigue?

— Moi? Mais j'ai fait la plus grande partie de la route à pied.

— A pied! et pourquoi?

— Oh! la raison en est bien simple. Vous savez que ces chaises à porteurs consistent en un fauteuil, attaché sur des brancards assez courts pour pouvoir tourner plus facilement dans les sentiers rapides. Lorsqu'on est assis sur ce fauteuil, on a devant soi le dos d'un de ces hommes, et l'autre homme est en quelque sorte penché sur vous. Et, dans cet exercice fatigant, terrible même, surtout par le temps de soleil ardent qu'il a fait hier, ces gens entrent en transpiration; et alors, je vous le dirai franchement, j'ai préféré cent fois marcher à pied que de m'exposer aux exhalaisons nauséabondes qui m'arrivaient à chaque instant : c'était un supplice, surtout sur des montagnes où l'air est si pur et presque toujours embaumé par les herbes et les plantes.

— Mais alors, demandai-je, comment font ces petites-maîtresses si délicates, si susceptibles, qu'un rien fait trouver mal?

— Je ne m'explique pas comment elles font, mais je sais que je n'aurais pas leur courage. Autant et mieux vaudrait le mal de mer.

— Toujours la puissance de la mode, répliquai-je ; on s'étouffe dans un corset d'acier, on se brise les pieds dans des chaussures étroites, on s'écœure dans ces fauteuils, parce que c'est accepté et que cela coûte cher. On comprendrait le cheval : au moins, là, il y a exercice et salubrité, et l'on jouit du plein air, et n'y a-t-il pas quelque chose d'inhumain à condamner ces pauvres gens à une fatigue épouvantable? Mais plus ils ont de peine, plus on doit les payer, cela se comprend, cela saute aux yeux ; pour le passant, vous êtes riche, du moment que vous faites de la dépense ; et il y a des gens, et c'est le plus grand nombre, qui ne voyagent pas pour le pays, mais pour les voyageurs. Oh ! toujours les Anglais ! Du reste, ils ont su faire une qualité de leur immense orgueil. C'est par leurs défauts mêmes qu'ils sont un peuple fort. Leur intelligence est un composé d'entêtement et de vanité.

— Vous pensez, continua la dame, que nous nous sommes bien gardés d'employer les mêmes moyens pour la descente ; nous sommes revenus tout simplement à pied et sans guide, car j'avais compris, en montant, qu'il n'était guère possible de se tromper, et je serais très-enchantée de cette manière de voyager, qui m'a laissé toute ma liberté, si mon mari n'avait pas eu à souffrir des mauvais chemins.

— Ma foi ! ajouta le mari, je ne dis pas que je recommencerais volontiers ; mais, maintenant que l'épreuve est faite, je ne suis pas fâché de l'avoir tentée.

— N'avez-vous pas eu de l'orage en descendant ?

— Nous avons eu un soleil magnifique, un peu chaud. Toute la vallée était dans la brume, et nous nous sommes trouvés un moment dans les brouillards ; heureusement, ils se sont dispersés presque aussitôt. Mais je me sens aujourd'hui très-bien portant et en bon appétit. Pourriez-vous nous indiquer une auberge ?

— Nous ne voyageons pas comme vous ! Vous dépensez beaucoup, sans doute.

— Oui, certes, beaucoup ! et même beaucoup trop.

— Nous dépensons peu! Voulez-vous, pour une fois, essayer de notre genre de vie?

— Très-volontiers!

— Combien avez-vous payé vos chambres, dans le pays d'où vous venez?

— Nos chambres nous reviennent, dans un hôtel modeste du Righi, à Lucerne, à six francs, y compris la bougie et le service. Mais nous n'avions pas de vue sur le lac.

— Eh bien, si vous voulez venir avec nous, cette nuit, la chambre vous sera comptée cinquante centimes, sans bougie ni service.

— Pas possible! Oh! c'est trop curieux! J'accepto avec empressement.

— Je vous prierai seulement de cacher votre énorme chaîne d'or.

Nous nous dirigeâmes du côté de l'auberge; l'aubergiste parut un peu surpris. Cependant le prix des chambres était fixé, et je l'arrêtai de nouveau en rentrant. Quant au prix du repas, je lui dis seulement :

— Monsieur et madame dînent avec nous, et aux mêmes conditions.

L'hôte fit un signe d'assentiment; je no m'expliquai pas davantage, et ce fut une faute. Ce fut une faute que doit prendre en note, pour ne pas la commettre, tout homme qui désire voyager en Suisse à 3 francs 50 centimes par jour.

Le monsieur trouva les chambres fort convenables, les lits bons. Nous revînmes dans la Gast-Stube, toute brillante de propreté et de vernis; nous causâmes, en attendant le dîner qui se préparait, et nous apprîmes que notre hôte avait rempli un poste supérieur dans une administration importante de Paris. Ayant pris récemment sa retraite, et possesseur d'une belle fortune, il voyageait tous les étés. Pour le moment et lo lendemain même, il allait passer le Saint-Gothard pour se rendre en Italie.

Il était abonné au *Figaro*, et, en cette qualité, il avait lu les articles que j'avais publiés dans ce journal; il devenait une demi-connaissance. Le professeur se recommandait tout seul par son titre et sa décoration. Quant à son élève, la grâce et la distinction de ses manières la faisaient agréer et plaire partout.

M. Nicolas (c'est le nom de notre nouveau compagnon) était très-aimable; sa femme l'était aussi. La conversation devint charmante et très-animée. On nous servit. M. Nicolas demanda du vin du Valais, très-estimé en Suisse; on lui en apporta une bouteille au prix de un franc; le matin même, il avait ailleurs payé le même vin, de la même qualité, au prix de trois francs. Il le dit tout haut!

Le dîner fut servi; mais il était renforcé de deux plats de viande. Le dessert était orné de gâteaux et de sucreries; était-ce une galanterie de l'hôte? ou plutôt augmentait-il l'effectif de son dîner à cause de l'augmentation des convives? Il était tard pour demander des explications : le dîner était sur la table; le vin était tiré, il fallait le boire.

Tout alla pour le mieux.

Nous voulions, le lendemain, partir de bonne heure; le déjeuner fut servi, mais accompagné d'œufs frais et de biftecks que nous n'avions pas demandés, et qu'on ne nous avait pas servis au déjeuner précédent: nous nous trouvions dans la même position que la veille. Le déjeuner sur la table rentrait dans l'ordre des faits accomplis, et puis, d'ailleurs, je n'étais pas fâché de faire une école. On apprend toujours : c'est en tombant dans les piéges qu'on peut les signaler aux autres, et un piége de ce genre au moment de commencer une rude ascension n'avait rien de bien désastreux.

M. Nicolas demanda quelque chose en français à l'aubergiste, qui jusque-là n'avait pas compris un seul mot de français; non-seulement il comprit, mais il lui répondit dans la même langue. Dès ce moment, je fus fixé; je demandai la carte. Il me

l'apporta, elle était écrite en français. Je n'avais donc rien de mieux à faire que de regarder le total.

Le prix des chambres était resté irrévocablement à cinquante centimes sans *service* ni *bougie ;* mais le dîner était bourré, ainsi que le déjeuner, de formidables suppléments.

En résumé, le dîner revenait à 2 fr. 25 cent. par personne, c'est-à-dire un peu plus du double du prix convenu. Il y avait là une petite manœuvre souterraine qu'il est bon de signaler; mais, en résumé, le mal n'était pas grand, et l'aubergiste nous en avait donné, en conscience, pour notre argent, et puis il me fournit l'occasion de formuler cet axiome en toute conviction :

Quand un marché est fait, défiez-vous des suppléments, et ne les laissez pas se présenter sans explications immédiates, de manière à vous réserver le droit de les refuser si besoin il y a, ou au moins de les taxer, s'ils ne vous sont pas désagréables.

Ceci convenu, il restera établi que les suppléments prennent leur place parmi les écueils à éviter par le voyageur à 3 fr. 50 centimes par jour.

Il nous fallait payer, puisque j'avais manqué de prévoyance, ou du moins parce que j'avais laissé un seul instant cette prudente défiance qui n'est pas naturelle à l'homme, et que l'on quitte parfois avec plaisir, comme on quitte, pour se reposer un peu, une pesante armure.

Toutefois, je voulus éviter aux autres le piége où j'étais tombé.

— Mon cher hôte, dis-je à l'aubergiste, vous nous donnez un compte bien différent de celui que nous devions attendre d'après nos conventions. Je sais ce que vous allez me dire, ajoutai-je en le voyant disposé à me répondre, et, pour vous épargner des explications, vous voyez que je vous paye; mais, comme j'ai l'intention de vous adresser des voyageurs, et que ces voyageurs seront, pour la plupart, des artistes comme moi,

c'est-à-dire des gens ayant avec eux juste l'argent du voyage, et rien de plus, je vous demande, avant de prendre votre adresse, si vous avez l'intention de conserver avec eux votre prix ordinaire de un franc par repas, sans y glisser de supplément comme vous l'avez fait hier et ce matin. Autrement, j'indiquerais une autre route, et vous y perdriez à coup sûr.

— Je conserverai toujours le prix de un franc pour les repas et de cinquante centimes pour la chambre, me répondit-il.

— Est-ce bien convenu?

— C'est bien convenu. J'ai cru vous faire plaisir en augmentant le menu du dîner ; si vous m'aviez fait la moindre observation, au moment même je serais resté dans nos conventions. Si des voyageurs viennent et me demandent un repas en me fixant le prix, ils payeront ce que tout le monde paye, un franc par tête. Du reste, je pourrai m'entendre avec eux, puisque je parle français.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas parlé français tout de suite? répliquai-je.

— Parce que vous parliez allemand, et que cela m'était plus commode ; d'ailleurs, j'ai peur de mal parler, et je ne le fais que quand il le faut absolument.

— Mais, comment avez-vous appris le français?

— Tout seul d'abord, dans les livres, à l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire allemand. Ici, l'hiver semble interminable. A peine novembre est-il venu, que nous sommes complétement dans la neige ; quelquefois nos maisons en sont entièrement couvertes, et cela dure cinq mois. Alors les journées sont longues et les soirées encore plus ; on allume les grands poêles, on travaille à la lampe, et le besoin de distraction fait qu'on trouve du plaisir aux œuvres les plus abstraites, les plus difficiles. Les uns découpent patiemment des sculptures sur bois, d'autres font des mouvements de montre, d'autres apprennent des langues étrangères, et, en ma qualité d'aubergiste, je suis de ces derniers. Après un hiver de constantes

études, j'ai fait, au printemps, une tournée dans la Suisse française, et j'en suis revenu sachant ce que je sais.

— Je vous en fais mon compliment. Mais il est bien entendu que mes compatriotes seront traités chez vous comme des gens du pays.

— C'est entendu, soyez tranquille.

— Et, avec eux, vous pourrez vous perfectionner; car j'espère qu'il vous en viendra un assez grand nombre, et presque tous Parisiens pour la plupart.

Après cette négociation, nous sortîmes de l'auberge.

M. Nicolas et sa femme se dirigèrent vers le port pour prendre le bateau à vapeur d'Immensée. Nous les accompagnâmes jusque-là, et puis, après les adieux, nous revînmes sur nos pas, et entrâmes sur le chemin du Righi.

X

LE RIGHI — WEGGIS — GERSAU — L'ANGLAIS N'EST PAS INVENTEUR

Le Righi (mons rigidus), *le mont escarpé*, a près de dix lieues de circonférence à sa base; on compte onze villages disséminés sur ses pentes, et plus de trois mille bestiaux viennent paître sur ses croupes. On y monte par huit chemins différents, dont quatre sont praticables pour les mulets. Ce sont ceux do Goldau, du Kussnacht, de Weggis, de Fitznau. Le sentier d'Art, sur lequel nous commencions à monter, ne s'élargit qu'au moment où celui de Goldau vient y jeter un embranchement. Jo dis le sentier d'Art, car c'est un véritable sentier. Dès le début, il rampe en s'élevant doucement à travers les gazons; et puis, en entrant dans un petit bois délicieux, charmant, où l'on aimerait à rêver, et comme pour contrarier le promeneur romantique, il s'élève rocailleux, pénible, presqu'à pic; puis les bois disparaissent, et l'on entre de nouveau sur des prairies.

On aperçoit déjà le lac à ses pieds, et la vue commence à planer au loin. En ce moment, les montagnes du golfo sont

sombres, obscures; celles du fond sont d'un bleu clair; au bout de la vallée de Goldau, à droite, du côté de Schwitz, les deux pics du Mythen et du Hacken, qui dominent le lac Lovertz, ont une ceinture de nuages. Voici des noyers accrochés aux rochers; ils nous couvrent, en passant, de leurs grandes ombres; d'autres arbres détachent sur le vert des prairies leur tronc gris-perle. Les paysans s'appellent avec ce cri éclatant qui leur est particulier; il fait retentir puissamment les échos de la vallée, là où les plus grands cris resteraient sans écho. Ils se saluent d'une cime à l'autre.

Des hommes montent à la file portant sur le dos des espèces de crochets de bois semblables à une chaise retournée. La charge repose ainsi sur leurs épaules et sur leur cou, et, quand ils montent, ils ne se sentent pas attirés par elle en arrière. Chaque matin, des paysans partent de la vallée et apportent au sommet du Righi du pain, du sucre, du vin, du café, de la volaille; car, là-haut, on trouve un peu d'herbe pour nourrir quelques chèvres, et rien de plus. Les montagnes, à l'entour du golfe, semblent déjà d'ici des plis de terrain de verts différents. Encore un bois, un bois sombre. Un ruisseau y sautille sur des roches accumulées: il forme une petite cascade. Un pin renversé étale ses racines comme la crinière fauve et échevelée d'un lion d'Afrique. Partout de la mousse, toute sorte d'herbes et de plantes, un charmant fouillis bariolé de fruits rouges, de fleurs de toute forme, et puis de hautes roches surmontées d'arbres. Le lierre, pour y grimper, entoure les parois du filet de ses racines; la cascade glisse le long des rochers, où elle se partage en espèces de tresses: on dirait la chevelure d'une femme, lorsqu'elle la dénoue le matin et l'éparpille, la tête rejetée en arrière. Sur le lac, en bas, on voit un objet, une mouche! et moins encore qu'une mouche: c'est le bateau à vapeur, et cependant le son de la cloche arrive plein jusqu'à nous. Le son va plus loin que la vue. Le petit lac de Lovertz, resserré dans ces grandes montagnes, paraît comme

un bassin de jardin anglais. Les nuages s'arrêtent sur les cimes, le temps se couvre. Serions-nous montés pour ne rien voir. En avant ! Au petit bonheur !

Ici est une grande prairie avec des pierres plates disposées çà et là en bancs pour s'asseoir. Des porteurs du Righi sont assemblés en rond ; pour eux, c'est une halte ; ils causent et se reposent. Les montagnes, en bas, sont cachées par les feuilles du bosquet où nous entrons, et, à travers les branches, on aperçoit seulement le lac et le ciel, deux lacs qui semblent s'unir et se continuer, tous deux avec des profondeurs diverses. Il y a aussi des hommes qui se ressemblent au premier aspect : les pensées des uns sont célestes, celles des autres sont matérielles ; les premières s'élèvent, s'élèvent sans cesse sans trouver de limites; les autres descendent, descendent et trouvent u . fond de boue ; et le jeune homme qui entre dans la vie prend souvent l'azur du lac pour l'azur du ciel.

Les porteurs sont pittoresquement groupés avec leurs paquets et leurs piques plantées en terre. Ils font au paysage, qui se dérobe derrière eux, un *admirable premier plan*. Plus loin, des barrières de bois posées en travers détachent harmonieusement sur la verdure leurs treillages gris.

Et maintenant, à la hauteur où nous sommes, le lac forme trois golfes. Que ces lignes ondulées sont gracieuses à voir ! Dans les vallées, les jardins bien alignés, réguliers, avec leur cadre de haies, font contraste avec le désordre de tout ce qui nous entoure.

Les arbres à écorce blanche s'élèvent comme d'énormes serpents et jettent çà et là leurs branches capricieuses; le sol est couvert de grandes herbes, de fougères, de buissons épineux, de fragments de rochers; et, avec tout ce désordre, pas un souffle d'air, pas un rayon de soleil qui tremble sur les feuilles: partout un calme universel et une impression de douce mélancolie.

Un enfant de quatorze ans s'avance d'un ton câlin et vient me

demander l'aumône; la voyageuse et le professeur sont en avant déjà.

Il y a peu de pauvres en Suisse, et l'on apprend aux enfants à mendier! Celui-ci a quelque chose d'hypocrite, je passe sans rien lui donner. Alors il va prendre une planche : il frappe devant moi sur un tronc d'arbre, et se sauve à toutes jambes. J'arrive en confiance, tout imprégné de poésie, lorsque tout à coup je suis environné d'un essaim de guêpes qui m'attaquent en sonnant la charge; je me défends avec ma pique; mais, malgré la perfection de mon moulinet, je me sens piqué rudement au cou : alors je jette mon bâton de voyage, et, faisant rapidement un tampon de mon foulard, je dissipe l'ennemi non sans peine et non sans blessures.

Je recommande le susdit gamin aux voyageurs romantiques, et je les prie, dans leur intérêt, si jamais il se représente à la montée d'Art au Righi, de surveiller ses mouvements; et, s'il prend une planche, de lui administrer une correction sincère ou même deux corrections de plus en plus sincères, une pour eux, et l'autre en souvenir de moi.

Et ils auront vengé bien des victimes, ledit gamin déployant une certaine habileté pour disparaître au beau milieu de la bataille.

Une goutte d'eau sédative eut bientôt calmé la brûlure des dards, et je rentrai dans mon heureuse contemplation.

Un peu plus loin, une cascade tombait des rochers et coulait sur de grosses pierres si bien couvertes de mousse, qu'on les eût dites habillées de velours; au-dessus, un bouquet d'arbres, dont les troncs nus et droits s'élançaient comme des piliers; le feuillage au sommet formait un éventail.

La Suisse a deux tons dans les temps couverts : le vert et le blanc; le vert des prairies et des feuilles, le blanc des ruisseaux et des glaciers.

Et, avec ces deux couleurs, la nature trouve des variétés de nuances innombrables, tendres, délicates, séduisantes par leur

gracieuse harmonie. De temps en temps, elle jette le ton rouge d'un terrain éboulé, d'un chemin sablonneux; et puis elle reprend sa grande gamme de blanc et de vert.

Tant d'effets avec deux couleurs, trois au plus! et les coloristes qui se donnent tant de mal pour inventer chaque jour des couleurs nouvelles : pauvre humanité!

Nous avons aperçu deux auberges, tout habillées d'écailles de bois, et nous avons pris un peu de lait au dehors. Il y a des gens qui partent le soir et vont coucher à ces auberges dans les grandes chaleurs, et, lorsqu'il y a clair de lune, ils repartent deux heures avant l'aube.

Et puis nous entrâmes encore dans un bois épais, silencieux, sauvage; les parapets des ponts sur lesquels on passe sont des balustrades de bois d'un charmant travail.

Enfin nous voici sur un sommet, nous avons beaucoup à monter encore; un abri en planches s'élève, le voyageur peut s'y réfugier pendant la tourmente. On y a conduit une source qui court dans des tuyaux de bois. Nous nous asseyons sur les bancs; des chevaux en liberté viennent se poser devant, en nous regardant en face, comme pour causer avec nous, pour nous demander une caresse. Pauvres animaux domestiques! ils aiment l'homme qui les bat, qui les exploite!

Au fait, n'ai-je pas vu des gens intelligents courir après des êtres qui les ruinent, qui les maltraitent, par cela même que ces êtres ne les aiment pas et les font souffrir!

Nous avons caressé ces chevaux, et nous leur avons donné un peu de pain, et nous nous en sommes faits les meilleurs amis du monde.

Une gorge profonde nous sépare d'une autre cime; une cascade tombe en face de nous, disparaît dans un bois de sapins qui escalade les hauteurs où elle se trouve; et puis elle reparaît plus bas, sort du milieu du bois, et se précipite toute blanche dans la vallée. De notre place, nous l'entendons mugir. Nous marchons dans des plaines, mais de tous côtés se dressent

des pins immenses. Nous sommes entourés de leurs sombres barrières. Tout à coup des cloches de vaches font entendre leur *harmonica* champêtre.

Si le cor des Alpes pouvait aussi retentir! C'est ici l'endroit ou jamais.

Un bruit de tonnerre lointain! C'est encore une cascade qui tombe là-bas sur notre gauche.

Le vallon se resserre. Plus rien maintenant que des sapins et des rochers! En nous retournant, tous les fonds s'effacent dans la brume.

Voici une chapelle. C'est une des stations qui conduisent à Notre-Dame-des-Neiges. A la station de la Croix se trouve une petite chapelle ornée de groupes en bois sculpté et peint. Le groupe qui se détache sur un fond sombre, représente Jésus-Christ abattu sous la croix, la figure ensanglantée par les blessures de la couronne d'épines; la bouche est ouverte, et l'expression de la douleur est telle et si noble, que nous restons saisis et émus tous les trois à la fois. Il y a dans l'art une chose qui ne se donne pas, et que trouve quelquefois un artiste grossier et même sans talent : c'est l'âme, cette poésie, cette conviction sacrée que l'artiste, quel qu'il soit, a mise, sans la chercher, dans son œuvre; c'est ce rayonnement sympathique enfanté par le génie qui s'ignore; c'est cet inexplicable je ne sais quoi que l'on admire dans les œuvres imparfaites d'Ocagna et de Giotto; c'est cette grandeur singulière que nos plus grands faiseurs ne pourront jamais atteindre, par cela même qu'ils sont de grands faiseurs. Les gens de cœur sont-ils donc si rares, sur terre, qu'il y a si peu d'œuvres qui soient remplies de cœur?

Les gens de sentiment sont des artistes véritables; les gens de talent, et même de grand talent, sont des ouvriers sublimes! — Mais ce sont des ouvriers.

Combien d'ouvriers dans nos académies! et souvent très-peu sublimes!

En continuant notre route, nous trouvâmes quelques chalets

sur la gauche, où nous entrâmes boire du lait. La femme qui tenait cette espèce d'auberge parlait, non pas le patois, mais un allemand très-pur. Elle l'avait appris seule, pendant les jours d'hiver, qui sont terribles à cette hauteur; l'ennui éteint nos facultés ou les augmente.

A partir de là, la montagne prend un aspect bizarre; des rochers immenses s'élèvent, qui sont creux en dessous; plus loin, ils sont criblés de trous, et tout à fait semblables à de vieilles murailles romaines : ce sont comme des amas de pierres et de rochers rougeâtres unis ensemble par un ciment étrange.

Là il n'y a plus une route, il y en a cent; elles se mêlent, se croisent, pour arriver au même but : à l'hôtel de Staffeln, où viennent aboutir aussi les chemins de Kussnacht et de Weggis.

Cet hôtel était rempli de voyageurs, ils accoururent sur les balcons lorsque nous passâmes. Si contemplateurs que puissent être les gens du monde, il leur faut des figures dans les paysages.

Nous continuâmes notre route en nous dirigeant vers le sentier qui conduit à Righi-Kulm (*sommet du Righi.*)

L'auberge du Staffeln était déjà bâtie en 1816. Elle suffisait, et au delà, aux rares voyageurs de cette époque. Depuis, la renommée de la vue du Righi, allant toujours augmentant, on bâtit d'abord une auberge sur le sommet de la montagne de Kulm, et plus tard une seconde; et maintenant ces deux grandes auberges sont insuffisantes pour le nombre des voyageurs qui se présentent, surtout quand le temps semble vouloir se mettre au beau.

La vue que l'on a du Staffeln est déjà magnifique; mais elle ne s'étend que d'un seul côté, empêchée qu'elle est par la masse même du Kulm.

Au Staffeln, c'est un admirable point de vue.

Au Kulm, c'est un panorama qui, pour l'étendue, n'a peut-être pas d'égal au monde.

C'est ordinairement au Staffeln que se réunissent les touristes allemands, gens à *tornitz* verts, les étudiants : en un mot, les voyageurs économes.

Au Staffeln, la chambre coûte 2 francs ; le déjeuner 1 franc 25 centimes ; le dîner 2 francs 50 centimes.

Ce n'est pas exorbitant, à coup sûr, si l'on réfléchit que toutes les provisions doivent être apportées, chaque jour, des vallées, à dos d'homme ou sur des mulets.

Nous verrons bientôt ce que sont les prix du Righi-Kulm.

Nous continuâmes notre chemin ; il ne s'agissait plus de faire des économies : c'était à prendre ou à laisser ; il fallait donc, comme on dit, faire la part du feu.

J'indiquerai tout à l'heure au voyageur comment il devra s'y prendre pour ne payer, en jouissant de la vue du Righi, que la somme ordinaire de 3 francs 50 centimes par jour.

Nous nous mîmes à gravir une pente très-escarpée qui s'élève sur la droite du Staffeln ; le vent était terrible et très-froid ; nous étions littéralement tremblants en arrivant à l'hôtel, et nous nous précipitâmes dans la grande chambre d'en bas (le Gast-Stube).

Au Righi-Kulm, les chambres sont à deux lits, et au prix de 4 francs la chambre, les lits occupés ou non.

Il restait deux chambres ; nous en prîmes une avec le professeur, et l'autre fut retenue par la voyageuse ; bientôt une Française aimable vint la prier de lui céder un des lits de sa chambre : « faute de quoi, disait-elle, elle se trouverait dans la nécessité de redescendre au Staffeln. »

Une compatriote de bonne compagnie est deux fois compatriote à l'étranger. Sa demande fut accordée à l'instant même.

Nous étions arrivés à temps.

Cependant les caravanes ne cessaient pas de venir ; mais les voyageurs qui les composaient avaient fait retenir leurs chambres d'avance.

On peut faire retenir sa chambre en donnant 2 francs, qui

restent comme arrhes, d'abord, et ensuite comme droit de location.

Un tourbillon de vent fit trembler l'auberge, et, un instant après, les nuages s'écartèrent et le soleil reparut.

Nous nous précipitâmes au dehors, et, en voyant le merveilleux spectacle qui s'offrait à nous, nous ne pûmes retenir un cri d'admiration.

Ce n'est pas seulement une vue magnifique, un panorama splendide ; c'est un effet de fantasmagorie auquel les nuages, en voltigeant, prêtent le concours de leurs formes bizarres, de leurs ombres et de leurs reflets.

Comme des armées de démons, ils courènt en masse du nord au midi, de l'est à l'ouest. Quelques-uns voyagent solitaires dans des horizons sans bornes. La vue ne rencontre pas d'obstacles, pas de barrières, elle va toujours, toujours plus loin, et se perd à la fin dans l'immensité. Elle s'arrête parce que la puissance lui manque, mais l'espace continue toujours.

A nos pieds est le lac des Quatre-Cantons, et les trois premiers bras dessinent les contours d'un trèfle dans la vallée ; des deux derniers bras, l'un s'étend brusquement vers le Saint-Gothard. La cime dentelée du Pilate nous apparait un moment, puis elle se cache dans la brume. Nous éprouvons un plaisir étrange à voir les nuages passer au-dessous de nous, et projeter, en bas dans la vallée, leurs ombres exagérées qui courent tantôt sur les lacs, tantôt sur les plaines ; nous assistons en spectateurs à ces correspondances mystérieuses. Une grande lumière resplendit tout à coup du côté de Goldau ! ce sont des vapeurs blanches qui rejettent les rayons du soleil comme des miroirs ardents ; tantôt elles s'élèvent verticales, tantôt elles se courbent, et s'étendent en forme de panache ; elles prennent aussi l'aspect transparent d'un immense voile de gaze à travers lequel s'estompent les lointains. Ailleurs, des nuages noirs et funèbres restent immobiles derrière les pics nus, tristes, du Nacken et du Mythen, auxquels ils forment un fond d'un ton plombé ;

tandis que, plus loin, une masse de montagnes noires se détache sur des nuages éclatants. Lucerne, groupée au fond d'une anse du lac des Quatre-Cantons, brille par intervalles ; on dirait, lorsque le soleil la quitte, un vague amas de cailloux blancs. A nos pieds est Kusnacht, au fond d'un autre golfe du même lac, qui semble séparé de celui de Zug par une langue de terre. large d'un pas tout au plus ; ce pas, c'est la distance d'une lieue : de Kusnacht à Immensée. Il semblerait qu'une petite pierre jetée comme un palet irait tomber juste au milieu du premier village, tant le plan est vertical ; pour bien le voir, il faut se pencher sur le bord. Lorsque les nuées s'écartent, on aperçoit le lac de Zug, celui d'Égérie, celui de Sempach, celui de Zurich, qui resplendissent chacun à leur tour.

En face de nous, là, derrière le mont Pilate, est le lac de Sarnen et plus loin le Brunig, et, au delà du Brunig, toute la chaîne des Alpes. C'est un dédale de pics déchirés, de glaciers, de cimes ou vertes ou rouges, et sur ces cimes pressées, accumulées, dominées de temps en temps par des blocs neigeux, jouent d'étranges coups de lumière verdâtre et blanchâtre à la fois ; c'est un mélange de tons qu'il est impossible de concevoir, plus impossible encore d'exprimer. Ces nuances sont si harmonieuses, que nous ne pouvons nous rassasier de les voir. Mais le soleil, en baissant, donne à ces tons si doux une ardeur plus vive ; tout devient en feu ; c'est un amalgame de couleurs inconnues qui vont des nuages aux cimes et des cimes aux nuages ; ce sont des prismes, des arcs-en-ciel, des feux d'artifice extravagants, des scintillements incroyables, et ces teintes diverses se réunissent à la fin dans une masse confuse et colorée, une fournaise ardente, qui reste bizarrement illuminée, tandis que déjà, dans la vallée, tout prend une teinte froide et grisâtre.

Il y a, dans ces grandes scènes de la nature, une majesté en présence de laquelle l'homme se trouve anéanti. C'est devant des tableaux pareils que son orgueil s'incline, et qu'il recon-

naît sa faiblesse et son impuissance. Alors il pressent un Être suprême.

Les dernières teintes du soleil brillaient encore, que nous nous trouvâmes tout à coup au milieu d'un épais brouillard : nous nous dirigeâmes en hâte vers la grande salle à manger, située au rez-de-chaussée de notre auberge.

Nous étions là cent cinquante, à peu près ; on sonna bientôt la cloche du dîner. On avait disposé au milieu deux grandes tables, flanquées d'une foule de petites. Chaque couvert portait le numéro de la chambre des voyageurs, et c'était là qu'ils devaient absolument s'asseoir. Bientôt tous furent placés ; mais les Français n'étaient pas en majorité, car, dans tout ce monde, personne ne riait ; on se parlait à peine, et le doux caquetage de notre petite table rompait seul le silence universel. C'étaient des Allemands, et surtout des Allemandes, accoutrées de la manière la plus bizarre, comme pourraient le faire des saltimbanques de province. Presque toutes blondes et souvent laides, elles posaient pour l'excentricité mélancolique et silencieuse. C'étaient des Anglais qui se tenaient roides et gardaient, avant tout, leur décorum.

À quelques places de nous, une Anglaise, au nez rouge et long, restait sur sa chaise toute d'une pièce sans même tourner la tête ; d'autres Anglaises, celles-là plus jolies, buvaient énergiquement du champagne et rien autre, que leur père leur versait à plein verre. Celles-là s'animèrent un peu plus, et commençaient à sourire au dessert ; elles tournaient souvent la tête de notre côté à l'appel de notre gaieté. Un grand monsieur, gênant pour ses voisins, le carnet en bandoulière, s'élançait de sa place à chaque bouchée et entreprenait des voyages autour de la table ; il venait manger un morceau et bondissait encore pour se livrer à des explorations nouvelles. Deux nouveaux mariés, deux Allemands, dans la lune de miel, restaient en contemplation béate l'un devant l'autre, et presque sans toucher à rien, tandis que la belle-mère, moins sen-

timentale, dévorait sans merci, car les Allemands sont grands mangeurs. En Allemagne, lorsque la jeunesse dorée s'envole, le sentiment est invariablement remplacé par la choucroute. S'il eût atteint ses trente-cinq ans, Werther ne se fût pas tué, à coup sûr, et la canette eût remplacé Charlotte avec avantage. Gœthe l'a fait mourir à temps. Le dîner, du reste, fut confortable, mais sans excès; nous y mangeâmes des côtelettes de chamois, animal assez rare et tout à fait de circonstance sur ces hauteurs; j'aurais, je l'avoue, comme mon ami Dumas, préféré du bifteck d'ours.

Après le dîner, tous les étrangers se levèrent et paradèrent à l'envi. Nous les laissâmes à leurs innocents plaisirs.

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous fûmes réveillés par le cor des Alpes, et je dois avouer que ce réveil, en Suisse, sur la montagne du Righi, au crépuscule, a un certain charme champêtre qui saisit, si peu disposé que l'on soit à se laisser aller aux effets de théâtre en présence de la nature. Nous nous hâtâmes de descendre, le professeur et moi, et nous trouvâmes déjà son élève interrogeant le ciel. Mais, hélas! nous étions entourés d'épais brouillard, et le soleil se levait pudiquement derrière sa courtine de vapeurs.

A ces hauteurs, le froid devenait terrible, tout le monde tremblait, empaqueté dans des manteaux. Le professeur, devant ces rigueurs sibériennes, ne tint pas longtemps, et fit une retraite précipitée dans la grande salle d'en bas, où il se contenta, à travers les vitres, d'inspecter les brouillards qui se promenaient, chassés par ce vent glacial. Tout le monde grelottait, et la grande Anglaise au nez rouge était littéralement cramoisie.

Le soleil coquetait et ne voulait pas se montrer; nous n'insistâmes pas, et nous imitâmes la prudence du professeur.

Les grandes tables étaient littéralement jonchées de pots de miel, de grandes cafetières, de jattes de lait, de pots de beurre, de monceaux de sucre. J'étais en humeur belliqueuse. Un An-

glais était assis devant une table, et, à sa pose carrée, il était aisé de prévoir qu'il se préparait à une vigoureuse consommation.

Le professeur et son élève s'assirent à une table; moi, je vins prendre place à côté de l'Anglais.

On pourrait croire que je n'aime pas les Anglais, ce serait une erreur. Personne n'admire leur Shakspeare plus que moi. C'est, il est vrai, le soleil de leur nation, mais c'est un soleil. J'aime Sterne, j'aime l'Écossais Walter Scott.

Leur aristocratie a produit quelques grands hommes; mais cette aristocratie, qui se croit divine, et qui fait la force du pays, parce qu'elle se croit divine, ne se voit jamais. En voyage, elle se séquestre des voyageurs. Les Anglais que l'on rencontre à table d'hôte, ou sur les chemins, sont des bourgeois qui rougissent d'être bourgeois et se rendent ridicules par cela même. Un Anglais de ce genre appartient de droit à tout homme qui veut se distraire. Pour ma part, j'aime à le voir comme j'aime à voir un paon. Si je regarde un paon, c'est pour lui faire étaler son plumage; si je parais écouter un Anglais, c'est pour lui faire déployer tout l'éventail de son orgueil. Son égoïsme m'amuse, et ses impertinences me divertissent à ravir. J'aime les choses franches, et l'orgueil anglais est bien tranché, bien net. Pas d'alliage, pas le moindre mélange! C'est à en rester ébahi, en admiration! et c'est là ce qui m'intéresse en ma qualité d'observateur. Les types bien écrits sont si rares!

Qui donc a inventé l'égoïsme? L'Angleterre à coup sûr. Lisez les œuvres philanthropiques de M. Malthus. Il est vrai que les Américains du Nord ne vont pas mal aussi; mais les Américains du Nord sont d'origine anglaise.

Donc, j'avais appétit, je voulais faire manger démesurément mon adversaire. Les Anglais ont un tact merveilleux pour deviner toute espèce de lutte, tout ce qui flaire le pari. Mon attitude de défi, d'ailleurs, l'éclairait suffisamment.

Il venait d'avaler avec avidité une tasse de café, il attaquait

à la fois le pain, le beurre, le sucre et le miel. J'imitai son activité, je prenais après lui la corbeille au pain, le sucrier, le pot de miel avec une ardeur fébrile; il me regarda en souriant à demi et vida d'un coup un pot de lait.

— Garçon ! s'écria-t-il.

— Garçon ! m'écriai-je.

— Un pot de lait.

— Un pot de lait, répétai-je en écho.

Le garçon nous apporta deux pots de lait, et nous commençâmes une lutte d'appétit. Le beurre, le sucre, le lait, le pain, disparaissaient et étaient successivement remplacés par le garçon attentif. Je ménageais le café ; mais le combat était vaillant, la mêlée était chaude. Je mangeai tant que je pus manger ; mais mon but était de noyer mon adversaire. Quand je crus ce but à peu près atteint, je ralentis peu à peu mon ardeur ; il redoubla la sienne ; plus je mettais d'intervalle à emplir mes tasses, plus il mettait d'ardeur à vider les siennes ; enfin, quand je le crus suffisamment gavé, et que je fus rassasié de manière à pouvoir attendre tranquillement le repas du soir, je me levai de table d'un air de regret. L'Anglais y resta, et but et mangea encore d'un air de triomphe.

J'étais satisfait ; j'avais émoustillé l'Angleterre.

Heureusement pour l'Angleterre qu'elle prend du thé le soir.

Le déjeuner coûte un franc cinquante centimes. En vérité, pour ce jour-là, ce n'était pas trop cher. L'Anglais aurait pu payer le sien trois francs en toute conscience.

Depuis quatre ans que je n'étais pas monté au Righi, les prix avaient augmenté : le dîner ne coûtait alors que trois francs. Il coûte quatre francs aujourd'hui et n'est pas meilleur.

Maintenant aussi, des avis collés dans les chambres, avertissent qu'il est défendu de sortir avec les couvertures du lit. Il y a quatre ans, tous les voyageurs avaient, le matin, leurs couvertures sur le dos, ce qui donnait à la société un aspect suffisamment russe ou lapon ; mais il paraît que quelques

amateurs se seront perdus dans les brouillards et auront oublié de remonter à l'auberge pour y remettre leurs manteaux d'emprunt. De là l'avis collé dans les chambres.

A peine avions-nous terminé notre déjeuner, que le soleil parut et dissipa si promptement le brouillard, qu'il ne resta plus un seul nuage au ciel. Il faisait encore froid dehors, mais c'était un froid tolérable.

Nous allâmes voir le panorama, qui, cette fois, n'était gêné par rien; toutes les cimes apparaissaient bien distinctes, tous les lacs, au nombre de quatorze, dit-on, se distinguaient clairement; ils apparaissaient, pour la plupart, comme des flaques d'eau, comme des points brillants perdus dans des espaces où tant de glaciers brillent.

C'était une vue belle, sans égale peut-être; mais elle n'avait plus ni le charme fantastique, ni le mouvement de la veille. C'était une beauté merveilleuse, mais une beauté sans passion.

Au nord, on découvrait le lac de Zug, la montagne du Rossberg, qui tranchait par ses flancs déchirés et couleur de terre, et par-dessus sa cime on voyait le lac d'Égéri, où se donna la bataille de Morgate. Au delà de Zug, on suivait les chaînes de l'Albis, et plus loin se distinguaient le lac et une partie de la ville de Zurich, mais presque effacée par la distance.

A l'ouest, la vue s'étendait sur tout le canton de Lucerne, sillonné par la Reuss, et puis, plus loin, le lac de Sempach et la chaîne du Jura formaient l'horizon.

Au midi se trouvaient les objets les plus intéressants; les montagnes d'Unterwalden d'abord, puis la chaîne des hautes Alpes de Berne et de l'Uri, où se distinguent les pics du Titlis, du Rothstock, de l'Eiger, du Finisterharhorn, et enfin le Bristenstock et le Seelesberg, entre lesquels passe le Saint-Gothard. En tout, soixante lieues de glaciers.

Du côté de l'*est*, on remarquait l'ancien bourg de Schwitz, qui a donné son nom à la Suisse, et là continuait la chaîne des

Alpes. On distinguait les sommets du Dœdi, dans les Grisons ; du Glarnisch, dans le canton de Glaris; et du Sentis, dans l'Appenzel. Tout cela se voyait en plein soleil.

La vue était donc plus distincte que celle de la veille ; mais l'homme comprend et estime davantage les beautés qui lui sont furtivement montrées ; il estime moins celles qu'il découvre sans mystère et sans peine.

Nous restâmes quelques heures dans cette contemplation ; mais nous voulions, le jour même, nous rendre à Brunnen, ou à Altorf, au pied du Saint-Gothard.

Nous commençâmes à descendre, et, à mesure que nous descendions, l'air devenait moins froid ; à l'auberge du Staffel, il était agréable déjà ; nous nous arrêtâmes un moment encore pour jeter un dernier coup d'œil sur ce spectacle magnifique, puis nous descendîmes en suivant le chemin de Weggis. Deux femmes nous rejoignirent bientôt, portées à bras sur des fauteuils ; elles paraissaient très-occupées à nous considérer, et donnèrent l'ordre à leurs porteurs de se conformer à notre allure ; elles semblaient nous écouter parler, et nous accompagnèrent ainsi jusqu'à Weggis, au pied du Righi.

La route est rude au commencement, et rapide; à un tiers de la montagne, on voit l'établissement de bains de Kaltbad (bains froids). La source s'appelle la fontaine des Sœurs, parce que, selon la tradition, trois sœurs, poursuivies par un bailli autrichien, se réfugièrent en ce lieu, où elles passèrent leur vie en se livrant à des exercices de piété. Près de là s'élève une chapelle où un prêtre dit tous les jours la messe pour les bergers du Righi, et au 10 août, jour de la saint Laurent, on y célèbre la fête des pasteurs.

Ces bains ont une apparence très-élégante. Une brillante société y était rassemblée sur des bancs ombragés, et devant elle des chanteurs tyroliens faisaient retentir les échos des montagnes de leurs *là-là-i-tou !*

Nous nous arrêtâmes pour les écouter, et les dames qui nous

suivaient y firent aussi reposer leurs porteurs pour repartir avec nous. A nos pieds s'étendait un bras du lac des Quatre-Cantons, qui baignait le pied de la montagne, et que l'on apercevait verticalement au-dessous de nous, à travers les branches des arbres et les feuilles des arbustes qui garnissaient le chemin. En face de nous se déployaient les vastes flancs du mont Pilate; le lac encaissé se trouvait dans l'ombre, et prenait une charmante teinte de turquoise d'une incroyable tendresse.

En descendant toujours la route, on passe sous une espèce de porte formée par un rocher posé en travers sur deux blocs immenses de granit; au-dessus de ce rocher, qui paraît inaccessible, de ce rocher, qui semble une montagne, et auprès duquel les plus lourdes pierres druidiques seraient d'imperceptibles cailloux, on aperçoit quelques pins et une croix. Ce rocher, posé en façon de voûte, à peine soutenu, pittoresquement, presque coquettement arrangé, comme un jardinier le ferait à plaisir dans un jardin anglais, qui l'a placé là? Le paysan vous répond le démon, et tout est dit; n'en cherchez pas davantage, et, en vérité, on finirait par être de l'avis du paysan si l'on ne se rappelait les caprices et les singularités de la nature. Ce bloc immense est tombé des cimes à coup sûr, et il s'est trouvé là deux blocs de rochers pour le retenir, pour l'enchâsser entre eux; il dort là depuis des siècles et semble prêt à s'écrouler sans cesse; mais que direz-vous du Vésuve qui ne dort pas, qui gronde, bouillonne et fume toujours? N'est-il pas cent fois plus merveilleux encore?

Ce passage s'appelle, en Suisse, Hohestein (pierre haute) ou Felsenthor (porte de rochers.)

A partir de là, la route descend très-escarpée en rapides zigzags, et on arrive ainsi, presque en courant malgré soi, à une charmante petite chapelle placée sous des colonnes, qui forment péristyle, et, adossée à des rochers. Nous nous reposâmes sur les marches, et des jeunes filles, avec de longs cheveux tressés, et très-jolies, vinrent nous offrir des poires ma-

gnifiques, bienvenues par un pareil soleil ; car, à mesure que nous descendions, la chaleur, rejetée par ces parois de rochers, devenait torride. Devant cette chapelle le chemin s'abaissait en degrés taillés dans le roc. Les voyageurs qui montaient avec leurs guides des pentes aussi dures, venaient, essoufflés et s'essuyant le front, se reposer sur les marches auprès de nous, avant de continuer leur rude ascension.

Plus loin, le terrain change de couleur et porte encore les traces d'un torrent de boue qui descendit comme une lave des flancs du Righi.

A l'endroit où l'on voit une paroi rouge, en 1795, le 16 juillet, au point du jour, les habitants des villages et des chalets, que des bruits étranges avaient tenus éveillés toute la nuit, virent sortir des crevasses transversales, qui s'étaient formées sur les flancs du Righi, un torrent de vase d'une couleur rougeâtre qui se mouvait et descendait vers la vallée. Ce torrent occupait, en largeur, un quart de lieue et son épaisseur était de vingt pieds pour le moins; il s'avançait avec lenteur, et quand un obstacle se présentait, il s'accumulait, montait, montait, passait pardessus et retombait en hideuse cascade en ensevelissant ainsi tout ce qui se présentait. Pendant quinze jours et quinze nuits, il ne cessa de couler depuis son ouverture jusqu'au lac; sa marche était si lente qu'on eut le temps de faire sortir les bestiaux et d'emporter tous les meubles, mais un village, qui se trouvait sur sa route, fut complétement enseveli. Comme à Goldau, les traces se voient encore en quelques endroits, mais ici la culture a amené une végétation nouvelle.

Après avoir descendu une heure encore, nous étions assis dans la salle des guides, et nous prenions un peu d'eau et de vin dans une auberge allemande; l'autre auberge, élégante, ornée d'un tente dressée sur le bord du lac, était l'auberge du débarcadère.

Nous comptions aller à Altorf le même jour avec le bateau à vapeur, mais il ne passait plus que des bateauxde retour vers

Lucerne. Nous avions employé un peu moins de trois heures à descendre le Righi. La descente du côté de Weggis est moins longue, mais beaucoup plus rapide que du côté d'Art.

Après un repos d'une heure environ, nous nous disposâmes à suivre, sur notre gauche, un sentier peu fréquenté par les habitants et très-rarement par les voyageurs. Nous pensions par cela même trouver des chemins solitaires, c'est-à-dire du pittoresque, de la poésie, et les bords du lac, c'est-à-dire de la fraîcheur et de l'ombrage.

Et, en dernier lieu, car il faut bien penser à tout, des auberges bien allemandes, propres, tranquilles et à bon marché.

Il est évident que la journée du Righi, malgré tous nos calculs, est une journée chère qui réunit la dépense de deux journées de 3 francs 50 centimes; mais il y a un moyen de voir le Righi sans rien dépenser de plus qu'à l'ordinaire. Il suffit, pour cela, de partir le matin avant six heures d'Art. On arrive facilement au sommet sur les dix heures si l'on veut; et, ce qui est plus que suffisant pour voir le panorama et se reposer, on peut s'arrêter au culm trois ou quatre heures; un marcheur ordinaire peut en deux heures descendre à Weggis, ou, en trois heures retourner à Art. On se trouvera ainsi de retour à deux ou trois heures du soir, sans la moindre fatigue, et l'on aura le temps d'aller encore soit à Kussnacht, soit à Lucerne, si l'on trouve un bateau à vapeur de retour, ce qui est plus que probable. Pour ma part, je ne ferai pas autrement à l'avenir, si l'avenir me réserve encore des plaisirs semblables.

Nous traversâmes le village placé sur les bords du lac, et lorsque nous eûmes quitté les dernières maisons, le chemin commença à se rétrécir et devint bientôt un sentier.

Depuis le service du bateau à vapeur, et il y a plus de quinze ans de cela, ces anciennes routes ont été complétement abandonnées par les voyageurs.

J'aime à marcher ainsi dans les chemins peu fréquentés, au milieu d'un grand silence, surtout quand le chemin côtoie un

lac, et quel lac est plus poétique que celui des Quatre-Cantons?

Le vent avait cessé; on ne sentait pas le moindre souffle d'air, et l'eau était si unie qu'on n'y voyait pas une ride. Autour de nous les feuilles étaient immobiles, même les feuilles des trembles et des bouleaux, qui miroitent sans cesse. Quelques arbres disparaissaient complétement sous leur vaste manteau de lierre. Le sentier montait, descendait, mais ne s'éloignait jamais de la rive. Quelquefois nous marchions tout à fait sur le bord, et nos reflets, purs, nets, se promenaient avec nous; les chênes s'élevaient droits en charmant l'œil par l'élégante cannelure de leurs écorces d'un gris blanc, qui contrastaient avec l'écorce soyeuse et unie des charmes. Ces derniers arbres étendaient leurs grandes branches, et les plus basses se courbaient, entraient dans l'eau, et paraissaient trouver un plaisir à se baigner ainsi.

Les arbres des bois solitaires semblent penser; leurs feuilles se contractent et s'étendent, frémissent ou se taisent. Elles tombent tristement quand s'approche l'orage; elles se redressent quand le soleil les caresse, comme le chien lève sa tête aimante sous la main distraite du maître. Les arbres vivent à coup sûr; ils ont leurs passions et leurs amours; seulement, les arbres de nos jardins, obéissant à la volonté de l'homme, taillés, émondés, alignés au gré de ses caprices, perdent dans l'esclavage, comme les hommes, leur verve et leur sensitivité. Ils ont les soins que peuvent donner l'art et la science : l'ébranchement, l'échenillement, l'arrosage, mais il leur manque le grand air de la liberté. Et alors, en dépit de tant de sollicitudes, languissants, rabougris, ils étendent tristement leurs bras maigres; le moindre vent les effeuille, le moindre soleil les dessèche; ils ne se donnent pas la peine de croître : ils restent dans un demi-sommeil. Mais l'arbre des forêts, avec ses puissantes ramures, avec sa végétation rutilante, s'élève à perte de vue; il étend çà et là ses fortes racines, et, dans sa surabondance de vie, semble,

quand il frémit, parler au voyageur. Et alors, celui-ci plein d'admiration, en passant sous leurs sombres voûtes de feuillage, murmure quelques vers oubliés de Théocrite et de Virgile, qui lui reviennent en mémoire, et il regrette les illusions des anciens poëtes qui, en pénétrant dans les forêts consacrées, croyaient chaque source, chaque tronc d'arbre habité par une nymphe des bois et des eaux, et s'imaginaient distinguer, parmi les murmures de la brise, les sons éloignés des trompes et des cymbales, que faisaient résonner les faunes et les sylvains.

Nous marchions tous les trois, distraits, laissant tomber machinalement, à chaque pas, nos piques en cadence. Le paysage avait quelque chose d'arcadien, et rappelait les compositions du Poussin; de temps en temps, nous arrivions à quelque chalet qui prenait, ici le nom de Riedesort, là celui de Fitznau.

Nous entrâmes sous une belle forêt de pins; elle escaladait brusquement des pentes rapides; la route se déroulait alors en escaliers qui s'étendaient en serpentant toujours. Rien n'est plus pittoresque, vu de bas en haut, que ces marches brillantes, faites de pierres inégales, enchâssées dans des gazons ou des terrains mats. Lorsque la route cessa de monter, nous nous trouvâmes sur la pointe du promontoire qui semble fermer le premier bras du lac : la cime de la rive opposée se levait aride et pelée.

Le sentier tournait alors, et, quittant la forêt, traversait de grandes prairies embaumées des fraîches odeurs de verdure qu'éveillait la faux des paysans qui tondaient des foins. Après avoir continué quelque temps sur le plateau, la route descendait encore sur de grands escaliers de pierre; mais ces escaliers, mal joints et inégaux, fatiguaient et blessaient les pieds. Le soir vint, et avec le soir descendit le calme et la fraîcheur; le ciel s'empourpra, et les ombres devenaient plus longues lorsque nous arrivâmes à Gersau.

Gersau fut une ancienne république, mais la plus petite république du monde, et c'est peut-être même à cause du peu de

place qu'elle occupait qu'elle a eu quatre cents années d'indépendance.

Les États de la république renfermaient une population de neuf cents à mille habitants, en comprenant les femmes, les enfants et les vieillards. Ces États se composaient de la ville et de quelques chalets épars, comptant cent soixante et quatorze maisons. Quant à ses possessions maritimes, il fallait à ses bateliers cinq cent cinquante coups de rame pour passer d'une frontière à l'autre. En 1798, elle fut annexée au canton de Walstetten, et ensuite, par l'acte de médiation, à celui de Schwitz, dont elle fait aujourd'hui partie.

Quoi qu'il en soit, la république de Gersau est admirablement située. Isolée, calme, entourée de charmants paysages embellis par des arbres magnifiques, elle inspire au voyageur, et surtout au voyageur paysagiste, le désir d'y demeurer au moins quelques jours.

L'église est charmante; devant l'église est, comme toujours en Suisse, le cimetière. Lorsque nous passâmes, une vieille femme était à genoux devant une tombe. Cette femme n'était pas abattue, désespérée; elle était tranquille, presque souriante, et paraissait absorbée dans le soin ou la contemplation d'un amas de fleurs posées sur la tombe, parmi lesquelles on remarquait des roses magnifiques.

Cette vieille femme avait perdu sa fille, sa joie, son bonheur, morte, a-t-on dit, à la suite d'un oubli, d'un chagrin d'amour, et alors la mère, après avoir bien pleuré, a entouré la tombe de fleurs, et ces fleurs sont maintenant toute son affection; elle les cultive avec un soin jaloux, les arrose, les contemple des heures entières; l'hiver, elle regarde les pétales séchés. La plus grande douleur morale quand on est jeune; (car alors on éprouve avec plus de force toute sensation, toute passion nouvelle), c'est la trahison d'une amante, d'une épouse; alors le cœur se contracte, il se tord, se déchire; la vie n'apparaît plus que comme un long désespoir; mais un jour ou l'autre, tôt ou

tard, on trouve une autre amante plus belle, plus spirituelle, plus aimante, et l'on se console, et l'on rit des maux que l'on a soufferts.

Mais la mère, déjà âgée, qui perd sa fille unique, la mère que rien n'attache plus au monde, celle-là ne peut se consoler. Seulement, ayant tout perdu, elle force ses pensées à n'être plus qu'un souvenir ; le présent, l'avenir, pour elle, s'envolent devant une bague, une mèche de cheveux, et elle cultive des fleurs sur une tombe.

Puisqu'il faut vivre, elle se résigne, elle attend.

Nous sommes entrés dans l'auberge du pays, au *Soleil d'or*.

Les voyageurs descendent rarement au *Soleil d'or*. Qu'y feraient-ils, puisque Gersau se trouve entre deux étapes : Veggis au pied du Righi, Brunnen au commencement du bras du lac qui conduit à Fluelen? L'auberge est seulement fréquentée par les gens du pays ; toutefois, il s'y trouve, par conscience, quelques chambres pour les voyageurs.

Le prix de ces chambres était de 70 centimes, ce qui n'empêchait pas qu'elles donnaient sur le lac et sur les montagnes de l'autre rive, et que la vue était aussi belle et plus pittoresque que dans les grands hôtels de Lucerne.

Le prix des plats était de 50 centimes, mais si copieux, que, en réunissant nos dépenses, nous eûmes pour 3 francs (1 franc par tête) un dîner d'ambassadeurs.

Nous étions servis par une jeune paysanne fraîche, alerte, riante, qui plaisait particulièrement au professeur. Il ne cacha nullement ses sympathies. Après le dîner, nous nous mîmes au balcon; nous étions en plein crépuscule, et les barques, penchées sous leurs voiles, rentraient gracieusement au port. Je me retournai pour parler au professeur ; il avait disparu.

Tout à coup, nous entendîmes la jeune fille pousser, au dehors, des cris désordonnés; elle semblait se débattre et résister.

Il me vint en tête d'étranges idées sur le compte du professeur.

Les cris redoublèrent et s'approchèrent de nous. J'étais fort

embarrassé. La voyageuse sortit du balcon et écouta sans rien comprendre.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et la bonne, effarée, se précipita dans notre chambre comme pour y chercher un asile.

J'allais l'interroger, elle ne m'en laissa pas le temps.

— Pardon, me dit-elle, pardon, mais je suis poursuivie par un fou, et j'ai peur.

— Quel fou, et de quoi avez-vous peur? lui dis-je. Qu'allait-elle répondre? L'idée qui m'était venue tout d'abord ne me quittait pas.

— Il y a quelques mois, dit-elle, un homme s'est suicidé sur la route; on avait fait un procès-verbal, et, avant qu'on enlevât le cadavre, un homme du pays, un étudiant, lui coupa la tête et l'emporta chez lui pour la disséquer : il fut jugé et mis en prison.

» Il est sorti depuis plusieurs jours, et il vient de venir à notre auberge. Il a voulu m'embrasser de force, mais cet homme, qui a coupé une tête, me fait une frayeur horrible; il me semble qu'il a encore les mains remplies de sang. Il m'a poursuivie en badinant jusqu'ici, et je n'ai trouvé de refuge qu'auprès de vous. Tout à l'heure, quand le patron sera rentré, je me plaindrai, et je le forcerai bien à me laisser tranquille.

— Marie! s'écria une voix du dehors.

— Ah! voici le maître, dit la servante toute joyeuse, et elle sortit de la chambre.

— Quel affreux vacarme! dit le professeur en rentrant à l'instant même; que se passe-t-il donc ici?

Et le professeur promenait autour de lui son regard placide.

— Et moi qui l'accusais!

— Combien j'étais injuste! me disais-je.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de son cœur.

Le lendemain, après un déjeuner *complet* au café, qui nous coûta seulement 75 centimes à chacun, nous quittâmes l'auberge

du *Soleil d'or*, et, comme le ciel était voilé et le temps doux, nous allâmes nous asseoir sur un des bancs du débarcadère, pour y contempler tout à notre aise (car la vue était fort belle), en attendant le bateau à vapeur qui n'arrivait qu'à dix heures. Et là, à la fraîcheur du matin et au chant des oiseaux qui gazouillaient à l'envi sous les grands arbres, nous goûtions dans toute sa joie le *far niente*, que l'on ne déguste parfaitement qu'avec d'aussi beaux paysages devant les yeux, lorsque des pas précipités et assez lourds firent retentir les planches de l'espèce de théâtre sur lequel nous étions placés, et nous firent tressaillir sur nos bancs comme sur un tremplin.

Et deux individus s'avancèrent jusqu'à l'extrême bord du débarcadère.

L'un d'eux jeta les yeux sur le lac, du côté de Lucerne; l'autre détacha les bretelles du paquet qu'il portait et l'appuya contre la balustrade de bois en disant :

— Voilà, monsieur.

L'étranger, sans dire un mot, tira sa bourse, donna au porteur une pièce d'argent, et continua à regarder du même côté.

Le guide salua et partit.

Nous étions donc quatre à contempler, chacun pour son compte. Mais la contemplation vague, mère de la rêverie, ne suffisait pas, à ce qu'il paraît, au nouveau venu; il tira de son sac une lunette d'approche et la braqua sur le fond du lac. Il passait de la contemplation à l'inspection.

Cette lorgnette me donna à réfléchir.

— Serait-ce un Anglais? me dis-je.

Nous avions chacun notre genre de contemplation.

La voyageuse regardait de tout cœur, ses yeux se promenaient sur le lac, sur les montagnes toutes noires de sapins et sur les deux promontoires qui semblaient se toucher du côté de Brunnen, quelquefois sur le ciel; elle jouissait franchement de l'air frais, du silence, de ce bonheur tranquille que seul connaît le voyageur artiste.

Le professeur commençait à passer d'un monde à l'autre; ses yeux, au mouvement, au scintillement des vagues, se fermaient peu à peu; il se tenait sur la frontière do la rêverie et du sommeil.

Quant à moi, je regardais; mais le voisinage de cet étranger me gênait, et comme je ne cache guère mes impressions, je devais avoir un air peu engageant. L'étranger, voyant qu'on ne l'avait pas remarqué, fut sur le point de m'adresser la parole, mais il hésita.

Décidément j'avais l'air peu aimable.

Il regarda la voyageuse; il était aisé de voir qu'elle était dans le septième ciel.

Il s'adressa donc au professeur.

— Monsieur, lui dit-il, pourriez-vous me dire à quelle heure arrive le bateau de Lucerne?

— C'est un Anglais, pensai-je, attention!

— A dix heures, répondit le professeur; et il referma doucement les yeux.

— Voilà qui va bien, pensai-je; et je tournai le dos.

Mais le professeur ajouta :

— Vous descendez du Righi?

— Imprudent professeur! pensai-je. Escarmoucher avec un Anglais!

L'Anglais resta un moment sans répondre, mais il aperçut sans doute la décoration du professeur.

Les décorations françaises agacent les Anglais; mais chez nous, ils le savent, elles indiquent un militaire, un savant ou un homme riche; lo professeur pouvait faire partie de cette dernière catégorie, et l'homme riche n'est pas ce que les Anglais estiment le moins.

Cette décoration nous valut donc une réponse, et à peu près polie.

— Oui, je viens du Righi. Je suis parti après le lever du soleil, qui a été splendide; ce chemin est le seul que je ne connaisse pas. Je suis venu presque toujours en courant; mon

guide avait peine à me suivre. Je craignais de manquer le bateau à vapeur; mais les bateaux à vapeur du lac ne sont jamais en avance.

En Angleterre, les bateaux arrivent à la minute.

— Bon, me dis-je, voilà le fils d'Albion parti.

— La France, continua l'étranger, a de beaux bateaux, une belle marine; mais, pour la propreté exquise, pour le confortable, pour la régularité, il n'y a que les bateaux anglais; et puis il y a à peine un bateau français contre dix bateaux anglais. Du reste, cela se comprend, notre marine est notre force principale; l'Angleterre est obligée de conserver la suprématie sur les mers, et sa marine égale et surpasse toutes les marines du monde réunies.

L'Anglais s'arrêta et nous regarda tous les trois.

Le professeur l'écoutait impassible, la voyageuse ne l'écoutait pas du tout; quant à moi, j'avais ouvert mon sac, et je paraissais y chercher un objet avec attention.

— Le peuple français, continua-t-il, est un peuple intelligent, spirituel, mais il a trop de vivacité pour inventer. Il faut pour cela le calme, la réflexion, l'esprit de combinaison du peuple anglais. Aussi le peuple anglais a-t-il fait la plus grande partie des découvertes, et que de perfectionnements ne lui doit-on pas dans les bateaux à vapeur, par exemple, depuis leur invention, due à l'un de nos compatriotes, Jonathan Hull!

— Pardon, pardon, interrompis-je en lisant dans un cahier que je venais enfin de trouver dans mon sac. Voici des notes prises, avant mon départ, dans un livre intitulé *le Vieux Neuf*, livre très-savant et très-sérieux, où je vois que des lettres adressées par Papin à Leibnitz ont prouvé, d'une manière irrécusable, que celui-là, français protestant exilé par Louis XIV, fit, le 15 septembre 1707, sur la Fulda, rivière allemande, à Hesse-Cassel, l'expérience d'un bateau à vapeur, et que l'expérience réussit parfaitement. Il en avait déjà émis l'idée en 1695, dans les *Actes de Leipzig*. Et ce fut seulement en 1736 que Jonathan

Hull fit marcher un navire à l'aide d'une pompe à feu, vingt-neuf ans après l'apparition de celui de Papin sur la Fulda. Mais, au reste, écoutez ce que dit, à la fin de son admirable livre, l'auteur, Édouard Fournier, un savant, je vous l'assure, et qui n'avance rien sans preuves. J'ai copié le passage où il parle des peuples français et anglais. Cela nous intéresse l'un et l'autre.

« Tel a toujours été, dit-il, en ces sortes de choses, le caractère des deux peuples, l'un ardent à la production jusqu'au jour où elle est faite, puis, le lendemain, insoucieux pour elle et négligent jusqu'au dédain ; l'autre, *apathique à produire* (en lisant, j'appuyai sur les mots), mais ardent à adopter, toujours la main tendue pour saisir ce qui tombe, toujours embusqué pour arrêter ce qui s'égare. On peut être sans crainte, lorsqu'une invention n'a pu se faire une famille en France, elle trouvera toujours, en Angleterre, quelqu'un pour la reconnaître et la légitimer. Mais, dès lors aussi l'Anglais la déclare sienne ; bien qu'il ne soit que le père adoptif, il ne veut pas que la recherche d'une autre paternité soit admise. Du jour où elle a passé le détroit, l'invention est bel et bien anglaise, et c'est pour cela qu'il l'aime. Le Français, de son côté, ne lui fera fête que lorsqu'elle sera revenue d'Angleterre. »

L'auteur ajoute plus loin :

« On a chez nous la haine du voisin, l'envie du confrère, et tout cède devant toutes ces petites mesquineries d'inimitiés et de jalousies individuelles. C'est en France que naissent les grandes choses, c'est partout ailleurs qu'elles prospèrent. »

L'Anglais avait été tellement déconfit par ma citation inattendue, qu'il m'avait laissé lire, sans m'interrompre, ma tirade tout entière. Il me regarda furieux, et d'abord me tourna le dos ; mais l'ardeur de la lutte, innée chez tout Anglais, l'emporta sur sa dignité.

— Tout cela est bel et bon, me dit-il; mais vous ne me per-

suaderez jamais que les découvertes en fait de marine aient été faites par d'autres que par des Anglais. Ainsi, les navires en fer, par exemple...

— « Les navires en fer, répondis-je, en lisant toujours, sont dus à un minime français, Mersenne, qui, en 1644, s'en entretenait avec Descartes dans une des lettres qui forment leur correspondance scientifique. Voir, pour plus amples détails, les *Annales chronologiques* publiées à Paris en 1820. »

— Et les batteries flottantes ! s'écria l'Anglais d'un air de triomphe, les batteries flottantes que nous avons inventées pour le siége de Cronstadt!

— Les batteries flottantes, repris-je, sont dues à l'ingénieur d'Arcon, un Franc-Comtois, qui, du reste, sut parfaitement se défendre lorsqu'on voulut lui prendre son invention de son vivant. Mais la nation anglaise est persévérante, et lorsqu'un débat de ce genre est oublié, elle se présente de nouveau et se représente sans cesse, et elle finit, à force de répéter une chose, par la faire croire aux indifférents qui forment la masse du monde, et cela lui suffit.

» Puisque nous en sommes sur la marine, notre priorité dans la science des phares est incontestable et incontestée, et vos savants eux-mêmes avouent que pour le mécanisme de *rotation* pour les *apparitions* et *éclipses* des feux, vos appareils sont loin de valoir les nôtres.

» Quant à l'*hélice*, qui a modifié le système de guerre pour les bateaux à vapeur, je vous défie de nommer un autre inventeur que le Français Sauvage.

» Il est vrai qu'en Angleterre, Sauvage eût été appelé aux plus grands honneurs, et que, chez nous, il est mort fou dans une maison de Picpus ; mais là n'est pas la question.

» Malgré la prétention des Anglais aux découvertes suivantes :

» La distillation de l'eau de mer, pour la rendre potable, a été trouvée par Poissonnier aîné ;

» L'art de conserver les viandes pendant une longue navigation, par Cazalès, de Bordeaux ;

» L'emploi des choux fermentés, pour préserver les marins du scorbut, par Poissonnier cadet ;

» Prenez note, si vous voulez être convaincu, d'un mémoire lu à l'Institut par l'érudit Mongay, en 1831. Vous y verrez aussi la nomenclature de plusieurs îles auxquelles les Anglais ont donné de nouveaux noms pour faire oublier les travaux des Français.

» Et, toujours en parlant de marine.

» L'Angleterre nous doit l'*Almanach nautique*, dont, en 1760, la Caille émettait le projet dans son nouveau *Traité de Navigation* ; le premier recueil anglais de ce genre parut seulement en 1765, cinq ans trop tard, comme vous voyez.

» Le recueil périodique *la Connaissance des temps* fut publié par l'astronome français Picard, avec approbation de Louis XIV, et sous le patronage de l'Académie des sciences. Les Anglais en tirèrent tout de suite un parti utile, mais ils n'en furent jamais les inventeurs.

» Le boulet à incendier, qu'un M. Fane inventa, disent les Anglais, en 1812, avait été trouvé, en 1798 par le général l'Espinasse, qui tenta une expérience dans le port de Lorient; mais, bien que l'épreuve eût réussi, on ne lui donna pas de suite par humanité.

» Les Anglais eurent moins de scrupules, mais encore cette fois ils n'inventèrent pas.

Notre Anglais était tout rouge, il ne répondait pas, et se promenait sur le débarcadère en mâchonnant un cigare qu'il avait oublié d'allumer; la voyageuse écoutait avec un intérêt marqué, le professeur était souriant et radieux. Je n'avais pas attaqué l'Anglais, j'étais dans mon droit, je continuai impitoyablement :

— Les ponts en fer d'une seule arche furent inventés par un peintre lyonnais. Il en fit les calculs, les devis, les plans,

qui furent dressés, soumis à qui de droit, approuvés même, mais inexécutés comme presque toujours. Un ingénieur anglais passa par Lyon, entendit parler du projet, alla trouver le peintre, lui donna quelques guinées en échange de ses dessins, et, de retour à Londres, trouva là, comme toujours, des actionnaires! Le pont fut fait en Angleterre, en 1793, et porta le nom de pont de Warmouth.

» La France poussa d'abord des cris d'admiration; toutefois, on se souvint à Lyon du projet et des devis du peintre. Le *Bulletin de la ville de Lyon* réclama. On alla aux preuves, tout fut avéré, et le *Moniteur* le constata dans ses colonnes.

» Les Anglais ont-ils trouvé une seule des inventions qu'ils revendiquent?

» Ont-ils trouvé, comme ils le prétendent, la propriété de l'éther à l'aide de M. Simpson?

» Non, le Français Soubeiran la découvrit en 1841, ce qui n'empêcha pas M. Simpson de se donner comme inventeur en 1847.

» Ont-ils trouvé les propriétés du gaz?

» Non, comme le prouve un livre de Jean Tardieu, médecin de Tournon, intitulé : *Histoire naturelle de la fontaine qui brûle près de Grenoble,* avec *la Recherche de ses causes et de ses principes,* et *Ample traité sur les feux souterrains.*

» Tandis que les expériences, en 1618, de John Clayton, au quel les Anglais en attribuent la découverte, n'eurent lieu que cent ans plus tard.

» Ont-ils inventé la presse hydraulique, comme ils le prétendent?

» Non, puisque l'idée en vient de Pascal.

» Ont-ils inventé la pompe à feu, comme ils le disent?

» Non, l'inventeur est Dalesmes.

» Ont-ils inventé la théorie du chlore, comme ils veulent le faire croire?

» Non, l'inventeur est Curaudeau.

» Ont-ils inventé le balancier du monnayage?

» Non, puisqu'il fut inventé par le Français Briot.

» Ont-ils inventé le métier à tricoter, le procédé de la désinfection de l'air?

» Non, mille fois non! Ils ont tâché de s'approprier, comme toujours, ces inventions, dont la première est due à Poissonnier aîné, et la seconde à Guyton de Morveau, Français l'un et l'autre.

» Et la machine à battre le grain?

» Dès le XVIIIe siècle, ces machines fonctionnaient dans les granges de la Provence et de la Normandie. En 1722, Du Quet les perfectionnait; en 1737, Meiffren perfectionnait ces perfectionnements, si bien que les Anglais n'avaient plus qu'à prendre la machine et à la faire breveter en 1768, sous le nom de sir Evert de Swillington.

» Seulement, le brevet venait un peu tard.

— Dites tout ce que vous voudrez, reprit l'Anglais, ma nation est la première nation du monde.

— A votre point de vue, c'est possible ; mais vous me permettrez de mettre la France avant elle, quant aux inventions.

L'Anglais tira de nouveau son télescope et le braqua brusquement du côté de Lucerne.

— Le télescope à réflexion, continuai-je, ne fut pas inventé par Newton en 1666, comme on le prétend en Angleterre, mais bien par le Français Marsenne en 1639, comme le prouve une lettre que Descartes lui écrivait à ce sujet en cette même année, et comme le prouve aussi un passage de sa *Catoptrique;* et aussi le micromètre est dû au Rouennais Adrien Augout, et non à un Anglais. Il fut inventé en 1667.

» Les prairies artificielles étaient connues en France il y a deux cents ans et pratiquées en Languedoc, en Provence et en Dauphiné. Ce fait est prouvé par le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, qui écrivait sous le règne de Henri IV.

» Les Anglais s'en sont attribué l'invention, comme toujours.

» Le plaqué n'a nullement été inventé par les Anglais.

» En 1759, Vincent Huguet présenta à l'Académie des

sciences son Mémoire sur la vaisselle plate de cuivre, doublée d'argent.

» En 1774, une *manufacture royale de vaisselle de cuivre doublée d'argent fin par adhésion parfaite et sans soudure,* était établie rue Beaubourg, à l'hôtel de la Fère.

» Ce qui n'empêcha pas le plaqué de nous revenir en 1818, avec l'estampille anglaise.

Le bateau à vapeur parut en vue ; l'Anglais fit un geste de satisfaction.

— Mais les inventions qui portent des noms anglais ne sont même pas anglaises, me hâtai-je d'ajouter :

» Les jardins anglais furent inventés par Dufresny en plein XIVe siècle.

» La prétendue invention du macadam est une spoliation, et rien de plus.

» Dans la Gaule romaine, le macadamisage existait déjà tout complet ; depuis, le peuple appelait les chemins légués par les légions de César des chemins brunaux, parce que leur couleur était brune.

» Ces chemins, du temps de Turgot, étaient en bon état ; il résolut de les améliorer encore. Il s'adressa à l'ingénieur Trésageux, qui, en remaniant et en améliorant le vieux système, parvint à faire des chemins brunaux du Limousin d'excellentes routes ferrées.

» Mac Adam fut seulement un imitateur, comme le prouva évidemment la polémique élevée dans le *Journal du génie civil*, et les preuves n'étaient pas difficiles à donner.

» Mais le nom de macadam n'en resta pas moins.

» Le plum-pudding n'appartient même pas aux Anglais ; il est vrai que, cette fois, ils ne prirent pas la découverte aux Français, mais aux Grecs.

» Il suffit, pour en avoir la preuve, de lire la description, d'après Pollux, en son *Onomasticon*, du fameux thrion, qui n'était autre chose qu'un plum-pudding.

» Je pourrais encore ajouter à ces exemples le...

Mais le bateau touchait la rive, et l'Anglais se lança sur la planche pour prendre sa place aux premières.

Je m'écriais, en le suivant moins vite :

— N'oubliez pas *le Vieux Neuf,* d'Édouard Fournier, chez Dentu, au Palais-Royal.

Et nous allâmes tranquillement nous installer aux secondes.

— Ah çà, me dit alors le professeur, comment donc l'idée vous est-elle venue de prendre ces notes?

— Parce que, lui répondis-je, je connais les Anglais, et que j'étais sûr que j'aurais un jour ou l'autre l'occasion de placer ces citations pour abaisser leur orgueil. Vous voyez que je ne m'étais pas trompé. Je les remets dans mon sac, mais seulement jusqu'à nouvel ordre.

J'ouvris mon sac de voyage, et le bateau, arrière-petit-fils de l'inventeur Papin, commença à battre l'eau de ses palettes.

Lorsque nous avons pris place à l'extrême proue du bateau, là où rien ne gêne la vue, le professeur me dit en riant :

— L'Anglais doit être furieux.

— Je l'espère, mais j'éprouve un grand regret.

— De l'avoir tourmenté ainsi?

— Non pas! non pas! Mais de ne pas lui avoir fait une dernière révélation que j'avais réservée pour le bouquet; mais le bateau à vapeur est venu trop tôt!

— Vous n'aviez donc pas fini?

— Fini! En a-t-on jamais fini avec les spoliations industrielles de ces messieurs?

— J'aurais voulu lui dire que la vaccine n'avait pas été inventée par l'Anglais Jenner, mais par un Français.

— Ah! par exemple.

— Rien n'est plus vrai. Ce fut Rabaut Pommier (frère du constituant Rabaut Saint-Étienne), ministre protestant à Marsillargues, près de Lunel, qui, en 1784, eut le premier l'idée de la vaccine.

» Seulement il confia la découverte à un médecin anglais nommé Pugh, dont il était l'ami. Celui-ci s'empressa d'en donner avis au docteur Jenner, qui se préoccupait beaucoup des progrès de l'inoculation, et Jenner a pris l'avance.

» Du reste, on peut se convaincre du plagiat, en lisant l'article *Vaccine* dans le Dictionnaire des sciences médicales, publié en 1824.

» Enfin, ce sera pour une autre fois. C'est un matériel à joindre à celui que je tiens en réserve pour guerroyer victorieusement avec le premier Anglais qui viendra réclamer pour son pays le sceptre des inventions.

— Décidément, vous n'aimez pas les Anglais, me dit la belle voyageuse.

— Je ne peux pas dire que je les aime, mais je ne les déteste pas non plus, et ils me seraient parfaitement indifférents s'ils ne venaient pas agacer sans cesse les Français avec leur prétendue supériorité. Je ne peux pas leur en vouloir d'obéir à des préjugés ou à des instincts, mais leurs instincts et leurs préjugés sont, vous en conviendrez, bien désagréables. Il serait injuste de juger un peuple d'après un individu; mais quand tous les individus d'un peuple se ressemblent, à un point qu'on pourrait les croire calqués les uns sur les autres, il est permis de penser que la nation tout entière pourrait bien être ainsi.

» Et, si nous voyons cette nation à l'œuvre, convenez qu'elle est bien en harmonie, par son égoïsme et son orgueil, avec tous les voyageurs, ses enfants, que nous rencontrons tous les jours.

» Et puis, soyez sûre que cette nation nous hait en toute cordialité.

» Elle nous hait, parce qu'elle est le simulacre du progrès et que nous sommes le progrès.

» Elle nous hait, parce que nous sommes la réalité et elle l'apparence; parce que nous sommes le visage véritable de tous les masques qu'elle s'efforce de porter.

» Elle nous hait, parce qu'elle crie bien haut qu'elle veut la liberté, et parce que nous sommes les seuls champions de la liberté.

» Elle nous hait, parce que, bien qu'elle ait en politique le libre dévergondage de la parole, l'intempérance de la langue, elle n'a pas l'égalité et que, nous, nous avons la véritable égalité.

Elle nous hait, parce qu'elle est seulement le commerce et que nous sommes l'industrie.

» Elle nous hait, parce que nos soldats ont sauvé les siens à Inkermann ; parce que nos soldats ont empêché les siens de mourir de faim et de froid devant Sébastopol, et qu'après tant de jactance il a été démontré, par la comparaison, de quel côté était l'ordre, la bonne administration militaire, et de quel côté était le désordre, l'incurie et l'incapacité ; et il en sera toujours ainsi quand elle entrera avec la France en comparaison immédiate, côte à côte pour ainsi dire.

» Elle ne pardonnera jamais aux soldats français de l'avoir humiliée en Crimée par leurs succès militaires.

» Et elle nous hait, parce que sans cesse nous froissons son orgueil, parce qu'elle est présomptueuse et parce que nous sommes simples, et que, sans parler, nous agissons au moment où l'on nous croit près du sommeil, et qu'alors l'Europe nous admire et bat des mains.

» Elle nous hait enfin, parce qu'elle est incomplète et parce qu'elle le sera toujours.

» Et savez-vous, madame, pourquoi elle est incomplète, ainsi que l'Allemagne, ainsi que les États du Nord?

» Savez-vous pourquoi, pour le bon sens véritable, pour la clairvoyance et l'énergie elle reste au-dessous de la France?

» Parce que, chez elle, comme en Allemagne, la femme n'est jamais consultée et que chez nous la femme l'est toujours. Ces nations perdent une force en agissant ainsi.

— Ah ! voici un galant paradoxe ! s'écria le professeur.

— Ce n'est pas un paradoxe, c'est une vérité, répliquai-je.

» La nature n'a pas créé deux êtres tout à fait semblables, séparés seulement par une distinction de sexe, sans donner par cela même à chacun de ces sexes des qualités différentes, mais qui font une force véritable, parfaite, quand elles sont réunies.

» C'est leur union qui produit l'enfantement physique, c'est par leur union que doit nécessairement se produire l'enfantement moral. L'un donnera la séve, l'intelligence productive; l'autre, destiné à la fécondation, portera, nourrira, perfectionnera l'idée.

» L'homme donnera l'idée confuse, brutale, énergique; la femme la rendra sage, claire, possible.

» La femme a une finesse, une sagacité que l'homme est loin de posséder à un degré pareil, sous peine, s'il la cherche, de s'exposer à perdre ses qualités viriles.

» En Angleterre, les femmes ne sont pas consultées, elles n'ont, dans la direction des affaires, aucune autorité morale; les Anglais les tiennent loin d'eux, les bannissent de leurs réunions. La vie de la femme est tout à fait séparée de celle de l'homme; aussi les Anglais s'en tiennent aux projets, et, descendant d'un dègré, ils jouent le rôle de la femme, en prenant aux autres nations des idées dont ils sont incapables, pour se contenter seulement de perfectionner ces inventions et de les polir.

» En France la femme, surtout dans la classe bourgeoise, prend une part à la direction des affaires, et l'homme l'écoute, la consulte, trop même quelquefois; mais cet excès vaut mieux que l'autre.

» En France, les femmes aiment le courage, le mérite, l'énergie, tout ce qui est viril; et comme la femme a une grande influence, on veut, pour lui plaire, être courageux, estimable, estimé.

» En Angleterre, on ne s'occupe que de poser devant les hommes, et on devient vaniteux, mesquin, comme sont les gens qui n'aiment plus les femmes et qui s'aiment entre eux.

» Aussi vous voyez que la femme française, imprégnée en quelque sorte de qualités viriles qu'elle puise dans la société dans laquelle la nature l'appelle à vivre, se complète aussi et pousse les qualités des femmes au plus haut degré.

» Elle est sœur de charité, toute d'abnégation ; elle est commerçante habile, elle seule sait faire fructifier l'industrie de son mari ; elle contrôle, elle donne les conseils, elle apporte l'ordre, et corrige par une sage défiance les épanchements de l'artiste et de l'inventeur.

» A l'étranger, elle est artiste, professeur, femme de goût, modiste, on la prend de préférence pour faire une éducation dans les riches familles, partout elle se fait remarquer, parce qu'en l'honorant on lui a donné confiance en elle-même et qu'elle sent qu'elle tient une place importante dans les succès de la nation.

» L'Angleterre devrait pourtant le savoir si elle pouvait réfléchir. Jamais elle n'a été plus intelligente et plus forte que lorsqu'elle a été gouvernée par des femmes, parce qu'alors leur reine a dû nécessairement se servir d'hommes pour gouverner, et qu'alors les forces se trouvaient réunies et utilisées.

» Voulez-vous une preuve de plus de l'influence des femmes, regardez les musulmans qui ont abruti les leurs en les parquant comme des animaux dans leurs sérails, et dites-moi ce qu'est devenu le peuple ottoman, et quel est son avenir?

» Eh bien! les Allemands et les Anglais, qui n'accordent aucune influence aux femmes, sont sur la route des Ottomans.

» Et j'irai plus loin : si la France, depuis 1830, a perdu en intelligence, en production artistique, si elle n'est plus à la hauteur où l'a placée cette pléiade de gens illustres qui ont fait sa gloire à cette époque; si elle compte à peine maintenant dans chaque genre un homme célèbre, contestable et contesté, c'est parce qu'elle s'éloigne des femmes, qu'elle se fait Anglaise et se sature, dans les clubs et les tabagies venus d'Angleterre, d'émanations uniquement masculines, et que les cerveaux faits

pour élaborer des idées neuves, originales et créatrices se fatiguent et s'épuisent en ne rencontrant dans ces assemblées, composées d'un seul sexe, qu'une électricité positive qui résiste, et que l'électricité négative de la femme, qui doit aider à ces idées et les rafraîchir, leur fait complétement défaut.

— Ce que vous me dites est bizarre, étrange, me dit le professeur; mais il pourrait bien y avoir quelque vérité au fond de ce système, et nous en reparlerons un jour.

— Oui, lui répondis-je, pour le moment nous en resterons là; car la nature est ici trop belle pour ne pas attirer exclusivement notre attention.

Nous étions arrivés à l'extrémité du lac, et l'on ne voyait pas encore d'issue pour passer dans un autre bras; le bateau paraissait aller droit sur les rochers. Tout à coup il tourna brusquement, et nous nous trouvâmes en face de Brunnen.

XI

BRUNNEN — LE RUTTLI — ALTORF — BURGLEN LE SAINT-GOTHARD

Le port était encombré de barques qui dansaient dans le remous de notre bateau à vapeur. Toutes ces barques étaient pittoresques avec leurs grands mats, leurs bannes; quelques-unes avaient, peinte sur leur grande voile déployée, une tête de taureau, emblème du canton d'Uri. En face du débarcadère se faisait tout d'abord remarquer la maison du *Siesten*, Waaren-Haus (maison des marchandises.) Ce monument était orné de grandes fresques représentant trois *Eidgenossen* en grand costume du temps pour consacrer la mémoire de la ligue qui fut jurée en cet endroit, le 19 décembre, après la bataille de Morgaten. Sur une autre partie de la façade on aperçoit deux guerriers dans tout le luxe pittoresque de l'ancienne armure des Suisses.

Brunnen fut longtemps et est encore un lieu de dépôt des marchandises qui, venant de la Bavière et des provinces allemandes voisines de la Suisse, arrivent par le lac de Zurich, le lac de Zug et la vallée de Goldau à Brunnen, où on les em-

barque, pour passer en Italie, jusqu'à Fluelen au pied du Saint-Gothard ; car à Brunnen le lac tourne brusquement et se dirige vers le midi, du côté de l'Italie.

— Nous voici, dis-je à la belle voyageuse, dans le sein de la véritable Suisse, de la Suisse primitive, où se sont passés tant de faits remarquables qui nous arrivent embellis par la poésie des temps, et aussi par les lieux magnifiques où la tradition a placé ces légendes.

— Ce lac, me répondit-elle, encaissé dans ces roches grises et déchirées qui s'élèvent à perte de vue et semblent cassées et sillonnées à plaisir par l'effort du marteau, a un aspect triste qui serre le cœur; on sent qu'un pauvre bateau, surpris ici par la tempête, serait brisé contre ces affreuses murailles, sans espoir de salut. On ne voit nulle part une anse où l'on puisse aborder.

— Et, en effet, lui dis-je, les tempêtes sont épouvantables quand souffle le *Fohn;* le *favonius* des anciens Latins, un vent doux et chaud, si chaud qu'au milieu de l'hiver il lui suffit d'une nuit pour faire fondre la neige et développer la végétation ; mais, quand il s'élance avec force des sommets du Saint-Gothard, il déracine les arbres, renverse les maisons et brise les barques en éclats contre ces terribles rochers.

» Il n'est pas encore descendu dans la vallée, que l'on voit tourbillonner la neige sur les montagnes.

» Alors la loi ordonne d'éteindre tous les feux, car il arrache des foyers les tisons en flamme, les jette de toutes parts, et allume des incendies, comme il arriva à Altorf en 1798.

» Dans l'été, son souffle tiède amollit parfois les glaciers, et alors, car souvent ce vent amène la pluie, les eaux grandissent, descendent par torrents et changent les vallées en lacs.

» Le 27 août 1834, plusieurs villages : Erslfeld, Rinacht, Attinghausen, Seedorf, Altorf furent ensevelis sous les eaux, et au village d'Amsteg, au pied même de la montagne, le pont fut emporté par les eaux gonflées de la Kerstel.

» Du reste, ajoutai-je en tirant de ma poche un livre que je feuilletai un moment, voici ce que Schiller a dit des effets de ce vent terrible. Il met en scène un enfant et un pêcheur :

« L'ENFANT. Il grêle avec force, père, rentrons dans la cabane ; il n'est plus possible de rester au dehors. Entendez-vous le bruit que fait l'abîme, et comme le tourbillon mugit dans ce gouffre ? La fureur des eaux n'a jamais été aussi grande ; on sonne là-haut, sur la montagne, c'est pour une barque en danger, la cloche réclame une prière pour les passagers.

» LE PÊCHEUR. Malheur au bateau qui, maintenant, se trouve balancé dans ce berceau terrible. Là, le gouvernail et le pilote sont sans pouvoir, la tempête est souveraine ; le vent et les vagues jouent à la balle avec les hommes. De près comme de loin, pas une seule baie pour offrir un refuge ami. Les roches se dressent roides, menaçantes et impitoyables : elles regardent la barque en lui présentant partout leur rude poitrine de granit.

» L'ENFANT. Père, une barque ! elle vient de Fluelen.

» LE PÊCHEUR. Dieu prenne les malheureux en pitié ! Quand la tempête est enfermée dans ces gouffres d'eau, alors elle bondit de tous côtés dans sa rage. Comme l'animal féroce qui frappe les barreaux de fer de sa cage et cherche en vain, en hurlant, la porte ; elle s'agite, désespérée, car des rochers, qui touchent au ciel, présentent au loin, tout autour, leur immense barrière et bouchent l'étroit passage. »

— Cette description est magnifique, dit la jeune dame, et j'ai presque le frisson ; le paysage est si bien décrit, qu'il me semble que le lac va s'agiter pour compléter la vérité du récit. Dieu nous garde des fureurs du Fohn ou Favonius, puisque les anciens Italiens l'appelaient ainsi. Le poëte a fait, à coup sûr, sa description par un jour de belle tempête. Il y a un plaisir triste, mais, cependant, un plaisir à contempler la lutte des éléments en fureur. On se demande si des êtres invisibles ne les bouleversent pas ainsi à l'envi, et alors je me prends toujours

à croire qu'il y a de grands génies qui planent sans cesse dans les espaces immenses, entre la terre et le ciel.

» On appelle cela poésie, je crois, mais je ne sais pas si cela ne pourrait pas se nommer souvenir. — Schiller était un grand poëte, un inspiré, n'est-ce pas?

— Oh! madame, repris-je, ma traduction est bien faible, bien pâle auprès des beaux vers de la tragédie allemande. Que serait-ce si vous pouviez les comprendre? Alors vous ne me demanderiez plus, vous diriez : C'était un inspiré, à coup sûr.

— Voyez, me dit la voyageuse, là, sur la droite, ce rocher plus bas que les autres, qui sort de l'eau sous une forme pointue. C'est un véritable écueil; un pin se dresse sur le sommet.

— C'est le Mytenstein.

— Et au-dessus du Mytenstein, à mi-côte, est une prairie.

— Voyons si Schiller n'en parle pas :

« A la gauche du lac, dit-il, quand on navigue vers Brunnen, juste au-dessus du Mytenstein, est une prairie cachée dans les bois. Le peuple des bergers l'appelle le Rutli, parce que, là, la forêt a été coupée. »

» Eh bien, cette prairie, à mi-côte, que vous apercevez du bateau, c'est le Rutli.

— Le Rutli, me dit la voyageuse, n'est-ce pas là qu'eut lieu cette conjuration fameuse qui amena la délivrance de la Suisse?

— Oui, madame, lui répondis-je; dans la nuit du 7 au 8 novembre 1307, les conjurés, au nombre de trente-six, se réunirent, selon la tradition, sur cette prairie même, dont on a depuis religieusement conservé la disposition et l'aspect; et la tradition ajoute, avec moins de probabilité peut-être, qu'une source jaillit à la place même où se tenait chacun des trois conjurés principaux : Stauffacher, du canton de Schwitz; Arnold ander Halden (dont nous avons déjà parlé), du canton d'Unterwald, et Walter Furst, du canton d'Uri.

» Ces trois sources se voient encore dans la cabane que vous apercevez ici.

Tandis que nous causions ainsi, le bateau s'avançait toujours, les parois des rochers se couvraient, à leur somme, de sapins et de verdure; de temps en temps, on voyait comme des sentiers descendre jusqu'au bord de la rive, mais si roides, si impraticables, si abruptes, qu'il paraissait impossible que des hommes pussent y passer. Les montagnes, l'une après l'autre, formaient un cap dans le lac, en projetant en avant leurs masses immenses et nues jusqu'en bas, tourmentées, guillochées dans toute leur hauteur par des formes contrariées, par des couches diverses, qui ressemblaient à l'habile travail d'un burin gigantesque.

C'était un chaos véritable, un spectacle d'admirable horreur, et de belle désolation. Le *Frohn Alp* s'élevait sur ses bases, *formées* par le Geisteg *(le sentier des chèvres)* et le Scheiberneck, et, plus loin, le *Burkisgrat* et le *Hacken messer* (le *couteau hache)*, sur lesquels allaient se briser avec bruit les vagues soulevées par le sillage du bateau, formaient les rudes assises du grand et du petit Axenberg. Dans le fond, était une confusion ou un amas de cimes, de blocs de glace, qui se divisaient en trois rangées, superposées en apparence, dont la première était noire, et dont la dernière grise se confondait avec les nuages qui estompaient et dévoraient ses contours; et, parmi cet amas confus, on voyait briller, par intervalles, au soleil, les énormes glaciers du *Bristen stock* (le *brise-bâton*), au bout du lac, au-dessus de *Fluelen.*

— Pourrait-on s'imaginer, dis-je, que là, en face de nous, il existe, parmi ces rochers, un chemin qui mène de Brunnen à Fluelen; mais ce chemin n'est guère parcouru que par les montagnards ou quelques rares voyageurs aventureux et peu sujets aux vertiges; et, cependant, le général Lecourbe le suivit, la nuit, à la lueur des flambeaux, avec ses grenadiers, dans l'automne de 1799, pour tromper Souvarow, qui le poursuivait, et qu'il battit quelques jours après de la manière la plus complète.

12.

Mais, en vérité, on peut dire, sans montrer trop de chauvinisme, que là où passe une chèvre, passe aussi un soldat français.

Le bateau à vapeur se dirigea, en ce moment, droit sur l'*Axenberg*, qui empiétait sur le lac, vers une chapelle presque cachée par les arbres.

— Voici, dis-je, le *Tellen Platt* (la plate-forme de Tell). C'est sur ce rocher qu'il s'élança de la barque de Gessler, où il était d'abord enchaîné.

» Cette chapelle a été élevée sur la roche même où s'est élancé Guillaume Tell.

Le bateau à vapeur s'arrêta, pour permettre à une petite barque de prendre plusieurs voyageurs qui désiraient visiter la chapelle. On la voyait parfaitement du bateau. Elle est ouverte sur le lac par un double arceau roman et surmontée d'un petit clocher. Sur le mur du fond sont des fresques rouges qu'on prétend avoir été peintes trente et un ans après la mort de Tell. Je suis trop heureux de pouvoir le croire, et ce n'est pas moi qui viendrai jamais contester des traditions, surtout des traditions basées sur l'amour de la patrie et de la liberté. Les légendes doublent le charme du voyage ; elles poétisent des pays souvent ingrats. Elles parlent à l'imagination, la divine causeuse. Je plains sincèrement les esprits forts qui interrompent ce doux et enivrant babillage pour croasser de leur voix la plus rude :

— Cela ne se peut pas !

Gens malheureux, qui ne peuvent toucher même un papillon sans enlever du bout de leurs doigts épais toute la poudre d'or de ses ailes.

Un escalier large, mais un peu délabré par les tempêtes, conduit à la chapelle et remplace la roche escarpée que Tell a dû franchir. Pourquoi ces escaliers? Ne pouvait-on pas placer sur le côté quelques marches qui, au moins, n'auraient rien changé à l'aspect primitif. La spéculation entend mal la mise en scène.

Au pied de la chapelle, le lac a une profondeur immense ; elle est, nous a-t-on dit, de huit cents pieds.

Tous les ans, au premier vendredi après l'Ascension, c'est fête à la chapelle. On y dit la messe, et les habitants des rives du lac viennent l'entendre sur leurs bateaux ornés de fleurs, de banderoles et de pavillons. Ces bateaux se pressent à l'envi jusque sur les premières marches de l'escalier. Le prêtre, après la messe, fait un discours patriotique, qui ne manque jamais son effet dans un lieu entouré de si grands souvenirs.

Le bateau se remettait en marche lorsque je fus aperçu par un passager des premières que j'avais, hélas ! vu quelquefois à Paris. Il quitta aussitôt sa tente pour venir s'asseoir sur mon banc de bois. Il avait à me consulter sur un fait grave. Un de ses amis qui, depuis vingt ans, a pris la Suisse en amour, et se croit obligé d'y voyager chaque année pour défrayer sa conversation de l'hiver ; un de ces hommes qui savent le compte des buissons et des cailloux, un professeur de voyage enfin, avait donné à ce naïf et vertueux pèlerin une liste de son voyage futur, écrit et rédigé jour par jour, heure par heure, conçue à peu près ainsi : coucher à telle auberge, tel jour, demander tel plat. Tout le voyage était ainsi étiqueté d'un bout à l'autre. Une indisposition de sa femme avait mis en retard d'une demi-journée le conscrit voyageur, de sorte qu'au lieu de manger de la truite de la Reuss à l'hôtel de la Poste, à Andermatt, le vendredi, il se trouvait exposé à manger cette truite le samedi ; ce qui, en outre, faussait son programme, en le mettant d'un jour en retard pour tout le reste du voyage ; et cette irrégularité de date empoisonnait son plaisir.

Le cas était sérieux comme on voit. Après avoir paru réfléchir, je lui conseillai de prendre la poste à la descente du bateau, ce qui lui permettrait, en doublant les guides des postillons, d'arriver assez à temps à Andermatt pour pouvoir y faire mettre, au jour et presque à l'heure indiquée, une truite à la sauce, recommandée par son cicerone.

L'idée lui parut merveilleuse, et il me quitta en me serrant les mains avec effusion. Par cette inspiration lumineuse, je venais de lui sauver son voyage.

Au bout des vingt minutes que durà cette consultation, le bateau à vapeur toucha au port de Fluelen. Nous fûmes à l'instant enveloppés dans une avalanche de guides, de porteurs, de voituriers, qui se précipitèrent entre nous. Nous nous retrouvâmes un instant après, le professeur et moi, défendant vaillamment nos sacs l'un et l'autre contre cette invasion, comme deux zouaves se rencontrent dans la mêlée. En joignant nos efforts, nous parvînmes à faire une trouée dans le bataillon des assaillants.

— D'Altorf les chemins sont ouverts ! m'écriai-je alors.

Et nous nous éloignâmes rapidement sur le grand chemin.

Au même instant, une voiture de poste passa près de nous, chevaux ventre à terre, et nous obligea à nous serrer contre une barrière pour ne pas être renversés par la trombe d'air qu'elle déplaçait en passant. Je reconnus, dans l'intérieur, le voyageur qui m'avait consulté. Il ne nous vit pas, il avait les yeux fixés sur sa montre ; il avait l'air radieux : il espérait le jour même manger sa truite à Andermatt.

De Fluelen à Altorf la route traverse une grande vallée, resserrée entre deux parois de hautes montages. C'est de la Suisse simple et riante qui repose de la Suisse terrible. Le ciel était couvert, le temps était frais, et nos yeux, après tant de spectacles majestueux, erraient avec plaisir sur ces prairies tranquilles, séparées par d'élégantes barrières tressées comme des paniers de bohémiens. De temps en temps apparaissaient, sur ces vertes pelouses, des chalets simples et bas, avec leur toit de planches, chargés de grosses pierres.

Nous arrivâmes en promeneurs à Altorf, dont le nom primitif *Altdorf* signifie ancien village. Et, en effet, la capitale du canton d'Uri (canton où l'on ne trouve pas une seule ville) est restée, aujourd'hui encore, un gros bourg, qui renferme au plus deux mille habitants. Altorf, un des berceaux de la

Suisse, devait avoir autrefois ce caractère éminemment pittoresque qui réjouit l'œil du peintre et de l'antiquaire ; mais l'incendie de 1799, causé, comme nous l'avons vu, par les tourbillons impétueux du Fohn, n'a pas laissé intacte une seule maison, et la ville est complétement neuve, par conséquent médiocrement pittoresque. La tour de Guillaume Tell a été seule préservée de la flamme, qui n'a que légèrement altéré les fresques qui la couvrent.

Cette tour, selon la tradition, fut bâtie sur la place même où se trouvait le tilleul contre lequel se tint le fils de Guillaume Tell, portant sur la tête la pomme que la flèche de son père devait enlever. Le tilleul a subsisté jusqu'en 1567, c'est-à-dire deux cent soixante ans après la mort du héros de la légende.

Cent pas en avant de la tour, une fontaine marque la place d'où tira le célèbre archer.

Cette fontaine est surmontée d'un groupe qui représente Guillaume Tell embrassant son fils après l'événement. Il tient encore son arbalète.

Les fresques de la tour retracent l'histoire du héros suisse.

A la place où se trouvait alors Gessler s'élève une statue portant maintenant les armes du pays libre ; à la hampe du drapeau fut, dit-on, longtemps attachée la fameuse toque qui, depuis, fut et est encore un emblème de liberté.

Nous aperçûmes une auberge qui porte pour enseigne : *A Guillaume Tell*. En bonne conscience, nous ne pouvions loger ailleurs. Nous y entrâmes, et bien nous en prit, car l'aubergiste nous reçut non pas comme des étrangers, mais comme des hôtes et accepta à l'instant nos prix.

Le lendemain, nous nous en allâmes doucement et en flâneurs au village de Burglen, où nous arrivâmes en plus d'une heure, regardant à droite et à gauche, admirant les vaches dans les champs, les montagnes dans les fonds, les beaux arbres près de nous. Donc, après avoir suivi la grande route pendant une demi-heure environ, nous prîmes un chemin sur la gauche, et nous

entrâmes dans la vallée de la Schachen (Schachen Thal ;) nous suivîmes le torrent (Schachen) ombragé par des arbres magnifiques, dans un de ces endroits frais et pittoresques vers lesquels un souvenir mélancolique et plein de désirs vous porte dans les jours brûlants d'été. Le torrent bondissait avec grâce, écumait, et faisait un bruit terrible en assiégeant et en couvrant d'écume les rochers qui obstruent son lit. A quelque distance, je ne sais plus à laquelle, car nous allions sans compter nos pas, nous aperçûmes un pont en planches, orné, c'est le mot, d'une gracieuse balustrade. Une charmante colline était de l'autre côté, et cette colline verte, et toute ombragée dans cette vallée sérieuse et sauvage, conduisait en pente douce vers une petite chapelle d'architecture Louis XV, d'un goût peut-être contestable, c'est vrai, mais bâtie sur la place où avait été la maison de Guillaume Tell, sur la place où le héros de la Suisse était né et avait vécu.

Et puis cette chapelle, disposée en forme de grande voûte, était couverte de peintures et d'inscriptions allemandes. Le professeur et la voyageuse s'assirent en face sur des troncs d'arbres renversés, et je m'avançai jusqu'à la grille pour lire les inscriptions.

Je commençai, et voici celles que je traduisis en français. Dans la fresque, Guillaume Tell est montré à des enfants, et au-dessous on lit :

« Souvenez-vous du jour où vous êtes devenus libres. » (*Exode*, xv, verset 3.)

Et plus loin :

« Ah ! frères bien-aimés, n'oubliez jamais ce que Dieu, et vos pères après lui, ont fait pour votre bonheur ! »

Et à côté :

« Soyez unis et sages et vous conserverez votre liberté. »

Et ailleurs :

« La bénédiction viendra de Dieu tant que vous suivrez ses préceptes. »

Et à une autre place :

« Ce n'est pas celui qui écoute, mais celui qui agit, qui est bon et juste devant Dieu. » (Épître aux Romains, *ad Romanos*, verset 2.)

Et bien d'autres inscriptions encore; toutes dans le même sens, toutes conseillant aux confédérés l'amour de la justice, de la patrie et de la liberté.

Le lieu était charmant. En face de la chapelle était une montagne dentelée, déjà couverte de neige. Sur la droite et sur la gauche étaient des montagnes noires de sapins. A quelques pas, sur une hauteur, s'élevait une tour ruinée toute couverte de lierre : le temps était magnifique, on respirait un air suave et bienfaisant. Nous restâmes longtemps livrés tout entiers à ce plaisir contemplatif, composé d'oubli, d'insouciance et d'une charmante mélancolie : ce plaisir du véritable voyageur, qui tient autant du bohémien que de l'artiste.

Au retour, en côtoyant les bords de la Schachen, il me revint en mémoire des fragments d'une chanson que je fredonnais autrefois, lorsque je me trouvais avec les étudiants de Gottingen. J'avais beau chercher à me la rappeler, il ne m'arrivait que quelques fragments, comme arrivent par intervalle des bouffées d'air avant l'orage.

— A quoi donc rêvez-vous? me dit le professeur, en me voyant l'air préoccupé.

— Je tâche de me souvenir d'une ancienne chanson d'Uhland sur la mort de Tell. La tradition veut que Tell soit mort dans les eaux de ce torrent débordé en voulant sauver un enfant. Sa mort, vous le voyez, serait digne de sa vie.

Comme je parlais ainsi, le premier vers me revint.

— Voici, lui dis-je :

« Grünn wird die Alpe werden. »

« La montagne va reverdir. Quand tombe la dernière lavine, les troupeaux que la neige a chassés retournent aux pâturages

sur les cimes. Fils des Alpes! chaque printemps, le fracas des glaces qui se brisent au souffle du Fohn vous rappelle vos combats pour la liberté.

» Maintenant, la Schachen sauvage s'élance de son lit et brise les rochers et les pins sous l'effort de ses eaux rapides. Elle a couvert le sentier, et un enfant qui le suivait est entraîné dans les eaux.

» Un homme s'avance aussi vers le pont qui vient de disparaître, c'est un voyageur aux cheveux gris; il n'hésite pas, il se jette dans les eaux après l'enfant, il le saisit, rapide comme l'aigle; il le conduit en endroit sûr. L'enfant échappe à la vague, mais le courant entraîne le vieillard.

» Et quand le cadavre est rejeté sur la rive, autour de lui s'assemblent hommes et femmes; un cri, fort comme les craquements de la montagne, dit : Tell est mort! Tell!

» Si j'avais été un fils des montagnes, un berger dans ces neiges éternelles, si j'avais été un hardi batelier du lac d'Uri, toujours vert, et si je m'étais trouvé brisé de douleur là où Tell est mort, j'aurais dit en soutenant sa tête dans mes bras :

» Tù es là un cadavre, toi qui donnais la vie à tous; ta chevelure grise ruisselle encore sur ton visage pâle. Là est l'enfant blanc et rose que tu as sauvé, là est le pays que tu as délivré, brillant à la splendeur du soir.

» La même force de l'amour que tu as employé pour sauver l'enfant, t'a fait autrefois frapper le tyran. Toujours prêt, toujours sans peur, sauver était ta mission, lorsque tes cheveux étaient bruns, lorsque tes cheveux étaient gris.

» Là où tu as frappé le Vogt du sûr éclair de ton trait, là est une chapelle consacrée à la justice divine; mais là, où tu es mort pour le salut d'un enfant, là tu as conquis seulement une simple croix de pierre.

» Ta louange sera chantée dans le vaste monde, et la langue des grands poëtes dira aux tempslointains comment tu as sauvé le pays. Mais le berger qui suivra la Schachen, à la lueur du

soir, fera retentir les rochers de la vallée de la complainte de ta mort. »

— J'ai passé quelques strophes, ajoutai-je; il m'en est revenu quelques vers sans suite, mais il m'est impossible de me les rappeler en entier.

Et nous revînmes à Altorf en promeneurs.

Nous sommes partis d'Altorf de grand matin; nous voulions le soir même arriver à Andermatt, près du sommet du Saint-Gothard, et la route était longue et fatigante.

L'homme ne devrait jamais dire : « J'attends un plaisir demain; » car, le lendemain arrivé, il évite, souvent comme un chagrin, le plaisir qu'il attendait.

Il y avait quinze jours à peine, soucieux, tourmenté, je m'étais dit :

— « Partons pour l'Italie, là est le repos et l'oubli.

J'avais compté les étapes d'avance; j'avais mesuré sur la carte avec le compas; j'avais appelé, à l'aide des calculs, tant d'anciens souvenirs; j'avais choisi le Saint-Gothard comme le chemin le plus direct : au pied du Saint-Gothard, j'étais à Milan ; à Milan, j'étais à Venise.

Venise, la ville du peintre, l'Eldorado du rêveur!

Et maintenant j'étais au pied du Saint-Gothard, et je me sentais le cœur serré en pensant que derrière cette montagne, était l'Italie, où j'allais descendre dans quinze jours peut-être, plus triste, plus seul, plus désolé que jamais.

Et, une fois de plus, je prenais en pitié la sagesse des hommes; et, une fois de plus, je me demandais s'il ne faut pas laisser là tous les projets et abandonner sa vie au hasard.

Mais la Providence ne veut pas qu'il en soit ainsi. Elle a donné la volonté, elle a donné les passions à l'homme pour résister à ses décrets. Parce qu'elle veut la lutte, la lutte! le secret du mouvement, le grand arcane de la vie!

Les journées de voyage passaient vite, trop vite; elles avaient la durée de l'éclair.

Il me semblait qu'à la lueur de l'aurore succédait brusquement la lueur du couchant.

Moi qui, dans ma vie passée, avais vu des journées si longues, des journées sans fin!

Aujourd'hui, j'étais si absorbé, que je n'entendais même pas frapper les heures.

Maintenant, tout allait à merveille, tout était plaisir.

Le professeur se sentait complétement remis : pour lui, Apollon n'était plus le dieu de la médecine, c'était le dieu des vers.

Presque chaque matin, il marchait près de nous, doucement, tranquillement, humant, avec un plaisir visible, presque sensuel, à pleine poitrine, l'air frais du matin; il regardait à droite, à gauche, en hochant la tête d'un air satisfait, et alors peu à peu sa marche prenait une allure mesurée et régulière, son regard cessait de courir et devenait vague et fixe, et il commençait à scander tout bas, et, à mesure que l'inspiration venait, à mesure que s'allongeaient les douze pieds de l'hexamètre, la marche du professeur s'animait peu à peu, et il partait bientôt en avant, fouetté par son enthousiasme; si bien que, lorsque l'accès était passé et faisait place à la fatigue, il se trouvait en transpiration. Alors, n'osant plus s'arrêter, il continuait, bon gré, mal gré, son pas rapide pour ne pas se refroidir. Nous le retrouvions quelquefois trois heures après l'avoir perdu de vue, boutonné, blotti dans le creux d'un rocher, à l'abri des courants d'air.

Quant à la voyageuse, le grand air ne la brunissait pas, mais la dorait seulement un peu; et l'exercice lui donnait une fierté d'allure qui rehaussait encore sa grâce naturelle. Elle était si charmante, si avenante à l'œil, qu'on l'accueillait partout avec un sourire; si bien arrangée, que toutes les caravanes se retournaient pour la regarder, et cependant elle était simple dans ses manières, simple dans sa mise; mais elle rayonnait de cette élégance inexplicable que l'on appelle le *goût*. Elle

était *attractive*, si l'on peut s'exprimer ainsi, par cela même qu'elle ne s'occupait jamais d'elle et laissait lire sur sa figure et dans chacun de ses mouvements le naïf plaisir qu'elle éprouvait en voyage. Et quand le plaisir est bien franc, il est contagieux et dispose à la joie, ou au moins au calme, les gens nerveux et agacés qui se trouvent avec lui en rapport même de simple voisinage.

C'est un si grand bonheur que le voyage à pied dans un beau pays, même avec la pluie, même avec le soleil! Ce jour-là, nous devions aller toujours en montant; le chemin devait être long, long et pénible, les voyageurs partaient d'Altorf tous en voiture, la plupart pour se faire conduire jusqu'à Amsteg, et gravir ensuite à pied le Saint-Gothard. La journée s'annonçait comme devant être très-chaude, et je savais par expérience qu'il se trouvait peu d'ombre dans la vallée que nous allions avoir d'abord à parcourir.

Avant de partir, j'avais engagé la voyageuse à se faire conduire en voiture jusqu'à Amsteg. Parlant allemand, et faisant mes affaires moi-même, je croyais pouvoir lui garantir ce trajet à prix réduit.

— Moi en voiture! avait-elle dit, et pourquoi?

— Mais pour ne pas vous faire brûler dans la vallée où nous allons entrer tout à l'heure; pour réserver vos forces pour l'ascension du Saint-Gothard.

— Mais je suis venue en Suisse pour voir la Suisse, et non le cuir capitonné d'un carrosse d'abord; et puis ensuite, je sais l'effet que produit le trajet en voiture. On arrive engourdi, las, sans courage, et l'on a toutes les peines du monde à se remettre en train. Et puis je ne crains pas le soleil, j'ai mon ombrelle; je ne crains pas la poussière, je ne crains pas la chaleur et tous les obstacles qui font le plaisir. Rien ne m'ennuierait comme de marcher en Suisse toujours sur un gazon uni. Il me faut aussi des chemins de rochers, et ceux-là ne sont pas les plus laids, à coup sûr. Ainsi donc, en route! s'il vous plaît, et, d'ailleurs,

nous ne sommes pas forcés d'aller coucher juste à Andermatt ; si nous nous arrêtons, si nous ralentissons le pas, pour mieux voir, ce qui est assez raisonnable, à mon gré, les auberges ne nous manqueront pas. Il y en a en Suisse plutôt deux qu'une, ainsi que j'ai pu le voir, et même dans les plus simples villages. Du moment où un abri m'est assuré, je m'inquiète fort peu du souper : il y en aura toujours assez pour moi, et, à la rigueur, nous déjeunerons un peu mieux le lendemain.

— Partons donc, avais-je dit.

— Partons, avait dit le professeur.

Et nous étions partis.

Donc, traversant à peu de distance d'Altorf le torrent fougueux de la Schachen, nous entrâmes dans une vallée resserrée par de hautes montagnes à cime neigeuse.

— Voyez, dis-je à la voyageuse, car le professeur commençait déjà à scander à distance ; voyez, ces montagnes sont si hautes, que la dégradation aérienne se fait remarquer de la base à la cime, ce qui, du reste, pronostique une chaude journée. Les parois de mille couleurs projettent leurs grandes ombres l'une sur l'autre et donnent de piquants effets.

— J'ai donc bien fait, répondit-elle, de ne pas aller en voiture.

Un pic couvert de neige se détachait net sur le ciel bleu ; le soleil commençait à devenir ardent, et les pierres dont étaient chargés les toits des petits chalets épars dans la prairie rejetaient la lumière et brillaient comme des diamants immenses. L'ombre manquait sur la route. La nature était silencieuse et semblait dormir; on entendait, par intervalles, le son des cloches des vaches et le cri des montagnards. Le vent s'éleva tout à coup derrière nous et agita les arbres. Il se fit un murmure général, et un moment accourut une fraîcheur délicieuse.

Au village de Klausen s'ouvre, sur la gauche, la vallée d'Ersfelden, vallée toute de lacs et de glaciers, chère aux amis du pittoresque terrible; mais nous, nous marchions vers le Saint-Gothard.

A Silenen, un chalet tout rouge était en pleine lumière, et sur ce chalet tranchaient des poutres jaunes qui semblaient d'or. Ce charmant village est presque caché sous les arbres fruitiers ; auprès de la chapelle, sont les ruines du vieux château. La famille de Silenen a tenu un rôle important parmi la noblesse de la Suisse.

Un peu plus loin, le lit de la Reuss, sur la gauche, s'élargit ; des îles de cailloux se forment dans son lit desséché. Le torrent coule avec un grand bruit ; mais il a beau gonfler sa voix, il ne deviendra le torrent terrible qu'après les neiges de l'hiver. Le pont seul reste pour attester sa puissance; mais, aujourd'hui, des pâtres se mettent à l'ombre sous les arches inutiles.

Plus loin, sur un tertre, sont les ruines d'un vieux château.

Ce sont celles du fort de *Zwing-Uri,* disent les habitants d'Amsteg, et, cependant, la tradition place à Altorf les ruines de *Zwing-Uri:* Schiller lui-même est de cet avis dans son *Guillaume Tell.*

A Amsteg, nous entrâmes dans une auberge bien sombre, bien fraîche; nous étions accablés de chaleur et tourmentés par la soif.

A Amsteg, il se fait un grand mouvement de chevaux et de voitures. .

On dirait une colonie de cochers; la cour de chaque auberge est encombrée de véhicules de toute sorte, et la rue du village en est pleine.

En face d'Amsteg s'ouvre la vallée de Maderan, qui conduit par un chemin très-sauvage et très-difficile à travers le Krispalt et le Kreuzli-Pas (le passage du Kreuzli), dans les Grisons, à Roueras d'abord, et, de là, à Disentis.

La grande route du Saint-Gothard, où nous entrâmes frais, dispos, pleins d'ardeur, après un repos d'une demi-heure, est belle, trop belle à mon gré.

Au commencement de ce siècle, la route du Saint-Gothard était le passage des Alpes le plus fréquenté. Ce n'était pour-

tant alors qu'un simple sentier, accessible seulement aux piétons et aux mulets, une véritable route pour les artistes; mais Bonaparte, après le passage difficile du mont Saint-Bernard par l'armée française, créa au Simplon une route militaire à travers les Alpes.

Alors les voyageurs abandonnèrent le passage du Saint-Gothard, qui resta fréquenté tout au plus par les muletiers des cantons de Lucerne et d'Uri, et la perte devint si grande, que les gouvernements des cantons d'Uri et du Tessin et aussi les habitants des villages des environs, craignant de tomber dans la misère, commencèrent, en 1820, une magnifique route neuve qui fut complétement terminée seulement en 1833.

Nous montions donc le Saint-Gothard par la belle route neuve, cherchant les ombres que déjà projetait le soleil en tournant, lorsque tout à coup nous entendîmes un bruit régulier qui semblait battre la mesure dans le paisible concert de l'harmonie de la nature, et, en tournant la route, nous aperçûmes une scierie sous un hangar ouvert. Nous y entrâmes : personne ne se trouvait là, et la machine allait toujours. Le génie de l'homme avait dit au mécanisme : « Va! » et la matière exécutait merveilleusement les ordres de la pensée; les chaînes soulevaient et dirigeaient les planches, un croc les poussait par derrière, à mesure qu'elles étaient entamées par les dents de fer, et la scie semblait un être vivant qui continue impassible un travail imposé par la fatalité. Un ruisseau, en tombant de la montagne, dirigeait en clapotant sur la roue tout ce grand travail. Là était la cause apparente, et pourtant c'était seulement l'effet. L'homme n'était pas là, mais on devinait nécessairement la main de l'homme. Et tout, dans la nature, indique aussi un être supérieur et caché, et cependant il y a des gens qui doutent de Dieu en voyant ses œuvres.

Dans le bas de la route, au fond d'un précipice, la Reuss roule, rétrécie dans un lit de rochers qui l'étrangle. Les eaux sont d'une couleur forte, sérieuse; elles mugissent. Le torrent

s'est-il fait jour à travers les rochers en les brisant pour se frayer un passage ? Tout porte à le croire : la forme des rochers qui surplombent, semblent, parfois, vouloir se joindre d'une rive à l'autre, et sont usés par le bas. La puissance des eaux est grande ! Ne roulent-elles pas dans l'hiver, lorsque les neiges les ont grossies, d'énormes blocs de rochers qu'elles arrondissent comme les galets de la mer ?

Plus haut, près du sommet, sur les plateaux d'Andermatt, la forme des prairies indique un lac immense qu'entretenait autrefois la fonte journalière des glaciers. Un beau jour, après le déluge peut-être, qui sait ? le lac a débordé ; il s'est frayé un chemin par la pesanteur de ses eaux puissantes, et, une fois la voie ouverte, s'est précipité dans la vallée, et il est devenu un torrent. Et les glaciers ont continué à alimenter le torrent de la fonte perpétuelle de leurs neiges.

Voici le second pont depuis Amsteg ; sa hauteur est prodigieuse. Là est une cascade charmante, de forme élégante, ombragée, souvent à moitié perdue dans les arbres, comme la vallée d'où elle sort ; elle sautille d'un rocher à l'autre.

La fraîcheur arrive, les ombres s'allongent. Quel plaisir ! Comme nous payons bien en sensations délicieuses la route brûlante du matin !

Maintenant, le torrent est perdu dans les arbres, on l'entend rugir ; ses eaux brillent par intervalles, comme brillent les écailles du serpent qui se glisse sous l'herbe.

Quand la route tourne, on aperçoit du côté où nous sommes un pic nu, couronné de vapeurs. Il sort de flots de verdure, et les nuages projettent sur lui des ombres qui suivent les sinuosités de ses immenses contours.

Le torrent est verdâtre, il est tranquille, il dort en grondant tout bas : c'est comme le bruit de sa respiration pendant son sommeil. Il dort un moment, et puis le voilà qui s'élance encore, frisé, bouillonnant, rongeant les grosses pierres qu'à l'hiver il va pousser dans la vallée.

Encore un pont, moins haut, moins terrible; nous passons sur la rive gauche. Ici, le torrent se découvre tout entier, il se précipite un peu plus bas.

De l'autre côté, sur la rive que nous venons de quitter, on ne voit que végétation, qu'arbres, arbrisseaux, qui descendent jusque sur le lit du torrent; les rochers sont couverts de *Veilchen moos,* mousse de violettes, qui est d'une couleur rougeâtre et qui exhale le parfum de ces fleurs. Derrière ces montagnes est un pic couvert de neige.

Un pont se présente encore.

Nous sommes sur la rive droite; à notre gauche sont des terres déchirées, les traces de l'éboulement du dernier hiver : des terrains couverts de gazon, à demi soulevés, sont prêts à glisser encore; et, à côté de ces larges places désolées, un peu plus loin, le chemin redevient tout vert; ce sont des arbres, des montagnes de sapins, des mélèzes, un dédale de plantes de toute sorte, ornées de toute sorte de fleurs. Une cascade se précipite près de nous, et va se jeter avec fracas dans le torrent qui occupe le fond de la vallée.

Après un village charmant, dont nous avions de loin vu longtemps le clocher et les maisons éparses, une belle et noble cascade se précipite encore de l'autre rive dans le torrent. Les sapins, droits et noirs, contrastent avec des arbres ronds et veloutés.

En face, est un éboulement dont nous suivons les traces depuis la cime des montagnes jusque sur les bords de la Reuss. Que de périls ne menacent pas les habitants lorsque le dégel du printemps arrive : éboulements, avalanches; ils ne semblent pas y penser.

Nous cueillons, dans les buissons, de charmantes fleurs rouges; nous chargeons de leurs couronnes nos chapeaux de feutre, et la belle voyageuse en met des grappes dans les touffes de satin de ses cheveux noirs.

La nuit approche, un pont se présente encore, et à peine

avons-nous fait les premiers pas, qu'à la lueur du crépuscule nous voyons s'élancer vers nous, du trou unique d'une caverne placée à l'autre bord, en hurlant et en balançant de grosses pierres, une troupe de gens noirs, hâves, aux vêtements en lambeaux, aux cheveux épars. En Espagne, ils se seraient bientôt trouvés au bout de ma carabine; mais, en Suisse, j'attendis en souriant, pour savoir ce que nous voulaient ces fantastiques visiteurs.

XII

LE SAUT DU MOINE — WASEN — LE PONT DU DIABLE — LE TROU D'URSEREEN — ANDERMATT — REALP

Ces espèces de bohémiens, disons-le, ne nous laissèrent pas longtemps dans l'incertitude. Ils s'approchèrent du parapet assez bas du pont, et l'un d'eux jeta dans l'abîme la pierre qu'il portait, en nous invitant par toutes sortes de gestes à la suivre des yeux.

En cet endroit, les roches des deux rives se rapprochent et laissent un espace de douze à quinze pieds environ, et entre cet espace, au fond, tout au fond, dans un gouffre effrayant où se tourmentent, sous mille formes diverses, les parois de granit de droite et de gauche, on aperçoit le torrent qui écume, qui se précipite, dont on entend la voix, mais qui apparaît à cette distance comme une lueur blanchâtre.

La pierre tomba sur une roche, rebondit au loin, retomba sur une autre et poursuivit ainsi, toujours rejetée, sa course jusqu'en bas avec le bruit du tonnerre.

Après cette première, ce fut un déluge de pierres, chacun jeta la sienne, et, en vérité, on éprouvait un attrait bizarre, ver-

tigineux, à suivre dans leur course ces quartiers de roche qui se croisaient en tombant, tantôt en entier, tantôt en débris, bondissaient à l'envi, et formaient dans le gouffre un singulier pêle-mêle.

A droite ou à gauche, le paysage était magnifique, surtout à l'heure où nous nous trouvions; le ciel était rayé de grandes bandes rouges, les cimes des montagnes prenaient de belles teintes éclatantes, et tout le fond de la vallée, au-dessous de nous, disparaissait dans l'ombre, où dominait une vapeur bleuâtre.

Le crépuscule descendait rapidement. Il y avait, dans toute cette scène, une grandeur sauvage à laquelle les gens déguenillés qui nous entouraient ajoutaient un effet bizarre. On eût dit une assemblée de sorciers s'agitant sur le Broken. La scène de sorcellerie se termina par un appel à notre générosité, et nous ne nous laissâmes pas implorer en vain.

L'état de lanceur de pierres rapportait peu, à ce qu'il paraît; car ces pauvres gens logeaient tous, comme nous l'avons dit, dans un trou de rocher, dans une espèce d'antre, où nous jetâmes un coup d'œil sans avoir envie d'y pénétrer.

Le pont, d'une seule arche, est étroit, élégant. On appelle cet endroit le *Saut du Moine*, parce que la tradition répète qu'un moine enlevant une jeune fille, et poursuivi de près par les parents, s'élança en portant son fardeau et franchit l'effrayant espace. Pas un de ceux qui le suivaient n'osa l'imiter, et, aujourd'hui encore, je le donne en dix aux plus hardis, même aux Anglais les plus amoureux de l'excentrique.

Notre âge a dégénéré, sans doute, en audace et en vigueur, ou les moines amoureux ont-ils emporté avec eux le secret d'une aussi puissante gymnastique?

Nous continuâmes notre route, et nos bohémiens rentrèrent l'un après l'autre dans leur tanière pour se préparer à y passer la nuit de leur mieux, car ils n'avaient plus guère de voyageurs à attendre.

Au sortir du pont, on découvre un chemin escarpé, et dont

il est facile de trouver les traces ; il coupe les zigzags de la route et abrége beaucoup, et cependant il nous fallut une heure encore environ pour arriver à Wasen.

Il était impossible d'aller plus loin ce jour-là. Un grand escalier en pierre conduisait à un chalet magnifique : c'était l'auberge du pays.

Nous y entrâmes. L'hôte était Italien et nous reçut avec toute la politesse obséquieuse des *locandiere* de son pays. En sa qualité d'Italien, nous fîmes avec lui nos prix, qu'il débattit pied à pied ; cependant nous convînmes de 1 franc par chambre et d'un repas à la carte, à nos prix ordinaires.

Ses chambres étaient très-grandes et très-belles. L'intérieur, tout en bois de noyer, sans doute nouvellement verni, était d'une propreté que j'appellerais splendide, car le moindre meuble y brillait, y scintillait pour ainsi dire.

Tandis que, réunis dans la Gast-Stube, nous attendions le dîner, l'hôte rentra et nous proposa un plat de truites. Nous ne pouvions nous trouver raisonnablement si près d'Andermatt sans y goûter ; ces fameuses truites qui avaient fait prendre la poste, à Alfort, à mon noble ami. Il fut donc convenu, pour établir un prix à cause des dimensions inégales des poissons, que l'hôte nous les vendrait à raison de 1 franc la livre.

Les truites, avouons-le, furent excellentes.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes réveillés par un bruit de cor et une harmonie de grelots ; nous nous mîmes simultanément à la fenêtre, et, à la fraîcheur de l'aube, nous aperçûmes les chèvres qui se précipitaient de toutes les maisons en cabriolant, au son d'un cornet à bouquin dans lequel un jeune pâtre soufflait de toute la force de ses poumons. Les chèvres se réunissaient sur la route, s'assemblaient en allant de l'une à l'autre, et semblaient se demander des nouvelles sur le sommeil de la nuit. Quand le pâtre eut traversé tout le village, il revint à la place, et toutes, allègres et bondissantes, prirent sous sa conduite un rude sentier de la montagne.

En réglant notre compte avec l'aubergiste, j'aperçus une erreur d'addition.

— Que signifie, lui demandai-je, ce 1 franc placé là en supplément?

— C'est, me répondit-il, pour la cuisson du poisson.

— Comment, la cuisson? Vous servez donc parfois votre dîner cru? Passerait-il par ici des ours ou des cannibales? Dites-le-nous bien vite.

— Non! le dîner se sert cuit, mais pas la truite; la truite se vend à la livre.

— Et crue?

— Oui.

— Et pourquoi ne pas nous l'avoir servie crue? Nous aurions su ce que nous avions à faire, nous l'aurions peut-être mieux aimée comme cela.

— C'est possible; mais, puisque vous l'avez mangée cuite, il faut payer la sauce; et, vrai! au prix où est le beurre, ce n'est pas cher!

En résumé, c'était sublime d'invention, et nous payâmes.

Axiome. Si vous vous arrêtez à l'auberge de Wasen, voyageur, mon ami, voyageur, prenez garde à vous! Nous avions agi merveilleusement en faisant nos prix d'avance.

En sortant de Wasen, s'ouvre, sur la droite, une vallée qui s'enfonce dans les montagnes. *Elle conduit, par la Mayenthal et le mont Susten, dans la vallée de l'Hasli, à Meyringen.* Les guides d'Andermatt prennent souvent ce chemin pour revenir chez eux, après la tournée de la Furca et du Grimsel.

Un peu plus loin est un pont; mais, après celui du Saut du Moine, il nous parut peu remarquable.

Nous traversons le village de Wattigen, composé de quelques maisons à peine alignées; une pourtant est remarquable: sur sa façade se voit une peinture à fresque, représentant le serment du Rutli. C'est, dit la tradition, la maison de l'ancien seigneur de Wattigen.

Sur toutes les cimes sont des vaches avec leurs clochettes; les vaches suisses sont brunes ou blanches, pour rentrer dans les tons des rochers et des neiges; d'autres sont rouges pour égayer les verts et s'harmonier avec eux. La nature ne fait rien en vain.

Çà et là, nous trouvons ces charmantes barrières de bois tressé, qui font toujours de si beaux premiers plans. Dans la vallée, au fond, on aperçoit un petit pont de bois qui traverse le torrent sans parapet. A la distance où nous sommes, on dirait un fil tendu d'un bord à l'autre. Les pâtres passent là sans y penser.

En reportant les yeux autour de nous, à la hauteur où nous sommes, on découvre un vaste glacier, où se trouvent, par intervalles, de grands amas de neige; les nuages qui passent près de cette neige ne peuvent rivaliser de blancheur: ils paraissent gris.

Le vent glace, mais le soleil brûle.

Voici un nouveau pont, très-haut, dit *Schœn-Brücke* (le beau pont), et puis le village de Gœschenen, bâti au milieu des pierres; les maisons de bois sont sombres, tristes; le clocher blanc s'élève isolé comme un campanile d'Italie. Personne dans la rue; c'est comme un village abandonné.

La route continue, bordée par des quartiers de roche. Une voiture au grand galop descend le Saint-Gothard. Les voyageurs dorment tous! Des Anglais sans doute!

Nous sommes dans la vallée de Gœschenen. Ce sont, de tous côtés, des cascades mugissantes et écumeuses, sur lesquelles les cimes des montagnes projettent, au matin, leurs grandes ombres bleues; au-dessus du chemin, l'ancienne route serpente, défaite et brisée, bonne pour des mulets tout au plus; à sa suite est un pont étroit, abandonné, envahi par le gazon. Cette route abrége le chemin, mais elle est rude, pierreuse, inégale; la vue n'en est pas plus belle, et les chemins fatigants ne nous manqueront pas; et puis nous ne sommes pas pressés d'arriver.

Trouverons-nous plus tard une plus splendide nature?

Le gros bloc de granit qui se trouve presque au sortir de Gœschenen a été apporté par le démon, qui voulait le jeter sur le pont du Diable qu'il avait bâti. On y voit encore la marque de ses griffes; demandez plutôt aux paysans de Gœschenen!

Encore un pont! La route traverse sans cesse d'une rive à l'autre; ici, c'est le pont de Hederli (Hederli-Brücke).

Là, une cascade toute blanche roule en tourbillons; elle écume, bouillonne et jette des perles en l'air. Quel admirable joaillier que le soleil !

Sur le côté gauche du pont, une cascade abondante se précipite avec un bruit terrible; elle est d'un ton mat. Un seul coin dans la lumière brille avec un effet piquant. Les rochers humides brillent aussi dans une lumière plus forte, plus solide.

Nous voici dans la *vallée du Fracas* (Krachen-Thal). La Reuss, en effet, s'y précipite avec un bruit terrible. On l'appelle aussi la vallée des Sonnettes (*Schellenen-Thal*.)

Dominée comme elle l'est par de hautes cimes à pic, le moindre bruit peut, au temps des neiges, y déterminer une avalanche. Aussi les voyageurs y passent lentement et en silence, et ils remplissent de foin les cloches des mulets. De là vient son nom. On voit çà et là de petites croix, témoignages des accidents d'hiver. A l'endroit le plus dangereux, on a bâti, depuis 1848, une galerie longue de quatre-vingt-huit pas, et, à chacune des extrémités de la voûte, est gravée, en dehors, au-dessus de l'entrée, une tête de taureau (blason du canton d'Uri.) La route monte toujours rapide.

En sortant de la voûte, le paysage est désolé. On ne voit que pierres, que cailloux; à peine trouve-t-on quelques brins de gazon. Ce sont partout des roches qui semblent être tombées le matin même; d'autres, fendues, chancelantes, semblent tenir encore à peine et toutes prêtes à crouler sur le passant; la vallée est resserrée, et l'aspect en est attristant et mélancolique. On arrive ainsi à l'ancien pont du Diable, qui se trouve mainte-

nant au-dessous de la route neuve. Il est étroit, disjoint par l'herbe, presque en ruine, sans parapets pour rassurer le voyageur. Le torrent se précipite à la droite du pont, qu'il surplombe, et couvre les voyageurs de la poussière de ses eaux. C'est à donner le vertige aux gens nerveux! Les historiens prétendent que le pont fut bâti en 1118, par un certain Gérard, abbé d'Einsiedeln. C'est très-bien. Mais la tradition, elle, prétend à son tour que le pont fut bâti par le démon. Il avait promis de joindre les deux escarpements de l'abîme profond, épouvantable, qui sépare *Urseren* d'Uri, à la condition qu'on lui abandonnerait l'âme du premier être qui traverserait le pont : le pont bâti, on y fit passer un bouc. Le diable, humilié d'avoir été joué, alla choisir la plus belle roche des environs pour anéantir d'un coup son ouvrage. Mais, au moment où il revenait de Gœschenen avec son immense pavé, une vieille femme fit le signe de la croix, et la pierre lui échappa des griffes et resta où elle est maintenant, où nous l'avons vue en passant tout à l'heure. Et le pont subsiste encore. Il est vrai qu'il subsiste bien humble, bien petit, à côté de la large chaussée qui se cambre maintenant sur l'abîme. Les hommes ont été plus loin que le diable. Cela s'est vu et se voit encore parfois par le temps qui court.

Dans ce pays, qui semble créé pour la méditation, la pénitence et la prière, combien n'ont-ils pas envoyé d'âmes dans un monde inconnu!

Le canon a parodié dans ces lieux horribles le bruit du tonnerre et des avalanches. Des cadavres ensanglantés ont été emportés par ces eaux bruyantes, et en si grand nombre, qu'ils en ont intercepté le cours, et ce ne furent pas seulement des gens du pays, qui avaient au moins le droit de se tuer chez eux, mais des Français, des Autrichiens, des Russes, qui venaient du bout du monde pour être roulés tout sanglants dans un torrent du Saint-Gothard.

Et tout cela au nom de la liberté.

Pauvre liberté! que de sang n'a-t-on pas versé en ton nom! Pierre philosophale introuvée et introuvable, habitante d'une autre sphère; quand les hommes créeront-ils donc un autre motif, une autre bannière pour s'égorger décemment entre eux?

C'est pourtant un beau spectacle, en s'appuyant sur le parapet, que de voir, mugissante, cette immense nappe rapide, écumeuse, brillante à donner le vertige, qui s'en va tomber au-dessous dans un gouffre, et fait voler la poussière tamisée de ses eaux jusqu'au spectateur qui domine l'abîme. C'est une belle voix que cette voix grave qui domine tous les autres bruits et se fait entendre sans cesse, et peut-être dès le début de la création.

Nous restâmes là à regarder, exposés comme à une pluie battante; force nous fut à la fin de passer à l'autre bord; et puis les habitants du pays prétendent que là loge un démon, le *Huten-Schelm*, le voleur de chapeaux, et les habitants du pays n'ont pas tout à fait tort. Bien des curieux payent là, à ce *gnome*, un tribut involontaire.

En sortant du pont, on se trouve en face d'un rocher. Les habitants ont donné à ce rocher le nom de *Teufelsberg* (mont du diable).

Autrefois, un pont suspendu avec des chaînes de fer passait par-dessus, et ce chemin se nommait *di Staubende-Brücke* (le pont écumeux), parce qu'il était sans cesse couvert des eaux de la cascade. Un ingénieur pensa enfin, en 1707, qu'il valait mieux passer à travers les rochers que par-dessus, et il fit percer une galerie qu'on appelle *Urner-Lock*, le trou d'Uri.

Cette galerie se voit après avoir côtoyé, pendant quelque temps, la paroi qui fait face au pont.

Nous nous engageâmes sous son obscure voûte, et puis, après quelques minutes, lorsque nous sortîmes, nous aperçûmes, s'étendant devant nous, de vastes plaines vertes, riantes par le contraste, et seulement par le contraste. Quelle leçon pour les

artistes! Après des scènes d'horreur, des plaines banales, semblables à celles d'Ivry ou des Vertus, paraissent un paradis au premier coup d'œil.

Il est vrai qu'il est impossible de rêver une transition plus rapide, plus magnifique ; il n'y a que les changements à vue de nos théâtres, qui peuvent en donner une idée.

Donc, le premier aspect nous séduisit les yeux ; mais à peine avions-nous marché vingt minutes en nous dirigeant vers le village d'Andermatt, que nous regrettions déjà les horreurs du Saint-Gothard.

Et cependant, ces plaines monotones sont merveilleusement encadrées dans des cimes couvertes de neiges perpétuelles. Plus on les examine, plus l'on reste convaincu de ce que nous avons dit tout à l'heure, que cette plaine formait le lit d'un grand lac, dont un cataclysme a fait verser les eaux dans la vallée du Saint-Gothard.

Si les corbeaux pouvaient parler, ils vous diraient que leurs aïeux leur ont transmis la tradition que les deux piliers qui se trouvent sur la route du village de l'Hôpital ont soutenu une potence maintenant disparue.

Nous entrâmes dans une auberge élégante d'Andermatt, mais seulement pour prendre un peu de vin, du pain et du fromage ; en demandant nos prix d'avance, et en mangeant dans la salle d'en bas, du reste assez ornée, nous payâmes peu de chose. Le fromage avait là un parfum d'aromates, qui m'engage à le recommander comme extra aux voyageurs à 3 francs 50 centimes par jour.

A Andermatt, sur la gauche, sur une petite place, avant de traverser le pont, se trouve une ruelle où l'on découvre un escalier après quelques pas.

— Voilà le chemin des Grisons qui mène à Disentis, en suivant les rives du lac de l'Oberalp, dis-je au professeur.

— On s'est livré, sur ce plateau et dans ces montagnes, des combats bien terribles, répondit celui-ci. Les Russes, les Autri-

chiens, les Français, se sont battus avec un acharnement épouvantable dans la vallée de Tavetsch, au pont du Diable, sur tout le chemin que nous avons parcouru aujourd'hui, là, en face de nous, sur le sommet du Saint-Gothard, et sur notre droite, au fond de ces plaines, sur la Furca et le Grimsel. Le village d'Andermatt, où nous sommes, pillé deux fois, a perdu, à cette époque, les trois quarts de ses habitants.

Ainsi, ces plaines si tranquilles où l'on n'entend aucun bruit de près ou de loin, où l'on ne voit pas un seul voyageur, ont été trépignées par les pieds des chevaux, sillonnées par les roues des canons !

Sur ces plaines, des bataillons, bariolés d'uniformes divers, suivant des drapeaux différents, se sont heurtés et ont laissé des milliers de cadavres qui y reposent encore. Beaucoup sont tombés dans ces batailles ; mais combien reste-t-il maintenant des généraux qui commandaient les armées ? combien reste-t-il des capitaines, des officiers, des soldats ? Le temps a passé son niveau sur les vainqueurs et les vaincus ; et si, par hasard, un vieillard tremblotant vous parle de ces cruelles guerres, on le regarde en souriant et l'on se demande comment cet homme qui marche à peine a pu être un soldat si terrible.

Le village d'Andermatt a réparé ses pertes cruelles, et il a bien souffert. Plusieurs fois pillé, il eut pendant une année entière des soldats tantôt russes, tantôt autrichiens, tantôt français à loger et à nourrir.

La forêt de pins qui le protége contre les avalanches fut abattue en partie, et les deux plus belles maisons du pays sont restées inhabitées.

Il y revient des esprits !

Quelle belle occasion pour les *spiriti* de notre époque et les amateurs de tables tournantes, qui se donnent tant de mal pour communiquer avec les morts ! Ici, la besogne est toute faite, ce sont les fantômes qui font les avances ; cela seul vaut le voyage.

En sortant du village de l'Hôpital, nous avions pris un sentier placé près de l'église et fermé par une barrière battante, à la fin du pays. La route, facile à trouver, puisqu'elle suit le torrent tantôt près, tantôt loin des rives, ne passe sur l'autre bord qu'au second pont.

Nous avons rencontré, en route, une femme bien mise qui voyageait sans autre compagnie qu'un guide qui cheminait devant elle et portait son paquet. Elle marchait d'un pas délibéré et la tête haute.

Une femme qui voyage seule pour le plaisir du voyage! Je ne sais si elle serait apte à conduire un ménage; mais, pour un artiste véritable, pour un paysagiste qui ne tient pas au ménage, une pareille femme serait un trésor.

Les pics qui entourent la vallée sont ou dépouillés, ou couverts de neige, ou cachés dans les nuages; une cime dans le fond porte une couronne de vapeurs qui la couvre tout entière d'une ombre bleue, tandis que les autres cimes, même plus éloignées, sont éclatantes et nettement expliquées par leurs détails. Que de variétés incroyables la lumière ne jette-t-elle pas sur des objets qui, par leur nature, sembleraient devoir être uniformes!

En Suisse, ce sont toujours des montagnes, se dit-on. Les hommes sont toujours des hommes, et cependant, parmi des millions, vous n'en trouvez pas deux exactement pareils. Le plaisir du philosophe est d'étudier ces différences; le plaisir du voyageur est de comprendre ces variétés, qui, en se succédant, apportent par les jeux de la lumière, des reflets, des ombres, sans cesse mouvants, sans cesse changeant d'accent, comme la parole humaine. Celui qui, même dans les lieux monotones en apparence, ne trouve pas au moins un vague plaisir, peut rester chez lui; celui-là n'est pas un voyageur.

Cette plaine, d'ailleurs, n'est-elle pas un contraste, un temps de repos pour remettre des horreurs du Saint-Gothard et préparer aux belles horreurs du Grimsel?

Nous aperçûmes le village de Réalp, composé de quelques maisons et remarquable par le clocher du couvent.

On a bâti tout récemment une belle auberge neuve en face de la simple auberge d'un capucin de Réalp. Mais nous nous gardâmes bien d'entrer dans l'hôtel neuf; j'avais souvenir de la bonne et cordiale réception du capucin. D'ailleurs, je lui aurais donné la préférence, ne fût-ce que pour sa belle horloge en fer.

En 1839, cette belle horloge en fer, gothique, avait causé toute une nuit d'insomnie à Giraud, qui s'en était amouraché, parce que, en sa qualité d'amateur de curiosités, il la jugeait le pendant inespéré de celle de Rouen, qu'on avait crue unique en son genre jusqu'à ce jour. Dans son enthousiasme d'antiquaire, il voulait l'acheter à tout prix, quitte à revenir à Paris avec cinquante centimes par jour, quitte à la porter sur son dos comme un chaudronnier du tour de France. Nous étions bien jeunes et bien artistes alors.

J'aurais été si heureux de le voir voyager avec ses cent livres de fer, que je fis agir, mais en vain, tous les ressorts de mon éloquence germanique pour déterminer le bon capucin à nous céder ce trésor méconnu.

XIII

LA FURCA — LES GLACIERS DU RHONE — LE GRIMSEL — UN ANGLAIS POLI!

Le lendemain, nous partîmes au lever du soleil : nous avions à faire une véritable journée de montagnes. Le chemin, dans le principe, est facile à suivre, puis il devient moins distinct pendant quelques instants et reparaît un peu plus loin ; toutefois, il est impossible de se tromper. Il faut, règle générale, éviter de traverser le torrent et le tenir toujours à sa gauche. Sur les pentes, les bruyères et les mousses étaient déjà rougies par l'automne ; on eût dit un de ces pays d'Écosse décrits par Walter Scott. Les cimes étaient couvertes de neige. Il n'y avait plus un seul chemin, mais trente ou quarante sentiers tracés par les pas des mulets, et tous conduisaient au même but.

Nous traversâmes successivement deux vallées.

La seconde vallée a la forme d'un entonnoir. On chemine dans de grandes prairies, la plupart du temps couvertes par les pierres ; des chevaux paissent çà et là en toute liberté. On voit souvent des caravanes de voyageurs et on rencontre aussi

des femmes à cheval dans ces chemins dangereux; mais les chevaux des montagnes ont le pied tellement sûr, qu'il arrive peu d'accidents, et c'est une chose curieuse que de voir ces pauvres bêtes descendre, les jambes de derrière pliées et celles de devant étendues roides, en se laissant glisser sur des quartiers de roche polie par les orages, ou sur des terrains humides qui s'éboulent autour d'eux.

De temps en temps, nous trouvions de petits chalets de pierre, où, à différentes heures de la journée, des troupeaux de vaches viennent se faire traire et remontent après sur les montagnes qui encaissent la vallée, en faisant sonner leurs clochettes, qui, entendues de loin, forment une musique fraîche et harmonieuse.

Sur toute cette route, depuis Réalp, on ne trouve partout que terre ou marécages, pas un arbrisseau; mais, en revanche, toute la flore des Alpes y brille au grand complet, à la grande joie des naturalistes.

Un moment, un des sentiers que nous suivions, large d'un mètre tout au plus, nous conduisit juste sur le bord d'un précipice; ce sentier était inégal et s'abaissait brusquement et d'une manière abrupte, non pas du côté de la paroi, mais du côté du torrent. Le professeur, qui marchait le premier, hésita, recula; mais, comme pour regagner les sentiers latéraux il y avait beaucoup à grimper et à retourner en arrière, il lui vint en idée que les chèvres n'avaient une aussi grande sûreté de pieds que parce qu'elles en avaient quatre, et, rapetissant jusqu'à l'animalité la condition doublement digne de l'homme et du professeur, il passa à quatre pattes le détroit périlleux. J'eusse mieux aimé piquer une tête dans la vague, au-dessous de nous, que d'imiter l'abnégation du professeur; je passai carrément: lorsque je me retournai, la voyageuse s'avançait avec précaution en s'appuyant sur sa pique; mais sa figure était si calme, que je fus rassuré à l'instant même; et, en effet, elle franchit l'endroit dangereux. Le professeur l'avait suivie

des yeux avec anxiété ; mais, quand elle fut passée, nous le regardâmes tous les deux, elle secouant la tête et réprimant une grande envie de rire.

— Ah! ma foi, tant pis! s'écria le professeur ; je ne fais pas de voltige, et, à mon avis, le mieux, c'est le plus sûr.

Le chemin devenait une rude montée. A chaque moment, nous devions faire de grandes enjambées pour franchir, soit une pierre, soit un talus, quand tout à coup nous nous trouvâmes en face de trois voyageurs qui descendaient : un d'eux s'élança sur une grosse pierre qui bordait le chemin, et, de là comme d'une tribune :

— Une Parisienne, je parie? s'écria-t-il en s'adressant à moi.

— Oui, une Parisienne! répliquai-je.

— J'en étais sûr!

Et il continua en agitant son chapeau :

— Vive la Parisienne!... La Parisienne est la première femme du monde pour l'énergie et la grâce! Vive la Parisienne!... hourra pour la Parisienne!...

— Hourra pour la Parisienne! pour la Parisienne! s'écrièrent ses deux compagnons en se rangeant pour nous laisser passer et en agitant leurs chapeaux en l'air.

Bientôt nous arrivâmes, par un sentier presque à pic et côtoyant la neige, sur la cime de la Furca. Elle forme une espèce de plateau qui, du côté opposé à celui par lequel nous arrivions, descend brusquement vers le glacier du Rhône.

Presque en face se remarquait la tête de glace du *Moine*, et plus de quinze pics neigeux dominaient le plateau et semblaient regarder vers nous.

Autrefois, il y avait sur ce plateau une croix de boisenchâssée dans des degrés de pierre, où des pâtres venaient s'asseoir, en attendant le voyageur, et, avec leurs grands cors des Alpes, ils le saluaient par une mélodie triste à son arrivée et à son départ ; maintenant, on y trouve une auberge couverte d'é-

cailles en bois comme d'une cotte de mailles. L'aubergiste est bien l'homme le plus charmant et le plus honnête, dans toutes les acceptions du mot, que l'on puisse trouver, et de plus, ses prix sont raisonnables.

Si la prospérité ne l'a pas corrompu, c'est un aubergiste à recommander à toute la terre : *urbi et orbi.*

En présence de ces grandes masses, l'idée me vint que je passerais volontiers là tout un hiver.

Seul? Non, pas tout à fait, mais comme le héros d'un mélodrame d'ailleurs par trop naïf : *la Bergère des Alpes.*

Cette solitude, ce silence continuel, interrompu seulement par des craquements étranges, ce grand spectacle ne m'ennuierait pas, bien au contraire. Du feu, des provisions, des livres, et j'aimerais à écouter la voix de toutes ces tempêtes, à étudier ces accents divers, et le temps ne me paraîtrait pas long. Le spectacle de la nature, si monotone qu'il paraisse, ne fatigue jamais.

Comme nous nous reposions au dehors, moi montrant sur ma carte étalée le chemin du Grimsel, un Anglais s'approcha de nous poliment.

— Un Anglais?

Un Anglais! Pourquoi ne pas en convenir! Il nous offrit, puisqu'il partait devant nous et marchait probablement plus vite, de nous retenir au Grimsel deux chambres dont il nous remettrait la clef à notre arrivée; car souvent, le soir, il n'y a plus de chambres à l'auberge du Grimsel, et voyageurs et voyageuses couchent sur de la paille, comme des soldats sur un lit de camp.

Nous acceptâmes, mais je fus surpris. On le serait à moins. Cette exception me sembla devoir être comptée parmi les exceptions les plus étranges.

L'Anglais nous salua et partit à grands pas.

Le passage de la Furca (la Fourche) est ainsi nommé parce qu'il se trouve entre deux espèces de cornes qui imitent les deux bras d'une fourche.

« Deux cornes, a dit Schiller, brillent sur le bleu de l'air, bien au-dessus de l'espèce humaine. Là, dansent, voilées d'une vapeur couleur d'or, les nuées, filles du ciel. »

En descendant, le chemin est d'abord rude, difficile, presque à pic ; tantôt il suit un seul sentier, tantôt il se divise en plusieurs branches ; mais il se distingue toujours. D'ailleurs, il n'y a pas à s'y méprendre : les zigzags destinés à adoucir la rapidité des pentes suivent toujours la droite du glacier. Il y a un moment où l'on aperçoit un spectacle magnifique : on a à droite le glacier du Rhône, à gauche ceux du Mult (Multgletcher), et, plus loin, le Maienwand, le Grimsel, et, vis-à-vis, le Finsterharhorn, et le Schreckhorn, qui, sur la face opposée, dominent Lauterbrunnen.

Nous côtoyâmes bientôt le bord du glacier ; il était là un peu au-dessous de nous, mais dangereusement séparé du terrain par des moraines et des crevasses, et, de la vallée, il s'élançait presque verticalement jusqu'au sommet de la montagne qui nous faisait face et qu'il couvrait de sa cuirasse étincelante de blanc et de vert, d'émeraudes et de cristal ! On voyait cependant des voyageurs, des gens du pays, sans doute, qui cheminaient sur ces glaces : c'étaient des points noirs qui s'agitaient ; s'ils n'eussent pas marché, on ne se serait jamais imaginé que ce qu'on voyait là pût être des hommes.

Le soleil frappait en plein sur le glacier et dévorait le terrain sur lequel nous avancions, et ce terrain était inondé des reflets que lui rejetait encore cet immense miroir. La chaleur était étouffante et portait au cerveau.

Des hommes étaient occupés à extraire péniblement des racines dont ils faisaient des bottes, qu'ils emportaient en passant autour de leur front une corde qui soutenait la charge placée sur leurs épaules. L'un d'eux ruisselait de sueur, les veines de son cou et de son front étaient gonflées ; il jeta sa lourde charge par terre avec désespoir.

— Misérable travail !... disait-il. Et cependant, il faut se

chauffer cet hiver... Mais quelle vie est donc la nôtre!...

Cet homme me navrait le cœur.

— Qui sait, me disais-je, si ce n'est pas une âme de retour qui expie? Qui sait si cet homme n'a pas été autrefois un des officiers voluptueux du tyran Gessler?

Toute la vie, nous expions nos fautes et nos excès, par la perte de la santé, la migraine, la goutte, la névralgie. Qui sait si nous n'expions pas encore après notre vie, lorsque les fautes ont été telles que la maladie ne peut pas assez les punir?

Si l'on en croyait les traditions anciennes, il en serait ainsi. Et ces gens viennent arracher pendant l'été des herbes, des racines, pour chauffer à peu près leur tanière, que, pendant six mois, la neige va couvrir.

Quel beau pays! mais quel pays terrible!

Au bas de la montée est la vallée du Rhône, dont le glacier forme le fond; nous nous approchâmes du glacier.

D'une voûte, d'une grotte verte, élevée, sort un ruisseau jaunâtre : c'est le Rhône, le grand, le beau fleuve. — Un mince filet d'eau ; mais que le berceau est splendide!

Près du glacier est une petite auberge où nous sommes entrés pour nous rafraîchir.

C'est en face de la porte de l'auberge que se trouve le chemin qui conduit au Grimsel, en tournant en quelque sorte le dos au glacier; on passe une espèce de mare, et le sentier s'élève, se repliant sans cesse sur lui-même, comme une couleuvre dans un plateau de Benvenuto Cellini. La montée est rude, terrible, et brise les genoux. La montagne qu'on gravit s'appelle le Maienwand, *le mur de mai* ou *le mur des fleurs*. Là, surtout, se trouvent réunies, amoncelées, les fleurs des Alpes, trésors du naturaliste; la rose des Alpes y est surtout très-commune. Ces murs, exposés au midi, sont abrités des vents du nord par d'immenses chaînes. En se retournant, lorsqu'on arrive sur la cime, on découvre en son entier le glacier du Rhône, qui, une fois parvenu au sommet de la montagne qu'il escalade, se joint,

sur les cimes, aux glaciers du Triften jusqu'au Gadmen-Thal (à la vallée de Gadmen), et s'étend à perte de vue.

Au sommet, le chemin suit, en tournant sur la droite, et passe près du lac des Morts (Todtensee). Les cadavres des soldats autrichiens, qu'on y jeta lors de la prise du Grimsel par le général Gudin, justifie assez le nom funèbre qu'il porte. De temps en temps, et tout autour du lac, on trouve encore des lambeaux d'habit blanc, des armes rongées par la rouille et des ossements dans les creux des rochers.

Le lac des Morts est digne de son nom, il est noir et triste.

Le soir était venu, le soleil brillait encore, mais il régnait là-haut un vent furieux et qui nous pénétrait. Le glacier du Rhône et les montagnes qui l'entourent étaient à moitié dans l'ombre ; en face de nous étaient des cimes serrées derrière lesquelles on apercevait d'autres cimes, et l'on en pressentait encore d'autres plus loin. L'on se sentait comme oppressé, comme étouffé dans ce paysage rude, hérissé, ce paysage tout de glaces et de granit. On ne découvrait pas un brin d'herbe, pas une touffe de gazon. Devant nous, à nos pieds, se déroula tout à coup un escalier formé de grandes pierres plates qui descendait dans une vallée; c'était celle du Grimsel. Le soleil se couchait ; le fond du ciel était jaunâtre, et au-dessus s'étendait, comme un immense crêpe, un grand nuage noir ; les roches prenaient une couleur verdâtre; elles étaient rondes pour la plupart ; les fonds devenaient bleus, mais d'un bleu triste, d'un bleu sombre, d'un bleu noir. En bas de la vallée était un autre lac, tout noir aussi. Le Styx et l'Achéron des anciens ne pouvaient être plus désolés et plus terribles. On eût dit un lieu consacré aux sacrifices humains, un lieu disposé par des esprits infernaux pour un redoutable conciliabule. On n'entendait rien, rien que le vent qui hurlait, qui pleurait et nous fouettait le visage.

Nous descendions silencieusement ces degrés polis par les pluies, garnis de distance en distance de grands poteaux, des-

tinés, dans l'hiver, à marquer la route dans les neiges, de leur extrémité qui souvent apparaît à peine. Souvent aussi elle ne se voit plus... et alors c'en est fait du voyageur !

En arrivant au bas, nous rencontrâmes un paysan pourvoyeur qui s'en retournait à la nuit ; il s'aidait, pour monter, de la queue de son mulet, qu'il tenait comme une rampe ; le mulet, d'ailleurs, chargé d'un tonneau vide, devait trouver le chemin.

Plus bas, nous fûmes rejoints par un troupeau de chèvres qui, en cabriolant à travers les pierres, sans s'inquiéter des escaliers, descendaient alertes et gentilles vers l'auberge, qu'on apercevait froide, carrée, sur un plateau pelé.

Lorsque nous fûmes en vue, l'Anglais vint à notre rencontre et nous remit la clef promise, simplement, sans demander un remercîment, évidemment heureux d'obliger.

Toutes mes idées étaient confondues.

— Ah çà ! mais, lui dis-je, vous êtes vraiment un Anglais ?

— Moi ? répondit-il, moi ? Non ! je suis Irlandais.

— Allons donc ! m'écriai-je, voilà qui s'explique enfin !

L'hospice du Grimsel (car ce n'est pas un lieu de plaisir comme au Righi, mais bien un hospice pour les voyageurs), l'hospice du Grimsel donc était autrefois habité, comme l'est encore l'hospice du Saint-Bernard, par des religieux qui hébergeaient les voyageurs. A l'époque de la Réforme, ces religieux partirent et furent remplacés, au nom et aux frais du pays, par un intendant destiné à offrir des secours et un abri aux pauvres porteurs de l'Hasli et du Valais, qui, même en hiver, viennent de ces deux vallées pour y échanger entre eux les vins et les eaux-de-vie d'Italie, arrivés par le Simplon, contre les fromages de l'Hasli.

Cet hospice, d'abord en bois, éprouva plusieurs désastres. Un soir, en 1838, le gardien entendit un cri surhumain, comme le cri de mort d'une armée entière. Bien que glacé de terreur, il eut le courage de sortir, et cependant il savait, à n'en pas

14.

douter, que le cri était jeté par l'esprit de la montagne, qui l'avertissait d'un malheur. Il ne vit rien au dehors, comme cela devait être; mais il se retira près des caves voûtées attendant un événement terrible. La nuit suivante, le même cri se fit entendre, et presque aussitôt une avalanche tomba sur la maison, enfonça les plafonds et remplit toutes les chambres, à l'exception de celle du rez-de-chaussée où il se tenait. Il descendit le lendemain tout consterné à Meyrengen.

En 1852, l'aubergiste mit de sa main le feu à la maison. Son intention n'était pas précisément criminelle. Son bail allait finir, et il était plus que probable qu'il ne serait pas renouvelé. Il brûla l'auberge, très-inflammable du reste, pour forcer les autorités du pays à faire un nouveau traité avec lui, en leur offrant de rebâtir à ses frais un magnifique hôtel. Sa spéculation lui coûta vingt années de fers.

La commune de Meyringen a fait rebâtir l'hospice en pierre; mais toutes les cloisons sont en bois, et si minces, qu'on entend, la nuit, tout ce qui se passe chez les voisins de haut, de bas, de droite et de gauche. C'est un hôtel précieux pour les gens curieux, mais à éviter peut-être dans le temps de la lune de miel.

Tout le monde, au son de la cloche, se réunit bientôt dans une salle à manger immense. C'était jour de grande affluence: nous étions bien près d'une centaine de voyageurs. Le dîner fut bruyant, pittoresque par les costumes des voyageuses, et très-bien servi. Je fus profondément humilié en apprenant, au dessert, que j'avais dévoré, pour la seconde fois, de véritables et aristocratiques côtelettes de chamois comme de plébéiennes côtelettes de mouton. Voilà ce que l'on gagne à ne pas se faire annoncer.

Une trentaine de personnes couchèrent sur la paille dans une salle commune ou sur des tables. Nous aurions très-probablement été de ce nombre sans la galanterie de notre brave Irlandais.

Le lendemain, je me levai de bonne heure pour lui parler avant de nous mettre en route. On m'apprit qu'il était parti dès la pointe du jour pour aller visiter je ne sais quelle curiosité des environs, recommandée par les guides. J'en fus fâché ; j'aurais voulu lui faire mes remercîments, qu'il avait en quelque sorte évités dans le brouhaha de la veille.

Mes compagnons sortirent de leurs chambres et nous partîmes.

N'oublions pas de dire que nous fîmes au Grimsel un *extra* forcé dans nos prix ordinaires; mais l'extra était modeste. Le dîner coûta *trois francs*, et il les valait à coup sûr, surtout sur des montagnes où tout se porte à dos d'homme et où on ne pourrait pas même faire pousser une salade.

En sortant, nous avons été saisis, malgré notre habitude des montagnes, de l'aspect triste de ces lieux.

L'hospice est dominé de tous côtés par des cimes, entre lesquelles il se trouve comme au fond d'un vaste entonnoir. On se sent oppressé au milieu de toutes ces montagnes qui vous rapetissent, vous écrasent de leur immensité; on dirait que le souffle va manquer. Partout l'image de la désolation ; et, cependant, nous trouvions encore des beautés dans ce paysage de pierres ; dans ce chaos, ce pêle-mêle de masses énormes, parmi lesquelles s'ouvrent parfois des gouffres sombres semblables à des bouches de l'enfer.

D'abord le chemin était peu écrit; mais, après quelques pas, on distinguait sur la droite sa trace incertaine se glissant au milieu des pierres. Il descendait brusquement dans une étroite vallée. L'Aar coulait près de nous comme un mince filet d'eau ; pas la moindre trace de végétation ; partout des pierres rondes, immenses, polies par le séjour des anciens glaciers. Nous traversions, de temps en temps, de petits ponts qui nous passaient d'une rive à l'autre ; deux chalets à fromage étaient placés près d'un ancien lac desséché, maintenant une plaine.

Plus loin, un torrent tombe d'un glacier, quelques pins ra-

bougris apparaissent à de grands intervalles, puis vient un beau pont d'une seule arche où de grosses pierres forment un parapet pittoresque, et maintenant c'est la belle cascade du Gelme qui tombe majestueusement entre deux pics, d'un lac placé sur les plateaux supérieurs. On dirait un Titan qui vide son immense écuelle. C'est ensuite le Hellen plat, *la pierre claire,* rocher poli, luisant, glissant, de trois quarts de lieue d'étendue, dans lequel on a taillé des escaliers dangereux en temps de pluie, qui, en montant et descendant toujours, semblent former une bordure de capricieuses arabesques sculptées à plaisir dans le marbre. Plus bas viennent des pins courts aux feuilles hérissées, malheureux exilés de la création, qui répondent dans la classe humaine aux habitants des glaces polaires. Un grand pin détache, sur les fonds sombres, la dentelle de son branchage, qui paraît d'argent au soleil. On descend une pierre arrondie, nommée le dernier mauvais pas (*die bœse und letzte seite*), et puis c'est le tour des rhododendrons, des plantes de toute sorte; les pierres rient à travers la fraîcheur du gazon, c'est la ligne où la végétation recommence.

XIV

CASCADE DE LA HANDECK — GUTTANEN — RETOUR A MEYRINGEN

Enfin nous arrivâmes à un plateau où se serraient côte à côte quelques chalets, c'était la Handeck. Ces chalets, autrefois spécialement destinés à la fabrication des fromages, se sont un peu aristocratisés depuis quelque temps. On peut y déjeuner, et il s'y trouve même quelques lits pour héberger au besoin des voyageurs attardés du Grimsel. En arrivant, j'aperçus des toiles et des chevalets de peintres qui étaient venus là pour faire des études d'animaux et de paysages.

Il était près de dix heures et il faisait beau; c'est le moment où la cascade se couronne d'un arc-en-ciel. Je pris donc à droite le chemin bien connu qui conduit à la cascade. Le premier objet que nous découvrîmes en entrant dans le sentier fut une petite cabane où, derrière une grille, un aigle était enfermé. Ce pauvre roi des animaux faisait peine à voir, triste et piteux dans le fond de sa cage.

Arrivé à la cascade, je vis avec étonnement une maisonnette en planches, bâtie sur un des bords du précipice, où va se jeter

le torrent. Sans entrer dans ce belvéder, nous allâmes nous placer au milieu du pont. La cascade était toujours belle, une des reines pittoresques de la Suisse.

L'Aar se précipitait d'une hauteur de cent pieds et tombait dans un gouffre obscur, sur un amas de pierres qui brisaient les eaux et les faisaient voltiger en perles brillantes. Un autre torrent, venu des glaciers, tombait sur la gauche dans le même gouffre et mêlait ses eaux blanches aux eaux jaunâtres de l'Aar, et ces deux masses, en se rencontrant, semblaient se prendre corps à corps et lutter ensemble en poussant des mugissements affreux. Au-dessus planait une poussière épaisse où étincelaient les couleurs du prisme. Par intervalles, le vent s'emparait de cette poudre humide et inondait le pont toujours tremblant où nous étions groupés pour admirer ce vertigineux spectacle.

Nous restâmes là près d'une demi-heure, tout ruisselants, mais ne pouvant nous lasser de contempler. Enfin nous nous décidâmes à revenir sur nos pas. Nous sortions du sentier et nous nous dirigions vers les chalets, lorsqu'une jeune femme, le sourcil froncé et la voix hautaine, nous cria impérieusement en français :

— D'où venez-vous?

— Que vous importe? lui répondis-je.

— Il m'importe beaucoup; vous venez de la cascade?

— Oui, eh bien?

— Eh bien, vous me devez cinquante centimes chacun.

— Et de quel droit? demandai-je.

— La cascade m'appartient.

— Je croyais qu'elle appartenait à la Suisse; mais, alors, vous avez des titres? Montrez-moi vos titres.

— Je n'ai pas de titres; mais la cascade m'appartient, et vous me payerez cinquante centimes par tête pour l'avoir vue.

— Vous n'avez pas de titres, il n'y a là ni écriteau ni barrière. Je suis venu plusieurs fois ici, sans qu'il fût question de

péage, et je sais que les Suisses ne demandent pas mieux que de rançonner les voyageurs : nous ne vous donnerons pas un centime.

— Oh! nous allons voir, s'écria-t-elle.

— Voyez!

Elle appela. Trois paysans sortirent de la fabrique aux fromages. Je m'avançai vers eux, mon bâton ferré de paysagiste à la main, et, à dix pas, je m'arrêtai et j'attendis, bien campé. Les paysans causèrent entre eux et rentrèrent dans la cabane.

La jeune fille se mit à bondir de fureur et à crier. Je la laissai crier un moment.

— Vous, Suisses, leur dis-je, qui vivez des voyageurs, vous faites tout ce que vous pouvez pour éloigner de vous ces voyageurs, que vous regardez comme une proie. Vous murez une à une les curiosités de votre pays, que vous taxez suivant leur beauté plus ou moins grande. Vous tuez votre poule aux œufs d'or. Toutefois, bien que je ne vous reconnaisse aucun droit, je veux, pour moi-même, vous donner un dédommagement. Servez-nous trois déjeuners au café.

La jeune Suissesse arrêta ses cris tout à coup, et s'en alla; elle revint bientôt en portant sur un plateau le déjeuner complet, et le plaça sur une large table dressée sur la pelouse.

— Voici trois francs, lui dis-je.

Elle prit les trois francs et rentra dans la maison, et, bientôt après, nous partîmes. La route descendait rapidement à travers une épaisse forêt de sapins, sombre et silencieuse, embaumée par une odeur de résine; nous marchions sans parler, et, de temps en temps, nous étions distraits de notre rêverie par les cris aigus des oiseaux de proie; le chemin blanc serpentait devant nous à chaque détour.

Une cascade tombait sur la droite du faîte des montagnes en deux branches qui, plus bas, se divisaient en une multitude de filets d'argent. Encore une gorge désolée, une nouvelle vallée de Goldau! Une partie de la montagne est tombée, et les

pierres se sont tristement groupées comme ces dolmens que les anciens Gaulois, après une bataille terrible, plaçaient sur les tombeaux de leurs chefs. Nous rencontrions quelques rares voyageurs qui montaient à cheval au Grimsel. Nous arrivâmes ainsi à Guttanen et nous entrâmes dans une assez belle auberge pour y dîner. Le couvert était mis dans une grande salle, il ne se trouvait pas de voyageurs. Je fis prix pour une collation à 1 fr. par tête, et cela sans la moindre difficulté, parce que nous n'avions pas de guide avec nous, et que nous étions au milieu du jour, libres par conséquent d'aller ailleurs. L'hôtesse fut même très-aimable. A peine étions-nous au commencement du dîner, qu'une caravane anglaise fit irruption dans la salle. Deux porteurs posèrent sur une chaise une jeune femme très-jolie qui ne pouvait marcher, et elle était embellie encore par cette expression de quiétude et de résignation qui se lit chez les gens habitués à souffrir. Lorsque nous nous levâmes pour partir, elle suivait des yeux, avec un intérêt marqué, notre belle voyageuse, qui, fraîche, cambrée, bien campée, l'œil étincelant de santé et de bonne humeur, prenait résolûment son grand bâton de voyage. La figure de la malade semblait si bien dire :

— Oh ! si je pouvais en faire autant, comme je donnerais toutes mes richesses en retour !

Lorsque nous sortîmes, elle la salua des yeux et du sourire.

Le village de Guttanen est composé de chalets pittoresques tous en bois, bas pour la plupart. De tous les balcons tombaient, comme une chevelure blonde, des amas de lin qui, exposés au soleil, jetaient en dessous de grandes ombres noires ; les toits de bois, usés par la pluie, étaient tout blancs ; des poteaux-fontaines jaillissants laissaient babiller leur eau dans les troncs creux qui servaient de réservoirs. Le village avait quelque chose de ces villages suisses que nos décorateurs arrangent pour le théâtre : il était riant, coquet, bien éclairé pour le moment. Toutes les maisons portaient des inscriptions

en lettres allemandes et qui seules, par leurs contours bizarres, forment déjà des dessins et des arabesques ; une d'elles disait : « Cette maison, commencée par Alexandre avec la grâce de Dieu, a été terminée avec la grâce de Dieu. »

Au dehors, la nature était riante, et, dans son inépuisable variété, elle changeait à chaque moment le spectacle qu'elle mettait devant nos yeux; mais elle ne perdait rien de son charme et prenait seulement un nouveau genre de beauté, les rochers s'habillaient richement de mousses de toutes couleurs ; les fonds commençaient à se noyer dans la vapeur, et l'air était rempli d'un odeur fraîche de foins et d'aromates. Nous rencontrâmes un petit bois de mélèzes si joli, si sombre, si bien arrangé, où l'herbe était si fraîche, où les pentes s'abaissaient si doucement, où la mousse était si variée, que nous ne pûmes résister au plaisir d'y faire une halte contemplative, un de ces repos capricieux que peut seul se permettre le voyageur à pied, que personne n'attend, qui marche ou s'arrête à son gré, qui se couche sur le gazon pour entendre chanter les oiseaux ou pour jouir du silence, ou simplement parce que le site lui plaît. Nous étions là, étendus sur l'herbe, à l'ombre, au frais, posés pittoresquement sans doute, quand l'Anglaise, avec tout son monde, passa sur le chemin ; elle nous aperçut et jeta encore sur la voyageuse un sourire sympathique. Pauvre femme ! elle disparut bientôt au détour de la route avec tout son *entourail* de domestiques, de guides et de porteurs, et nous nous remîmes à marcher.

Au bout de la colline, nous trouvâmes devant nous un de ces escaliers taillés dans la pierre qui charment toujours l'œil. Il se rétrécissait de plus en plus; dans le haut, il était si étroit, que, pour passer deux personnes, il fallait se cogner aux parois. Au sommet, le rocher surplombait et formait comme un gracieux pavillon, un dais, sur la tête du promeneur; et, de là, l'escalier déroulait ses marches comme celles d'un trône, et on apercevait au loin les sinuosités de la pauvre petite route qui

se glissait dans les gazons, toute blanche parmi tant de vert; de temps en temps, des cimes aiguës se découvraient dans le fond en déchirant les nuages. Le torrent fumait. À mesure que nous descendions, nous l'entendions mugir entre les rochers rougeâtres qui obstruaient son lit, et alors nous nous trouvions serrés entre les parois grises de rochers à perte de vue, à travers lesquelles se glissait la vallée; et sur leurs croupes s'étendaient de grandes prairies presque *verticales*, et, au-dessus des prairies, l'œil pénétrait dans des bois épais de sapins noirs qui, à droite et à gauche, escaladaient les pentes et s'élevaient jusqu'à la cime. Une gracieuse cascade, toute éclatante d'écume, se brisait avec un bruit majestueux sur des rochers noirs.

Et puis la vallée s'ouvrait sur de vastes prairies d'un vert éclatant et pourtant agréable à l'œil; on retrouvait des jardins, des vergers, des arbres d'une forme charmante. C'était, comme toujours, le gracieux après le terrible, le riant après le sévère.

La route suivait le torrent, qui se querellait avec les grosses pierres; à notre gauche, des cimes dépouillées, tristes, se montraient par intervalles, car les nuages descendaient lentement, lentement, comme de grands vautours qui planent en fascinant leur proie. Tout à coup, nous nous trouvâmes au milieu d'un épais brouillard. Le chemin ne se distinguait presque plus, et nous nous serions nous-mêmes perdus mutuellement de vue si nous nous étions trop éloignés les uns des autres. Aussi, pouvant à peine discerner les objets, nous nous livrions à nos pensées et marchions en silence. Je conçois que les habitants des pays tristes soient de grands penseurs. N'ayant rien qui puisse les intéresser ou les distraire, et forcés en quelque sorte de se faire un pays d'imagination, ils peuvent être aussi portés à voir des fantômes et des apparitions dans les rochers ou les grands sapins qu'ils aperçoivent imparfaitement à travers les brouillards; et les oiseaux de proie qui passent auprès d'eux sans pouvoir être bien distingués, rendus encore

plus grands par la vapeur nuageuse qu'ils fendent de leurs ailes, peuvent leur sembler les âmes de leurs frères qui voltigent autour d'eux et gémissent en passant.

Nous traversâmes ainsi de grandes prairies, et puis nous nous trouvâmes en face d'une large et belle route : c'était la route de Meyringen. A peine entrés, nous rencontrâmes une troupe de Valaisanes, avec leur jupe courte et leur petit chapeau d'homme, orné d'un haut ruban ruché qui, sur le devant, vient se réunir en cocarde. Une des paysannes m'indiqua un chemin à droite qui s'en allait à travers un bois et conduisait plus directement à Meyringen; nous nous y engageâmes, et, au bout d'une heure de marche, nous nous trouvâmes cheminer sur des crêtes de rochers, en bas desquels roulait l'Aar. Le brouillard se dissipait, et nous apercevions à travers la brume Meyringen et le commencement de la vallée; mais il commença de tomber de larges gouttes de pluie, et tout annonçait un orage; nous nous hâtâmes, et, descendant à travers les rochers un chemin rapide, nous nous trouvâmes sur les bords de l'Aar, qui seul nous séparait de l'entrée du village; mais l'ancien pont de bois couvert avait été emporté par le torrent depuis plusieurs années, et il n'avait pas été réparé.

Les débris des piles principales restaient en amas à chaque rive, comme pour expliquer le désastre au voyageur. Il nous fallut suivre le cours du torrent pour trouver, un quart d'heure plus loin, un petit pont sans parapet. Il était temps : l'orage était arrivé avec toute sa furie, et nous nous réfugiâmes chez nos charmantes hôtesses, les demoiselles Balmer. Nous nous fîmes servir du thé et quelques gâteaux. Le lendemain, nous déjeunâmes chez elles avant de partir. La chambre, je l'ai déjà dit, coûta un franc, sans bougie ni service; le thé et le café nous coûtèrent, séparément, soixante et quinze centimes, ensemble un franc cinquante centimes.

Nous avions exécuté ce que je m'étais proposé : nous avions dîné en route, et nous couchions à Meyringen. Le voyageur à

3 francs 50 centimes doit en agir ainsi, maintenant qu'il n'existe plus en ce pays d'auberge allemande pour dîner à des prix allemands, à moins que par la suite les demoiselles Balmer, qui donnent des chambres si confortables, ne se décident à tenir une table d'hôte ou à prendre auberge.

Nous traversâmes la vallée de l'Hasli, de Meyringen à Brienz, en sens inverse de la première fois, et, grâce au bateau à vapeur, le soir même, nous arrivions à Unterseen, où l'hôte nous reçut de la manière la plus affable.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous partions pour nous embarquer sur le lac de Thun et prendre le chemin de Kandersteg.

Nous voulions passer la Gemmi.

XV

THUN — KANDERSTEG — LE LAC DES LUTINS — UNE AVENTURE MYSTÉRIEUSE — ENCORE UN ANGLAIS

— Mon père ! un ciel au-dessus de ma tête, un ciel à mes pieds et de toutes parts les arbres couverts de fruits; n'est-ce pas le paradis ? s'écriait un jour une jeune fille, qui n'était jamais sortie de son village, en arrivant tout à coup sur une colline qui dominait le lac de Thun; et plus d'un voyageur, en arrivant comme elle sur les bords du lac, s'est dit ce que disait la jeune fille, et, séduit par la beauté du site, y a fixé son séjour.

Les eaux étaient unies et sans rides, et le bateau en s'avançant semblait briser une glace immense, dont les mille débris répétaient mille fois le pays et le ciel : à droite et à gauche, des villages admirablement groupés, tantôt dominaient le lac, tantôt s'avançaient sur de petits promontoires et semblaient des îles; à gauche, se présentaient tour à tour les villages d'Unterhohlen, d'Oberhohlen, la grotte de Saint-Béat,

fameuse par ses stalactites et ses pétrifications, et qui s'ouvre au pied du Beatenberg. Le ruisseau qui sort de cette grotte, parfois se gonfle tout à coup, l'emplit soudainement, et se précipite au dehors avec le bruit du tonnerre ; c'est dans cette grotte que vécut autrefois saint Béat, ancien prédicateur de l'Évangile.

Les ruines d'un édifice sont amoncelées devant la caverne. Puis vient le cap Mége, couronné par une forêt antique, puis Rallingen, Oberhofen avec son pittoresque château, ancienne résidence des baillis, maintenant restauré par M. le comte de Pourtalès.

La montagne de Niesen, à elle seule, occupe toute la rive opposée; mais, derrière sa tête, d'un vert sombre, brillent les cimes de l'Eiger, du Monch, de la Iungfrau, cimes neigeuses qui, en se mirant dans les eaux du lac, se confondent avec les reflets des nuages. Un peu avant d'arriver au port, on découvre, admirablement situé dans un parc, sur une pointe formée par la rive gauche de l'Aar et le lac, un château dont l'architecture bizarre tient le milieu entre le sec gothique allemand et le gothique du confiseur.

Le château de Shadau (on le nomme ainsi) a dû exciter bien des enthousiasmes du temps de l'Empire, où florissait le genre troubadour. C'est M. Rougemont qui s'est rendu coupable de cette bâtisse prétentieuse où il a dépensé des sommes énormes. Du reste, il n'est pas le seul de ce goût; l'exemple est contagieux. A peu de distance d'Hoffsteten, dans une villa charmante, il faut le dire, l'avoyer de Muhlenen, près de deux arbres remarquables par leur vétusté, a fait placer un banc, au-dessus duquel brille l'écusson du noble chevalier Henry de Strettlingen; plus bas se voient, arrangés en faisceaux, le cor des Alpes et l'épée du noble seigneur, et puis on lit l'inscription suivante : « C'est ici, à l'ombre de ce bois, que jadis le noble chevalier et *troubadour* Henry de Strettlingen chanta ses chants d'amour et de plaisir. »

Cette inscription me rappelle effroyablement les paroles d'une romance en vogue dans mon enfance :

Gages de sa valeur,
Suspendus en écharpe,
Son épée et sa harpe
Se croisaient sur son cœur.

Eh bien, j'aime mieux ce naïf hommage rendu aux temps de la chevalerie, que les sèches inspirations de l'époque où nous vivons maintenant, et je vote des remercîments à l'avoyer de Muhlenen, à la condition, toutefois, que l'on me permettra de ne rien voter du tout à l'architecte de M. de Rougemont.

Du reste, les voyageurs sont admis à visiter le château et la villa.

Dans une schencke, nous finîmes par trouver deux chambres, par hasard ; mais pas à moins de deux francs la chambre. Que le voyageur à 3 francs 50 centimes par jour s'arrange pour ne pas coucher à Thun !

Le lendemain, à la pointe du jour, le ciel riait, splendide, et promettait une admirable journée : nous nous mîmes en route avant la chaleur.

Toutefois, n'oublions pas de dire que nous fûmes sur le point d'aller à Berne, à demi séduits par l'attrait d'une journée de voyage pittoresque et à bon marché. Tous les mardis, et c'était un mardi, il part une barque de Thun à sept heures du matin, et elle conduit à Berne, au prix de soixante et dix centimes, en descendant le courant de l'Aar.

Nous hésitâmes un moment ; mais nous connaissions Berne, et la Gemmi nous appelait.

La route, au commencement, suit le lac de Thun ; près de la route élégante de Strattlingen ; on passe la Kander sur un pont assez élevé. Bientôt nous nous trouvâmes en pleine campagne. A droite se trouvaient des montagnes déchirées, dont

les pieds étaient garnis de bois riants et parfois de sombres bosquets de sapins. Puis venaient des plaines, avec des chalets sur les premiers plans; à gauche, le lac, au rayonnement du matin, brillait comme semé de diamants; la lumière des neiges et des glaciers combattait avec la vapeur. Le Niésen et la Blumisalp apparaissaient plus distincts.

La vallée de la Kander s'ouvrait devant nous, et le torrent allait rejoindre le lac, que nous avions déjà dépassé et que nous voyions, en nous retournant, briller au soleil dans une belle couleur de bleu clair.

Bientôt se présentait un village avec une promenade ornée d'arbres magnifiques; là était aussi un bassin qui va rejoindre la Kander. Les nuages s'amoncelèrent, et, comme pour faire gageure avec les glaciers à qui brillerait le plus, ils parodiaient la forme des cimes, ce qui rendait le ciel dentelé de toutes parts; et puis, après avoir fait assez longtemps pendant à ces immenses masses, ils sont venus se mêler, courir entre eux, comme pour se caresser ensemble, et, à la fin, ils se sont si bien disposés, si bien confondus, que l'on ne pouvait plus reconnaître ce qui était glacier de ce qui était nuage, et il résultait de tout cela un ton argenté qui charmait l'œil.

Pendant ce temps-là, un torrent faisait un bruit terrible à notre gauche, mais sans se montrer, caché au beau milieu d'un bois sombre et solennel comme les forêts sacrées de la Grèce. Une fois, il apparut un moment en cascade écumante, et puis il disparut encore et nous ne le vîmes plus; mais il grondait toujours. De temps en temps, les groupes d'arbres étaient égayés par un charmant arbuste à fruits rouges attachés à la branche, avec des feuilles éclatantes, minces et longues. Un botaniste eût été sans doute bien heureux, et nous en eût dit le nom en latin, en français et peut-être en grec; mais moi, profane, j'éprouvai tout bonnement un grand charme à le voir.

Alors, les nuages formèrent un grand rideau qui se levait comme partant de la terre, et les cimes, un moment déga-

gées, se détachèrent tour à tour avec le cristal de leurs glaciers sur le ciel, et elles disparurent une à une derrière ce rideau qui gagnait toujours, et puis tout devint égal et gris.

Le soir approchait, et nous nous trouvâmes tout à coup au beau milieu du village de Mullinen, d'où l'on part ordinairement pour faire l'ascension du Niesen; mais là n'était pas notre envie. L'auberge paraissait confortable et isolée. L'ours de Berne ornait l'enseigne, une patte en l'air. Nous résolûmes de terminer là notre journée. Nous étions les seuls voyageurs. L'hôte nous donna une chambre charmante et un très-bon dîner pour deux francs, le tout ensemble. De *service* il n'en fut, bien entendu, pas question le moins du monde. Cette auberge a dû être très-fréquentée dans les temps où les chemins de Kandersteg étaient inaccessibles aux voitures. Je me rappelle ce temps-là, mais maintenant tout le monde va à la Gemmi au plus vite, et par conséquent en char à bancs. L'auberge, cependant, en perdant ses voyageurs fashionables, a conservé son ancienne fashion. Nous en avons été très-satisfaits pour notre part.

Au coucher du soleil, la Blumisalp se découvrit encore pour nous laisser admirer toutes ses splendeurs.

Nous partîmes le matin de bonne heure.

Dans les plaisirs calmes de la vie, je ne sais pas s'il en est un plus délicieux que celui que l'on éprouve le matin en voyage. C'est un de ces bonheurs paresseux dont on ne se lasse jamais. L'air frais, le chant des oiseaux, les brouillards du matin qui rasent encore la terre, les brins d'herbe qui scintillent, et puis ce je ne sais quoi de jeune dansla nature, nous jettent dans une douce rêverie d'un charme ineffable. En Allemagne, dans ma jeunesse, dans ma grande jeunesse, j'étais complétement libre alors! j'étais bien souvent à pied sur les routes, et presque toujours seul, et j'étais là si heureux! si heureux! Et souvent, je me le rappelle, je fredonnais la chanson de l'étudiant voyageur:

« Mai est arrivé, les fleurs s'épanouissent; reste qui voudra

à la maison, avec les soucis ; de même que les nuages se promènent dans les plaines azurées, moi, je veux voyager aussi dans le vaste monde.

» En avant, donc ! en avant ! à l'éclatant soleil, sur les montagnes et dans les vallées profondes. Les sources murmurent, les arbres s'agitent avec bruit ; mon âme, semblable à l'alouette, mêle sa voix à toutes ces rumeurs.

» Et au soir, dans la petite ville, j'arrive altéré : — Aubergiste, monsieur l'aubergiste, une choppe de vin clair. Prends ton violon, ménétrier joyeux et joue-moi la chanson de ma bien-aimée ; je t'accompagnerai en chantant.

» Et, si je ne trouve pas d'auberge, je me couche à la nuit sous le ciel bleu ; les étoiles veillent pour moi. Les tilleuls au vent charment doucement mon oreille, et l'aurore, au matin, m'éveille avec un baiser.

» O voyage ! voyage ! plaisir de l'homme libre ! le souffle de Dieu rafraîchit la poitrine ; le cœur chante, ivre de joie, sous la tente du ciel. O monde ! monde immense ! que tu es donc beau ! »

Nous marchions alors au pied de la Blumisalp. Quelquefois des masses de montagnes se réunissaient et semblaient nous fermer le passage. La Blumisalp n'est couverte de neige que depuis cent cinquante ans. Autrefois, elle avait mérité son nom, qui signifie *Alpe fleurie,* et était couverte de gazon. Le mouvement des glaciers voisins et la chute de cimes plus élevées ont fait disparaître cete fertilité.

Les toits des chalets étaient argentés par le soleil ; près de nous grondait un torrent, et, plus loin, dans la lumière, son eau blanche se confondait avec ses rives dépouillées et caillouteuses.

Nous arrivâmes au charmant village de Fruttigen, où le peintre trouverait de nombreux sujets d'études. Ce village paraît bâti à neuf ; et, en effet, il y a vingt-cinq ans, il fut presque entièrement détruit par le feu et les inondations, le feu et l'eau,

ces deux ennemis qui semblaient s'être réunis pour nuire, comme pour donner raison au proverbe qui dit qu'un malheur ne vient jamais seul.

Au sortir du village, une chapelle, gracieusement assise sur une colline, semblait sourire au passant. Derrière elle, la Blumisalp, toute blanche, brillait en plein soleil, et, sur les côtés, les pins nous suivaient en courant d'une croupe à l'autre; quelquefois ils nous quittaient pour aller escalader de grandes cimes, et alors ils laissaient à découvert des collines d'un vert éclatant, derrière lesquelles des montagnes rocheuses, dans une sévère demi-teinte, s'élevaient tristes et sans verdure. Et puis la vallée se rétrécissait et elle était inondée de brume.

Que le voyageur soit en garde s'il veut s'arrêter à la misérable auberge de Rekenthal; qu'il fasse son prix d'avance; car l'aubergiste, chez qui nous prîmes quelques rafraîchissements, est un effronté voleur.

Au sortir de là, on traverse, pendant quelque temps, des plaines assez monotones; et puis la route, taillée en zigzag, commence à monter avec une roideur extraordinaire. Les voitures, enrayées, descendent avec précaution et tracent, de leur sabot, un large sillon dans le sable; les cochers se penchent en arrière pour soutenir les chevaux. En suivant toujours cette rude montée, on entre dans une forêt de sapins.

Lorsque nous arrivâmes à Kandersteg, plateau triste, désolé, où l'on ne trouve que quelques cabanes, dont une est décorée du nom d'hôtel, il n'y avait plus de place dans la masure principale : l'aubergiste nous donna deux chambres dans une autre cabane toute neuve.

Il était de bonne heure; nous étions fatigués, et cependant nous résolûmes d'aller visiter, à une lieue environ, un lac renommé par sa poésie. Je l'avais vu autrefois, et j'en avais conservé un délicieux souvenir.

Le chemin de ce lac est près des maisons mêmes, à gauche en venant de Thun, à droite en sortant de l'auberge.

On se dirige vers le lac par un sentier pénible, souvent escarpé, et parfois interrompu par des cours d'eau que l'on doit passer sur des planches étroites, un véritable chemin de montagnards; après plus d'une heure de route sans cesse interrompue et difficile, nous arrivâmes au lac le plus romantique que l'on puisse rêver, dans un site véritable de l'ancienne Suisse, tandis qu'il n'appartenait qu'à la seule nature.

Après avoir pénétré dans une forêt de sapins, sombre et serrée, où l'on s'avance avec peine à travers les racines, les rochers et les grandes herbes, on aperçoit tout à coup devant soi, dans un fond, un petit lac aux eaux bleues, tout rond, calme, paisible. A l'exception du côté par lequel on arrive, il est encaissé tout autour dans des rochers droits, abruptes, déchirés, à perte de vue, absolument à pic et de couleur d'agate et de marbre nuancés à l'infini; et, au-dessus de ces rochers, à leur extrême sommet, en levant la tête, on aperçoit briller le bord des glaciers. Des filets d'eau en glissent silencieusement le long des roches, qui sont tailladées, brisées sous mille formes diverses; et tel est le silence du lieu, qu'il semble qu'on entende tomber les gouttes. Sur le lac, pas un pli, pas une ride; ses eaux glauques n'ont, sans doute, jamais frémi; elles dorment là paisibles depuis le commencement du monde, et elles ont reflété sur tout ce qui les entoure comme une atmosphère de silence et de sommeil. Les pins, qui d'un seul côté descendent jusqu'au bord de la rive, sont tellement serrés, que leurs branches s'entrelacent. La terre est jonchée de leurs feuilles, de leurs branches, et de vieux troncs d'arbres que le temps a renversés, et qu'il fait tomber en poudre, verdis çà et là par les plantes grimpantes, constellés par les agarics qui, comme pour respirer, élèvent leur tête au-dessus de l'épais gazon.

Là, tout est poésie, tout est mystère, et l'on se sent, malgré soi, surtout à l'heure du soir où nous nous trouvions, sérieux et recueilli. C'est à coup sûr là que doivent se réunir, à toute

heure, les esprits de la montagne et les ondins. Les farfadets de la Suisse doivent s'y donner rendez-vous, et, dans le monde entier, nul lieu ne serait plus favorable à des opérations magiques. La belle voyageuse ne pouvait retenir ses exclamations d'admiration et de plaisir, auxquelles je jetais sans cesse un fidèle écho. Nos hommages plurent sans doute aux habitants invisibles de cette charmante vallée, comme on en aura bientôt la preuve.

La nuit s'approchait; il nous fallut, bien à regret, nous éloigner. En nous retirant, nous aperçûmes un chalet entouré d'un immense troupeau de chèvres qui se pressaient à l'envi pour se faire traire. La voyageuse désira boire du lait chaud, et bientôt nous étions au beau milieu du troupeau, entourés de toutes ces gentilles bêtes qui prenaient un plaisir visible à se laisser caresser; elles nous léchaient les mains, frottaient contre nous leur tête en nous regardant de leurs yeux caressants et humides. D'autres, pleines de grâce, bondissaient de côté des quatre pieds à la fois; quelques-unes se poussaient en opposant l'un à l'autre leurs fronts ornés de cornes à peine poussées. Après les avoir caressées quelque temps, nous descendîmes à la hâte; le crépuscule rendait le chemin difficile et douteux, et, souvent, il côtoyait des profondeurs. Nous marchions alors avec précaution et nous aidant de nos piques.

Lorsque nous étions près d'arriver à l'auberge, je m'aperçus que j'avais perdu mon carnet, où j'écrivais toutes mes réflexions de route, où je notais, d'après nature, toutes mes descriptions de paysage. Ce carnet était placé dans la poche de côté de mon paletot, et, dans les sauts que j'avais dû faire, il était tombé à coup sûr; car j'étais certain de l'avoir emporté, et le professeur et la voyageuse l'avaient remarqué dans ma poche, qu'il dépassait d'un tiers de sa hauteur. Je fus atterré : ce que voyant la voyageuse et n'écoutant que son bon cœur, malgré la nuit qui s'approchait, malgré les difficultés du chemin, elle prétendit qu'on trouverait mieux à trois qu'à un, et proposa de

retourner avec moi en arrière; mais le professeur s'écria qu'il avait faim, qu'il était fatigué, et surtout qu'il était en transpiration et qu'il craignait de se refroidir, et il s'éloigna rapidement, nous laissant, la voyageuse et moi, à délibérer; mais elle persista à m'aider dans ma recherche. Nous revînmes assez loin sur nos pas, mais sans rien trouver, et il y aurait eu danger véritable à aller plus loin.

La nuit arrivait déjà; j'en pris mon parti, et nous retournâmes à l'auberge; mais la voyageuse ne voulut pas en avoir le démenti, et elle voulut absolument que nous restassions à Kandersteg la journée du lendemain pour chercher le carnet. J'étais parfaitement résigné; toutefois j'y consentis, et nous nous mîmes à souper: je parlai de cette perte à un garçon d'auberge.

— Un Anglais, me dit-il, arrive à l'instant avec un guide; il vient de traverser la vallée de Lauterbrunnen à Kandersteg par les cimes des montagnes et des glaciers; il a dû nécessairement suivre en dernier lieu le sentier que vous avez parcouru pour aller au lac.

Au même instant, l'Anglais entra dans la salle à manger.

C'était un grand homme blond, ayant l'air roide et distingué des fils d'Albion; cependant il avait une figure plus aimable que ne l'ont ordinairement ses compatriotes.

Interpeller un Anglais n'est guère dans ma manière de voir; mais, vu l'urgence, je me décidai à lui demander si, par hasard, il n'avait pas trouvé un carnet sur la route.

Il resta un moment sans répondre, et puis il se décida à articuler un « Non, monsieur, » assez sec.

Décidément le calpin était perdu, et j'avais fait à un Anglais une avance en pure perte. Je n'étais pas dans un jour de chance, et j'en pris mon parti.

Nous nous mîmes à causer de choses et d'autres; l'Anglais écoutait évidemment, avec un intérêt marqué, notre conversation d'artistes; mais nous ne faisions plus attention à lui. Lorsque nous nous levâmes pour partir, il nous salua très-

affectueusement, et, le premier, nous souhaita le bonsoir.

En entrant dans la chambre qui était destinée au professeur et à moi, je vis placé au beau milieu de la table mon carnet.

— Est-ce possible? m'écriai-je.

C'était lui! je le pris, je le feuilletai; c'était bien lui!

— Un paysan l'aura rapporté à l'auberge, dit le professeur, et le garçon alors l'a remis ici.

J'appelai le garçon.

— Est-ce vous qui avez placé ici le carnet que j'avais perdu?

Le garçon devint tout pâle et ne répondit pas.

— N'avez-vous pas placé ce carnet sur cette table? repris-je.

— Non, monsieur, non, monsieur; pas moi.

— Mais qui donc, alors?

— Qui?

— Oui, qui?

— Le lutin de la montagne! (*das Bergmannlein!*) dit-il tout bas.

J'avoue que j'eus un moment de surprise; le professeur fit un mouvement et se tut.

— Le lutin! m'écriai-je.

— Ah! ajouta le garçon, c'est la jolie dame. Elle aura admiré tout haut là-bas, et le lutin aime qu'on admire. Et puis, la jolie dame, elle a quelque chose qui attire. Oh! c'est la jolie dame, c'est la jolie dame!

Et il s'en alla en répétant toujours:

— Oui, oui, la jolie dame!

Le lendemain, au réveil, nous apprîmes à la belle voyageuse le retour incompréhensible du carnet et les suppositions du valet, qui l'amusèrent beaucoup; toutefois, elle resta bien étonnée.

Au déjeuner, nous fûmes servis avec toute sorte d'attentions et d'égards; le meilleur miel, le jambon, le sucre, le beurre

le plus frais, la crème la plus écumeuse étaient amoncelés sur notre table.

Quand je demandai le prix, la chambre coûta un franc cinquante centimes; le déjeuner un franc, et le dîner un franc vingt-cinq centimes par tête avec le vin ; un franc vingt-cinq centimes ! Il ne fut pas question de service, et l'aubergiste nous demanda anxieusement :

— Êtes-vous contents? trouvez-vous que ce soit trop cher? en paraissant toute prête aux concessions les plus grandes.

Lorsque nous partîmes, on nous salua jusqu'à terre; la belle voyageuse eut une espèce d'ovation.

Toujours est-il que je n'ai jamais su comprendre comment le carnet m'était revenu.

XVI

LE SCHWARZENBACH — CHIROMANCIE — LA GEMMI — LES BAINS DE LEUK OU DE LOUCHE — LES ÉCHELLES

Les plaines où se trouvent l'auberge et les chalets qui en dépendent à Kandersteg étaient, nous a-t-on dit, d'anciennes *moraines* d'un glacier qui s'est retiré une lieue plus loin, mais qui, dans le temps, couvrait toute la vallée. La route, au sortir de l'auberge, est assez large ; mais, arrivée à un pont, elle devient étroite et souvent même incertaine. On commence à monter jusqu'à une petite chute d'eau, et, plus loin, à une source, le chemin devient d'une roideur extrême et fait mille détours.

Tout en cheminant, après avoir traversé un magnifique bois de sapins et plus loin admiré une superbe cascade, et cela en montant toujours, nous atteignîmes enfin un sommet, un plateau nommé le *Gellihorn*, et, là, nous commençâmes à marcher dans un pays triste, tout semé de cailloux, un véritable désert de pierres apportées par une avalanche qui, en 1782, tomba du *Riesenhorn*, entraînant avec elle la crête elle-même de la montagne, qui se dispersa en débris dans cette plaine. Après

trois heures de marche fatigante dans ce pays de désolation, nous vîmes tout d'un coup devant nous un petit lac noir dont les eaux mornes et en partie taries dormaient dans un lit de roches ; il était triste, silencieux, calme, mais de ce calme lugubre, plutôt l'image de la mort que du repos. Je reconnus à l'instant ce lac à son aspect : c'était le lac Schwarzenbach, auquel un poëte a donné une mélancolique célébrité. Auprès do ce lac, j'avais vu, quinze ans auparavant, une misérable cabane en bois ; la hutte n'existait plus et avait été remplacée par une auberge confortable, et cela devait être. Ce qui fit, dans le principe, le désespoir des premiers aubergistes avait bientôt fait leur fortune.

— Entrons-nous, dis-je au professeur, dans l'auberge de Schwarzenbach? C'est là que Werner a placé la scène de sa tragédie : *la Nuit du 24 février*.

A peine étions-nous là depuis un quart d'heure, qu'un guide entra dans la salle, portant un sac de nuit sur ses épaules ; derrière lui vint un grand jeune homme.

C'était notre Anglais de Kandersteg.

Cette fois, avec un sans façon qui n'est pas habituel à mes bons amis les insulaires, il vint directement à notre table, nous salua, puis s'assit à peu de distance de nous, appela l'hôte et se fit servir.

Et alors, se tournant brusquement vers nous, il nous dit :

— Pardonnez-moi mon indiscrétion ; mais, en vérité, je ne puis m'empêcher de vous parler de la profonde sensation que vous avez laissée à l'auberge de Kandersteg, où nous nous sommes rencontrés hier au soir.

— On n'y parle plus que du lutin du lac, et du carnet miraculeusement rapporté par lui, grâce aux heureuses influences de madame. Pardonnez, je ne répète que ce que j'ai entendu dire toute la matinée. Je me suis beaucoup diverti à cette histoire, et, pour laisser ces braves gens dans ces bonnes dispositions, je leur ai conté moi-même tout ce que je savais des

lutins d'Écosse. Voilà pour quelque temps les bergmannlein en grand honneur.

— Ainsi, dit la voyageuse en riant, vous mettez en doute les lutins de la montagne, que l'on dit si bien disposés en ma faveur, que je serai obligée d'aller, un jour ou l'autre, leur rendre visite, pour les remercier d'abord, et puis pour leur demander de me montrer, que sais-je? une mine d'argent ou un trésor caché.

— Je ne doute nullement, madame, des sympathies que vous inspirez, et, pour en douter, il faudrait être aveugle et sourd. Que cette sympathie puisse rayonner au delà de ce monde et vous attirer des protections mystérieuses, je suis tout disposé à le croire; mais, quant aux lutins de France, aux kobold d'Allemagne, aux bergmannlein de Suisse, je trouve l'idée bizarre, fantastique, amusante même; mais je n'y crois pas plus que vous n'y croyez vous-même.

— Ah! je ne sais pas, je ne sais pas! dit la voyageuse : il me semble que j'y croirai un peu tant que je serai en Suisse; j'aime à me mettre en harmonie complète avec le pays où je me trouve. Une fois à Paris, ma manière de voir changera peut-être; mais cependant... Voyons! comment expliquez-vous l'histoire d'hier?

— Bien simplement. Monsieur est entré dans sa chambre; il a mis, sans y penser, le carnet sur la table, et il est sorti bien convaincu qu'il l'avait avec lui.

— Mais, moi, je l'ai vu, de mes yeux vu, qui dépassait la poche de monsieur; et de cela j'en suis sûre.

— Fascination momentanée! répondit l'Anglais.

— Mais je l'ai vu, je l'ai remarqué aussi, répondit le professeur.

— Fascination, toujours fascination! reprit l'Anglais.

— Mais alors, repris-je, si deux personnes, si trois, car j'en suis aussi, sont fascinées, avouez qu'il se trouve un moment ou un lieu où les fascinations ont un plus grand empire; cela peut

tenir à un effet magnétique inconnu, et vous croyez au magnétisme sans doute?

— A peu près, reprit l'Anglais. Il y a eu des choses possibles, admissibles à la rigueur, mais qui n'ont jamais été bien prouvées.

— Et si je vous en donnais des preuves à l'instant même? ajoutai-je.

— Vous voulez m'endormir? demanda l'Anglais en souriant à demi.

— Pas le moins du monde, répondis-je en souriant aussi. Je veux vous faire croire aux lutins en vous faisant croire à l'impossible.

— Oh! j'accepte l'épreuve avec joie, répondit l'Anglais. Et à quand la séance, et où?

— Ici même et tout de suite; et, écoutez-moi bien : aussi vrai qu'il fait jour, vous riez en ce moment! eh bien, dans cinq minutes, vous serez mélancolique et réfléchi.

— La société m'est trop agréable, reprit l'Anglais, pour que cela me paraisse possible. Le mérite alors en sera plus grand sans doute.

— C'est, dis-je, répondre en homme d'esprit et de cœur; mais je n'en aurai que plus de plaisir à vous convaincre.

La voyageuse et le professeur me regardèrent avec étonnement, presque avec défiance; il était évident que je leur semblais momentanément halluciné. Je remarquai leur stupéfaction.

— Vous ne me connaissiez pas encore sous ce point de vue? repris-je. Attendez, vous allez voir.

— Comment! ce n'est donc pas une plaisanterie? dit la voyageuse; vous parlez sérieusement?

— Très-sérieusement!

— Oh! voyons! voyons! j'aime le merveilleux!

— Vite, dit en souriant l'Anglais, commençons. Faites-vous un cercle par terre? Dites-vous un mot mystérieux?

— C'est déjà fait, repris-je. Maintenant, écoutez-moi : vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez jamais vu?

— Non.

— Je ne peux pas non plus vous connaître.

— Non.

— Eh bien, je vais lire dans vos plus secrètes pensées. Vous êtes médecin ?

— Oui, répliqua l'Anglais étonné; mais cela peut se deviner par la tournure, la tête, l'air plus ou moins...

— Soit ; mais alors je vais vous dire comment vous pratiquez la médecine : vous jugez par inspiration, vous devinez une maladie avant même d'en avoir étudié les symptômes.

— C'est vrai, dit l'Anglais; mais on peut voir dans l'œil.

— Soit ; bien que très-spontané dans l'inspiration, vous êtes minutieux dans l'exécution, minutieux en tout, et aimant tellement l'ordre et la régularité du coup d'œil, que, chez vous, vous avez une place marquée pour chaque chose, et que vous la remettez toujours rigoureusement au même endroit.

— C'est vrai, reprit l'Anglais, vous êtes très-physionomiste; mais je ne suis pas convaincu.

— Attendez! Vous êtes indécis, toujours indécis, souvent colère ; mais, malgré votre vivacité, vous êtes mené par tous ceux que vous aimez.

L'Anglais ne répondit pas.

— Parlons santé. A quinze ans, vous avez eu une maladie qui vous a mis à deux doigts de la mort.

L'Anglais ne répondit pas.

— Vous entendez, à quinze ans! et cette maladie, c'était une fièvre cérébrale.

L'Anglais ne répondit pas.

— Vous avez souvent des moments de tristesse affreuse, des moments de dégoût de la vie.

L'Anglais resta immobile.

— Et maintenant plus que jamais, ajoutai-je en pesant sur les mots.

L'Anglais se redressa évidemment effrayé.

— Dois-je aller plus loin? demandai-je; dois-je expliquer pourquoi j'ai dit : « Maintenant plus que jamais? »

L'Anglais devint pâle. La voyageuse et le professeur se rapprochèrent et me regardèrent tout interdits.

— Dites, répondit l'Anglais.

— Dois-je vous dire pourquoi vous voyagez maintenant?

L'Anglais frissonna.

— Dites, ajouta-t-il à voix basse.

— Vous voyagez pour vous distraire, et vous voulez vous distraire parce que...

L'Anglais étendit la main. Je m'arrêtai.

— Commencez-vous à croire aux lutins? lui demandai-je.

— C'est incroyable, impossible, murmura-t-il. Moi seul...

Le professeur et la voyageuse restaient muets et silencieux; on aurait entendu une mouche voler dans la salle.

— Continuez, je vous prie, reprit l'Anglais; je veux voir jusqu'où vous irez.

— Loin! je vous en préviens. Vous avez fait un mariage d'inclination? lui-dis-je.

L'Anglais se leva brusquement et fit un tour dans la salle, puis il vint se rasseoir.

— C'est inouï, s'écria-t-il!

— Vous croirez tout à l'heure aux lutins, lui dis-je.

— Eh bien, et ce mariage d'inclination?

— Ç'a été pour vous un grand malheur : il a brisé toute votre carrière, et, maintenant encore, il vous poursuit de ses tristes conséquences, et vous voyagez pour vous distraire. Vous distraire est votre plus vif désir. Et, à présent, lui dis-je, voulez-vous que je vous fasse le portrait physique et moral de votre femme?

L'Anglais se rejeta en arrière et me regarda fixement en ouvrant de grands yeux.

— Non, non, je ne vous ai vu nulle part; je ne vous connais pas; comment est-il possible?

— Vous allez croire aux lutins, lui dis-je. Faut-il faire le portrait?

— Faites, faites, reprit l'Anglais.

— Votre femme est petite et maigre, elle a le teint brun et pâle à la fois.

L'Anglais s'agita sur son banc.

— Dois-je continuer? lui dis-je.

— Continuez, continuez.

— Elle a les épaules un peu hautes, les mâchoires larges et les pommettes légèrement saillantes; elle a les yeux un peu enfoncés et non pas tant vifs que brillants de cupidité; elle a les cheveux plats et lisses sur le front, très-noirs et brillants; elle a le menton large, le front bas; elle est menteuse, hypocrite; elle joue les attaques de nerfs.

— Assez! assez! s'écria l'Anglais; je vous en prie, n'allez pas plus loin.

— Alors vous croyez aux lutins?

— Je crois à tout ce qu'il vous plaira. Mais quel homme êtes-vous? faut-il donc admettre les pactes avec les esprits? faut-il?...

— Il ne faut rien admettre de tout cela, lui dis-je. Tout ce que je vous dis est très-simple. Je n'ai rien deviné! rien! j'ai lu! J'ai lu comme je lis dans un livre. Votre main était ouverte tout à l'heure, et il m'a suffi d'un coup d'œil pour découvrir tout ce que j'ai dit là.

— Comment! un mariage d'inclination?

— Oui.

— Un mariage malheureux?

— Oui.

— Une maladie à l'âge de *quinze ans* et la désignation de la maladie ?

— Oui.

— Mais le portrait ? le portrait si ressemblant ?

— Ah ! ceci est une conséquence, mais toujours de la même science. Vous ne croyez peut-être pas à l'influence des planètes ?

— Je croirai tout ce que vous voudrez.

— Alors nous pourrons nous entendre. Chacun de nous porte sur son front, sur son visage, sur son corps, sur ses mains par conséquent, les signatures des planètes plus ou moins influentes, selon les personnalités et surtout selon le moment de la naissance (ce que les anciens nommaient horoscope) ; ces planètes ont entre elles des sympathies et des antipathies, des attractions et des répulsions qui se trouvent répétées ou représentées sur terre par les créatures, mais surtout à un degré plus fort et plus intelligent par les hommes et les femmes, le genre humain enfin. De ces attractions astrales naissent des passions incompréhensibles, qui ne sont autre chose que ce qu'on appelait autrefois des envoûtements. J'ai vu un malheur d'amour dans votre main ; en examinant votre planète principale, j'ai trouvé à l'instant, par opposition, celle qui pouvait vous jeter une fatale influence, et je vous ai fait un portrait à coup sûr. Il m'était impossible de me tromper.

— Vous avez rencontré juste, dit l'Anglais, non pas une fois, mais dans chaque fait que vous avez avancé ; par conséquent, il ne peut pas y avoir là de hasard, et je suis forcé d'y voir un calcul.

— Oui, c'est un calcul, soyez-en sûr ! Il n'existe pas de hasard, repris-je ; c'est un mot vide de sens : tout est lié dans le monde, tout a une cause. Une tempête, une pluie n'arrivent pas par hasard ; la tempête, la pluie ont une cause ; une maladie n'arrive jamais par hasard, et, là où il y a origine, cause, il n'y a pas de hasard. Sans aller plus loin, tout semblerait hasard

dans ma vie, tout; et, en passant en revue tous ces hasards prétendus, on les trouve combinés, rivés si merveilleusement ensemble, qu'on ne peut s'empêcher d'en admirer l'ordre et l'habileté merveilleuse. Et il en est de même de tous les hommes chez lesquels l'existence est un peu active; car il y a des existences qui dorment, comme en ce pays il y a des lacs que le vent n'agite jamais, et d'autres que bouleverse le moindre souffle.

— Alors, pour vous la fatalité existe? demanda le professeur.

— Non pas la fatalité, la destinée! qui peut être combattue, changée même par la volonté.

— Et pour l'homme qui ne fait pas usage de sa volonté ?

— Pour cet homme, répondis-je, la destinée devient une fatalité; et c'est surtout pour connaître d'avance cette destinée et se préparer à la combattre que la chiromancie est utile.

— Ah çà! dit le professeur, lorsque nous nous sommes rencontrés, vous nous connaissiez donc aussi?

— Parfaitement, et la preuve, c'est que j'ai accepté avec empressement l'offre que vous m'avez faite de voyager avec vous.

— Et pourquoi ne nous en avez-vous pas parlé plus tôt, de cette science curieuse?

— A quoi bon? Les sciences occultes sont si décriées, que vous m'eussiez pris pour un charlatan ou un idiot. Je me suis tu et j'ai bien fait. Mais, ajoutais-je, si vous voulez que nous descendions la Gemmi à notre aise, peut-être ferions nous bien de nous mettre en route.

— Volontiers, dit la voyageuse, mais à la condition que nous reprendrons cette conversation ce soir à l'auberge. J'avoue que cette science mystérieuse et tout à fait nouvelle a pour moi un puissant attrait.

— Je serai trop heureux, repris-je, de vous expliquer tous ces mystères, dont l'étude m'a donné de si grands plaisirs.

— Madame, demanda l'Anglais en s'adressant à la voya-

geuse, me permettrez-vous d'aller à Leuk dans votre société? Je serais bien curieux d'entendre monsieur développer ses théories.

— Volontiers, dit la voyageuse. Qu'en pensent ces messieurs?

— De grand cœur, dit le professeur.

— Pour moi, dis-je à mon tour, la compagnie d'une personne intelligente me paraît toujours très-agréable; mais nous voyageons à bon marché.

— Mais je serais heureux de ne pas payer cher, dit l'Anglais.

— Réellement ?

— Très-réellement !

— Eh bien, alors, il faudrait faire comme monsieur et moi, dis-je en montrant le professeur, c'est-à-dire renvoyer votre guide avant de descendre la Gemmi, et prendre alors votre paquet sur le dos, et peut-être nous remercierez-vous ensuite.

— De grand cœur; mais je peux déjà me passer de guide : le pauvre diable est assez fatigué de la tournée terrible que nous avons faite hier. Nous avons traversé de Lauterbrunnen à Kandersteg par les montagnes, et le chemin, je vous assure, est pénible, surtout pour un homme qui porte un paquet. Il s'était engagé à me conduire jusqu'aux bains de Leuk; mais je lui donnerai volontiers congé. Dites au guide de venir.

Le garçon auquel s'adressaient ces paroles, et qui entrait alors, s'en alla, et le guide entra un instant après.

L'Anglais alla à lui, lui parla tout bas et le paya généreusement sans doute, car le paysan se retira en saluant de toutes ses forces et avec mille souhaits de bon voyage ; puis l'Anglais revint vers nous.

Après avoir quitté l'auberge, nous nous trouvâmes au bout d'un sentier pierreux, dans une espèce de défilé qui nous conduisit au bord d'un lac d'une eau sale, le lac de *Daubensée*,

entretenu par les glaciers de *Lammeren*. Ce lac gèle dans l'année dix mois sur douze, et, dans ces deux mois d'exception, augmenté par la fonte des lavines tombées au printemps, et qui étendent non loin de là leur tapis de neige, il déborde assez souvent, mais heureusement de préférence sur la rive opposée à celle que suit le chemin.

Pendant le trajet sur le bord du lac, qui n'a pas moins d'une demi-lieue, la Blumisalp étalait, à notre gauche, les plis neigeux de son triple sommet. Nous ne voyions, tout autour de nous, que montagnes couvertes de glaces ou dépouillées. Plus loin, dans une autre vallée non moins désolée, comme au Grimsel, de grands bâtons se dressaient là tout blanchis par les intempéries de ces hauteurs et semblaient attendre l'hiver pour montrer de leur extrémité, en perçant la neige, le chemin au voyageur. Nous marchions sur des prairies humides. Sur un pic de la Blumisalp, un glacier s'arrêtait brusquement au bord du roc, et il était tailladé en tranches comme les créneaux d'un rempart.

Les naturalistes trouvent, dit-on, des plantes des Alpes très-rares dans les profondeurs et les crevasses des rochers, dans les environs du chemin. A une demi-heure de distance de ce lac morne, ou avant d'arriver au défilé qui commence la descente de la Gemmi, sur une hauteur à gauche, on découvre une des vues les plus belles de la Suisse, et qui ne le cède en rien, en un mot, aux lieux les plus renommés en ce genre. D'un côté, l'on voit toute la chaîne des Alpes, qui sépare le Valais du Piémont et les masses des principales montagnes. Sur la gauche, brillent les cimes du Saas, semblables au bec d'un oiseau de proie. Plus loin, à droite, s'élève l'immense mont Blanc, dépassant toutes les cimes; puis c'est le Bruneckhorn, le Marterhorn semblable à une pyramide tronquée et se terminant en forme de tour, et plus à droite encore on voit la dent Blanche; et puis l'on aperçoit dans un fond vertigineux les bains de Leuk.

Là commence la descente de la Gemmi. On se trouve donc brusquement sur le bord d'un précipice à pic, et l'on se demande comment on pourra descendre là-bas tout au fond, à moins d'emprunter des ailes aux aigles et aux vautours. Mais, si l'on va jusqu'au bout de l'espèce de plate-forme où l'on se trouve, on aperçoit, au détour, un chemin en zigzag qui descend, creusé dans le roc au-dessous de l'endroit où l'on est, et si l'on suit cette route, on trouve à son extrémité un autre détour, un autre chemin qui descend. A chaque point où la route tourne, on a devant soi un précipice béant. A ce point, à ce détour seulement, on a mis une espèce de garde-fou. On descend ainsi toujours en zigzag. Souvent le chemin que l'on vient de quitter surplombe au-dessus de votre tête, et la route penche si rapide, que les mulets qui descendent au-dessous de vous, et qui ne peuvent, comme les hommes, pour s'équilibrer, se rejeter en arrière, paraissent si penchés, et la croupe tellement plus élevée que la tête, que l'on ne comprend pas qu'ils ne fassent pas une culbute à chaque instant. La descente est plus difficile à supporter que la montée, pour les personnes sujettes aux éblouissements, et, cependant, nombre de gens se font bander les yeux pour monter même dans les chaises à porteurs. La police exige quatre porteurs pour une personne d'un poids ordinaire, et six, et même huit, pour une personne d'un poids extraordinaire. Les gens du pays sont eux-mêmes en danger dans un temps de brouillard ou dans un moment d'ivresse, et on nous montra la place d'où un guide était tombé, l'année passée, à sept heures du matin, en été, c'est-à-dire en plein jour, en voulant rejoindre par un chemin plus court son mulet, qui avait de l'avance sur lui. Il fut littéralement broyé. On a planté une croix de fer à l'endroit d'où il a été précipité, bien par sa faute. Cette descente, si effarouchante qu'elle soit au premier coup d'œil, n'offre aucun danger, par cela même qu'elle commande forcément des précautions. Les gens qui descendent à cheval éprouveraient une attraction dan-

gereuse si l'on ne forçait le mulet, qui aime le bord du précipice, à raser la paroi du rocher. Du reste, cette route se fait rarement à cheval.

La belle voyageuse, malgré son énergie habituelle, ne put laisser plonger ses yeux dans ce gouffre sans éprouver un sentiment nerveux qu'il lui fut impossible de maîtriser. Pour ma part, le gouffre ne m'attirait guère ; aussi pus-je offrir à cette charmante femme mon bras, qu'elle accepta en le pressant involontairement à chaque détour, ce qui me faisait bénir les abîmes et me donnait des distractions assez fortes pour qu'il m'eût été possible, à la rigueur, de descendre la Gemmi sur un fil de fer, sans plus m'en inquiéter que d'une route carrossable.

L'Anglais descendait gaillardement, posant comme posent toujours les Anglais. Quant au professeur, il descendait à pas comptés et en quelque sorte collé contre la muraille, évitant surtout de regarder dans les fonds. Il restait nécessairement loin en arrière.

Enfin, et beaucoup trop tôt à mon gré, nous arrivâmes en bas de la terrible descente, et, là, en levant les yeux, nous ne vîmes pas la moindre trace de chemin. Dans la montagne, tous les replis du chemin s'étaient effacés tout à coup ; on ne voyait plus rien qu'un immense rocher dont le sommet, comme la tour de Pise, vient en avant bien au delà de sa base. On conçoit facilement la surprise des voyageurs qui vont de Leuk-Baden à Kandersteg en se trouvant tout à coup en face d'une immense muraille qui paraît évidemment impossible à gravir.

Cette descente, vu le pas de précaution qu'il nous fallait prendre, et que je ne jugeais nullement nécessaire de précipiter, dura près d'une heure et demie.

Lorsque nous arrivâmes aux bains de Leuk, on pouvait encore s'y baigner, puisqu'ils sont ouverts jusqu'en octobre ; mais la grande affluence était passée. J'engageai l'Anglais à

porter résolûment son paquet comme un homme habitué au voyage à pied, ce dont il s'acquitta assez bien, et nous nous trouvâmes entre deux auberges, l'une ayant un air italien par son architecture, l'autre un air très-allemand, mais allemand confortable. J'entrai chez l'Allemand, à tout hasard. Oh! c'était un grand hôtel très-bien tenu, ma foi! Mais, les baigneurs ayant éclairci leurs rangs, et notre nombre aidant, je fis prix à un franc pour la chambre sans service, et à deux francs pour la table d'hôte, avec le vin. Mais quelle table d'hôte, bon Dieu! Le cuisinier de l'hôtel, pour ne pas se gâter la main et pour ne pas déchoir dans l'estime des quelques pensionnaires qui restaient encore, avait lancé sur la table une profusion de crèmes, de gelées, de coulis, de mets impossibles; le gibier, la volaille, les pâtés, les friandises de toute sorte se succédaient à l'envi : c'était un vrai dîner de prince ou d'ambassadeur!

Le lendemain, un déjeuner au café, mais orné de tous les hors-d'œuvre imaginables, nous attendait, et au prix de un franc par tête.

L'Anglais était émerveillé.

— Mais une journée pareille au prix de dix francs m'eût paru d'un bon marché incroyable! dit-il. Et c'est comme cela que vous voyagez!

— Mon Dieu! oui, lui dis-je en baissant modestement les yeux.

— Ah! répondit-il, on voit bien que vous êtes un sorcier.

— Oui, repartis-je : il s'agit seulement de dire trois fois *Abracadabra* et de faire son prix d'avance.

Depuis quelques jours et sous l'influence salutaire du grand air et de l'exercice, le professeur avait senti revenir sa santé d'une manière inespérée, pour ainsi dire; il avait pris un entrain, une décision qu'il ne s'était pas connus depuis bien longtemps, peut-être même jamais; aussi ne songeait-il qu'à prolonger le voyage, et il acceptait avec un sourire de béati-

tude chaque occasion d'économie. Aux bains de Leuk eut lieu une opération solennelle et importante : l'examen de la bourse de voyage de mes deux compagnons ; et l'examen parut si satisfaisant, que nous tînmes un conseil, pour savoir comment nous pourrions employer, jusqu'au dernier sou, les fonds affectés au voyage, de manière à rentrer à Paris, bien convaincus qu'il était impossible de rester un jour de plus en Suisse.

Nous étudiâmes la carte. Irions-nous faire une tournée au Simplon ? irions-nous tenter l'ascension du Saint-Bernard, en visitant par la même occasion le mont Blanc et la vallée de Chamouny ? ou ferions-nous le tour complet du lac de Genève? La question resta indécise, et nous la mîmes au surlendemain ; car nous voulions consacrer une journée entière à la visite des bains de Leuk et des environs ; mais, comme dit un de nos plus véritables proverbes, « l'homme propose et Dieu dispose. »

Le professeur avait une autre raison pour désirer à Leuk un séjour d'une journée. Il attendait une lettre importante de Milan, où, depuis longtemps, demeurait son frère. A chaque endroit principal, il écrivait et donnait l'adresse du lieu où l'on pourrait lui répondre. La dernière lettre, reçue à Unterseen, annonçait une maladie grave de son frère, et il avait expressément recommandé de lui écrire à Leuk-Baden.

La lettre n'était pas arrivée. Nous nous trouvions parfaitement hébergés à l'hôtel de l'Union, où nous étions descendus. Un jour de repos ne pouvait pas nous faire de peine, et, d'ailleurs, l'établissement des bains et les environs méritaient bien une visite particulière.

Il y avait cela de singulier, que nous nous trouvions accompagnés cette fois, dans notre excursion, par une de mes bêtes noires, un Anglais ! magiquement attiré sans doute dans notre tourbillon par l'harmonie des contraires et, peut-être, plus magiquement encore par les beaux yeux de la charmante voyageuse ; nous y joindrons, si l'on veut, le désir d'apprendre. Ces deux mobiles, la sympathie et l'amour de la science,

étaient trop naturels et trop nobles pour ne pas mériter notre complète approbation. Nous allâmes donc tous ensemble visiter l'établissement des bains.

La moyenne du temps à rester dans le bain est de sept heures par jour pendant vingt-cinq jours.

On comprend que sept heures de baignoire isolée amèneraient infailliblement le spleen, surtout dans un pays très-majestueux sans doute, mais très-peu gai par lui-même, comme cela arrive à toute majesté. On le sait, ce ne sont pas celles-là qui amusent!

Le bain cellulaire aurait rendu le séjour de Leuk ou Loueche impossible; on a donc trouvé un compromis. On a fait de grandes piscines qui peuvent contenir trente ou quarante personnes à la fois. Tout le monde se baignant complétement habillé avec un costume *ad hoc*, on a la distraction de la société, et ces réunions établissent naturellement une sorte d'intimité; elles finissent par devenir le plaisir des bains au lieu d'en être le tourment ou plutôt la torture. Dans ces piscines, les baigneurs, couverts de longues robes, causent ensemble; chacun a devant soi une petite table flottante sur laquelle il peut mettre ses livres, son mouchoir, une tasse de café, son journal, et, si ce sont les dames, leur ouvrage ou leur broderie. Grâce au costume, le bain est universel ; on n'y connaît pas les distinctions de sexe ou d'âge.

Une petite galerie bordée d'une balustrade de bois règne tout autour du bâtiment qui contient quatre de ces grandes piscines séparées par des cloisons, ce qui permet aux visiteurs de venir faire la conversation avec les baigneurs. L'entrée de cette galerie est publique, les seules conditions sont de fermer les portes et d'ôter son chapeau; et, si un visiteur oublie une de ces formalités, il est accueilli par un *tolle* général, toutes les voix tonnent ensemble :

— La porte! Le chapeau!

Et cela au grand amusement des pensionnaires.

Un règlement affiché apprend qu'il est surtout défendu d'entamer des discussions religieuses, recommandation utile dans un pays mêlé de protestants et de catholiques.

Les vertus des eaux de Loueche étaient connues, à ce qu'il paraît, dès la plus haute antiquité. Leurs propriétés avaient été découvertes déjà au XIIe siècle, selon les uns par des bergers, par des chasseurs selon les autres. Elles déterminent sur tout le corps, à l'exception des mains et de la figure qui ne trempent pas dans l'eau, une éruption appelée la *poussée*, qui est regardée comme un gage de succès, ou plutôt d'efficacité. L'eau de Loueche ne se transporte pas.

Les principales sources sont, après celles de Saint-Laurent, la source d'Or, la source du bain des Lépreux et la source du bain de Guérison. Les eaux ont cette singulière propriété de dorer les pièces d'argent qu'on y laisse séjourner pendant quelque temps, et cette dorure passagère est si parfaite, que j'ai vu un baigneur mettre au jeu, en plaisantant avec un de ses amis, une pièce de vingt francs que son adversaire accepta sans s'en apercevoir le moins du monde. Heureusement que cet atelier naturel de fausse monnaie ne fait pas un ouvrage de longue durée; au bout de peu de temps, la couleur d'or s'éteint et disparaît bientôt tout à fait. Les chimistes de Loueche expliquent ce fait en disant qu'une partie de l'oxyde de fer contenu dans l'eau se dépose à la surface de l'argent par un procédé galvanique.

Il est bien entendu que je fais mes réserves et leur laisse la responsabilité de leurs explications.

La vallée de Loueche est tellement encaissée dans toutes les hautes montagnes qui l'entourent, que, dans les grands jours de l'été, le soleil la quitte complétement à cinq heures du soir; je laisse à penser ce qu'on doit y voir de soleil en hiver; mais, en revanche, la vallée est magnifique au clair de lune.

Nous voulûmes terminer dignement notre journée en allant visiter le fameux passage des Échelles, qui jouit d'une réputa-

tion européenne. Nous suivîmes donc la magnifique promenade des bains, solitaire, romantique et ornée de bancs pour la plus grande commodité du lecteur ou du rêveur. La promenade est taillée sur la croupe même d'une montagne qui la domine constamment, tandis que, sur la gauche, la vue se promène sur les campagnes qui forment le fond de la vallée et où serpente agréablement le torrent nommé Dala. D'abord, en forme d'allée, elle s'élève toujours et pénètre dans un bois de sapins. La route est un moment coupée par un de ces éboulements si fréquents dans les montagnes, et qui a laissé au-dessus et au-dessous du chemin la trace de ses immenses déchirures. Cet éboulement paraissait d'autant plus terrible, qu'il était arrivé l'année précédente; les traces en étaient encore toutes fraîches, et les avalanches de terre, qui n'avaient pas encore eu le temps de se parer de gazon laissaient du haut en bas une immense traînée rougeâtre, désolante à l'œil parmi tant de verdure. A l'aspect de ces ravages, le voyageur, malgré lui, se demande ce qu'il deviendrait, lui, fourmi imperceptible, dans un si immense cataclysme; et il se voit en idée roulé, meurtri, écrasé par ces masses brutales, par ces roches dont la plupart égalent des maisons en hauteur, et qui bordent encore le chemin.

Un peu plus loin on arrive, en montant toujours, à la base d'une immense paroi de rochers à pic, la *Wandfluh* (la roche muraille), qui barre absolument le chemin. Avant d'arriver, et en examinant le rocher avec attention, on aperçoit, dans le roc, des échelles qui se suivent en laissant entre elles une distance d'un mètre environ, et qui s'élèvent jusqu'au sommet de la montagne. Ces échelles ne sont pas placées là pour donner aux promeneurs une occasion de faire de la gymnastique, elles sont tout simplement une route véritable qui abrége d'une lieue environ les communications entre *Loueche-les-Bains* et le village d'Albenen, qui compte aujourd'hui deux cent soixante et dix habitants. Devant la paroi se creusait un précipice où se jetait un torrent; sur ce torrent, qui se perdait dans un abîme

à perte de vue, était placée une planche sans parapets à l'usage des gens du pays pour abréger la route qui montait plus loin et allait sur l'autre bord en formant un grand détour. Je passai sur cette planche en regardant dans le bas, et j'invitai l'Anglais à venir me joindre à l'autre bord. A ma grande surprise, je le vis s'avancer, faire un pas et revenir en arrière, avouant qu'il lui était impossible de passer : j'en fus étonné, car les Anglais essayent volontiers les choses excentriques; mais il m'assura sérieusement qu'il ne pourrait faire un pas de plus.

— Il me semble pourtant que je passerais là, dit la voyageuse.

Et, sans écouter l'Anglais, qui lui criait :

— Prenez garde ! Quelle imprudence !

Elle passa tranquillement.

Je la suivais de l'œil, tout tremblant, de l'autre bord où j'étais déjà retourné, n'osant pas venir au-devant d'elle pour lui donner la main de peur de la troubler ; mais elle était parfaitement calme et arriva comme sur un chemin ordinaire.

— Mais comment se fait-il, lui dis-je, que vous ayez été émue en descendant la Gemmi ?

— Parce qu'à la Gemmi, me dit-elle, le terrain va en descendant si rapidement, qu'il me semblait qu'il allait manquer sous mes pas et que je ne me sentais pas les pieds d'aplomb : ici, au contraire, je suis parfaitement à mon aise, le chemin est uni.

— Que la nature est bizarre ! m'écriai-je sans me douter que j'allais moi-même donner des preuves à l'appui de mon assertion.

Les échelles, je l'ai dit, sont placées, les premières surtout, de manière que, après chaque tronçon d'échelle (ces tronçons peuvent avoir de 20 à 30 pieds chaque), il se trouve comme une petite plate-forme d'où part l'échelle supérieure; il y a donc entre eux un temps de repos. Je voulus essayer du chemin aérien et je m'élançai sur la première échelle, que je franchis en un instant avec la rapidité de l'écureuil. Je regardai

du haut du plateau ; la vue était belle. Je m'élançai sur la seconde échelle, que je gravis de même : sur le second plateau, la vue était splendide. Mais la troisième échelle allait, non pas en penchant en avant, non pas verticalement, mais penchée en arrière, de sorte que, pour la monter, il fallait s'aider de ses mains tandis que le corps était renversé. Je montai quelques échelons avec énergie, et puis tout à coup je me sentis le front serré comme dans un étau ; mes yeux s'obscurcirent, et je fus puissamment attiré dans le vide qui était là béant au-dessous de moi. Je rassemblai toute mon énergie, je montai un échelon plus haut ; il me semblait que le ciel pesait sur mes épaules et me repoussait en arrière ; je sentais sous le poids mes genoux fléchir et mes mains se crisper. Je montai un échelon encore ; je soulevais le monde ; mes yeux devenaient obscurs ; une de mes mains s'ouvrit, je sentais céder l'autre.

Il n'y a pas à lutter : un échelon de plus, et je tombais dans l'abîme. Ma volonté était impuissante ; elle était dominée par une émotion nerveuse, inexpliquable, qui jusqu'alors m'était restée inconnue.

— Descendez ! descendez ! me crièrent à la fois le professeur et la voyageuse ; descendez ! vous vous sentez attiré en arrière.

Et, en effet, ma tête était déjà rejetée malgré moi ; je ne pouvais plus lutter, je descendis.

Il était temps : je savais ce que c'était que le vertige.

Il est évident que j'eusse monté facilement tout en haut si les échelles eussent été en droite ligne ; un simple changement dans la direction avait suffi pour mettre en déroute toute mon énergie, toute ma volonté. L'homme est décidément un bien faible et bien étrange animal.

Un banquier de Paris, dit-on, vint, il y a quelques années, aux bains en partie de plaisir ; il monta quelques échelons et tomba dans l'abîme, d'où on le retira littéralement brisé ; mais ce banquier avait fait assurer sa vie au taux de 500,000 francs.

On crut à un suicide volontaire, et la compagnie d'assurances

voulu le prouver ; mais comment prouver un suicide dans un endroit où chaque pas côtoie la mort ! Elle fit un procès et le perdit, et la famille du banquier reçut le prix de l'assurance.

Si la mort fut volontaire, beaucoup de personnes la regarderont comme héroïque : à mon idée, c'est la mort d'un fou.

Et d'abord, était-il bien sûr que son sacrifice serait un bonheur pour sa famille? Pouvait-il affirmer qu'en laissant à son enfant vingt-cinq mille francs de rente, il ne changerait pas sa carrière, et ne le rendrait pas plus malheureux, soit en facilitant un mauvais mariage à une fille, soit en donnant à un fils le goût de l'oisiveté, du jeu ou de la débauche ? Qui pouvait l'assurer que le prix du sang ne serait pas jeté aux pieds d'une courtisane ? et alors, à quoi aurait servi sa mort? A rendre son enfant, non pas une fois, mais dix fois plus malheureux qu'auparavant, puisqu'il serait alors incapable de lutter contre le malheur. Mais les hommes d'argent ne voient que l'argent et s'inquiètent peu des conséquences. Il ne leur vient pas une seule fois à l'idée ce proverbe arabe :

« Chaque homme apporte avec lui sa destinée ! »

Et ils vont s'imaginer qu'ils empêcheront la marche de la Providence, parce qu'ils jetteront un cadavre en travers de son chemin !

Comme nous revenions, nous rencontrâmes deux jeunes paysannes qui se dirigeaient du côté des échelles, et nous revînmes sur nos pas pour les voir monter. L'une d'elles était très-jolie et portait un panier sous son bras. Arrivées au rocher, elles montèrent tranquillement les huit échelles, car il y en a huit, et cela aussi simplement et aussi facilement que si elles eussent suivi un escalier garni de rampes.

Je ne nie pas que je me suis senti un peu humilié.

De retour à l'hôtel, et tandis que nous dînions, un garçon entra dans la salle et remit une lettre au professeur : la poste

venait d'arriver, et il avait recommandé, si une lettre lui était adressée, de l'apporter à l'instant.

Le professeur y jeta un coup d'œil, devint très-pâle et se leva brusquement.

— Il faut que je parte! nous dit-il.

— Pour aller où? lui demandai-je.

— Pour aller en Italie. Mon frère est malade, très-malade. Montons dans nos chambres, nous causerons de tout cela.

Et, s'adressant au garçon :

— Se trouve-t-il ici une voiture en partance pour l'Italie? demanda-t-il.

— Il est arrivé ce matin un voiturier de Brieg. Il doit repartir à minuit, et vous serez à même de rejoindre la diligence qui s'arrête à Brieg; elle arrive le lendemain à Milan à la pointe du jour.

— Allez me chercher ce voiturier, dit-il au garçon.

Nous montâmes en hâte dans la chambre du professeur.

— Voici, me dit-il, ce qu'on m'écrit:

« Votre frère est très-malade. Une paralysie partielle s'est déclarée. Les médecins lui donnent au plus deux jours de vie. Il veut vous laisser tout son bien ; mais il est mal entouré ; arrivez vite, au plus vite, par extra-poste si vous pouvez. »

— Vous le voyez, dit le professeur, il me faut absolument partir, cette nuit même!

XVII

SÉPARATION — VOYAGE INESPÉRÉ — LA VALLÉE DU RHÔNE — LE SIMPLON — LES REFUGES — LES GALERIES — VOYAGE DE NUIT — L'HOSPICE ET LES RELIGIEUX

— Comment, mon cher professeur, dit la voyageuse en ouvrant de grands yeux, vous m'abandonnez ainsi?

— Écoutez-moi, répondit-il. J'aime mon frère avant tout, et j'éprouverais toute ma vie un remords véritable de ne pas être accouru à son lit de mort lorsque la chose était seulement possible. Ma résolution est bien prise et rien ne pourra la faire changer. Voulez-vous venir à Milan avec moi?

— Et le passe-port? ne vous rappelez-vous donc plus que votre passe-port était déjà pris et visé pour l'Italie, puisque votre première idée était d'aller voir votre frère, et que, craignant les chaleurs, vous aviez alors renoncé au projet et étiez venu me proposer une tournée en Suisse? Mon passe-port ne fut donc visé que pour la Suisse, et ce n'est pas ici, à coup sûr, que nous trouverons un ambassadeur ou un consul; et, d'ailleurs, on nous a dit, et c'est plus que probable, que les

femmes, pas plus que les hommes, n'entrent sans passe-port en Italie.

— Alors, il vous faudrait peut-être retourner à Paris? répondit le professeur.

— Oui. Mais, de quelque manière que je m'arrange, il me faudra toujours aller seule d'ici à la frontière de France, soit par Bâle, soit par Genève, et cela tout d'un trait, par la diligence qui traverse la vallée du Rhône. Et je vous avoue que je verrais avec un vif chagrin un voyage si bien commencé finir d'une manière si peu agréable. Car c'est parce que j'ai de rares occasions de voyages, que je n'aimerais pas à terminer, comme un ballot, justement celui-ci, qui se présentait si bien; car, enfin, moi, rien ne me presse, rien ne m'attire absolument à Paris. J'ai tout le temps, toute la latitude possible; peut-être ne trouverais-je jamais des conditions aussi heureuses. Et, s'il me faut revenir de suite, et précipitamment, j'en éprouverai un ennui très-grand.

— Et cependant, dit le professeur, il faut absolument que je parte. Absolument! et vous le comprenez bien, sans doute!

— Je ne le comprends que trop. Partez donc; mais, encore une fois, comment m'arrangerai-je?

— Bien simplement, bien naturellement, dit le professeur. Monsieur nous a conduits jusqu'à présent; êtes-vous contente de votre guide?

— Oui, certes.

— Avez-vous confiance en lui?

La voyageuse me regarda bien en face avec ses yeux limpides.

— Entière confiance, reprit-elle.

— Eh bien, ajouta le professeur, pourquoi ne continueriez-vous pas le voyage comme si j'étais avec vous? N'y a-t-il pas eu bien des journées où nous ne nous retrouvions guère que le soir à l'auberge? Figurez-vous que je marche en avant, et il n'y aura rien de changé; et monsieur, j'en suis sûr, ne re-

fusera pas de vous accompagner. N'est-ce pas, cher interprète? ajouta-t-il en s'adressant à moi.

— J'avoue, répondis-je, que jamais voyage ne m'a été plus agréable, et que j'accepterais avec bonheur un moyen de le prolonger. Si madame y consentait, ne pourrions-nous pas continuer nos promenades jusqu'à la frontière italienne, et aller de la frontière à Venise? C'est deux jours de voyage au plus.

— L'Italie, Venise, c'est bien beau! oh! c'est bien beau! dit en soupirant la voyageuse. Mais, vous le comprenez, ceci demande réflexion. Et, d'ailleurs, mes économies suffiraient-elles à ce voyage?

— Parfaitement, et au delà. J'ai vécu longtemps à Venise, et je suis tout à fait au courant des dépenses qu'exige la vie journalière. Elles sont bien moindres qu'en Suisse, surtout quand on connaît la langue.

— Vous parlez italien?

— Oui. J'ai vécu environ deux ans en Italie. Voulez-vous me permettre de développer mon plan de campagne?

— Voyons, dites!

— On continuerait d'abord le voyage jusqu'à Magadino, sur le bord du lac Majeur, à pied, bien entendu.

— Ceci ne ferait pas de difficulté, au contraire.

— Et, pour cela, nous irions rejoindre la vallée du Rhône, à quelques lieues d'ici. Nous la suivrions jusqu'au pied du Simplon. Nous ferions d'un trait l'ascension de la montagne, jusqu'au couvent, où les moines nous donneraient l'hospitalité; puis nous descendrions jusqu'à Domo-d'Ossola, nous nous rendrions à Magadino en rentrant dans les montagnes de la Suisse; et, de Magadino, nous serions en deux petites journées à Venise. Par le lac Majeur, d'abord; par le chemin de fer, ensuite. Je dois nécessairement aller à Magadino, parce que j'y ai adressé ma malle par roulage. Dans le cas où vous voudriez bien vous décider, il serait sage d'écrire au directeur du chemin de fer de Berne, pour le prier d'y faire suivre aussi votre malle, qu'on

vous remettrait à l'arrivée, sur la présentation de votre passe-port.

— Eh bien, et pour le passe-port?

— Rien n'est plus simple. J'ai un ami qui est employé en ce moment à l'ambassade de Berne. Je lui enverrais votre passe-port, qui nous est parfaitement inutile en ce pays, en le priant de le faire, par son influence, viser aux ambassades piémontaise et autrichienne, et de le renvoyer tout parafé à Bridge, au pied du Simplon, sous une enveloppe à mon nom, et la lettre serait avant nous à Bridge.

La voyageuse écoutait et restait pensive.

— Ne vous offensez pas de mon indécision, dit-elle; mais elle est naturelle et vous la comprendrez. Je ne dépends de personne, mon désir me porte à faire ce voyage, et cependant ma position de femme me conseillerait de ne point accepter. C'est bien tentant, à coup sûr; mais, en vérité, le dois-je?

— Mais acceptez, dit le professeur : pouvez-vous faire autrement, puisque vous vous trouvez tout d'un coup dans une position exceptionnelle ? D'ailleurs, monsieur n'est pas le premier venu, et je connaissais son nom avant de le connaître, lui, et c'est déjà une garantie; et puis, si je ne suis pas chiromancien comme lui, j'ai assez l'habitude des hommes pour l'avoir pu juger depuis que nous sommes ensemble, et je l'autorise à vous accompagner, au nom de la confiance que vous avez eue en moi.

— S'il en est ainsi, dit la jeune dame, j'accepte : la Providence sait ce qu'elle fait. Soyez donc, monsieur, jusqu'à la fin du voyage, mon guide, comme vous l'avez été jusqu'ici, et, de plus, soyez, à partir de maintenant, mon protecteur. Votre responsabilité s'est accrue d'un important degré.

— Et, répondis-je, j'accepte avec joie cette responsabilité. Voici donc ce qu'il conviendra de faire. Nous irons directement à Venise, puisqu'à Milan nous serions probablement un embarras pour monsieur, dans les circonstances présentes; là, nous attendrons que toutes ses affaires soient terminées, et, lorsque

monsieur nous appellera à Milan, nous nous rendrons auprès de lui, et alors nous nous consulterons pour terminer tous ensemble notre voyage.

— Le plan est simple et très-bien fait, dit le professeur; mais vous connaissez les dépenses exactes du séjour en Italie?

— Parfaitement.

— Et combien pensez-vous que coûte le séjour à Venise?

— Quand on connaît le pays, de 3 francs à 3 francs 50 par jour, sans se refuser les glaces ni les gondoles, ni les pourboire pour les monuments à visiter; car Venise est, pour le curieux avide d'art, une ville inépuisable.

— En vérité! la vie y est si facile?

— En vérité : l'Italie est un pays inconnu des gens du monde, les artistes seuls savent y vivre.

— A ces prix là, dit le professeur, nous n'avons pas à nous inquiéter du temps de séjour. C'est donc une chose arrêtée; voici l'adresse de mon frère à Milan.

Et il me remit l'adresse par écrit.

— Aussitôt à Venise, je vous écrirai poste restante, et je vous préviendrai quand vous pourrez venir me voir.

Tout fut conclu à l'instant. Le professeur compta à la voyageuse ce qui restait de l'or qu'elle avait apporté; sur les instances de celle-ci, il me remit cette somme, qui vint former, pour notre voyage projeté, une nouvelle bourse commune. Sans perdre de temps, elle écrivit en hâte à Berne pour faire suivre sa malle à Magadino, et, de mon côté, j'envoyai son passe-port à mon ami de l'ambassade. Et puis nous appelâmes l'aubergiste et nous réglâmes nos comptes. J'allai moi-même porter nos lettres à la poste.

A mon retour, le voiturier était là, et le professeur s'était arrangé avec lui. Le lendemain, à dix heures, il trouverait la diligence au pied du Simplon, et, vingt-sept heures après, il serait à Milan, il pourrait même rencontrer la poste à Bridge.

A minuit, la voiture sortit de la cour, et le pas du voiturier

se fit entendre sur l'escalier; le voyageur prit sa valise, nous serra la main, me recommanda chaudement son élève, et, quelques instants après, nous entendions le bruit des roues de la carriole qui s'éloignait dans la nuit. Nous regagnâmes silencieusement nos chambres.

Je fus longtemps avant de m'endormir. Une foule d'idées venaient m'assaillir, et je me demandais si tout ce qui m'arrivait n'était pas aussi l'effet d'un rêve. Cette femme charmante, admirable, qui m'avait attiré, dès le premier coup d'œil, par une sympathie divine; cette femme que j'aurais été heureux de regarder seulement passer, se trouvait sous ma sauvegarde, sous mon appui, tout le temps du voyage, dont le terme reculait déjà. Un concours de circonstances incroyables, impossibles, m'avait si bien rapproché d'elle, que, pendant près d'un mois et peut-être davantage, nous n'allions pas nous quitter, ne pas avoir une seule idée qui ne fût partagée ! Et quel plaisir de lui faire admirer doublement la nature, à elle déjà si sensitive, déjà si contemplative, en lui révélant toutes ces choses merveilleuses que j'avais apprises une à une avec tant de plaisir chez les anciens, en l'initiant à tous ces mystères dont la révélation était jadis punie de mort ! Quel bonheur de lui expliquer l'harmonie de la création, depuis l'homme jusqu'à l'animal, jusqu'à la plante la plus infime! Et, s'il m'arrivait de consulter mon cœur et de me demander si je l'aimais, je comprenais que je l'aimais à coup sûr; mais non plus de cet amour de jeune homme, qui oppresse, qui étouffe, qui arrache des larmes, mais de cet amour paisible qui vient avec l'âge mûr ou après l'âge mûr, de cette attraction qui renferme, qui comprend aussi quelque chose de paternel. J'appelais depuis si longtemps un objet digne d'affection par simple besoin d'aimer, que la nature m'avait exaucé, comme elle exauce toujours un ardent désir. Et rien n'est plus vrai, quoi qu'aient pu dire les philosophes ricaneurs, qui ont cru donner la force à l'homme en lui ôtant la sensibilité ! cette attraction, ce tact

exquis qui lie ensemble la terre et le ciel ! En voulant la perfectionner, ces gens ont détraqué la machine ; ils ont agi comme agirait un architecte qui, amoureux de l'austère simplicité de l'art grec, ferait raser des cathédrales gothiques les saints, les fioritures et les dentelles de pierre.

Le lendemain, lorsque je sortis de ma chambre, je trouvai déjà en bas la voyageuse tout équipée.

— Vous le voyez, me dit-elle en souriant un peu, me voici prête au voyage. Le premier pas que je vais faire en sortant de cette porte me conduit vers l'Italie ! l'Italie, que j'ai tant rêvée ! Des citronniers, des orangers, des mandolines, de la mer bleue à l'horizon. Eh bien, vrai ! je commence à me croire un peu prédestinée, ou tout au moins destinée à attirer la science par mon désir d'apprendre. Voyez ! je quitte un professeur pour en prendre un autre. De la physique je vais à la métaphysique, du connu à l'inconnu, de ce qui est découvert à ce qui est à découvrir. Je vous avertis que je brûle de curiosité, et que nous parlerons souvent en route de toutes ces choses, tant que nous n'admirerons pas. Et il y a beaucoup à apprendre, n'est-ce pas ?

— Toujours, madame ! La science est inépuisable, puisqu'elle est basée sur l'étude de la nature, et que la nature, c'est l'infini ! Tenez, dis-je en mettant le pied sur le chemin, voilà le grand livre ouvert.

— Eh bien, dit-elle en descendant aussi le perron, apprenez-moi à épeler.

Nous marchâmes près d'une heure en côtoyant le torrent.

La route tourna, et, alors, sur les hauteurs voisines, se déployait la vraie route du village d'Albinen, village que l'on aperçoit presque en face, couronnant par son groupe la cime de la montagne, sur le revers de laquelle sont placées les échelles ; et, en vérité, on comprend alors comment le chemin aérien a pu venir en idée, par la différence des distances, qui est de deux heures pour le moins. On pourrait remplacer les

échelles par un sentier comme celui de la Gemmi, qui escalade aussi un rocher à pic ; les voyageurs à pied y trouveraient une abréviation de route, et le village d'Albinen serait un peu plus visité ; mais les habitants ne tiennent guère à changer d'escalier. Et puis, d'un autre côté, le pittoresque y perdrait, et y perdrait beaucoup, à coup sûr.

Toutefois, les voyageurs qui ne sont pas sujets au vertige sont donc avertis qu'en allant par les escaliers de Loueche, ils s'épargnent deux heures de chemin.

Nous nous enfoncions dans une gorge étroite en suivant une route tracée à mi-côte, et dans le fond grondait la Dala, encaissée dans des parois qui s'élevaient à chaque pas, à droite et à gauche ; et, à mesure, le torrent disparaissait presque, l'on se trouvait isolé, resserré et comme étouffé entre ces deux énormes murailles, qui ne permettaient de voir le ciel qu'en renversant la tête. Et, de cette montagne partagée en deux, le côté où nous étions dessinait, sur la paroi opposée, son ombre immense.

En 1799, les Français et les Valaisans se battirent pendant plusieurs semaines dans ces défilés, et bien des combattants roulèrent dans ces abîmes.

Nous arrivâmes à un de ces ponts grandioses, comme on n'en voyait guère autrefois qu'en Suisse ; ou, comme aqueducs, dans les contrées jadis occupées par les Romains, mais que les viaducs des chemins de fer de nos jours ont, depuis, tant de fois répétés. C'était un beau pont à deux arches, et le torrent coulait loin au-dessous ; le pays était magnifique et solitaire. Là, nous prîmes à gauche le chemin de Loueche, qui nous conduisit à Susten, dans la vallée du Rhône. Nous descendions alors entre de grands parapets interrompus de distance en distance pour livrer passage, lors de la fonte des neiges, aux torrents d'eau qui se précipitent sur la route et qui renverseraient tout s'il se trouvait un obstacle.

La vallée nous laissait, par intervalles, apercevoir à droite des

montagnes au grand soleil : c'étaient le mont Blanc et les pics qui l'entourent.

Un nuage sur une cime voisine s'étalait mince et transparent comme une gaze, et, à mesure qu'il descendait, on voyait, à travers, les objets atténués et harmonieusement adoucis.

Après une chapelle à gauche était un sentier : c'est un chemin de traverse; et, à peine entrés sur ce chemin, la vallée s'ouvrit tout à coup, et nous aperçûmes, bien loin au-dessous de nous, le Rhône occupant tout le bas de ses mille rubans et des îles formées par ses eaux. En face de nous s'élevait le rempart de glaces qui sépare la Suisse de l'Italie. A mi-côte, en descendant, on apercevait la ville de Loueche, qui de loin attirait nos regards par ses châteaux ornés de poivrières, et son charmant petit fort placé sur une colline pittoresque. La ville est triste, très-triste, solitaire, presque dépeuplée. Ses toits d'ardoises, ses arcades sombres, tachées de plâtre, d'un gris froid et humide, sa vieille citadelle ornée de tours démantelées, son église, dont le clocher repose sur une tour crénelée, et ses remparts en ruine du côté qui regarde le Rhône, lui donnent l'aspect d'une ville du moyen âge.

C'est à la hauteur de Loueche que commence la région des vignes : aussi, à partir des murailles, des vignes descendent jusqu'à la route que l'on vient rejoindre de l'autre côté du Rhône, en bas, en passant sur un pont de bois. Et alors nous entrâmes sur la grande route de la vallée du Rhône, route poudreuse, torride, où l'on a toujours devant soi le même coup d'œil; une route à perte de vue; et, sur les côtés, des montagnes qui l'encaissent.

Le Rhône coule près d'elle, entre des îles de cailloux qu'il roule en hiver, et parmi lesquels, en été, ses mille bras cherchent en grondant un lit passager. Dans les prairies, qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes, paissent en liberté des chevaux en troupe, qui viennent en galopant regarder le voyageur; les vaches délaissent les prairies pour venir se coucher au beau

milieu du chemin. Les animaux semblent rechercher la société de l'homme; ils sont si bien faits pour lui, qu'ils s'ennuient lorsqu'il n'est pas là. La chaleur concentrée dans cette vallée et répercutée par les masses qui la dominent était étouffante; et, comme la nature était monotone, nous ne jetions que des regards distraits sur le paysage, et nous marchions, causant de tous les mystères laissés par les Chaldéens dans les Indes et apportés en Grèce par Platon et Pythagore, et, en causant ainsi, nous laissions rager la chaleur. Quelquefois, quand elle devenait trop intense, nous nous asseyions au bord de la route, à l'ombre des taillis, et nous prenions plaisir à entendre le bruit des feuilles et les murmures du fleuve. Nous arrivâmes ainsi, au pas de promenade, à Tourtemagne, où se trouve une des plus belles cascades de la Suisse.

Nous nous arrêtâmes au Soleil d'or. C'est, ma foi, un bel hôtel. Les voyageurs étaient rares; nous étions seuls, je crois, dans l'auberge; car on ne parcourt guère à pied la vallée du Rhône, et les voitures la traversent presque toujours d'un seul trait, de Martigny à Bridge, au pied du Simplon.

L'hôtesse était aimable; et, après que j'eus fait le prix pour les chambres, qui fut fixé un franc sans service, nous débattîmes le prix du dîner, qui fut arrêté à un franc par tête avec vin.

Avant le dîner, en arrivant à l'auberge, nous nous fîmes conduire à la fameuse cascade de Tourtemagne, qui est comptée comme une des plus belles de la Suisse par l'abondance de ses eaux. C'est toute une rivière qui tombe en une seule nappe environnée d'une épaisse poussière d'eau. Le crépuscule était arrivé, et les mugissements du torrent prenaient, avec le soir, un caractère solennel; ses eaux, nacrées par les derniers reflets du couchant, roulaient et bondissaient majestueuses avec un éclat fantastique.

L'heure ajoutait à ce beau spectacle une splendide poésie. Nous nous attendions à un repas simple; mais nous avions compté sans notre hôtesse, qui l'orna de son plein gré de

crèmes, de gâteaux, de friandises, et d'un charmant dessert.

Le dîner, sans être aussi royal que celui de la veille à Loueche-les-Bains, était un excellent dîner, à un prix où l'on n'en trouverait nulle part un pareil.

Et puis voyez! c'était notre premier dîner tête à tête.

Nous étions là, seuls dans une chambre d'auberge bien éclairée, égayée par des gravures coloriées pendues au mur, là en face l'un de l'autre; et mes yeux étaient charmés par sa figure fraîche, souriante et calme, et mes oreilles étaient charmées par le son de sa voix.

Nous parlions du professeur, encore ballotté à cette heure sur la grande route, et qui évidemment devait aussi penser à nous. Et puis nous parlions de notre voyage projeté, de l'Italie, de Venise!

Il me semblait que toute la chambre était pleine d'une mystérieuse et ravissante harmonie. Je comprenais qu'il devait y avoir un paradis de joies simples et tranquilles, qui dilatent délicieusement le cœur, au lieu de le déchirer, comme ne le font que trop souvent les joies de la terre.

On nous donna, sur notre demande, deux chambres voisines, et, avant qu'elle s'endormît, la voix fraîche de ma compagne de route vint, à travers la muraille, me souhaiter le bonsoir.

Le lendemain, nous étions levés de bonne heure, nous voulions profiter de la fraîcheur du matin dans ce chemin-fournaise. Avant de partir, nous fîmes, comme c'est l'usage en Suisse, le déjeuner au café au prix de soixante et dix centimes. Ainsi une journée complète à l'hôtel du Soleil d'or, dîner, coucher, déjeuner, nous était revenue à 2 francs 70 centimes par tête.

La vallée du Rhône, du lac de Genève aux glaciers du Rhône, a trente-six lieues de long sur une lieue de large.

Le chemin était le même que la veille, une espèce de couloir monotone; et alors, ne pouvant nous occuper du pittoresque de la route, je me plaisais à lui faire remarquer la variété in-

finie des décompositions d'une seule et même lumière, qui, selon la diversité des objets, transparents ou opaques, est tantôt bue, tantôt reflétée, tantôt sourde, tantôt étincelante ; et je lui répétais alors cette révélation du grand arcane : que, de ce travail continuel, de cette lutte incessante des contraires, nait l'universelle harmonie.

Nous marchâmes ainsi dans la vallée jusqu'à près de deux heures du soir. La chaleur était grande. De l'autre côté du Rhône, nous apercevions, de temps en temps, des ruines de château restées en témoignage de la féodalité. Il faisait une chaleur horrible. Nous entrâmes dans une espèce de ferme pour nous rafraîchir.

C'était l'heure du dîner de la famille, et on nous servit de l'eau et du vin, que nous avions demandés, dans la salle commune, où une table se trouvait. Ils ouvrirent cette table placée au milieu de la chambre, comme on ouvre un volet, et en tirant des pieds mobiles ; elle se trouva tout d'un coup prendre une grande dimension, toute la famille vint s'y asseoir au nombre de vingt personnes. Les maîtres et les domestiques mangeaient côte à côte ; les maîtres avaient des assiettes d'étain, et les domestiques des assiettes de bois. Le grand-père et la grand'mère étaient assis au milieu, et buvaient dans le même verre ; le maître, fils de la maison, au haut bout, servait debout, découpait les viandes et envoyait les assiettes aux enfants d'abord, et ensuite aux valets, placés à l'extrémité de la table ; nous assistions à un repas du moyen âge, et ce repas se faisait dans le plus grand silence. Quand ils eurent fini, le vieillard rangea, et la vieille femme, debout, se mit à tricoter sans lunettes. Le vieillard avait quatre-vingt-douze ans, et la vieille en avait quatre-vingt-deux, et ils avaient cinquante-deux ans de mariage. Le vieillard avait tous ses cheveux et n'était nullement courbé. Là existait visiblement la hiérarchie de la famille, attestée encore par le silence respectueux gardé pendant tout le dîner.

Les valets se retirèrent, et tout le monde s'en alla à ses affaires en saluant le maître. Les femmes portaient sur la tête le petit chapeau du Valais.

Le vin coûtait seulement cinquante centimes la bouteille.

Nous prîmes congé de notre hôte, et nous rentrâmes sur la route ; mais le soleil était si brûlant que la belle voyageuse, malgré son courage, se sentit subitement indisposée ; elle éprouva un affreux mal de tête et devint d'une pâleur extrême. Nous nous réfugiâmes sous le pont couvert de Viége, et nous nous assîmes sur un des bancs de bois qui sont le long des parois du pont. A peine assise, elle s'endormit accablée. Allait-elle être malade au début ? Aurait-elle, à un soleil aussi ardent, contracté une fièvre du pays? J'éprouvais une inquiétude affreuse.

Je restais là à contempler tristement la voyageuse, qui dormait d'un sommeil léthargique et si profond, que les voitures qui passaient sous le pont couvert avec le bruit du tonnerre ne pouvaient même lui faire entr'ouvrir les yeux. De temps en temps, des paysans s'arrêtaient, et, tout étonnés, regardaient cette jolie dame si gracieusement posée ; mais mes sourcils, très-probablement froncés, les invitaient à reprendre au plus vite leur chemin.

— Voilà bien les projets, me disais-je : tout est préparé pour un plaisir, pour une fête, et il suffit d'un frisson apporté par un souffle pour que tout soit bouleversé.

Je craignais beaucoup parce que je savais combien la charmante voyageuse était énergique. Si elle se plaignait, c'est qu'elle devait cruellement souffrir.

Et puis ce sommeil de plomb !

Enfin, après deux heures mortelles pour mon impatience, elle leva doucement la tête et ouvrit les yeux tout grands.

— Quel sommeil pesant ! me dit-elle en souriant. A-t-il duré longtemps ?

— Plus d'une heure : et comment vous trouvez-vous ?

— Très-bien! je me rappelle : j'avais un mal de tête affreux ; mais tout cela s'est dissipé en dormant.

Et elle respira l'odeur d'un flacon qu'elle portait toujours sur elle.

— Ces parfums me rafraîchissent, ajouta-t-elle, et je me sens tout à fait à mon aise.

Que de bénédictions je donnai à ces parfums et à ce bienheureux sommeil ! Il était bien évident pour moi que, si nous n'eussions pas trouvé cet abri, rafraîchi par les brises qu'apportait le courant du torrent qui se précipitait au-dessous de nous, elle eût contracté une de ces fièvres qui ne sont que trop communes dans ces vallées.

Oh! bienfaisant sommeil, qui ramenait devant nos yeux tous nos rêves de la belle Italie, qui s'en allaient déjà à tire-d'ailes ! Je voyais de nouveau la mer bleue et Saint-Marc, et les gondoles avec leur fer dentelé.

— La fraîcheur est venue, partons! me dit-elle.

Et nous rentrâmes sur le grand chemin.

La ville de Viége est gracieusement située à l'entrée de la vallée de *Vispthal*, qui conduit à Zermatt et au mont Rose. Les rives du torrent sont si verdoyantes, elles serpentent si agréablement, que nous ne pûmes nous empêcher de faire quelques pas hors de notre route dans ce frais vallon, et nous aperçûmes dans le fond, et fermant le point de vue, une belle montagne toute blanche de neige ; mais ce n'était pas le mont Rose, c'était le *Balfrin*, qui forme une des deux cornes de ce *Michabel* ou *Saasgratt* que nous avions admiré, du haut de la Gemmi, dans toute sa splendeur.

Je m'aperçus, au bout de quelques pas, que le torrent dominait et menaçait par conséquent une partie du village, qu'il n'a que trop souvent dévasté, et qu'il était retenu dans son lit par des digues.

Ce pauvre village venait, il y avait trois ans à peine, d'être en partie renversé par un tremblement de terre ; une foule de

maisons étaient encore sillonnées par de larges crevasses ; d'autres montraient, par leurs cicatrices blanches, les coups terribles qu'elles avaient supportés. L'église de Saint-Martin avait été renversée ; une auberge avait été à moitié détruite ; c'était au mois de juillet, et les habitants durent, pendant près d'une semaine, camper en plein air. Les secousses se prolongèrent durant plusieurs mois, et elles étaient accompagnées d'explosions souterraines.

Au sortir de Viége, nous entrâmes, jusqu'à Brieg ou à peu près, dans une vallée de cailloux. Le Rhône se creusait son lit de son mieux à travers tant de pierres : empêché là, contrarié ici, se pliant, serpentant sous toutes les formes pour trouver une issue afin d'aller rejoindre un lit principal. Aussi le fleuve, alors modeste, était partout : à droite, à gauche, devant nous, et nous le passions en détail sur de mauvaises planches. Nos yeux et nos pieds étaient fatigués de tant de pierres. Notre désir de voir n'avait pour dédommagement que des cimes, des cimes, toujours des cimes et le ciel, qui, lui, heureusement, est toujours beau, soit nuages, soit azur. Nous arrivâmes à Brieg aux approches de la nuit. La ville est morne et en parfaite harmonie avec la vallée. Les maisons sont tout en granit, c'est-à-dire noires ou grises, mais tristes en tout cas ; les toits seuls font exception, ils scintillent comme de l'argent neuf, couverts qu'ils sont de schiste micacé. Le château de la famille Stockalper, véritable famille de bienfaiteurs pour le pays, affecte un air oriental ou moscovite avec ses quatre tours surmontées d'énormes boules de fer-blanc.

L'hôtesse de la Couronne, où nous entrâmes, avait une mine aussi refrognée que sa ville ; elle discuta les prix que je lui faisais, et nous offrit des chambres assez laides. Voyant ceci, je pris sérieusement le chemin de la porte, ce qui la détermina subitement à nous loger selon nos mérites et à accepter nos prix de : un franc pour le dîner, un franc pour la chambre, et soixante et dix centimes pour le déjeuner au café du lendemain, ***et le tout sans***

service, bien entendu! C'était, à ce qu'il paraît, le prix de la vallée du Rhône. Prix doux à la vérité! mais la vallée est bien lugubre.

Le lendemain, de bonne heure, nous étions sur pied. Nous allions monter le Simplon, franchir la frontière qui nous séparait de l'Italie, et quitter cette ennuyeuse et monotone vallée pour retrouver les montagnes.

La route s'élevait doucement en zigzag: une belle route, bien large, bien unie, ornée de petites bornes placées à distances égales; une route militaire, en un mot, puisque Napoléon l'avait fait construire pour que le canon pût y passer. Elle fut commencée en 1801 et terminée en 1807. Elle a 53 kilomètres (13 lieues un quart) de Brieg à Domo-d'Ossola. Sa largeur est de 8 mètres, et il y a seulement 12 centimètres et demi de pente par mètre; ce qui permet à toutes les voitures de descendre sans enrayer. On employa 250,000 kilos de poudre pour le percement de cinq cents mètres de galerie.

De temps en temps, sur le côté, s'élèvent des maisons en pierre, carrées, solidement construites, à l'épreuve de l'avalanche et de la tourmente. Ce sont des maisons de refuge destinées à servir d'abri, dans l'hiver, au voyageur surpris par la tempête. Il se trouve dans l'intérieur une cheminée, une provision de bois, et ce qu'il faut pour faire du feu; en outre, on a établi des espèces de *relais humains*. Des hommes habitués aux montagnes vont, dans l'hiver, même lorsque la poste ne peut plus marcher, d'un poste à l'autre et se passent les valises de lettres de main en main, et, en même temps, ils exercent naturellement une surveillance active sur les voyageurs. Il faut, pour entraver leurs excursions, des tempêtes tout à fait exceptionnelles, et au sommet de la montagne est le couvent où l'on trouve toute espèce de secours.

Les maisons de refuge sont numérotées et commencent, bien entendu à la hauteur où les avalanches sont à craindre en hiver.

La montée part de Brieg à la maison de la Poste. Dix minutes plus loin, on trouve un chemin qui vient de Gligs, village situé dans la vallée du Rhône, avant Brieg; mais cette route est peu fréquentée aujourd'hui. Après de longs détours, on arrive au Calvarienberg (la montagne du Calvaire), colline ornée de chapelles blanches et couronnée par un calvaire.

On passe près d'une petite chapelle ; puis, tournant vers le sud, la route suit les détours d'une vallée étroite au bas d'une montagne sombre, et cette vallée, dans le fond, se resserre de telle sorte, qu'elle semble à peine assez large pour ouvrir une issue au torrent dont on entend le bruit sans le voir. Au fond de l'espèce de golfe formé par la vallée que la route contourne, on aperçoit, en la suivant pour passer du côté opposé, un point de vue magnifique qui s'étend sur la montagne du Glyshorn, sur Brieg et sur la vallée du Rhône. On côtoie alors des précipices à perte de vue.

Un peu plus loin est placé le premier refuge ; il était fermé et attendait pour ouvrir ses portes hospitalières que son temps utile arrivât.

A une demi-heure de marche plus loin, se présentait un refuge portant encore pour inscription : *Zweites schutz haus*, deuxième refuge. Le soleil donnait d'aplomb sur la route ; il était une heure, à peu près ; les roches, comme des miroirs ardents, répercutaient ses rayons. Je craignais avant tout un accident semblable à celui de le veille, et nous entrâmes dans un chalet qui se trouve sur la route, pour attendre que le soleil laissât, en tournant, sinon une ombre constante, au moins des alternatives d'ombre et de lumière.

Nous fûmes frappés, en entrant, de la propreté excessive, incroyable de la maison. Tout était en bois blanc, sans galipot ni vernis, mais tout luisait d'un éclat de limpidité que le neuf même ne donne pas. Et ce n'était pas une propreté froide, c'était une propreté riante, aimable à voir ; toute la chambre était tapissée de gravures coloriées, et ornée à profusion sur les

meubles de ces petits saints de cire, avec des houlettes, des mitres, des crosses dorées, comme on en trouve en Italie; les planches et les rebords des fenêtres étaient couverts de plantes et de fleurs qui riaient dans leurs jolis pots vernis, miroitants et splendides.

Ce n'était pas précisément une auberge, c'était plutôt une ferme, et nous ne trouvâmes là que du lait.

La fermière était une brave femme qui nous reçut parfaitement et s'étonna fort de voir une aussi jolie dame faire à pied cette course fatigante.

— Avez-vous l'intention d'aller jusqu'à l'hospice ? me dit-elle.

— Oui, sans doute, répondis-je.

— Mais, si vous vous attardez, ajouta-t-elle, vous serez surpris par la nuit, et, si vous êtes trop fatigués, une fois que vous aurez passé l'auberge de Bérisal, où vous arriverez dans une heure et demie, vous ne trouverez plus d'autre endroit que le couvent pour vous loger.

— La lune se lève-t-elle de bonne heure? lui demandai-je.

— Trois quarts d'heure après le coucher du soleil.

— Bien, lui dis-je, j'aime mieux faire ces trois quarts d'heure dans la nuit que d'exposer madame aux chaleurs terribles de midi.

— Hier, répondit-elle, le temps n'était pas si beau, et vous n'auriez pas pu passer; il s'est élevé pendant la journée tout entière une tempête si terrible, qu'on avait peine à se tenir debout; la poussière de la route roulait en telle abondance, qu'il était impossible de voir à deux pas devant soi, et qu'on pouvait, comme par une nuit noire, se jeter dans les précipices. Les voitures de poste elles-mêmes se sont arrêtées, et de la journée entière il n'a pas passé un seul voyageur. Ces tempêtes sèches n'arrivent pas souvent, et nous savons quand elles doivent arriver ; nous étudions les moindres symptômes dans l'atmosphère, car ces passages sont plus dangereux qu'on ne

pense, surtout en hiver. Aujourd'hui, la nuit sera magnifique.

Sur cette promesse, nous nous reposâmes donc sans nous inquiéter de notre route du soir, et nous nous remîmes en chemin bien rafraîchis.

A mesure que nous montions, l'air devenait plus subtil et le soleil perdait de sa force énervante. A la hauteur où nous étions, des papillons jaunes voltigeaient autour de nous, et semblaient autant de pétales détachés des fleurs de la route et que le vent emportait. Des chèvres noires et blanches descendaient des rochers, venaient nous regarder passer, et remontaient en bondissant. La route traversait parfois des bois de sapins; quelquefois aussi nous prenions, en promenant nos yeux tout autour de nous, un instant de repos, assis sur des troncs d'arbre couchés en long sur le bord du chemin.

Bientôt nous arrivâmes à la troisième maison de refuge, qui est en même temps un relai de poste.

L'auberge est ainsi disposée que, partagée en deux bâtiments, elle est couverte par un seul toit qui abrite toute la route. Sous cette espèce de hangar, se trouvait arrêté un voiturin italien, dont les chevaux étaient ornés de franges et de pompons. Cet avant-goût de l'Italie fit un plaisir extrême à la voyageuse, si artiste et si amie du pittoresque. La voiture était chargée et surchargée de paquets, paquets par derrière, sur l'impériale, par dessous, dans des filets. Nous vîmes monter les voyageurs, empilés dans le véhicule au milieu de leurs sacs de voyage, et les chevaux prirent gaillardement le pas de descente le plus favorable à des chevaux de voiturin, en faisant *sonner leurs sonnettes*, comme le mulet de la gabelle dont parle la Fontaine. La forme antique de la voiture, le harnachement des chevaux et l'encadrement du paysage, tout cela avait un ensemble pittoresque qui rappelait à merveille les charmants tableaux du Flamand Karrel-Dujardin. Il y avait là aussi une voiture armoriée qui attendait devant la porte.

Nous nous hâtâmes de passer outre, car le soleil descendait

déjà, et j'avais la certitude que nous n'arriverions qu'en pleine nuit à l'hospice des religieux du Simplon ; mais le temps était splendide, nous n'avions pas d'orage à craindre, et l'air était tiède, malgré l'approche du soir.

Le soleil, peu de temps après, commençait à dorer les cimes, et nous avions alors devant nous un splendide spectacle. La chaîne des Alpes bernoises étalait à nos yeux toutes ses splendeurs. Nous distinguions facilement le Breithorn, la Jungfrau, le Mouch, qui revêtaient tour à tour l'or du soleil et le rose du couchant; et, plus bas, descendait dans les lointains, comme une cascade immense, l'énorme glacier de l'Aletsch.

Une galerie s'ouvrait sur la route en perçant la montagne. Cette galerie n'a qu'une longueur de cent pieds tout au plus ; nous y entrâmes, et bientôt nous nous trouvions sur la route ouverte. En face de nous brillait le glacier de Kalt-Wasser (eau froide.)

Une demi-heure plus loin est encore un refuge. Là commence l'endroit le plus dangereux du passage en hiver, à cause des avalanches et des tourmentes, et, à partir de cette maison, on compte, dans l'espace de trois quarts de lieue, six abris sur cette route.

Nous avions assisté au beau spectacle du coucher du soleil sur ces hauteurs; mais peu à peu la nuit était venue, et nous marchions entourés d'un crépuscule qui devenait de plus en plus douteux. Les pics se détachaient en vigueur sur les glaciers comme de grands fantômes sombres.

Une seconde galerie ouvrit tout à coup devant nous sa voûte noire, que l'obscurité rendait plus noire encore. A peine étions-nous au milieu, avançant en tâtonnant, qu'une voiture qui arrivait du Simplon entra sous la voûte et vint rapidement sur nous. J'eus beau crier : le cocher, étourdi par l'écho de la caverne, ne m'entendit pas ; je saisis à tâtons la main de ma compagne de voyage et l'attirai contre la muraille. La voi-

ture passa devant nous avec la rapidité et le bruit de la foudre, et les roues rasèrent nos pieds. Le cocher ne nous aperçut même pas et continua sa descente rapide.

Il y avait là un danger véritable, et ce fut avec grand plaisir que je me trouvai hors de ce tunnel, qui est long de cinquante pas environ. Une cascade passe sur la voûte même. Cette cascade aurait infailliblement coupé la route; on a trouvé bien plus simple de la faire passer au-dessus du chemin. Ce passage a été souvent fortifié par les Valaisans et par les Français tour à tour ; mais les fortifications ont toujours été détruites par les avalanches.

Pendant une demi-heure environ, dans l'intervalle entre le crépuscule et le lever de la lune, nous marchâmes à l'obscure clarté qui tombe des étoiles, comme dit Corneille dans *le Cid*. Nous vîmes, sur les rochers qui commandaient la route, de grands feux devant lesquels semblaient danser des êtres fantastiques d'une dimension surhumaine, et de près nous reconnûmes que ces fantômes étaient les grandes ombres de pâtres qui se mouvaient autour du foyer allumé sur ce talus. Des chèvres se tenaient couchées tout à l'entour.

Nous nous demandions si nous n'approchions pas de l'hospice, et, dans la nuit, nous apercevions de temps en temps comme un grand monument carré que je croyais reconnaître, et, en y arrivant, nous voyions que c'était un rocher immense qui nous avait abusé ainsi.

Tout à coup une grande caverne s'ouvrit devant nous, sombre comme la bouche d'un enfer. Elle était toute retentissante du bruit d'une cascade qui mugissait et qu'on ne voyait pas, et ce bruit emplissait toute la voûte, et étouffait tout autre son. Il était impossible de s'entendre. Nous y entrâmes en ayant soin de suivre une paroi de peur d'être écrasés et piétinés par les chevaux d'une voiture aussi pressée que la première ; mais la caverue était humide, plus qu'humide, un véritable marais ! et, faute de pouvoir choisir notre route, nous

nous mîmes à patauger sans façon. Bientôt nous aperçûmes une vague lumière, c'était une embrasure ouverte du côté du précipice ; d'autres embrasures se succédaient de distance en distance, et j'y vis un refuge dans le cas où une diligence viendrait à passer ; cette caverne était longue, et nous y étions déjà engagés, à ce qu'il me paraissait depuis près de cinq minutes, lorsque j'aperçus une lueur ; je me dirigeai de ce côté pensant voir l'extrémité du tunnel ; mais, arrivé près de cette prétendue issue, je sentis une subite fraîcheur, et comme un vent impétueux ; je m'arrêtai brusquement.

Il était temps : un pas de plus, je tombais dans les eaux d'une cascade à laquelle on a creusé un passage sous la route même, et sur laquelle s'ouvre cette espèce de porte ou de fenêtre que j'avais prise, à cause de la lueur de l'eau, pour l'autre extrémité du passage.

— N'approchez pas! criai-je à la voyageuse, qui me suivait sur le bruit de mes pas ; ceci est un précipice.

Et, tendant le bras, je l'empêchai de passer.

Alors nous nous orientâmes, et, en passant sur le bord opposé, et en le suivant, la main appuyée contre le mur, nous finîmes par arriver à l'extrémité véritable, et par nous retrouver enfin sur le grand chemin.

— Heureusement, dis-je, nous n'aurons plus de galeries de ce genre pour arriver à l'hospice. Elles sont fort belles pendant le jour, sans doute, mais peu récréatives pendant la nuit.

Nous avions les pieds tout mouillés ; aussi nous nous mîmes à marcher vivement.

La lune se leva toute rouge ; elle envoyait d'abord sa lumière incertaine et embrouillée des vapeurs de l'horizon ; mais, à mesure qu'elle montait, elle jetait une clarté plus vive, et elle répandait sur toutes ces grandes masses qui nous entouraient une lumière pâle qui leur donnait une grande majesté, en en faisant disparaître les détails. Nous marchions solitaires, escortés de nos petites ombres, comme des Lilliputiens dans le

pays des géants; alors nous ralentîmes le pas; il y avait quelque chose de grand, de solennel, dans tout ce qui nous entourait, et nous trouvions un certain plaisir dans le sentiment de notre faiblesse. A cette hauteur, si près des nuages, si près du ciel, loin de toutes les habitations, à l'heure où ces chemins sont déserts, dans cet isolement général, nous éprouvions un calme singulier, et ce calme avait quelque chose de si doux, que, malgré la longueur d'une route toujours faite en montant pendant une journée entière, nous n'éprouvions pas un désir ardent d'arriver.

Le couvent, quand il nous apparaîtrait, pourrait être le bienvenu, car il devait nécessairement apporter son effet pittoresque au paysage. Mais nous ne hâtions nullement, par nos désirs, le moment où nous pourrions l'apercevoir.

Enfin, une masse noire dessina à notre gauche sa silhouette sur le ciel. Je reconnus l'hospice du Simplon. Nous montâmes l'escalier en pierre, et nous sonnâmes une cloche. On vint aussitôt nous ouvrir.

On nous introduisit tout de suite dans une grande salle très-haute, très-vaste, destinée à la réception des voyageurs. Les murs en étaient ornés de cartes de géographie, et surtout de panoramas de cimes de montagne portant, en haut, le nom indicatif de chaque cime. On remarquait entre autres, ainsi expliqués, les panoramas du mont Blanc, du mont Rose et du Righi. Il y avait aussi des têtes de vierge et des gravures saintes données au couvent par de pieux visiteurs.

Les moines ordinairement viennent causer avec les voyageurs; mais, comme il y avait une dame, ils ne parurent pas, et nous fûmes servis par leurs valets.

Les religieux sont au nombre de huit, de l'ordre de saint Augustin, membres de la même communauté que les chanoines du grand Saint-Bernard.

Cet hospice fut fondé par Napoléon, et resta longtemps inachevé faute de fonds. En 1825, les religieux du mont Saint-

Bernard achetèrent, au prix de 25,000 francs, les constructions existantes, les terminèrent, et les mirent à même de remplir leur admirable office d'abri aux voyageurs.

Le monument est disposé en carré long, en pierres de granit : triste d'aspect, solide, massif comme il convient à un lieu de refuge destiné à être battu par les vents et la grêle, et à briser les ouragans.

Si jamais hommes ont fait abnégation complète de tous les plaisirs de la terre, si jamais hommes ont fidèlement rempli le vœu de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, ce sont évidemment ces religieux, dont toute la vie est un sacrifice continuel. Pendant huit mois de l'année, où l'hiver règne sur ces hauteurs, ils sont tenus de parcourir journellement les alentours pour aller à la rencontre des voyageurs égarés dans ces chemins effacés par tant de neiges ; souvent des religieux ont péri dans ces courses. Au grand Saint-Bernard, le père Victor a été emporté par une avalanche le 1er décembre 1825. En 1845, le père Frantz Cart, de Sallanches, a eu le même sort, ainsi que les domestiques qui l'accompagnaient.

Les religieux, souvent, perdent la vue, et contractent à la longue des maladies de poitrine qui les forcent à cesser leurs fonctions pénibles, sous peine de succomber sous leur noble tâche.

Le couvent du Simplon est moins grand que celui du mont Saint-Bernard ; cependant il renferme un salon, un réfectoire, une chapelle, quelques chambres à coucher très-propres pour les voyageurs-touristes, et environ trente lits pour les voyageurs pauvres ; car les religieux n'exigent rien, et donnent gratuitement l'hospitalité. Les gens aisés peuvent payer seulement s'ils le veulent.

On nous servit, dans la grande salle, un dîner composé de viande, de pommes de terre cuites sous la cendre, comme on le fait ordinairement en Suisse et en Allemagne, et qui sont très-agréables à manger avec du beurre ; et, comme la voyageuse commençait à sentir le froid sur ces hauteurs, on nous apporta

du thé sur sa demande; le tout excellent et servi avec une propreté exquise; la bouilloire du thé et le plateau avaient même une certaine élégance. Ce sont sans doute des cadeaux.

Puis on nous conduisit dans nos chambres.

La mienne était grande, très-propre, triste comme il convient à une chambre de couvent; les draps étaient surtout épais; ce qui, du reste, est nécessaire pour résister au continuel service auquel ils sont destinés.

Le nombre des voyageurs qui sont reçus à l'hospice du Simplon s'élève chaque année au nombre de douze à quinze mille. On peut se faire une idée des dépenses, d'après celles du mont Saint-Bernard, qui s'élèvent à 50,000 francs par an. Au Saint-Bernard, il passe, il est vrai, vingt mille personnes.

Et il faut réfléchir que, de ces voyageurs, beaucoup, dans l'hiver, sont enfermés au couvent pendant plusieurs jours par les neiges et les tempêtes, et que les gens qui y arrivent malades y restent jusqu'à leur guérison parfaite.

Les chiens vinrent nous rendre visite. Ce sont des chiens à poil ras, presque toujours rouges, de la taille de beaux mâtins, bien membrés, et remarquables surtout par la force de leur queue, qu'ils agitent constamment en présence des voyageurs, et avec tant de véhémence, qu'il est prudent de s'en tenir hors de portée. Tout le monde connaît la propriété que ces animaux ont de sentir les voyageurs à de très-grandes distances. On prétend même qu'ils reconnaissent, à la profondeur d'un mètre, un homme enseveli sous la neige. Ces chiens sont obligés, presque chaque jour, dans l'hiver, de frayer avec leur poitrine un chemin dans la neige nouvelle; souvent, ils y entrent jusqu'au museau. Une nuit suffit parfois pour cacher les chemins. Alors le chien y fait une trace, et, quand il est fatigué, il se met derrière le valet qui l'accompagne, pour l'inviter, en quelque sorte, à frayer la route à son tour.

Ces valets s'appellent *marronniers*.

Lorsque l'hiver arrive, il se forme sur le Simplon, et j'en ai

été témoin au retour, une compagnie d'hommes logés dans les environs, dans des villages ou des cabanes isolées ; ils ont pour emploi de tenir le chemin libre pour le passage des voitures et des voyageurs. Quelquefois, pendant un orage, le Simplon reste impraticable pendant cinq jours, six jours, quelquefois davantage, selon la durée de la tourmente ; c'est alors que les chiens du Saint-Bernard et les *marronniers* font leurs courses périlleuses.

Pendant tout ce temps, le service des lettres se fait par ces cantonniers dont j'ai déjà parlé tout à l'heure, et qui vont porter les dépêches d'un refuge à l'autre ; de sorte que ce service peut être retardé, mais jamais interrompu. Aussitôt que la tempête cesse, ces hommes se mettent à déblayer la route à l'aide de grandes pelles ou bêches en fer, larges et recourbées au bout pour mieux ramasser et rejeter la neige ; et telle est leur habitude de ce travail, que le chemin est possible dès la première journée. *Possible!* entendons-nous bien ; c'est-à-dire que les voitures peuvent y passer à leurs risques et périls, car le chemin tracé n'est pas encore aplani et peut faire souvent verser ; le second jour, le chemin est tracé, mais pour une seule voie, de sorte que, lorsque deux voitures se rencontrent, celle qui n'est pas la poste ou la diligence n'a d'autre alternative, pour laisser passer le service public, que d'aller sur le côté dans la neige, où les chevaux entrent jusqu'au poitrail, quelquefois jusqu'aux naseaux. Elles versent ordinairement en faisant cette manœuvre, mais fort douillettement, je vous assure, parce que d'abord elles sont fort basses (elles quittent leurs roues pour être posées sur des traîneaux), et parce qu'ensuite elles se creusent un lit dans la neige, qui amortit tout à fait le choc.

Ordinairement, on a d'office, derrière sa voiture, deux cantonniers armés de leurs grandes pelles, et qui, se tenant par derrière et aux deux bras qui dépassent du traîneau, relèvent facilement le véhicule ; un autre placé par devant fait la même manœuvre. On rentre sur la route frayée, lorsque la poste est

passée, quitte à aller verser une lieue plus loin. Souvent, toujours! les traîneaux rasent les précipices, par la raison toute naturelle que le déblayement des neiges ne peut se faire qu'en les jetant à mesure dans les profondeurs que la route domine. Mais alors, dans ce trajet périlleux, au bord des précipices, on ne verse plus, parce que les cantonniers, en arrière et en avant du traîneau, pèsent tantôt à droite, tantôt à gauche, de tout le poids de leur corps, de toute la force de leurs bras, pour maintenir le traîneau en équilibre. Au moindre talus dangereux, la voiture s'arrête, les cantonniers s'élancent à terre, et, avec leurs larges pelles, le talus est brisé, enlevé, disparu, les cantonniers à leur place et la voiture en route.

Rien n'est plus amusant, quand on a le bonheur d'être dans la voiture privilégiée, bien entendu! que de voir arriver les voitures à grand embarras, aux laquais fourrés et en grande tenue; les chevaux se rencontrent nez à nez.

— Allons, allons, la poste! la poste! entrez dans la neige.

Il n'y a pas de résistance à faire; les cantonniers qui dirigent les traîneaux lancent à pleine poitrine les chevaux, qui piaffent, se cabrent sans danger, et se moulent dans la neige. La voiture suit en chancelant, et la voilà qui monte, qui descend, qui se penche à droite, à gauche, comme une nacelle en mer obéissant aux mouvements du tangage et du roulis; et puis, à un moment donné, patatras! la voiture est couchée, et les laquais avec leur livrée se débarbouillent dans ce singulier pétrin, tout enfarinés, assez semblables, au costume près, aux boulangers dans l'exercice de leurs fonctions.

J'ai vu, au retour, une voiture armoriée, dont les maîtres faisaient grand tapage, forcée d'aller verser à côté de la voiture de poste, qui défendait ses droits *mordicus!* Les chevaux, c'étaient des chevaux qui venaient d'Italie, étaient tout couverts de pompons et semblaient, en leur qualité d'habitants du Midi, fort préoccupés de cette neige qui leur arrivait à la hauteur des oreilles.

La voiture versa ; mais, bah ! à peine la poste était passée, qu'elle glissait déjà sur la route, et les laquais au dehors semblaient tout argentés des pieds à la tête.

C'était d'un effet superbe !

Mais nous n'avions pas pour le moment à nous occuper de neige et de traîneaux. Le soleil, le lendemain, brillait splendide, et nous annonçait une admirable journée.

Je descendis de bonne heure, et je vins me mettre sur le pas de la porte pour regarder le paysage ; c'était un paysage de neige, un paysage de désolation. Partout d'énormes pics blancs et monotones, des frimas et des rochers, tantôt de la glace, tantôt de la pierre ; toujours, toujours, même au cœur de l'été, le spectacle navrant de l'hiver ; pas un arbre, pas une feuille ; un peu d'herbe par hasard, un peu de mousse tout au plus. J'étais là depuis quelques instants, lorsque la voyageuse vint sur le perron auprès de moi.

— Un triste pays, une triste vie, une austère existence ! me dit-elle. Il y a vraiment encore sur terre des hommes que l'on peut respecter et admirer en toute confiance, des hommes simples qui se font un plaisir de la bienveillance et de l'abnégation. Ces continuateurs de saint Vincent de Paul relèvent l'humanité. Songez un peu, ajouta-t-elle, ce que ceci doit être en hiver, et quelle terrible solitude !

Les chiens nous aperçurent sur le perron et vinrent fourrer leur grosse tête sous nos mains pour se faire caresser. Un valet s'approcha de nous et nous invita à venir prier à la chapelle. Nous le suivîmes ; le valet se prosterna et pria un moment. La voyageuse alla se mettre à genoux devant la chapelle de la Vierge. La solitude est la sœur de la prière.

Et, pendant que la voyageuse restait prosternée, il me revenait en mémoire ce cantique matinal que les pifferari viennent à Rome chanter en chœur devant les madones du coin des places, pendant les quatre semaines qui précèdent la nuit de Noël :

Sanctissima, ô piissima, dulcis Virgo Maria, mater amata, intemerata, ora pro nobis.

L'église était simple mais gaie, bien éclairée et ornée de peintures agréables à voir; l'autel était enrichi de dorures. Avant de partir, je demandai au valet de nous indiquer le tronc destiné aux voyageurs : il me le montra scellé à un pilier placé près de la porte d'entrée, et il s'éloigna à quelque distance en tournant le dos.

Je jetai dans le tronc la dépense d'une de nos journées de route ; l'argent retentit comme dans une caisse vide.

Nous étions, ce jour-là, les seuls voyageurs au couvent du Simplon, et puis nous priâmes le valet de présenter nos hommages et nos remerciements aux religieux.

Cinq minutes après, nous étions sur la route. En sortant du couvent, je me retournai et j'aperçus aux fenêtres de leurs cellules trois religieux qui nous regardaient partir.

XVIII

LE VILLAGE DU SIMPLON — LA VALLÉE ET LA GALERIE DU GONDO — DOMO-D'OSSOLA

Le sommet du Simplon est une vaste vallée ouverte qui ressemble assez au lit d'un lac desséché, entourée, comme elle l'est de toutes parts, de glaciers et de cimes couvertes de neige. Nous marchâmes une demi-heure environ sur les plateaux, et nous aperçûmes à notre droite, au beau milieu d'un triste vallon placé plus bas, une tour haute et carrée, ayant l'aspect d'une tour moyen âge : c'est l'ancien hospice du Simplon, autrefois élevé par la famille de Stockalper, dont nous avions remarqué à Brieg le château *moscovite*. Cette maison est maintenant occupée par des bergers.

A partir de cet endroit, la route commence à descendre toujours en zigzag, et nous arrivâmes à une maigre forêt de sapins rabougris; nous nous trouvions à l'extrême limite de la région nommée par les géologues la RÉGION SUBALPINE.

A peine a-t-on fait quelques pas sur le versant du côté de l'Italie, que l'on sent une douce tiédeur qui, à ces hauteurs,

amène avec elle quelque chose de printanier. Le vent nous soufflait dans la figure, et nous éprouvions, à chaque soupir de la brise, l'impression charmante et rêveuse qu'apporte à l'Espagnole indolente chaque coup d'éventail.

Là apparaissent déjà, de distance en distance, les chalets d'été, si pittoresques; et, bientôt après, nous nous trouvâmes dans de vastes plaines vertes, où paissaient d'innombrables troupeaux, qui, de l'éclat de leurs robes soyeuses, égayaient la verdure. Les chèvres erraient capricieuses, tandis que les vaches marchaient graves en se retournant de temps en temps. Nous passions un petit pont de bois, et, dans le torrent, une vache s'était arrêtée ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, et, là, elle regardait, incertaine si elle devait retourner à l'autre bord ou continuer. Elle restait là toute rouge, au milieu du torrent blanc au soleil et bleu dans l'ombre; et elle était si gentille, et elle formait à elle seule un si joli tableau, que, malgré nous, nous nous sommes arrêtés au milieu du pont, et, accoudés sur la branche d'arbre qui servait de parapet, nous attendions pour savoir quel parti prendrait cette vache. Mais elle ne bougeait pas, et, les pieds dans l'eau qui bouillonnait autour de ses genoux osseux, elle semblait réfléchir. A quoi pense-t-elle? nous demandions-nous; et nous attendions; mais la vache restait toujours là. De temps en temps, elle tournait un peu la tête, et puis, comme pensive, elle reprenait sa posture. Elle jouissait sans doute de ce *far niente*, délice du lazzarone, qui se ravale au niveau de l'animal pour pouvoir en goûter les négatifs plaisirs. Nous avions beau attendre : la vache était immobile, les pieds dans l'eau, et il nous a fallu partir; mais, en vérité, nous l'avons fait à regret.

Il y a dans la nature de bien singuliers plaisirs! Mais qu'est-ce donc que ce plaisir de la contemplation qui a tant de puissance? plaisir qui vous apporte parfois des idées tumultueuses, qui arrivent en foule, si grandes, qu'elles se pressent comme les abeilles à l'entrée d'une ruche, et parfois ne vous apporte rien

qu'une douce quiétude, un repos complet, comme un reflet du ciel au fond du cœur. Et ce plaisir est si vif et si pur !

Oh ! Dieu du ciel ! que ne puis-je voyager toujours !

Au détour du chemin, nous avons vu une cabane toute basse, avec de petites fenêtres étroites, ayant par-dessus des espèces de trappes suspendues pour pouvoir les boucher quand mugit la bourrasque, ou que la neige ou la grêle, trop violente ou trop épaisse, bat les carreaux. Nous sommes entrés dans la maison pour y demander du lait.

Le chambre sentait l'hiver. Le jour y arrivait par les trois petites fenêtres à carreaux enchâssés de plomb que j'avais vues au dehors, et la lumière douteuse tombait blafarde sur le plancher humide. Dans la chambre étaient une cage à poule et deux lits bas sur lesquels s'étendaient deux couvertures rayées. Des images de saints étaient attachées aux murs. Un grand poêle en fonte armorié tenait tout le fond de la chambre ; un fusil s'étendait en travers au-dessus de la porte, et, près de la porte aussi, était un bénitier rempli d'eau bénite. Dans un verre s'épanouissaient des fleurs de montagne. Au milieu, une table luisante et des bancs de bois blanc. Au-dessus du poêle, des bâtons disposés pour faire sécher les habits ; et puis c'était tout.

Les chambres, petites, à l'exception de la chambre principale, étaient séparées par de simples cloisons en bois, et l'étable des vaches était de plain-pied, de sorte que les habitants pouvaient communiquer en tout temps avec l'écurie, qui fait partie du logement, et en est probablement la pièce la plus fréquentée.

Je causai avec la femme. Dans un mois, pas plus tard ! dans un mois, elle allait se trouver en plein hiver. Souvent leur maison est sous la neige, et ils vivent là presque sans sortir, presque sans y voir dans le jour, et leur hiver dure dix mois. Leur bonheur, c'est de n'avoir pas faim, de n'avoir pas froid ; ils ne vivent pas pour penser au plaisir, ils vivent pour éviter la souffrance.

Et il y a parmi nous des gens qui se plaignent et qui s'ennuient, des gens qui prennent le *spleen* par l'abondance même des plaisirs! Mais ces paysans n'ont jamais le *spleen*. Il y a, bien plus! des hommes qui se tuent, justement parce qu'ils ont tout ce qui est présumé procurer le bonheur sur terre. Cela ne ferait pas l'éloge du bonheur comme nous l'entendons. Ah! c'est que la nature a donné un jour et une nuit comme modèle de l'existence humaine: blanc et noir, joie et tristesse, travail et repos! Et si on parvient, par une fatale industrie, à se mettre en dehors de cette loi de la nature, on se met aussi en dehors de l'harmonie ; et alors on souffre, on s'ennuie, on s'agace et l'on se tue.

Nous sommes sortis tout pensifs de cette triste cabane. Dix mois d'hiver! cela donne à réfléchir!

Et pourtant, des savants avec des livres passeraient là ces dix mois sans y penser. Ces gens-ci ont peut-être des occupations qui sont pour eux ce que les livres sont pour les savants. Qui sait? si on les transportait dans les villes, peut-être regretteraient-ils leur cabane et leur grand poêle, et leur étable! peut-être redemanderaient-ils leurs dix mois d'hiver!

Au dehors, la nature était grande, belle et sévère. Sur la gauche, bondissait le torrent, déjà moins tranquille; un voiturin montait à pas lents; deux voyageurs étaient dans l'intérieur: un d'eux dormait, l'autre a mis la tête à la portière pour regarder la voyageuse, et puis, lorsque nous avons été passés, il est retombé dans son coin, sans doute pour dormir aussi.

Plus loin, se présentait le septième refuge; puis c'est un pont sur le Krummbach, et ensuite viennent des glaciers. A gauche, le glacier de Balm; à droite, le beau glacier de Rosboden; puis c'est une forêt de sapins émondés par la hache. Encore un pont, le pont de Seng, et, sous ce pont, un torrent charmant dont le lit est rempli de pierres d'un gris fin, et qui se compose avec un art de pittoresque que le plus habile peintre n'inventerait pas, à coup sûr.

Des femmes, des enfants passent sur la route en portant de lourdes charges d'herbages, qui tombent sur leurs épaules comme une riche chevelure verdoyante; d'autres femmes portent ces plantes et ce gazon dans de gracieuses corbeilles évasées. Faites vos provisions de fourrage! Hâtez-vous! l'hiver vous a quittés à peine, que déjà s'approche l'hiver !

Voici des montreurs d'animaux qui passent en portant leur orgue sur leur dos; des singes marchent à pied et paraissent fatigués; l'on se sent plutôt disposé à plaindre les singes que les hommes. Les hommes, il est vrai, ont une lourde charge, mais l'homme sait où il va, ou du moins croit le savoir; il a un but. Le singe porte une chaîne; il va où on le tire.

Nous sommes arrivés au village du Simplon. Six glaciers descendent des cimes jusqu'aux environs de ce village, lequel consiste en une seule rue, composée de maisons en bois qui, de chaque côté, se touchent et qui bordent la route.

C'est ordinairement au Simplon que les voitures, venant d'Italie, trouvent des traîneaux en hiver, pour remplacer les roues, qui deviendraient presque inutiles et, en tout cas, très-dangereuses.

L'ancien village du Simplon fut détruit, le 31 août 1577, par la chute d'une montagne. Quatre-vingts personnes furent ensevelies sous les débris. Le nouveau village s'éleva sur l'emplacement même où l'autre avait été anéanti.

On trouve souvent au Simplon des occasions de retour en Italie à très-bon marché. Beaucoup de voiturins de ce pays ne se soucient pas d'aller plus loin que ce village, et s'arrangent de manière à terminer là leur marché. Les voiturins de Suisse choisissent aussi cette limite, et il se fait dans ce village un grand commerce et un grand échange de voyageurs. Aussi trouve-t-on toujours, et à coup sûr, une réunion de voitures des deux pays à l'auberge de la poste. Une fois leur carrosse occupé par deux ou trois principaux voyageurs qui payent leur retour, les voiturins l'emplissent à tout prix.

Aussi plusieurs cochers nous offrirent-ils de nous mener, à prix très-réduits, soit à Isella, soit même à Domo-d'Ossola, dans la vallée. Mais nous n'avions garde de gaspiller un seul pas de notre voyage sur le Simplon.

C'est une belle montagne, en effet, surtout sur le versant de l'Italie; ce n'est pas seulement du terrible, de la désolation, c'est de la noblesse, de la grandeur. La couleur est aussi plus belle; les objets perdent, pour adopter un ton dominant, un peu de leur *localité*, de leur couleur spéciale trop énergique.

Déjà, sur le revers du Simplon, la lumière est *une;* elle subjugue toutes ces localités rebelles et les revêt d'une universelle harmonie. La Suisse étonne par l'âpreté de ses formes, l'Italie séduit par le charme de ses formes et de sa couleur. Dans les montagnes, ce charme est revêtu d'une grande austérité, sans doute; mais cette austérité est solennelle et pleine de poésie.

Nous marchions alors dans une vallée resserrée où le torrent avait peine à se frayer un passage, et, tout d'un coup, il escaladait deux grandes pierres sur lesquelles il étalait avec plaisir le luxe de ses eaux; et, au-dessus, un beau pont dessinait son arc pittoresque. Et puis, comme par un coup de baguette, s'ouvrait une voûte, une galerie, derrière un rocher qui venait en avant et de loin en cachait l'entrée.

L'intérieur de cette galerie est fortifié par un mur construit en 1814 pour défendre ce passage.

Au sortir de là, on entre dans la vallée du Gondo, cette vallée étroite, terrible, majestueuse, où l'on marche enfermé dans des rochers à perte de vue. Le soleil n'y pénétrait pas quand nous y passâmes : elle était tranquille et froide dans une ombre bleue. Le torrent étincelait, tout à l'heure, à travers des pierres aussi toutes brillantes de minerai; maintenant, il roule sombre et gris sur des pierres grises. La route s'est fait jour tantôt en déchirant les roches, tantôt en empiétant sur le lit du torrent. Il y a là une majesté singulière.

Et, si l'on se retourne, on n'aperçoit plus que des roches

noires, fendues, s'appuyant les unes sur les autres, prêtes à crouler au premier moment, et le chemin a disparu comme si on l'avait brisé derrière vous : on est comme prisonnier dans une gorge sans issue.

A chaque moment, les rochers s'avancent sur la route, et, un pas plus loin, se retirent en prenant mille formes bizarres où l'imagination trouve tout imité.

Ce sont des tours, des remparts, des créneaux, des escaliers rompus, des fossés à moitié comblés, avec leurs ponts-levis qui s'abaissent à demi ; ce sont des arcades béantes, des ogives tronquées, des chapiteaux, des colonnes ; ce sont des fantômes, des démons !

Bientôt, là où le chemin prend un instant un aspect plus calme, c'est une maison de refuge, brisée, démantelée, écrasée, non pas par une avalanche, mais par la chute d'un rocher. Les poutres des toits pendent, les tuiles gisent à terre. Dans le torrent, les grosses pierres de granit sont à moitié grises, à moitié noircies par l'eau qui les mouille, ou par la poussière des cascades qui y roulent sans cesse leurs tourbillons.

Le sommet des cascades, qui déferlent, est orné de lames d'argent qui les festonnent en courant, et qui, aussitôt qu'elles touchent les roches, se brisent et se déchirent en mille paillettes éblouissantes.

A gauche, sont des cascatelles, des rochers qui suintent. Le ciel est du bleu le plus pur, et les eaux du torrent, maintenant plus tranquilles, se rident comme le front d'un vieillard. Une planche va d'un bord à l'autre, sans doute à l'usage des bergers et des montagnards ; mais la rive s'abaisse, le torrent se creuse et disparaît dans d'immenses profondeurs ; et un pont se présente, un pont sans issue ; et, quand on l'a passé, on voit une route étroite qui se glisse sous un rocher qui surplombe en rasant un précipice, et ce précipice est sombre et affreux, et descend, étroit et à perte de vue. On a beau se pencher, on n'aperçoit plus le fond ; et, là, de presque tous les sapins accro-

chés aux rochers, on ne voit que des débris ; tous ont été brisés par les rocs ou détachés par les avalanches.

La route glisse le long de ce précipice abrupt, et, au-dessus de la tête, les rochers à pic s'élèvent à perte de vue. On se demande comment le torrent fougueux a pu se frayer un passage dans un fond si étroit. Sur ces rochers, il n'existe plus un seul arbre vieux, on ne voit que des arbrisseaux qui seront brisés dès qu'ils se seront fait arbres ; à chaque pas, ce sont des traces d'éboulement. Ici, on ne voit rien d'animé, ni papillons, ni sauterelles, rien qu'un peu d'herbe que balance le vent.

Le vent et le torrent mugissent à la fois ; l'écho répète avec un bruit de tonnerre leurs mugissements sinistres, et, dans ces hurlements, on croit distinguer encore mille bruits bizarres. La route même s'allonge et se traîne en serpentant toujours. Encore des rochers ! encore des montagnes sombres ! et puis une cascade comme celle de la Handeck, et puis une galerie magnifique : c'est la galerie du Gondo !

Un rocher immense bouchait la route et la rendait impossible, il fallut le percer.

Cette galerie est la plus belle et la plus longue de toute la route, elle a 224 mètres de longueur (602 pieds), et, pour la faire, on employa cent ouvriers divisés en groupes de huit, qui se reposaient, les uns le jour, les autres la nuit.

Ce rude travail dura dix-huit mois, bien que l'ingénieur eût fait faire deux ouvertures latérales, afin qu'on pût attaquer le rocher en quatre endroits à la fois ; et ces ouvertures latérales, qui maintenant servent à éclairer l'intérieur, furent faites par des ouvriers qui travaillaient au dehors, suspendus par des cordes au-dessus des précipices.

A l'entrée de cette magnifique galerie, en face de la première ouverture, on lit en pleine lumière :

Ære italo Nap. imp. 1805.

Et, à coup sûr, la route de Simplon comptera comme un titre, parmi tant de titres, à l'immortalité du grand empereur.

A la fin de cette galerie, on voit, ouverts et touchant le mur, les battants d'une lourde porte massive, percée de meurtrières, que les Suisses ont fait poser, en 1830, pour fermer et défendre au besoin le passage.

Au sortir de cette galerie, le voyageur est ébloui par l'éclat d'une cascade tourbillonnante qui tombe avec fracas du haut de rochers immenses, et si près du pont, qui forme alors la route, que les eaux le fouettent d'une pluie continuelle.

Lorsque nous eûmes traversé le pont, nous nous retournâmes pour voir l'effet de l'ensemble. Les eaux, brillant en pleine lumière, se détachaient sur la voûte haute et obscure de la caverne, avec un admirable effet. Quelques pas plus loin, il y avait là le sujet d'un beau tableau qui, du reste, a été déjà fait mille fois par les peintres et les dessinateurs.

Cette magnifique cascade formée par le *Frosinone*, va, de chute en chute, se précipiter dans la vallée, où elle arrive plus tranquille en cascatelles séparées, dont les eaux semblent choisir leur pas pour descendre sagement de pierre en pierre, tandis que la *Doveria*, le torrent de la vallée, en sortant d'étroits rochers qui la compriment, s'élance furieuse dans l'espace et se tord en deux branches qui tournoient, comme deux vrilles que des mains invisibles tourneraient en sens inverse; et, lorsque ces deux branches se réunissent un peu plus bas, elles tombent en une seule nappe moutonneuse, comme une toison d'écume. Dans ces fonds, elle se brise sur des rochers, et, réduite en poussière, elle forme un nuage diamanté, où vient, à certaines heures, dormir le prisme de l'arc-en-ciel.

En continuant notre chemin, nous entendîmes, sur la rive de la vallée opposée à la nôtre, un grand bruit de clochettes violemment agitées, et, en en cherchant la cause, nous aperçûmes, courant et sautant à l'aventure à travers les pierres et sur

la pente même du précipice, un troupeau de chèvres qui galopaient du côté du Simplon. Une chèvre plus petite ou moins agile que les autres les suivait en gémissant : arrivée à une crevasse dont les bords étaient trop écartés, elle hésitait et pleurait amèrement. Mais, quand les autres furent trop loin, elle tenta le saut et se mit à galoper ensuite après elles, en les appelant toujours.

Dix minutes plus tard, nous rencontrâmes un pâtre qui montait sur l'autre rive par un sentier à peine tracé ; il était évident qu'il allait à la poursuite des chèvres ; mais il fallait avouer que, pour le moment, il se trouvait puissamment distancé.

Et nous restâmes à suivre de l'œil les bêtes capricieuses et à comparer leurs bonds impétueux avec le pas du montagnard, agile à coup sûr, mais qui nous paraissait alors pesant et tardif.

A notre gauche, un torrent tumultueux roulait avec une inépuisable variété de formes, et faisait une charmante cascade.

Nous arrivâmes sur une espèce de plate-forme où se trouvaient réunies quelques maisons assez tristes. On voyait aussi une chapelle. Nous remarquâmes là un grand bâtiment qui, par la couleur et la forme même, offre une sorte de ressemblance avec une roche taillée : c'est une tour carrée, haute de huit étages, et les fenêtres étroites en sont garnies de barreaux. La charitable famille Stockalper fit bâtir cet hospice à l'instar de celui du Saint-Bernard, dans le temps où la route n'existait pas, pour offrir un refuge et un abri aux voyageurs. La maison est ainsi construite en hauteur à cause de l'énorme quantité de neige qui tombe en hiver, et qui peut, sur la façade, boucher un ou deux étages. Avant l'établissement de la route nouvelle, les marchandises étaient transportées à dos de mulet, et, par un temps d'orage, les muletiers venaient se réfugier avec leurs bêtes dans cet asile, où ils restaient souvent

enfermés pendant plusieurs jours. Il s'y trouvait parfois réunies plus de cent bêtes de somme.

Cette maison-forteresse est maintenant une auberge.

Gondo est le dernier village suisse. En rentrant sur la route, on remarque les traces d'un éboulement terrible. Nous admirâmes surtout un bloc tombé depuis quelque temps; il était si énorme, qu'il eût formé et formait peut-être jadis la cime d'une montagne à lui seul.

Après dix minutes de marche, une chapelle marque les limites de la Suisse et de l'Italie.

Le premier village qui vient ensuite est italien : c'est le village de San-Marco.

Là, je pris congé de l'idiome allemand pour tirer l'idiome italien des cases de ma mémoire, et puis nous arrivâmes au bourg d'Isella, où les carabiniers piémontais nous demandèrent nos passe-ports.

Ils examinèrent avec une curiosité avide celui de la voyageuse, que mon ami de l'ambassade de Berne avait renvoyé à Brieg, bien et dûment parafé pour le Piémont et l'Autriche. Ils eurent beau le retourner, ils n'y trouvèrent rien à redire. Quant au mien, ils le regardèrent à peine.

Toutefois, les cérémonies de visa nous arrêtèrent près d'une heure. La voyageuse semblait intéresser particulièrement les visiteurs. A peu de distance d'Isella, la belle route du Simplon a été brisée par les eaux; les finances de la Sardaigne n'ont pas permis de la réparer complétement, et le chemin est très-difficile pour les voitures.

Du reste, cette partie du Simplon est sujette à des ravages causés tantôt par les débordements, tantôt par les avalanches.

Après Isella, le végétation italienne commence déjà à se faire remarquer. Le pays se compose d'une manière plus gracieuse. L'eau du torrent, les pierres, les rochers se revêtent de couleurs plus douces et plus riches. La route se partage en deux

branches, et nous prîmes celle d'en bas, qui court à travers les prés sur les bords du torrent; les vignes s'en allaient d'un arbre à l'autre en formant de gracieuses guirlandes; les hauteurs voisines se couvraient de maisons blanches, avec des chapelles et des jardins en terrasse. La nuit arrivait, il était impossible d'arriver le soir à Domo-d'Ossola. Nous nous arrêtâmes au village de Vardo.

L'auberge était tout à fait italienne. Très-propre au dehors; au dedans, des murs nus blanchis à la chaux. Seulement, les ustensiles de cuisine étaient tenus et récurés à l'italienne, c'est-à-dire le plus négligemment possible. Je fis mes prix en italien, comme je les avais faits en allemand, et le résultat fut les chambres à 1 franc et le dîner à 1 franc 25 centimes.

Il y avait, dans la maison, comme une odeur de contrebande. Les deux aubergistes, deux femmes, la mère et la fille, médiocrement propres, avaient la tenue d'enfants de bohème. Des hommes aux cheveux noirs et épais, à la peau basanée, paraissaient çà et là, entraient et sortaient comme par hasard. Devant les chambres qu'on nous donna au premier, courait un grand balcon. En ma qualité de surveillant, je n'avais pas dans la maison une confiance complète. Je demandai deux chambres contiguës qui communiquaient par une porte.

Je sortis de mon sac mes pistolets de poche et j'en changeai la poudre. J'espérais que ce serait parfaitement inutile pour ce soir-là. Mais nous allions bientôt entrer tout à fait en Italie, et, en Italie comme en Espagne, il est toujours bon, surtout en voyageant à pied, de pouvoir au besoin montrer des armes.

La lune était splendide, une véritable pleine lune italienne, sans un seul nuage, sans la moindre vapeur. Nous restâmes longtemps à l'admirer sur le balcon. Le paysage était plein de majesté et de mélancolie. Le torrent murmurait dans le lointain, la nuit était tiède et parfumée; lorsque je rentrai dans ma chambre, on y voyait comme en plein jour.

Le lendemain, la dépense se montait à 3 francs 25 centimes

pour nous deux, tout compris; et le dîner à l'italienne, avec les mêmes sauces tomates que nous devions retrouver si souvent, était très-convenable et ne pouvait être meilleur, puisqu'on nous servait ce qu'on avait là.

Nous entrâmes sur la route; il nous semblait que nous nous promenions dans un parc magnifique, touffu et luxuriant, tant elle se couvrait de châtaigniers et de grands chênes; des vignes venaient ensuite, toutes chargées de belles grappes noires ou dorées, qui brillaient à travers les feuilles dentelées. Tantôt elles s'accrochaient aux arbres, s'entrelaçaient dans les branches et laissaient retomber leurs pampres flexibles comme les lianes qui se balancent au vent dans les forêts du Brésil.

Les montagnes, des deux côtés, cessaient d'être arides et se couvraient d'arbres et d'abrisseaux au feuillage couleur d'or. Les rochers disparaissaient pour la plupart sous la chevelure serrée de la végétation, ou bien, s'ils se montraient par hasard, c'était pour faire contraste, par leurs cassures rouges et leurs blocs de couleur gris-perle, avec le vert froid des sapins ou avec les feuilles empourprées par l'automne.

Près de nous, les arbres prenaient une forme plus élégante et étendaient, avec plus de grâce, leurs bras rameux, tandis que leur feuillage retombait en formant de belles masses dont les gracieux contours charmaient l'œil. Bientôt se présentait un pont étroit, au-dessous duquel bondissait une élégante cascade, digne de s'épanouir dans le jardin d'Armide, tandis que, tout près, des hêtres formaient une espèce de bois sacré, et, quelques pas auparavant, nous avions admiré sur la route un pont d'une seule arche, d'une parfaite élégance, charmant, resté là tout seul, en témoignage de l'ancienne route détruite, ajoutant ainsi à la grâce de sa forme arquée l'attrait d'une ruine dans le paysage.

Nous traversâmes la galerie de Crévola, la dernière du passage; et, au sortir de cette voûte, la route, en descendant rapide, nous mena sur le pont de Crévola, au pied du Simplon.

Ce pont magnifique, placé sur deux arches, s'élève à cent pieds de hauteur. Au-dessous coule, toute verte, la Doveria, qui sort de la vallée de Formazza et va se perdre, en serpentant, dans les grandes plaines. En nous penchant sur les parapets, nous apercevions dans le bas, au-dessous de nous, resplendissant en plein soleil, le village de Crévola, avec ses maisons à arcades et ses tours, et, au loin sur la plaine, à perte de vue, brillaient de temps en temps, comme des îles, des villages italiens avec leurs maisons blanches.

Lorsque nous descendîmes dans le village, la voyageuse fut charmée de son air riant, de l'architecture élégante de ses maisons, avec leurs fenêtres à arcade, avec leurs toits plats et leur ensemble artistique. On voyait déjà des costumes : les hommes portaient des gilets et des bonnets rouges et des ceintures ; ils jetaient avec élégance leur veste sur l'épaule, et leurs jambes étaient nues et basanées. Les femmes avaient le col dégagé et orné de colliers en verroterie, et sur leur tête se tressait une natte de cheveux, relevée et maintenue par une foule de fortes épingles en argent, à tête ronde ou en olive, formant comme une auréole scintillante. Leurs jupons étaient de couleurs voyantes, mais le plus souvent bleus ou verts.

Au sortir du village, nous marchâmes à plat dans une vallée charmante et fertile, ornée de beaux arbres. Les hommes étaient occupés de toutes parts aux travaux des champs ; les pâturages étaient couverts de bestiaux.

Devant nous brillait, à une lieue environ, la ville de Domo-d'Ossola. A notre gauche s'étendait une plaine à perte de vue, terminée par des montagnes. Nous apercevions, en nous retournant, les magnifiques cimes bleuâtres du Simplon, où s'arrêtaient les nuages.

Nous continuâmes notre promenade jusqu'à Domo-d'Ossola, et nous nous arrêtâmes aux premières maisons de la ville.

Un poteau disait : « Route de Santa-Maria-Maggiore. » C'était la route qui conduisait, en rentrant en Suisse, à Magadino.

Nous nous assîmes donc à l'ombre projetée par une élégante maison à portique, et nous déployâmes la carte devant nous.

— Voyez, dis-je, voici deux chemins pour nous rendre à Magadino : l'un par l'Italie, l'autre par la Suisse, en allant rejoindre d'ici le canton du Tessin.

Celui d'Italie est commode, bien tracé, garni d'auberges.

L'autre route part d'ici même, traverse ces grandes plaines où serpente le torrent *la Toccia,* et s'enfonce dans ces montagnes par un chemin plus court, mais peu fréquenté, si peu fréquenté, que, sur la carte même, il est indiqué comme se terminant par un sentier.

Ainsi, d'un côté, une route charmante, facile, avec de bonnes auberges; et, de l'autre, une route assez belle jusqu'à Santa-Maria-Maggiore, où l'on va en pèlerinage; et, à partir de là, un chemin incertain et à peine tracé; pour auberge, le presbytère d'un pasteur; mais un pays à peine parcouru, et par conséquent pittoresque. Le certain d'un côté, l'incertain de l'autre : choisissez! Irons-nous aux îles Borromées tout de suite, ou à Magadino par ces montagnes?

— J'aimerais assez, dit la voyageuse, aller aux îles Borromées en temps et lieu, quand le voyage nous y conduira nécessairement. Je ne voudrais pas remonter le lac Majeur pour le redescendre le lendemain.

— Mais le chemin de Locarno est probablement difficile?

— Pas plus difficile, je suppose, que le sentier qui va de Kandersteg à ce charmant petit lac où demeurent nos lutins?

— Ce doit être, à la rigueur, à près peu une route semblable.

— Et il y a des auberges?

— Une à Santa-Maria-Maggiore, et une autre chez un prêtre.

— Eh bien, donc, voici ce que je pense : La route de Baveno sera gaie, mais bruyante et remplie d'équipages; celle de la montagne sera évidemment solitaire et plus romantique.

— A coup sûr.

— Eh bien, comme je ne tiens pas aux auberges, comme je ne

tiens pas aux routes poudreuses et bruyantes, et que la fatigue, si fatigue il y a, ne me fait pas peur, je me décide pour ce chemin là-bas, à travers ces montagnes bleues. Je veux faire, d'ailleurs, mes adieux en forme à la Suisse.

— C'est bien entendu? dis-je.

— C'est bien entendu, répondit-elle.

— Sans regret? Une fois?

— Une fois!

— Deux fois?

— Deux fois!

— Trois fois?

— Trois fois!

— Adjugé le voyage par les montagnes, à Locarno et Magadino.

Et je pliai ma carte et remis sur mes épaules mon sac de voyage.

La voyageuse prit sa pique, et nous nous dirigeâmes, par de grandes plaines de sable (dans l'hiver le lit du fleuve), vers un pont en planches qui s'étendait sur la Toccia.

XIX

SAINTE-MARIE-MAJEURE — MALESCO — LES CENTO VALLI — VOYAGE PÉRILLEUX EN PLEINE NUIT DANS LA MONTAGNE — UNE AUBERGE SUSPECTE — UNE NUIT ÉTRANGE — CAMEDO — LOCARNO — MAGADINO — ADIEUX A LA SUISSE

Après avoir passé le pont, nous marchâmes, pendant près de trois quarts d'heure, dans des sables et des cailloux, qui témoignaient des ravages du torrent en hiver.

Et puis, tout à coup, la végétation énergique et pleine de séve vint étaler orgueilleusement le contraste de ses richesses au bord de ces terrains à jamais condamnés à la tristesse et à la stérilité; et alors, quittant notre route fatigante, nous marchâmes à travers de belles prairies fertiles, et sous des promenades ombragées jusqu'au pied de ces montagnes que nous avions vues, dans une belle brume bleue, du haut du pont de Crévola.

Là était un village, et puis, au dehors du village, la route s'élevait aussitôt. C'était une route large et belle, et, en tournant, elle dominait un torrent calme, tranquille, et d'une couleur d'eau si pure, d'un si beau vert, qu'il nous attira irrésistiblement et que nous ne pûmes nous empêcher de nous

arrêter pour le contempler tout à notre aise, comme on contemple, accoudé, avec un doux plaisir des yeux, un écrin chatoyant. Les eaux limpides avaient des nuances qui rafraîchissaient la vue, des nuances toutes fantastiques d'émeraude ou plutôt d'aigue-marine; elles coulaient en faisant miroiter des milliers de facettes dans tout ce beau vert; et, à l'entour, les pierres étaient bleues. Des arbustes partaient des touffes de mousse épaisses, et arrivaient, en rampant, sur les bords de la rive.

On eût dit des serpents à tête verte, qui, pour se désaltérer, se penchaient sur les eaux.

A un endroit, le torrent se trouvait complétement ombragé, et, là, il étendait circulairement ses rives et formait comme une salle de bain au milieu d'un bocage. C'était un asile frais comme le poëte Gessner en rêve parfois dans ses idylles.

De temps en temps, nous rencontrions des groupes de paysans et de paysannes, plusieurs portant des hottes, et la plupart s'en allant leurs souliers à la main. La route s'élevait en zigzag et tournait sans cesse, et presque toujours dans des bois. Des fleurs de toute sorte s'élançaient avec les branches, et débordaient sur le chemin; ce n'était plus une route, c'était une promenade ravissante; de temps en temps, les bosquets cessaient, et l'on traversait de charmants hameaux, pour rentrer de nouveau sous des arcades de feuillages. Les arbres commençaient déjà à prendre la belle teinte de l'automne. Par intervalle, à mesure que nous montions, les forêts s'ouvraient tout à coup, et alors nous découvrions des panoramas immenses.

Nous marchions à pas lents, et le crépuscule venait, et la nuit laissait descendre son crêpe noir, dont peu à peu elle resserrait les réseaux. Les objets prenaient un charme plus grand encore par l'approche de l'ombre. Nous arrivâmes sur des plateaux découverts, et nous marchâmes alors dans les plaines, dont l'obscurité semblait augmenter l'étendue.

Parfois nous traversions des villages déjà déserts; les toits de chaume se profilaient sur le ciel, et les fenêtres seules brillaient dans l'ombre comme de grands yeux de feu qui nous regardaient passer.

La lune se leva tout à coup : elle était dans son plein; et à peine eut-elle dissipé les vapeurs de la terre, qu'elle nous jeta une clarté qui égalait presque l'éclat du jour. De temps en temps, de grandes voitures chargées de foin, sur lesquelles dormait la lumière, criaient et passaient en tremblant près de nous.

Nous entrâmes dans un endroit important, une espèce de ville : c'était Santa-Maria-Maggiore (Sainte-Marie-Majeure), un lieu de pèlerinage. On nous indiqua une belle auberge, bien éclairée, mais une véritable auberge suisse; car à Santa-Maria-Maggiore les Anglais ne viennent guère.

Nous entrâmes donc dans le riant hôtel du Lion d'or.

L'aubergiste était un beau vieillard qui nous reçut à merveille. La chambre commune se trouvait être une salle basse, voûtée et tout ornée de charmantes peintures à fresque qui annonçaient déjà les auberges d'Italie; c'était un véritable intérieur à peindre dans le temps où les *intérieurs* étaient de mode; car tout a une mode en ce monde, même la peinture.

L'aubergiste, pendant le repas, vint causer auprès de nous et nous demanda si nous étions venus en pèlerinage et si nous n'allions pas à Canobbia sur le lac Majeur.

Lorsque je lui eus dit que nous voulions aller à Locarno, il ouvrit de grands yeux.

— Comment! madame veut aller à Locarno, à travers les *cento valli?* dit-il.

— Parfaitement, lui répondis-je.

— Mais non-seulement le chemin n'est pas bon, mais il cesse complétement à environ deux lieues d'ici, et alors vous n'avez plus que des sentiers de chèvres, qui vont en montant et en descendant de la manière la plus rapide.

Et il m'expliqua minutieusement la route.

Le lendemain, lorsque nous réglâmes la dépense, la chambre nous coûta un franc; le dîner, très-confortable, un franc cinquante centimes par tête, et le déjeuner quarante centimes, ce qui donna un total de deux francs quatre-vingt-dix centimes par tête.

Nous partîmes de bonne heure, et, lorsque nous nous trouvâmes dans la campagne, elle était complétement déserte, et nous entendions seulement la cloche de l'église de Sainte-Marie-Majeure retentir dans le lointain.

Je cherchais la cause de cette solitude absolue, lorsque la voyageuse me dit tout à coup :

— Mais c'est aujourd'hui le 8 septembre, jour de la naissance de la Vierge, et tous les paysans ont quitté les champs.

Et alors, à ce majestueux silence, seulement interrompu par un son argentin de cloche qui nous arrivait en tremblant, affaibli par la distance, je me rappelai ces quelques vers allemands d'Uhland, appelés *la Chanson du dimanche du berger :*

« C'est le jour du Seigneur !

» Je suis seul sur la verte prairie. Encore une petite cloche matinale, et puis le silence de près et de loin.

» Je m'agenouille ici en adorant. O doux frisson ! pressentiment secret ! Il me semble qu'une foule invisible s'agenouille et prie avec moi !

» Le ciel, de près et de loin, est si limpide et si solennel; on dirait qu'il va s'ouvrir.

» C'est le jour du Seigneur ! »

La route continuait belle et carrossable, puis elle commença à descendre, et nous arrivâmes à un pont en construction, puis à un village noir, triste, bâti avec des cailloux ; les plaines qui l'entouraient étaient tondues et dépouillées.

Sur la lisière de ces plaines, et au bas d'un chemin montant, s'ouvre dans l'ombre une délicieuse oasis. Un petit ruisseau coule

là, sous de jeunes arbres à l'écorce luisante et polie, qui se dressent et mêlent leurs branches comme des serpents qui s'entrelacent dans leurs jeux ; l'eau murmure et clapote, le vent agite les feuilles, et, en les entr'ouvrant par intervalles, promène sur le gazon la lueur tremblante du soleil. Le ruisseau court, tantôt noir dans l'ombre, tantôt rapidement illuminé, et la lumière, toujours changeante, dort près de la rive sur les blocs couverts de mousse.

Un petit pont passe d'une rive à l'autre; c'est une branche d'arbre couchée en travers. En écartant les feuilles, et lorsque le vent plus fort ouvre dans le bosquet des arcades de verdure, on aperçoit au fond les glaciers immobiles du Simplon, qui semblent sérieux et tristes de leur immobilité. Quelques pierres brillent près de nous comme saupoudrées de cristal.

Le sommeil arrive au murmure du ruisseau, qui, toujours régulier, toujours égal, ressemble au silence par son uniformité, et le sommeil vient aussi avec la fraîcheur, tandis que, là-bas, le chemin brûle au grand soleil.

L'eau est pure et transparente; on compte, au fond, les cailloux, et, au bord, des rochers moussus s'arrondissent pour servir de siége. Ces ruisseaux tranquilles plaisent ici, par leur contraste avec les torrents écumeux et grandioses, aux rives de granit : ces torrents sont beaux et on les admire; mais ici on est si bien à l'ombre ! Les branches se penchent; elles semblent caresser amoureusement les eaux en se mêlant à leur cours, et involontairement on se met à songer aux amours des Oréades avec les Sylvains.

En animant les arbres et les fontaines, en admettant les poétiques amours des génies des forêts, les anciens n'avaient fait qu'un pas en avant dans l'ordre de la nature; ils expliquaient ainsi d'une manière plus palpable la sympathie universelle qui donne à toute la création le mouvement et la vie. C'est la chaîne d'or d'Hermès qui descend du ciel et lie ensemble tous les règnes, depuis l'homme jusqu'au minéral; car le minéral vit

aussi par la sympathie : l'aimant attire le fer, l'or attire lo mercure, le plomb s'allie à l'étain; et les sages sont partis de là pour expliquer bien des attractions merveilleuses. L'amour tient la clef des mystères de la nature, puisqu'il en est la cause première. Les fleurs contractent entre elles un véritable hyménée.

Les sympathies des plantes sont connues, et l'on pourrait faire un roman de leurs amours. Quand les palmiers mâles et femelles sont séparés, ils meurent l'un et l'autre. En Calabre, les fruits des figuiers sauvages, bien qu'innombrables parfois, ne viennent pas à leur maturité complète si les paysans ne rassemblent pas le mâle et la femelle; et alors les deux espèces se joignent et s'étreignent tellement ensemble, qu'on ne peut plus les séparer. Et, dans les espèces diverses, la renonculo aime la nymphea, la vigne aime l'orme, l'olivier aime la vigne, le sapin aime le bouleau.

L'arbre aime le ruisseau, puisqu'il se presse sur ses bords ; le ruisseau aime l'arbre, puisqu'il chante en passant sous les voûtes de son feuillage; et leur union est une nécessité. Séparez-les dans les pays du Midi, où la vie est réellement active, l'arbre se dessèche et meurt, et le ruisseau se tarit; leur union seule les protége.

L'eau entretient le feuillage, et le feuillage protége l'eau; et alors le soleil, loin de leur nuire, donne à l'arbre une séve nouvelle, au ruisseau un reflet plus doux. Tout dans la nature semble dire : « Aimez-vous, et vous serez forts. » Et la raison sévère dit aussi, en suivant les préceptes de l'amour : « Unissez-vous, et vous serez puissants et libres. » Les seuls grands peuples de nos jours sont ceux qui ont su conserver une homogénéité; tous les autres sont devenus esclaves, même après avoir jeté le plus vif éclat. Une pierre précieuse no suffit pas pour faire un diadème. Il faut pour cela des diamants et encore des diamants, et des pierres précieuses.

Ceux qui disent aux provinces, en s'adressant à leur orgueil :

» Ne vous humiliez pas devant une capitale, et soyez capitale vous-mêmes, » ceux-là sont des traîtres qui veulent l'asservissement du monde et qui savent que, pour asservir, le meilleur moyen est la division : *diviser pour régner*. Et ceux-là, en se disant les interprètes du Seigneur de la nature, portent un habit noir, tandis que la nature est verte, brillante et parée, parce qu'ils ont à vous dire : « Tremblez! » tandis que la nature répète sans cesse : « Aimez! »

Et, joyeux, à l'ombre des arbres, le petit ruisseau frais et pur près duquel nous étions assis coulait, avec un murmure doux, plein et sonore, semblable au son de l'harmonica. Au soleil, c'était comme un filet de diamants et de perles que la main d'un pêcheur invisible traîne à la surface de l'eau, et qui sautille en suivant l'attraction de cette main rapide.

Le site était si charmant, que, malgré les conseils de l'aubergiste, nous fîmes là une halte. Ma charmante compagne de voyage ne put résister au plaisir de baigner ses petits pieds dans cette onde pure, ses pieds plus blancs que le marbre; et, lorsque soufflait une brise, le flot s'enflait, et alors elle relevait légèrement son charmant jupon rouge. Oh! Apollon, je ne pouvais m'empêcher de frémir; la femme est toujours un peu coquette; mais aussi quel être charmant quand elle est seulement bonne! quel miracle de la création!

Je n'étais pas pressé de me remettre en route; aussi, quand nous entrâmes sur le chemin, nos ombres, déjà plus longues, annonçaient les heures du soir. Nous arrivâmes ainsi au village de Malesco, où les carabiniers piémontais nous demandèrent nos passe-ports pour les viser, car nous approchions de la frontière suisse.

Nous continuâmes donc notre chemin au pas de promenade. Nous aperçûmes devant nous un beau village placé avec son clocher sur une colline peu éloignée; il nous paraissait à une lieue à peine; mais nous étions dans les *cento valli* (dans les cent vallées); à chaque moment, nous montions une colline

pour descendre dans une vallée et remonter ensuite; nous tournions sans cesse d'une colline à l'autre, et, en arrivant sur une croupe, le village semblait toujours à la même distance. En regardant en arrière, nous apercevions aussi, des sommets, les hameaux que nous avions traversés. La route avançait dans un pays sauvage, mais riant et riche.

La végétation surtout y était exubérante et vigoureuse, bien que les arbres fussent plutôt larges et touffus que hauts. Les plantes, les genêts, les arbustes, se lançaient en touffes serrées et embaumaient l'air de bienfaisants parfums. Les foins étaient magnifiques, et d'intrépides faucheurs tondaient des prés placés sur des pentes tellement abruptes, que nous ne concevions pas qu'ils pussent seulement s'y tenir debout. De tous côtés ondoyaient, comme de grandes vagues sur la mer, de petites montagnes toutes verdoyantes qui se succédaient à l'infini et allaient sans doute en mourant s'abaisser sur les rives du lac Majeur.

Après le village d'Olgio, commençait la Suisse, et, avec la Suisse, nous revenaient les mauvais sentiers; du reste, cela se conçoit très-bien.

Un royaume peut faire entretenir des communications passables dans toute l'étendue de ses possessions, parce que les contributions, levées sur tout le pays, le mettent à même de faire les dépenses nécessaires pour tracer des routes, qui deviennent une source de prospérité pour tous, et par conséquent pour l'État lui-même.

Mais, en Suisse, les cantons seuls peuvent faire les dépenses de routes de leur seul canton, et ils ne se trouvent pas assez riches. C'est toujours la question des subdivisions qui affaiblit un pays et en éloigne la civilisation.

A la frontière, à peine à un quart de lieue du village, les chemins cessent comme par enchantement, et nous dûmes suivre des sentiers à peine tracés, encombrés souvent par de grandes pierres qu'il fallait escalader. Je marchais en avant

pour explorer le chemin, qui exigeait dès lors un véritable exercice de gymnastique ; il allait sans raison à droite, à gauche, quelquefois double, quelquefois triple, quelquefois il disparaissait tout à fait ; et, comme nous étions, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, au milieu de *cent vallées,* il allait conséquemment en montant et en descendant sans cesse. En montant, on s'en tirait au moyen de grandes enjambées ; mais, en descendant, il devenait plus aventureux ; les pierres roulaient sous nos pieds, le chemin était abrupt, presque droit, et il nous fallait descendre à peu près comme on descend d'une muraille avec le secours des mains.

La voyageuse conservait un calme admirable et souvent même se mettait à rire de ces difficultés. Avec cette manière de voyager, nous ne dévorions pas les espaces, et je commençai à être parfaitement convaincu que nous arriverions en pleine nuit à l'auberge, si nous ne couchions pas en rase campagne, ce qui serait peut-être le plus sûr.

L'air était si doux, que le mal ne nous paraissait pas bien grand, ni à l'un ni à l'autre. Tout en faisant ces évolutions de montagnards, la nuit descendait peu à peu, et bientôt nous nous trouvâmes en plein crépuscule ; nous ne distinguions devant nous la place où nous devions placer nos pas que lorsque les pierres étaient blanches et polies, celles-là jetaient une lueur ; lorsqu'elles manquaient, nous posions nos pieds au hasard. Je tombai deux fois de suite malgré ma pique.

Au dessous de nous, le vide se remplissait d'ombres. Une fois, une chèvre qui dormait sur une roche s'est élancée tout d'un coup à mon passage, et, tout effrayée, s'est précipitée dans le bas en entraînant après elle tout un monde de pierres, avec un bruit semblable à celui d'une montagne qui s'écroule.

Cette fois, la voyageuse si intrépide commença pourtant à s'alarmer ; cet éboulement qui se précipitait dans l'inconnu l'impressionna. Elle fut d'avis de nous asseoir sur des roches, et d'attendre là la lueur de la lune, qui ne tarderait pas plus

d'une heure à se montrer, plutôt que de courir de véritables dangers. Mais la présence de la chèvre m'annonçait évidemment le voisinage d'un hameau, et, assez confiant dans mon agilité personnelle, je lui conseillai de me suivre pas à pas, tandis que je descendrais en lui indiquant le chemin. Nous continuâmes donc notre route en tâtonnant comme de vrais aveugles, car la nuit était tout à fait noire. Nous fûmes près d'une demi-heure à descendre une colline, et, lorsque nous nous trouvâmes dans la vallée, nous entendîmes devant nous un torrent qui nous barrait le chemin. Il n'y avait pas à songer à traverser un torrent, et, bien qu'une eau courante suppose un pont, le pont était-il placé en montant ou en descendant le cours?

Ce que nous avions de mieux à faire, c'était d'attendre, et nous cherchions une place pour nous asseoir, lorsque des voix rieuses nous arrivèrent, et les rieurs semblaient se diriger vers nous. Je les hélai lorsque je fus à distance, et les rires se turent d'abord; puis, comme je continuais à parler et que les fantômes ne demandent pas leur chemin, ils se décidèrent à s'avancer vers nous.

Ils nous apprirent qu'en suivant le torrent pendant quelques minutes, à gauche, nous trouverions un pont, puis un petit bois très-sombre, et, au delà du bois, un sentier à travers les blés, qui nous conduirait à un village où se trouvait, sinon une auberge, du moins un cabaret.

Cinq minutes plus loin, nous trouvâmes un pont étroit, en mauvaises planches, sous lequel le torrent faisait un bruit étrange. Je donnai la main à la voyageuse, et, à petits pas et en tâtonnant avec nos grands bâtons, nous arrivâmes heureusement à l'autre bord.

Nous entrâmes aussitôt dans un bois si sombre, que la cave la plus noire en pleine nuit l'égalerait à peine en obscurité. Là, je marchais à petits pas, étendant les mains comme au collin-maillard; la voyageuse me suivait en tenant un pan de mon paletot.

Enfin nous sortîmes du bois et nous retrouvâmes la nuit avec les reflets du ciel et des étoiles. Nous étions dans les blés jusqu'à la poitrine, et devant nous un sillon noir indiquait le sentier; j'aperçus tout à coup des treilles, des vignes et puis une maison.

Un paysan était sur le seuil. Sur ma demande, il sortit, nous conduisit à quelques pas dans le village, et m'indiqua le cabaret. Je le remerciai et il se retira.

Lorsque j'ouvris la porte, je crus voir un repaire de bandits. Dans une espèce de cuisine étaient, assis à une table éclairée par une seule lampe fumeuse, six personnages à barbe épaisse, à gros favoris noirs, débraillés, la tête couverte d'une chevelure luxuriante. Ils nous regardèrent en ouvrant de grands yeux qui brillaient de surprise.

Et, en effet, la voyageuse était là, devant eux, belle, élégante, avec son grand chapeau à rubans, ses longues boucles d'oreilles, sa chaîne d'or et sa montre émaillée, ornée de perles, ses cheveux ondés, dont les boucles échappées sous le chapeau tombaient en partie sur ses épaules, et son costume d'amazone de velours blanc.

Ils regardaient en silence et comme une apparition cette femme qui se présentait tout à coup sur leur seuil, à l'improviste, en pleine nuit.

Un d'eux se leva enfin et s'approcha de nous; c'était l'hôte. Je lui demandai s'il pouvait nous donner à coucher.

— Oui, à la rigueur, me répondit-il. Ici, tous les voyageurs couchent dans la même chambre, celle-ci.

— Alors, lui dis-je, veuillez nous servir quelque chose à souper; nous attendrons le lever de la lune pour aller plus loin. Il y a un curé qui loge au premier village?

L'aubergiste était probablement avec le curé en rivalité de voisinage, car il fit une grimace et parut mécontent. Il sortit, puis il revint, et nous annonça qu'il pouvait mettre à notre disposition une chambre avec un bon lit et un canapé.

Je voulus parler ; la voyageuse me fit signe de me taire ; je me tus.

On nous apporta pour souper une omelette et de la bière. Après le dîner, l'aubergiste nous conduisit dans la chambre ; puis il se retira et nous laissa seuls.

Il y avait dans la chambre un lit très-large et un canapé couvert en étoffe perse et un peu déchirée ; c'était évidemment la chambre d'une autorité du pays. La lune se leva et elle était splendide.

— Comment allons-nous nous arranger ? demandai-je à la belle voyageuse. Il n'y a qu'une chambre.

— Il faut, me dit-elle, faire de nécessité vertu. Si je couche seule ici, où coucherez-vous ? En bas ! mais alors je me trouverai sans protecteur dans une chambre qui ferme mal, et en quelque sorte exposée, ou du moins j'en aurai la crainte, d'après les figures de bandits que j'ai vues en bas et qui me regardaient d'une manière peu rassurante. Je serai très-inquiète, je ne fermerai pas l'œil de la nuit, et je vous avoue que je me sens fatiguée et que j'ai grand besoin de sommeil. Voici un lit pour moi, un canapé pour vous ; vous vous jetterez tout habillé sur le canapé. Je ne me croirai pas plus exposée dans cette chambre avec vous que je ne l'étais tout à l'heure, au milieu d'un pays tout à fait désert. Il n'y a pas de demi-confiance. Je m'endormirai calme et tranquille, parce que je me suis fiée à vous et que vous êtes mon protecteur ; et maintenant, tournez-vous seulement du côté de la fenêtre, que je me mette au lit.

J'allai me mettre près de la fenêtre.

Je l'entendis se déshabiller. Mon cœur battait si fort, que chaque battement me faisait trembler.

Je l'entendis monter dans le lit.

— Vous pouvez vous retourner, dit-elle.

Je me retournai : elle était couchée.

— Bonsoir, murmura-t-elle, mon cher protecteur.

Et elle s'endormit au même instant.

Je me jetai sur le canapé : j'étais fatigué, mais j'entendais sa respiration calme et douce, et je ne pouvais dormir. Je la regardai : comme elle était belle ! la couverture suivait les formes élégantes de son beau corps. J'éteignis la lumière.

C'était temps de pleine lune, et la lune donnait sur le lit. Je la voyais tout aussi distinctement, et sa figure prenait une expression séraphique ; je ne pouvais rester couché, j'étais trop agité, je me promenai dans la chambre.

Elle dormait; sa respiration était calme ; j'écoutai ; je m'approchai pour la regarder : comme elle était gracieusement posée !

Je fis un pas en avant ; une force magnétique m'attirait. Je me précipitai vers la fenêtre, au fond de la chambre, et je l'ouvris.

Le pays était calme, l'air était doux, le torrent murmurait dans le lointain ; la lune dormait sur les gazons, et, en habillant les arbres et les rochers de linceuls blancs de sa lumière, elle leur donnait l'apparence de grands fantômes. La vigne dessinait sur le terrain ses feuilles dentelées ; il m'arrivait des lointains comme un murmure, comme un vague gazouillement d'oiseaux, ou plutôt comme des voix confuses; on aurait dit qu'à la faveur du silence de la nuit, on entendait causer entre eux les esprits des airs. Et alors il me vint un vague souvenir d'avoir entendu déjà ces voix étranges.

C'était sur la mer, à la hauteur de Lisbonne, par un temps de calme. La lune argentait le pont du navire, où se promenait le marin de quart. Le capitaine, assis à la poupe, regardait tristement les voiles qui tombaient le long des mâts, semblaient vouloir s'enfler, s'agitaient avec un léger frémissement, et retombaient en formant mille jeux de lumière.

Et alors on entendait, parmi le silence, comme une voix lointaine qui chantait des paroles mystérieuses. On écoutait : la voix se taisait et reprenait de nouveau.

Souvent, pendant les calmes, j'entendis ces voix étranges ;

est-ce le bruit des vagues, le faible souffle du vent dans les cordages? est-ce la voix d'êtres invisibles planant entre la mer et le ciel?

Je ne m'étonne nullement de ce que les anciens réprésentaient les Titons une conque marine à la main. En entendant cette musique vague pendant une belle nuit été, leur imagination, si vive, leur représentait ces demi-dieux folâtrant sur l'onde avec les nymphes des eaux, et il leur semblait distinguer leurs chants joyeux et les sons éloignés et sauvages de leurs conques frémissant par intervalles.

Le calme de la nuit, ces souvenirs, l'harmonie de la nature me rafraîchissaient, et je sentais mes yeux s'appesantir; je fermai la fenêtre, j'allai tomber sur le canapé, et je m'endormis profondément.

Tout à coup, j'entendis une voix qui disait :

— Allons, voyageur, en route!

J'ouvris les yeux : il était jour ; la voyageuse était là, devant moi, tout habillée, sa pique à la main.

Je fus à l'instant debout.

Quant à la voyageuse, elle me tendit la main ; je lui tendis la mienne.

— Allons, me dit-elle en me présentant la joue, embrassez-moi.

Je l'embrassai avec enthousiasme.

— Maintenant, ajouta-t-elle, j'irais avec vous au bout du monde.

Et nous descendîmes l'escalier.

L'aubergiste n'avait à nous offrir qu'un café où le lait était remplacé par du blanc d'œuf, ce qui faisait un breuvage incroyable, que je ne recommanderai pas, et, après le déjeuner nous partîmes. La chambre coûta un franc, et les deux repas un franc ensemble.

Au premier village, nous aperçûmes de loin, à un balcon qui dominait un précipice, notre bon abbé aubergiste qui nous re-

gardait. Nous nous contentâmes de le saluer en passant, comme une des providences de ces contrées, providence dont la destinée nous avait empêché d'éprouver les bienfaits, comme cela arrive souvent dans la vie.

La route continuait difficile, mais le paysage était ravissant; il avait pris les teintes splendides de l'automne, avec ses belles brumes mélancoliques. Tous les sommets étaient rouges, et, près de nous, les feuilles jonchaient les gazons et constellaient leur beau tapis vert de pourpre et d'or.

Dans un chemin creux, où la voyageuse marchait en avant, tandis que je lui cueillais un bouquet de fleurs rouges pour orner son chapeau, elle se trouva face à face avec une vache qui descendait la route. La route était encaissée, et une personne et un animal ne pouvaient y passer côte à côte. La voyageuse ne songeait guère à discuter *des vains honneurs du pas le frivole avantage* à un vis-à-vis dont le front était puissamment armé; elle se préparait à redescendre en désordre. Je me précipitai à son secours, prêt à faire rebrousser chemin à l'animal; mais la vache ne m'attendit pas.

Elle regarda fixement la voyageuse, inclina gentiment la tête comme pour lui faire un salut, et s'élança lestement sur une des pentes presque verticales de la route pour lui faire place.

Nous arrivâmes à un sentier placé sur une paroi qui se levait droite comme le mur d'un rempart, en partant d'immenses profondeurs. Il se trouvait un endroit où la route, en tournant brusquement sur le bord de ce précipice, aurait été dangereuse si la nature n'eût pas placé justement à cet angle un arbre qui s'élevait en partant d'un creux de rocher placé au-dessous du sentier, et formait, de la grille de ses branches, une véritable balustrade à claire-voie pour rassurer le voyageur. Et, à partir de cet angle, le chemin s'abaissait si rapidement, que nous le descendions avec des précautions infinies, en nous tenant à la muraille; et, de l'autre côté du vallon, la route devait être plus rapide encore, car des paysannes qui s'y trouvaient paraissaient, par

une singulière illusion d'optique, et tant la route semblait verticale, descendre en se laissant glisser sur le dos ; et, en voyant cela, nous nous réjouissions d'avoir seulement à gravir un chemin pareil. Les paysannes passèrent près de nous : elles portaient dans des hottes des fruits dont nous fîmes ample provision. Elles nous annoncèrent que bientôt nous allions trouver une meilleure route.

Et, en effet, nous arrivâmes, après une heure de marche, aux environs d'Intragna, ville assez importante, où se trouvaient d'élégantes maisons de campagne. La route, alors, commença à se régulariser, et elle devint à peu près passable pour des voitures, belle pour des piétons.

Elle descendait alors, par une pente douce, dans la vallée, et traversait un charmant bois de bouleaux. Plus loin, des châtaigniers se présentaient, magnifiquement parés de lierre ; d'autres étaient chargés de vignes, qui les enlaçaient et les couvraient de leurs feuilles, si bien que, en retombant autour d'eux, elles leur donnaient mille formes étranges et inexplicables de loin.

L'âpreté de la Suisse disparaissait de nouveau pour faire place aux formes gracieuses de l'Italie. Les femmes, portant sur la tête un mouchoir rouge comme à Meyringen, s'avançaient pieds nus sur ces routes pierreuses, en murmurant des prières.

Nous arrivâmes auprès des ruines d'un beau pont que le large torrent avait brisé en hiver. Nous passâmes en bac cette eau mugissante, et, sur l'autre rive, nous trouvâmes la route de Locarno. Là commençaient les maisons de campagne, bariolées de toutes couleurs, les unes grises, avec des contrevents bleu de ciel, d'autres roses, avec des persiennes vertes ; plus loin, un belvédère rose portait bien haut sa tête prétentieuse ; c'était de toutes parts les couleurs les plus extravagantes, mais agréables à voir.

Et, en suivant une grande route, nous arrivâmes bientôt à Locarno.

Nous étions fatigués; nous entrâmes à l'hôtel des Trois-Rois.

Les chambres étaient à un franc. Le dîner se servait à la portion, à raison de cinquante centimes par plat de viande, quarante centimes les plats de légumes : un plat était plus que suffisant pour deux personnes. Il y avait des demi-portions.

Le lendemain, nous allâmes déjeuner au café ; le café coûtait deux sous et demi la tasse avec le sucre.

Nous avions fait un dîner très-confortable à un franc par tête, le vin compris. Le déjeuner nous revenait à quarante centimes par tête, avec les accessoires; total, y compris les chambres, 2 francs 40 centimes pour chaque voyageur. On voit que les 3 francs 50 du voyage en Suisse devenaient déjà une superfluité.

J'avais hâte d'arriver à Magadino, où nous avions envoyé nos effets, et d'où nous devions partir pour commencer notre voyage vers Venise.

Nous nous embarquâmes sur un bateau à voiles. Le prix du passage est de quarante centimes de Locarno à Magadino. Après un trajet de deux heures, nous étions à Magadino. J'y trouvai nos malles, et elles furent bientôt transportées à notre auberge, *il battello di vapore.*

Les prix étaient à cette auberge les mêmes qu'à Locarno.

Magadino est plutôt un entrepôt qu'un lieu de séjour. La ville, placée à l'extrémité du lac Majeur, touche à des plaines presque toujours inondées, qui déterminent des fièvres en certaines saisons.

Les voyageurs arrivent ordinairement de Bellinzona avec la diligence, qui correspond régulièrement avec le bateau à vapeur, et s'embarquent tout de suite.

Toutefois, Magadino a de l'importance, par sa situation même, puisqu'il est le lieu d'embarquement et de débarquement des marchandises transportées de Suisse en Italie et d'Italie en Suisse, par le Saint-Gothard.

Les bateaux à vapeur du lac y rentrent tous les soirs.

Le lendemain, le bateau à vapeur, placé devant l'auberge, tintait son départ.

En un instant nous fûmes sur le pont. Nous prîmes nos places pour Palanza, en face des îles Borromées. Nous regardions, en attendant le moment où les roues allaient se mettre en mouvement.

Le lac était tranquille ; on ne sentait pas le moindre souffle d'air ; l'eau seule reflétait les barques, les hommes avec leurs rames, jusqu'au moindre détail. Les montagnes tout entières se miraient dans l'eau, de la base au sommet. En face de nous, Locarno, avec ses maisons blanches, brillait au soleil. Les poissons sautaient joyeusement en l'air, et, en retombant, formaient de grands ronds dans l'eau. Les barques s'avançaient doucement, couvertes de leurs bannes blanches, que l'eau, brisée et un peu tremblante sous le mouvement des rames, reflétait plus obscures; de grands bateaux, couverts de foin vert amassé à la proue, passaient silencieux avec leur immense gouvernail aussi long que le bateau même.

Les nuages semblaient immobiles au ciel, le lac était d'un bleu limpide.

Le bateau à vapeur se mit en mouvement ; alors nous nous retournâmes vers la poupe du côté de la Suisse, où couraient les vagues du sillage.

La base de la dernière montagne était toute rougie par l'automne; en haut, cette grande masse se partageait en deux cônes, et, dans cette échancrure, on apercevait les sommets gris, arides, sérieux, largement sillonnés du canton d'Uri, et qui allaient en se succédant toujours. Au-dessus de tous ces sommets se promenaient majestueusement des nuées amoncelées et en pleine lumière.

— Adieu, belle Suisse! dis-je; je suis venu te visiter le cœur déchiré, et je te quitte consolé et l'âme pleine de joie.

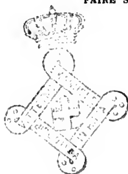
— Adieu, belle Suisse! ajouta la charmante voyageuse; les jours de mon voyage dans tes montagnes seront comptés parmi les beaux jours de ma vie.

Et le bateau s'en allait rapide vers l'Italie, le pays des arts.

Je n'indique pas de mode de retour, parce qu'une fois arrivé à Sion, en descendant des bains de Loueche, on trouve le chemin de fer qui côtoie le lac de Genève et ramène en France ou dans la Savoie française.

Il suffit dès lors de se rappeler cet axiome, le grand arcane du voyageur économe :

FAIRE SES PRIX D'AVANCE!



FIN



TABLE

—

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain en Laye.

LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

NOUVEAUX OUVRAGES PARUS FORMAT GRAND IN-18
à 3 francs le volume.

BALZAC CHEZ LUI — SOUVENIRS DES JARDIES
Par LÉON GOZLAN. . . . . 1 vol.
MADEMOISELLE MARIANI — HISTOIRE PARISIENNE, 1858 —
Par ARSÈNE HOUSSAYE. Nouvelle édition. . . . . . 1 vol.
DE LOIN ET DE PRÈS
Par ALPHONSE KARR . . . . 1 vol.
LA MAISON DE PENARVAN
Par JULES SANDEAU. Nouvelle édition. . . . . . . 1 vol.
LE OUI ET LE NON DES FEMMES
Par MATHILDE STEV . . . . 1 vol.
VOYAGES ET CHASSES DANS L'HIMALAYA
Par JULES GÉRARD, le tueur de lions. . . . . . 1 vol.
SIX MILLE LIEUES A TOUTE VAPEUR
Par MAURICE SAND . . . . 1 vol.
LES VERTES-FEUILLES
Par AUGUSTE MAQUET . . . . 1 vol.
LES GRIMPEURS DES ALPES — PEAKS, PASSES AND GLACIERS
Traduit de l'anglais par ÉL. DUFOUR. . . . . . 1 vol.
LA COMTESSE D'ALBANY
Par SAINT-RENÉ TAILLANDIER. . . . . 1 vol.
LES MEILLEURS FRUITS DE MON PANIER
Par ROGER DE BEAUVOIR . . . . 1 vol.
SOUVENIRS DE SOIXANTE ANNÉES
Par E. DELÉCLUZE. . . . . 1 vol.
D'HEURE EN HEURE
Par ALFRED ASSOLLANT. . . . . 1 vol.
MONSIEUR X ET MADAME ***
Par UN INCONNU . . . . 1 vol.
CES PAUVRES FEMMES
Par [illegible] VALREY. . . . . 1 vol.
LES VICTIMES D'AMOUR — LES AMANTS
Par HECTOR MALOT. 2e édition. . . . . . . 1 vol.
LES MERCREDIS DE MADAME CHARBONNEAU
Par A. DE PONTMARTIN. 2e édition. . . . . . 1 vol.
ALGER
Par [illegible] FEYDEAU . . . . 1 vol.
QUELQUES PAGES D'HISTOIRE CONTEMPORAINE
Par PRÉVOST-PARADOL . . . . 1 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE, 7, RUE SAINT-BENOÎT.


Società Cooperativa Industriale
Legatori e Doratori di Libri
ROMA
Via della Pigna, 13

